11
3
107
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE ▲ FIRENZE

Ch. Brun inv. De Longueil Sculp

Voilà le moment le plus doux de la royauté.

LES MILITAIRES AU-DELA DU GANGE,

Par M. DE LO-LOOZ, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis.

Nemo facere metuit quod ſe bene didiciſſe confidit.
Fl. Vegetius Lib. 1. cap. 1.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez BAILLY, Libraire, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à l'Occaſion.

M. DCC. LXX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

LES OUVRAGES consacrés à la gloire, ne doivent paroître que sous les auspices des Princes animés de la gloire; entraîné par ces exemples

éclatans, on vole à l'héroïſme ſur les aîles de leur ſuffrage, & l'on ſuit le chemin de la vertu, comme le ſeul qui doive mener à la faveur.

Dans cette perſpective flatteuſe pour l'humanité, j'ai eu l'ambition de mettre au pied du Thrône ce fruit de mes veilles & de mes ſervices; c'eſt au ſein même des BOURBONS, MONSEIGNEUR, *que votre ame magnanime, pour s'enflammer du déſir du bonheur univerſel, va puiſer, comme à ſa ſource, le germe précieux de la ſageſſe & de la bienfaiſance dont je ne ſuis que le Peintre. Lorſqu'un jour ma Patrie verra l'Héritier de la Couronne donner du*

corps à mes images & de la réalité à mes fictions, quel honneur pour moi de paſſer pour l'Hiſtorien de la vérité & l'oracle de vos glorieuſes deſtinées !

Le berceau de votre enfance a retenti des vœux de la France : avec le développement de vos années l'aurore du plus doux eſpoir vint chaque jour briller à nos yeux ; mais à préſent, MONSEIGNEUR, *quel tribut de reconnoiſſance ne rendons-nous pas à celui qui tient en ſes mains le ſort des Rois & la félicité des Peuples, de pouvoir contempler, à côté de* LOUIS LE BIEN-AIMÉ, *un autre objet de notre amour ? Ce ſenti-*

ment, ſi cher à tous ſes Sujets, ſemble avoir pris un nouveau degré d'activité à l'ombre d'une Paix cimentée par un HYMEN *fortuné qui vient de confondre les affections de deux vaſtes Monarchies long-temps rivales de gloire. Le cœur ſeul m'inſpire; mais quelque pur que ſoit mon zèle, je ſuis & ſerai à jamais dans l'impoſſibilité de me faire un mérite d'un ſentiment qui eſt celui de toute la* NATION.

Cette unanimité d'ardeur fit la force & les délices des regnes immortels des Trajans, des Antonins & des Marc-Aureles : elle ſeule peut me conſoler du regret de ne pouvoir,

d'une façon particuliere, ſignaler ma reſpectueuſe reconnoiſſance pour l'honneur que je reçois en ce jour : l'eſpoir d'une grace auſſi flatteuſe n'a pu être fondé que ſur la bienfaiſance, qui eſt l'appanage de votre Auguſte MAISON.

Quel encouragement pour les Arts & les Sciences, lorſqu'on apprendra qu'un grand Prince a daigné jetter un coup-d'œil favorable ſur mes foibles talens ! C'eſt ainſi que l'Empereur Valentinien, du haut du Thrône des Céſars, évertuoit le génie des Romains en daignant agréer l'hommage des Commentaires de Végèce. Par combien d'efforts ne va-t-on pas

de toutes parts s'empreſſer d'être admis, comme moi, à l'honneur de donner un témoignage public du zèle inviolable & du profond reſpect avec lequel je ſuis & ſerai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur,
DE LOLOOZ.

PRÉFACE.

LA Nature incapable d'une prédilection aveugle tient, dans un juſte équilibre, la balance de ſes dons précieux; elle ſemble, en mere équitable, avoir répandu ſur la ſurface de la terre les talens néceſſaires à la perfectibilité des Arts & des Sciences : toujours on la voit, par des avantages particuliers, dédommager des privations d'une autre eſpèce.

Cette harmonie, qui compenſe les prérogatives de chaque climat, offre de tous côtés une abondante & riche moiſſon. Ici, brillent les découvertes agréables ; là, elles ſe trouvent remplacées

par des inventions utiles : Admirable conduite de la Providence pour lier tous les Etres raiſonnables par des beſoins mutuels, & entretenir les hommes dans une union réciproque !

Lorſque, d'un œil guidé par le génie, on conſidere les Sciences dans leur berceau ; ne ſemble-t-il pas voir un ruiſſeau foible & fangeux qui ſe purifie en s'éloignant de ſa ſource, & ne devient un fleuve majeſtueux qu'en parcourant de vaſtes contrées ? Telle eſt la marche de nos plus belles connoiſſances ; les alimens de l'eſprit humain étant épars ſur l'étendue du Globe ; c'eſt donc à l'induſtrie à les attirer des pays qui les ont vu éclore, afin de les féconder au feu de l'imagination, & de les accroître par de nouveaux rapports.

Il n'eſt pas d'autre moyen ; il n'en eſt pas même de plus aſſuré, pour ajouter ſans ceſſe à nos lumieres, & leur don-

ner ce ton énergique d'où dépend la force de leur impreſſion.

Conſultons les faſtes des Romains; on y voit qu'après avoir impoſé des fers à la Grèce, ils ne rougirent pas de devenir Tributaires des Vaincus, en allant chercher à Athènes des connoiſſances étrangères à l'Italie (*a*).

N'eſt-il pas évident, par les gradations tardives & nuancées de leur Tactique, qu'ils ne la perfectionnèrent qu'en prenant par-tout, & même des Nations ſubjuguées, des leçons pour la diſcipline, l'armure & les ordonnances militaires ? Les triomphes de Rome ne l'aveuglerent jamais juſqu'à la détourner d'innover, quand elle entrevit un avantage à adopter les maximes de ſes Ennemis ou de ſes Alliés : cet abandon raiſonné de ſes uſages, de ſes préjugés,

(a) *Græcorum artibus prudentiâque Romanos vinci, nemo unquam dubitavit.* Veget. Lib. 1. cap. 1.

une émulation & une perſévérance conſtamment fondées ſur le déſir d'atteindre à la gloire, furent (n'en doutons pas) les vraies cauſes de l'accroiſſement de leur Empire.

Quelle perſpective brillante, pour l'imitation d'une auſſi ſage politique! Si l'on pouvoit déſeſpérer, en ſuivant la même route, d'atteindre au même but; que l'on conſidere la ſcience de la guerre dans quelqu'une de ſes branches, par exemple, dans la Fortification! Après un examen raiſonné, n'eſt-on pas forcé de convenir que l'Art de conſtruire, d'attaquer & de défendre les Places, n'eſt dû qu'à une profonde combinaiſon? Ainſi cet Art n'étant que le réſultat de mille eſſais lents & des efforts ſucceſſifs des Peuples belliqueux; on doit ſentir que ce ne peut être qu'en profitant des découvertes de tous les ſiécles & de tous les pays, qu'il eſt poſſible de s'illuſtrer

dans cette partie de l'Art Militaire, qui en eſt une des plus ſçavantes : puiſqu'en elle ſont renfermées les maximes & les vraies reſſources de la Tactique ; & que, ſans elle, tout ſeroit incertain, arbitraire & conjectural dans les opérations de campagne.

De loin en loin il peut naître de ces Hommes ſublimes, dont le vaſte génie étonne l'Univers, & qui, par la hardieſſe de leur vol, s'élancent d'eux-mêmes au-delà des limites ordinaires. Heureux le Peuple qui poſſéde ces phénomènes ; dont la Nature n'eſt que trop avare ! Mais ne ſera-ce pas partager ce bonheur que de s'approprier les découvertes des autres climats ? C'eſt un avantage qui peut ſe trouver en partie dans l'Hiſtoire qu'on donne ici d'une guerre entre LES ROIS DE SIAM ET DE COCHINCHINE.

L'Europe, qui traite de Barbares les trois autres Parties du Monde, verra,

ſans doute, avec quelque ſurpriſe, que, ſous un autre hémiſphère, on ait développé, au champ de Mars, tout ce que la Tactique des Grecs & des Romains a eu de plus rafiné : on ne ſera pas moins étonné d'une défenſe de Place d'autant plus brillante, que l'attaque en a été dirigée avec beaucoup d'intelligence, & que la gloire des Vainqueurs ne peut être attribuée à la honte des Vaincus; preuve évidente que le génie, la valeur & la vertu ſont de tous les pays!

Le Pyrrhoniſme hiſtorique n'eſt admis qu'autant que les faits impliquent contradiction, & qu'il n'y a aucune proportion entre les cauſes & les effets; or, rien dans ces Mémoires Cochinchinois ne reſſemble à cette marche irréguliere. Les événemens, depuis le début juſqu'à la fin, ſont filés dans l'ordre naturel; il n'y a rien au-deſſus ni au-deſſous des

reſſorts du cœur humain : cette vraiſemblance qu'on déſire, mais qui ne ſe rencontre pas toujours dans les faſtes de l'Hiſtoire, au lieu d'exciter la critique ne mérite-t-elle pas de captiver la confiance ? Qu'importeroit au fond, quand les épiſodes de CES MILITAIRES AU-DELA DU GANGE, n'auroient pas plus de réalité que dans la Cyropédie où Xénophon a prêté les graces de la fiction à la Tactique & à la Morale pour les rendre plus intéreſſantes ?

Qu'en ſeroit-il ſi c'étoit un Roman, calqué ſur le plan de Télémaque, pourvu qu'il ne reſpire que l'amour de l'humanité & la crainte des Dieux ?

Il y a dans les affaires politiques un cercle toujours renaiſſant, qui, après une certaine révolution, reparoît ſur la ſcène du monde : ainſi l'eſſentiel, dans cet Ouvrage, partie hiſtorique, partie dogmatique, eſt que les faits & les principes,

s'éclairant mutuellement, montrent l'art dans ſes opérations, & que les nouvelles découvertes, toujours d'accord avec le ſentiment le plus épuré & avec les axiomes de la ſcience militaire, puiſſent ſervir de bouſſole dans le retour des mêmes conjonctures : voilà le plan qu'on s'eſt propoſé.

C'eſt un monument érigé (on oſe le dire) à l'héroïſme des vertus ſociales, politiques & militaires : quelque part qu'elles ſe trouvent, on leur doit, ſans acception de climat, un tribut d'hommage.

Chaque pays offre des modeles illuſtres dignes d'être propoſés à la poſtérité ; des Généraux, dont les vûes profondes & les campagnes brillantes ont gravé les noms dans le Temple de l'Immortalité ; des Titus, dont la puiſſance, au ſein de la paix, ſe manifeſte par le bonheur qu'ils répandent ſur leurs Empires ; des Trajans, qui, bien éloignés

de l'ambition de ſoumettre des Nations par leur valeur, n'aſpirent qu'à les rendre heureuſes par leur modération. On voit aujourd'hui en Europe des Salomons, des Sémiramis & des Licurgues que les vœux de leurs Sujets euſſent d'eux-mêmes placés ſur le Thrône; on y voit des Monarques qui, ſur les traces du grand Cyrus, ſe ſont dérobés aux plaiſirs de leurs Cours, pour aller chez les Nations étrangères étudier les reſſorts du Gouvernement, approfondir l'influence des Loix, juger de l'humanité ſous les divers climats, & rapporter dans leurs Etats les vrais tréſors de la ſageſſe.

On y admire des Mécènes, protecteurs des Arts; des Burrhus, défenſeurs de l'innocence; des Cynéas, ſages Conſeillers de leurs Rois; des Ariſtides, dans les ſervices rendus à la patrie, n'enviſageant que la gloire de la ſervir.

Au premier coup-d'œil, ces reſſources

de l'Europe, pour peindre, d'après nature, ſans aucun effort d'imagination, des hommes qui faſſent honneur à l'humanité, ſemblent me condamner d'avoir tranſporté la ſcène ſous la Zone Torride; mais mon deſſein ayant été, par l'oppoſition des vices, de répandre plus d'éclat ſur les vertus, ne me ſuis-je pas vu dans la néceſſité d'aller ſous un ciel moins fortuné y calquer les égaremens honteux du cœur & de l'eſprit, les excès de l'ambition & les abus de la victoire?

Un autre motif encore plus puiſſant pour moi, c'eſt de détourner les malignes applications de l'envie, de la haine ou de la calomnie; puiſſe ſur les méchans ſeuls tomber tout l'odieux des noires imputations!

La premiere Partie de cet Ouvrage contient les diverſes opérations de cette guerre Aſiatique, depuis ſon origine juſqu'à une Tréve de deux ans. Ce ſont (on

ne craint pas de l'assurer) des campagnes si fécondes en événemens, qu'on diroit que la Fortune se soit fait un jeu de mettre en action ou en délibération, toutes les maximes de la Tactique, afin d'exposer, comme dans une Galerie, les esquisses des talens sublimes qui méritent d'être couronnés des mains de la Victoire.

La Tréve, ce temps de repos, ayant suspendu les hostilités, fut consacré par un jeune Prince, l'amour de ses Sujets, à des établissemens dignes d'un Pere de la Patrie, & à d'autres opérations politiques & économiques, qui tendoient toutes à la sûreté & à la prospérité de son Royaume.

Tel est le sujet des deux premiers Volumes : l'on a renvoyé dans des notes beaucoup de détails qui eussent fait languir la narration, mais qui n'en sont pas moins essentiels pour l'intelligence de

l'Hiſtoire ou pour le développement des Sciences & des Arts qui ont rapport à la guerre.

La ſeconde Partie ſuivra inceſſamment la premiere, ſi celle-ci a le bonheur d'être agréé des Connoiſſeurs (*a*).

On y expoſera la rupture de la Tréve

(*a*) Pour diminuer la dépenſe, c'eſt à regret que l'on a ſupprimé des deux premiers Volumes pluſieurs Planches qui euſſent répandu plus de clarté ſur certains ordres de bataille ou manœuvres de Tactique; mais la même économie ne peut avoir lieu pour la ſeconde Partie, puiſque qu'indépendamment du Plan général de la Place & des environs, pour faire voir les lignes de contrevallation & circonvallation, & autres manœuvres des Aſſiégeans, il en faut néceſſairement deux autres pour les deux fronts d'attaque & la conduite des tranchées: on ne peut ſe diſpenſer d'y en ajouter pluſieurs pour les détails de la guerre ſouterraine, & pour l'intelligence de beaucoup de chicanes, ruſes & ſtratagêmes répandus dans une foule d'Hiſtoriens Grecs & Romains, antiques & modernes, & auſſi pour le développement de quelques nouveautés dont il n'y a aucune trace dans les ſiéges antérieurs: ces conſidérations ont impoſé la loi de ſuſpendre l'impreſſion de la ſeconde Partie, juſqu'à ce que le ſort de la premiere puiſſe enhardir un Libraire.

& la continuation de cette guerre ſanglante, dont le ſiége d'HALTAN a été le début & l'événement principal. C'eſt contre ce boulevard de la Cochinchine que vinrent échouer les forces, la valeur & la renommée des Siamois; cette révolution fut le prix de l'intrépidité, de l'intelligence & du rare mérite d'un Héros de l'Aſie (le ſalut des Etats dépend ſouvent d'un ſeul homme): ce brave Officier puiſant conſtamment dans la paſſion d'une ſolide gloire, un entier dévouement à ſon Roi & à ſa Patrie, ne préſuma jamais aſſez de ſon génie, quoique fécond en reſſources, pour ne s'être pas préparé à cette incomparable défenſe, par une profonde méditation de toutes les chicanes & des ſtratagêmes employés dans les ſiéges les plus fameux de l'Antiquité & de l'Europe moderne.

Si quelquefois il s'eſt élancé au-delà des routes frayées, l'art ſervit de guide

à ſa valeur, & toujours l'art & la valeur furent ſubordonnés à la ſageſſe.

On peut dire que ce ſiége, en remontant aux faſtes les plus reculés, n'a point encore eu d'égal : c'eſt un morceau d'Hiſtoire, digne d'être étudié ; on y trouvera la réunion des traits les plus ſaillans que l'induſtrie, la ſcience & l'intrépidité des Epimachus, des Archimedes, des Archélaüs, des Titus, des Polior-Cetes, des Huniades, des Guiſes, des Alexandres de Parme, des Montlucs, des la Valettes, des Chamillys, des Dauns, des Schullembourgs, & autres grands Hommes, ont employé dans les défenſes & attaques célébrées dans l'Hiſtoire (*a*).

(*a*) Les Militaires zélés pour leur métier, perdent ſouvent un temps précieux en parcourant l'Hiſtoire, où les faits inſtructifs ſont noyés dans une foule d'épiſodes purement curieuſes, & qui n'ont qu'un rapport très-éloigné avec la Morale, ou les Arts & les Sciences:

Ainſi dans les deux Parties des *Militaires au-delà du Gange*, ſeront développées les branches variées de la Tactique & de la Fortification, en quelque ſorte

---

ce ſera, ſans doute, tendre à l'économie d'un temps toujours trop rapide, lorſqu'on eſt animé de l'amour de la gloire, que d'indiquer les vraies ſources où l'on peut puiſer les grands principes de l'attaque & de la défenſe des Places mis en action. Les ſiéges où l'on trouve le plus d'art & le plus d'induſtrie, ſont ceux de Tyr & de Mylet, par Alexandre le Grand; de Weyes, de Lylibée, d'Agrigente, de Numance, de Syracuſe, de Carthage, d'Athènes, de Cahors, d'Aléſie, de Jotapat & de Jeruſalem, par les Romains; de Platée, par les Lacédémoniens; de Syracuſe, par les Athéniens; de Sagonte, par Annibal; de Rhodes, par Démétrius Polior-Cete: parmi les ſiéges modernes, il faut conſulter ceux de Conſtantinople, de Belgrade, de Rhodes & de Malte, par les Turcs; d'Anvers, de Maeſtrick & de l'Ecluſe, par Alexandre de Parme; ceux de Metz, de Sienne, de la Mirandole, de Pavie, d'Oſtende, de Vienne, de Graves, de Candie, de Corfoue, &c. Dans l'Antiquité, il y en a un plus grand nombre de célèbres; mais on n'y eût trouvé que la répétition de ce qui fut mis en uſage dans les autres: c'eſt pour les avoir mis en paralèlle, qu'on évite aux Amateurs cette ſurabondance de recherches.

fondues enſemble : ce qui formera un tableau preſque achevé de l'Art Militaire.

Le canevas eſt ſi riche, qu'il eût, ſans doute, mérité un pinceau plus hardi & mieux colorié pour embellir mon ſujet de ces vives images qui peignent la vertu & la font aimer tout enſemble.

Mais ſi l'on daigne comparer cette nouvelle exécution avec les Traités méthodiques de la guerre, pourra-t-on n'avoir pas quelqu'indulgence en conſidération du motif qu'on a eu d'écarter les ronces & les épines dont ils ſont preſque tous hériſſés ? De plus, peut-on prétendre qu'un Ouvrage qui ne reſpire & n'inſpire que la gloire, ſoit ſemé de fleurs, comme ces délires de génie conſacrés à la frivolité ?

LES

LES MILITAIRES *AU-DELA* DU GANGE.

C'EST de l'amour de l'ordre qu'émanent les vœux & les charmes de la paix, & c'eſt de cette ſource pure que ſouvent, par une fatale néceſſité, on voit ſortir la guerre & tous les maux qu'elle traîne à ſa ſuite.

Le ſang que coûtent les victoires fait frémir la nature. Cependant le ſanctuaire de la vraie gloire ne fut jamais fermé aux Souverains armés pour la défenſe de leurs Peuples. La juſtice alors ſemble naître de l'injuſtice; & lorſque la force ſe trouve jointe avec le droit & l'équité, on ne voit plus dans la valeur qu'une vertu ſublime qui emprunte un éclat immortel des trophées érigés à la vengeance

de la Patrie (*a*). Mais que d'effroi, & combien d'horreurs ne ſe répandent-ils pas ſur l'eſpèce humaine, à la vue d'un Conquérant farouche, qui, regardant les autres Nations comme autant d'inſtrumens de ſa grandeur, n'aſpire à faire, de l'Univers entier, qu'un théâtre de meurtres & de carnage?

Tel étoit, pour le malheur de ſes Sujets & de ſes Voiſins, Chaou Roi de Siam (*b*): il étoit arriere-petit-fils de Pitracha qui, en 1688, s'étoit frayé le chemin au thrône par ſes forfaits & ſes attentats ſur la Famille Royale. Ce Prince inhumain, qui n'avoit pas dégénéré d'une telle ſouche, ſe diſſimuloit à lui-même que la vraie gloire ne conſiſte pas à conquérir de vaſtes Etats, mais à vaincre ſes paſſions: bien différent de Marcellus & de Titus, qui, couverts de lauriers, pleuroient ſur les ruines de Syracuſe & de Jeruſalem, en conſidérant ces deux Villes ſuperbes changées en un amas de décombres, de

(a) *Juſtum eſt bellum quibus neceſſarium eſt, & pia arma quibus niſi in armis ſpes eſt.* Tite-Live.

(*b*) Le véritable nom de l'Empire de Siam eſt *Sornau*. Mendez Pinto, ch. 47.

cendres & d'horreurs, le Roi de Siam voyoit d'un œil content marcher à la ſuite de ſes drapeaux, la faim, le déſeſpoir & le carnage. Au milieu des Nations qu'il tenoit enchaînées, ce Vainqueur étoit obſédé lui-même d'une ambition qui ne pouvoit être aſſouvie par les ſuccès les plus rapides: ſes conquêtes lui faiſoient naître de nouveaux deſſeins, & ſes ſoucis croiſſoient avec ſa proſpérité. Un déſir ſatisfait étoit remplacé par mille autres déſirs; c'eſt ainſi qu'il s'éloignoit du bonheur en courant après, & que le flux & le reflux de ſon ame étoient les vengeurs de tant de Nations qui gémiſſoient ſous ſes fers. Il avoit dévaſté au Nord de la Preſqu'iſle au-delà du Gange, les Royaumes d'Ava & de Sangoma; il avoit forcé le puiſſant Empereur du Pégu à renoncer au titre de Roi de l'Eléphant blanc (*a*)

(*a*) Ce n'eſt pas à cauſe de la rareté, que l'Eléphant blanc eſt ſi eſtimé, mais parce que la mere de Shekya, fondateur de l'Idolâtrie du Tibet, ſongea qu'un Eléphant blanc lui entroit par la bouche, & étoit reſſorti par ſon côté. Voyez Marini, *Hiſtoire de Tonquin & de Laos.* Le titre de Roi de l'Eléphant blanc, fondé ſur de pareilles extravagances, a été le ſujet des guerres

& des vingt-quatre paraſols, & à celui de poſſeſſeur des deux *Kenekas* ou pendans d'oreilles (*a*). Enfin, après avoir du côté de l'Orient réduit ſous ſes loix une foule de Nations, ſur leſquelles il n'avoit d'autres droits que ceux de la force & de l'injuſtice; peu ſatisfait de tant de triomphes, & indigné que le Soleil éclairât des pays qui ſerviſſent de bornes à ſon Empire, il ſe détermina à ajouter à ſes conquêtes, celle du Royaume

---

les plus cruelles. En 1567, le Roi de Pégu mit ſur pied une armée de quatorze cens mille hommes, & vint mettre le ſiége devant Judia, capitale du Royaume de Siam. Après y avoir perdu ſix cens mille hommes, il s'empara de la Place & de l'Eléphant blanc, que le Roi de Siam regardoit comme ſacré, & pour la conſervation duquel il avoit, dans cette guerre des plus ſanglantes, ſacrifié le bonheur de ſes Peuples, & enfin perdu ſes Etats. *Linſchoten.*

(*a*) Ce ſont deux rubis, dont la longueur égale celle du petit doigt, & qui, à leur baſe, ſont auſſi gros que des œufs de Poule. Ces ſortes de joyaux ont auſſi fait couler des fleuves de ſang, non par rapport à leur valeur, mais parce que dans l'Orient, on s'imagine que le Roi qui les poſſede a un droit de ſupériorité ſur les autres. *Ovington*, pages 260. 262.

de Cochinchine. Ni les alliances, ni les Traités ſolemnels qu'il y avoit eu entre les deux Cours, ni le ſouvenir des ſervices que le feu Roi de glorieuſe mémoire, avoit rendus à Souracak, pere de Chaou, dans une guerre qu'il avoit eue à ſoutenir contre ſes Peuples révoltés de la dureté de ſon Gouvernement, ne purent l'arrêter. Aucun de ces liens ſacrés ne put être une barrière contre les deſſeins de Chaou. Ce Prince étoit pouſſé autant par la ſoif de tout envahir, que par la facilité qu'il entrevoyoit à ſe rendre maître d'un pays, qui, malgré ſes richeſſes, le grand nombre de ſes habitans & ſa poſition avantageuſe, étoit bien déchu de la puiſſance & de l'éclat où il avoit été ſous le Regne précédent.

La Cochinchine, qui ſignifie *Chine occidentale*, pour la diſtinguer du Royaume de Cochin, ſur la côte de Malabar, eſt ſous la Zone Torride. Ses limites ne ſont pas bien déterminées; elle s'étend, ſuivant quelques Voyageurs, depuis le douziéme degré juſqu'au dix-huitiéme; mais, ſelon d'autres, depuis le huitiéme juſqu'au dix-ſeptiéme de

latitude ſeptentrionale ; ce qui fait environ cinq cens mille en longueur, mais ſa largeur de l'Eſt à l'Oueſt eſt beaucoup moindre (*a*) : elle a pour bornes au Nord le Royaume de Tonquin, au Sud le petit Etat de Champa, à l'Orient la Mer de la Chine ; elle eſt bornée à l'Occident par les Royaumes de Laos & de Camboie, qui la ſéparoient de Siam ; mais qui, ayant été récemment ſubjugués par Chaou, la rendoit, pour ſon malheur, limitrophe des Etats de ce Conquérant.

Le Royaume de Cochinchine avoit été l'objet des reſpects de toute la Preſqu'iſle des Indes au-delà du Gange, tant que vécut le dernier *Choua* (c'eſt ainſi que ſe nomme le Roi). Aucun Potentat ne l'avoit attaqué impunément. Fidele à ſes Alliés, redoutable à ſes Ennemis, cher à ſes Sujets, dont il ſe regardoit comme le pere, ce Prince ne crut jamais que la gloire & la félicité puſſent être hors de l'humanité ; il les faiſoit uniquement conſiſter dans la modération & dans la bienfaiſance : il ne prit jamais les armes que pour

(*a*) Hiſt. univerſelle, Liv. XIV. ch. XV.

repouſſer la violence & ſecourir les malheureux (a); ſa puiſſance ne s'appeſantiſſoit que

(a) Vers l'an 1680, Nak Schoreshit ayant aſſaſſiné le Roi de Camboie, s'empara du Royaume, & voulut épouſer la femme de Nak Cotrey, Prince du Sang, qui avoit été chercher un aſyle à la Cour de Cochinchine. La Princeſſe feignit de céder aux pourſuites du Tyran, & le poignarda au lit la premiere nuit des noces. Après cette vengeance, elle dépêcha deux Couriers, l'un à ſon mari & l'autre à Nak Seſta, fils du Roi aſſaſſiné: ce dernier à ſon arrivée, au lieu de reconnoître ce que la femme de Nak Cotrey avoit fait en ſa faveur, la tua du même poignard dont elle s'étoit ſervie pour ſe défaire de l'Uſurpateur. La douleur qu'en eut ſon époux le fit retirer dans une forêt où il prit l'habit de Talapoin. Ce ne fut qu'à ſa mort que Nak Seſta ſe regarda comme maître du Royaume de Camboie: cependant il ne ſe crut pas en ſûreté, ſans l'agrément du Roi de la Cochinchine, pere de Chenga. Dans l'eſpoir de le gagner, il lui envoya de riches préſens, mais ce grand Prince incapable de ſe laiſſer corrompre, ni d'oublier le crime de Nak Seſta, ne lui laiſſa que la moitié du Royaume de Camboie, & adjugea l'autre moitié à Naknon, Prince adopté par le défunt Roi. Nak Seſta refuſa d'acquieſcer à l'arrêt du Roi de Cochinchine; il prit les armes, & après ſa mort, qui arriva trois mois après, ſon fils ſoutint la même guerre avec tant de ſuccès contre ſon Compétiteur, qu'il le réduiſit à cher-

ſur ceux qui s'oppoſoient à ſes bienfaits & à ſa juſtice, & après la victoire il n'ôta aux Vaincus que le pouvoir de mal faire. Les talens que ce grand Prince avoit pour la guerre, la bravoure qui lui étoit naturelle, en euſſent fait un Conquérant fameux, ſi la bonté de ſon cœur, & ſon amour pour ſes Peuples, ne lui euſſent peint d'une façon touchante les calamités de la guerre, pendant laquelle les Loix, l'Agriculture, le Commerce & les Arts languiſſent; & ſi, dans un cours non interrompu de triomphes, il n'eut même éprouvé par le relâchement des mœurs qui eſt encore une ſuite de la guerre, que la Nation victorieuſe a preſque autant à gémir que

---

cher un aſyle à la Cour du pere de Chenga, qui, pour faire ſentir au Fugitif des effets de ſa protection, entra en armes, en 1685, dans le Royaume de Camboie, & après en avoir chaſſé le fils de Nak Seſta, le rendit en entier au Prince qui étoit venu remettre ſa cauſe & ſa perſonne entre ſes mains. Le fils de Nak Seſta eut recours au Roi de Siam, pere de Chaou, ce qui alluma une guerre qui n'étoit pas encore terminée en 1720; les ſuites en furent glorieuſes pour la Cochinchine. *Gervaiſe*, lett. C. *Hamilton*, vol. II. p. 173 & 197.

les Nations vaincues. Ce Prince, le meilleur & le modèle des Rois, mit en évidence que l'on pouvoit être un Héros ſans ravager la terre.

Après avoir aſſez vécu pour ſa gloire, mais trop peu pour le bonheur de ſon Royaume, il fut pleuré de tous ſes Sujets; les regrets de cette perte ſont encore auſſi vifs que dans le premier moment : les bouches & les cœurs de tous les Cochinchinois, ſont remplis de ſon nom & de leur reconnoiſſance. Il mérita le nom de *Grand*, du conſentement de toute l'Aſie, & le conſervera de l'aveu de la poſtérité. On peut hardiment prédire que ſans ces monumens ſomptueux, ouvrages de la vanité, & qui ne peuvent échapper au ravage des temps, la gloire de ce Monarque qui ne fonda ſa grandeur que ſur le bonheur de ſes Peuples, durera autant que le ſentiment immortel qui ſeul eſt fait pour y mettre le prix.

Il laiſſa ſes Etats entre les mains d'un jeune Prince de la figure la plus majeſtueuſe, & à qui un rare aſſemblage des qualités du cœur & de l'eſprit, avoit fait donner le ſur-

nom de Chenga (*a*): mais cet excellent naturel en proie aux flatteries dont les meilleurs Princes ne ſont que trop ſouvent les victimes, fut long-temps ſuſpendu pour ſa gloire & la félicité de la Cochinchine: aſſis ſur le Thrône avant de connoître les devoirs de la Royauté, & dans cet âge où le manque d'expérience & une candeur incapable de ſoupçons & de défiances rendent ſuſceptible de toutes les impreſſions : ce Prince ſe trouva obſédé d'une foule de gens intéreſſés à mettre une barriere entre le Thrône & la vérité. Le plus grand obſtacle à

(*a*) A la Cochinchine, comme à Siam, on cache ſuperſtitieuſement le nom du Roi, de peur de quelques maléfices auxquels ces Idolâtres croyent aveuglément; d'autres diſent que les Rois n'ont de nom qu'après leur mort, & que c'eſt leur Succeſſeur qui le leur donne. Lorſqu'on parle du *Choua* ou Roi, on le nomme communément en langue Bâlie, *Pra mahat Craſſat*; ce qui ſignifie *Reſpectable grand Vivant*, à moins que ſes vertus n'y faſſent ajouter un autre ſurnom, comme celui de *Chenga*, qui fut donné au dernier Roi de Cochinchine. *La Loubere*, page 111. ch. 13. & *Choiſy*, page 194.

leurs déſirs effrénés, étoit l'intégrité des Miniſtres du feu Roi, qui, attachés à la perſonne du Fils plus qu'à ſa fortune, lui repréſentoient ſouvent que le bonheur des Peuples fait celui du Souverain, & qu'il n'y a que l'ennemi de l'Etat qui puiſſe inſpirer des maximes contraires : mais on avoit juré la perte de ces fideles Sujets, & l'on y réuſſit par les ſoupçons adroits qu'on fit tomber ſur eux : les coups dont ils furent les victimes étoient d'autant plus ſûrs que les calomnies étoient couvertes. On ſuppoſa des intentions criminelles aux actions les plus honnêtes : ce fut par des louanges ſur des objets de peu d'importance que l'on ſe ménagea le moyen de n'être point ſuſpecté d'animoſité dans le mal qu'on ſe propoſoit d'en dire ; on ſe ſervit du voile reſpectable de l'amitié pour exercer avec plus de certitude tout ce que la haine peut imaginer de plus atroce. L'on revint ſi ſouvent à la charge que Chenga crut qu'il étoit de ſa juſtice d'éloigner des Mandarins recommandables par leur zèle & leur expérience. C'eſt ainſi que l'ambition, la cupidité & le tourbillon des

intrigues après avoir anéanti les préjugés les plus délicats franchiſſent ſouvent les bornes les plus ſacrées pour arriver à leur but. Depuis ce changement tout fut de connivence à la Cour de Kehué pour tromper & ſéduire Chenga: trop jeune pour diſcerner les hommes droits, il ſe livroit à des conſeils pervers qui, ſous une apparence de zèle & de déſintéreſſement, lui en cachoient la fauſſeté & le danger: on flattoit ſa vanité par des louanges dont le peu de proportion avec les actions qui en étoient l'objet auroit dû déceler & faire rougir ceux qui étoient aſſez bas pour les lui prodiguer. On déifioit en quelque ſorte les écarts où on l'entraînoit, & par un abus inoui de la morale, on s'efforçoit de renverſer dans un cœur trop facile les notions du bien & du mal que la nature y avoit gravées avec des traits ineffaçables.

Lorſque Chenga chez qui le déſir des grandes choſes étoit comme inné, & qui, dès le commencement de ſon Regne, eut égalé ſon pere, ſi, au lieu de ces vils Flatteurs, il avoit été aſſez heureux de trouver un Mécènes ou un Cyneas, qui euſſent pris un inté-

rêt ſincere à ſa gloire, entrevoyoit le ſtratagême des manœuvres & quelque choſe d'oblique dans les conſeils qu'on lui donnoit ; on avoit alors recours à des raiſonnemens ſubtils, pour égarer de plus en plus ſa raiſon & étouffer dans ſon ame généreuſe les cris de la juſtice & de l'ordre.

Le piége étoit d'autant plus inévitable pour ce jeune Prince, que ſon goût pour faire le bien n'ayant point échappé à ceux qui étoient intéreſſés à l'égarer ; ce n'étoit que ſous les apparences impoſantes des principes les plus épurés, qu'on cherchoit à corrompre ſes mœurs, & qu'on lui faiſoit adopter des idées fauſſes ſur le Gouvernement. De quoi n'eſt pas capable la pernicieuſe adreſſe des Flatteurs corrompus, lorſque, dans le vice, ils n'ont conſervé aucun reſpect pour la vertu ! On lui diſoit ſans ceſſe que c'eſt dans les choſes de faſte, & dans l'étalage des richeſſes de l'Aſie & des raretés de l'Europe que conſiſtent l'éclat & la majeſté du Thrône ; on lui diſoit que la magnificence imprime du reſpect aux Sujets, & donne à l'Etranger une ſi haute idée de la grandeur

& de la puiſſance d'un Etat, qu'il ne peut y avoir de Voiſin aſſez téméraire pour oſer en troubler la paix. En conſéquence de ces conſeils dangereux, on diſſipoit en fêtes, en profuſions & en ſuperfluités, les fonds deſtinés à l'entretien des Troupes, à celui de la Marine & des Places du Royaume.

La cupidité inſatiable vouloit-elle arracher des graces conſidérables? On prenoit encore le Prince par ſon foible pour la gloire, & on lui inſinuoit que la premiere & la plus éclatante des vertus royales, eſt de répandre à pleines mains des tréſors; que c'étoit par cette magnificence, encore plus que par ſes victoires, qu'Alexandre le Grand avoit été placé au Temple de l'Immortalité. On lui diſoit que Céſar étoit plus célèbre par ſes bienfaits que par la conquête des Gaules. Si, malgré la ſéduction de ſes Mandarins, Chenga prenoit de l'inquiétude ſur la diſſipation de ſes finances, on parvenoit auſſi-tôt à le tranquilliſer par des ſophiſmes de politique, en lui diſant que la richeſſe de l'Etat étant toujours en proportion de la circulation, tout ce qu'on mettroit en réſerve dans les

coffres de l'Epargne, ſeroit en diminution de cette circulation, & qu'ainſi la vraie richeſſe d'un Prince eſt de ne pas théſauriſer & la bonne économie de ne rien épargner. Son cœur né compatiſſant étoit-il par intervalles livré à la crainte que le luxe de ſa Cour ne fût fondée ſur la miſere de ſes peuples, & que ſes plaiſirs ne fuſſent le prix de leur ſueur & de leurs larmes; on ne tardoit pas à calmer ſes allarmes généreuſes, en lui diſant que tous ſes Sujets étoient dans l'abondance, & que le tribut qu'ils apportoient dans ſes coffres n'étoit qu'une légère portion de leur ſuperflu & un don libre de leur amour. Vouloit-on par de nouveaux impôts trouver à fournir à tant de profuſions, on lui inſinuoit alors que la multitude doit être accablée ſous le joug pour n'être pas redoutable, & que l'aiſance du Peuple porte l'eſprit à l'indépendance & à la révolte. Eh! comment ces funeſtes impoſtures n'euſſent-elles pas ſéduit ce jeune Roi, puiſqu'on éloignoit de lui le ſpectacle & même juſqu'à l'idée de la miſere? Voilà comme la vérité conſignée aux portes du Palais, ne

pouvoit, à travers une foule de dépravations, parvenir juſqu'au Thrône.

Chenga étoit doublement à plaindre en ce que non-ſeulement on lui ôtoit la poſſibilité de faire le bien qu'il avoit projetté, mais que ſouvent par ſurpriſe & par un abus de ſa confiance on lui faiſoit faire le mal dont il n'avoit jamais eu la penſée.

Sur le rapport des Eſpions que Chaou, auſſi fin Politique que Guerrier redoutable, entretenoit juſques dans la Cour de Cochinchine pour pénétrer les délibérations les plus ſecrettes, ainſi que ſur les frontières pour en reconnoître la poſition, l'état des Places, & l'effectif des garniſons, il conçut le deſſein d'envahir un pays, où, par une ſécurité aveugle, on avoit négligé tout ce qui pouvoit contribuer à ſa défenſe.

La conquête d'un Royaume déja vaincu par la molleſſe, flatta même ſi peu le grand cœur du Roi de Siam, qu'il remit le ſoin de cette guerre à deux de ſes Lieutenans dont il connoiſſoit la valeur. Après en avoir tiré un nouveau ſerment de fidélité qui conſiſte à Siam à avaler de l'eau, ſur laquelle

les

les Talapoins prononcent des imprécations contre les traîtres qui la boivent (a) : » Je vous » charge, leur dit Chaou, de m'emmener » enchaîné le Roi de la Cochinchine, par- » tez, & ſoyez les miniſtres de ma vengean- » ce. « Mais l'expérience trompant les eſ- pérances de Chaou, fit voir que tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier ; & les actions de ſes Généraux ne répondirent nul- lement à l'opinion qu'il avoit conçue de leur capacité.

Comme le Roi de Siam croyoit ne pou- voir conſerver que par les armes une domi- nation acquiſe par les armes, & qu'il étoit ſans ceſſe à l'affut des occaſions de s'aggran- dir, il avoit en tout temps ſur pied des trou- pes conſidérables & bien diſciplinées. Son train d'artillerie & de vivres étoit toujours prêt à marcher, & ſes Places frontières étoient autant de dépôts abondans en muni- tions de guerre & de bouche ; ainſi rien ne ſuſpendit les actes d'hoſtilités, & l'orage écla- ta auſſi-tôt qu'il fut formé.

(a) Hiſt. univerſelle, Liv. XIV. ch. IX. p. 374.

A la premiere nouvelle de la marche & des deſſeins de l'armée de Siam, on vit à la Cour de Cochinchine combien les hommes abandonnés à la moleſſe & aux plaiſirs manquent de tête & de fermeté dans les criſes de l'Etat. La puſillanimité préſidoit au Conſeil, l'on perdoit en conteſtations & en reproches un temps précieux, & l'on ſeroit reſté dans cette indéciſion accablante, ſi Chenga à qui le danger préſent déſilloit les yeux ſur les abus étonnans qu'on avoit fait de ſa confiance, ſe réveillant comme d'un ſonge, n'eût ainſi pris la parole : » Qu'un » jeune Prince ſans expérience eſt à plain- » dre de ne pas trouver, dans les Guides » qu'il a choiſis, un zèle aſſez généreux pour » lui parler ſans déguiſement ! Lorſque j'ai eu » recours à vos lumieres, & que je vous ai » fait part de mes craintes ſur le bonheur de » mes Sujets, ſur la gloire & la ſûreté de » mon Royaume, avez-vous pu me ſoupçon- » ner d'artifice, & eſtimer aſſez peu votre » Roi, pour croire qu'il préférât la flatterie » à la vérité ? En entrant au Conſeil, com- » bien de fois ne vous ai-je pas répété que

» je ne voulois être le Maître que pour met-
» tre mon peuple dans l'abondance? Com-
» bien de fois, avant de recueillir les voix,
» ne vous ai-je pas preſſé d'examiner plus
» mûrement les affaires, & d'en peſer toutes
» les conſéquences? Avez-vous oublié que
» pour mieux exciter votre zèle, je vous di-
» ſois alors qu'un Roi eſt comptable non-ſeu-
» lement du mal qu'il fait par ſurpriſe, mais
» encore du bien qu'il n'a pas fait? Cepen-
» dant j'ai la douleur d'éprouver aujourd'hui
» que vous vous êtes éloignés de mes vues.
» Dites-moi ſi ayant pour voiſin un Prince
» ambitieux & toujours en armes, ce n'a pas
» été le comble de l'imprudence d'avoir li-
» cencié les Troupes, & négligé l'entretien
» des Places du Royaume? Aveugle que je
» ſuis! comment ai-je pu croire que le faſte de
» ma Cour, tenant lieu d'une puiſſance réelle,
» me ſerviroit de barriere contre les entre-
» priſes de mes voiſins? Ai-je pu ignorer que
» les tréſors de Créſus ne lui ſervirent de rien
» contre la valeur de Cyrus, & que les richeſ-
» ſes de Darius, ſucceſſeur efféminé du grand
» Cyrus, ne furent qu'un appas de plus pour

» les Soldats d'Alexandre? Mais, qu'avois-je
» beſoin de ces exemples frappans pour me
» ſouſtraire à la ſéduction de vos conſeils?
» Le bon ſens, ſuppléant à l'expérience, ne
» devoit-il pas me convaincre qu'on n'eſt
» reſpecté des amis & craint des ennemis,
» qu'autant qu'on eſt en état de maintenir la
» paix, ou de faire la guerre? Vous me pa-
» roiſſez tout effrayés de l'abyſme que vous
» avez creuſé ſous mes pieds, & tandis que
» l'ennemi eſt ſur nos frontieres prêt à en-
» vahir ces futiles magnificences à qui vous
» avez ſacrifié la ſûreté & la défenſe de l'E-
» tat, chacun dans ce Conſeil cherche à ſe
» diſculper; mais je vous le dis, s'il eſt un
» moyen de ſe juſtifier à mes yeux, ce n'eſt
» point par de vains diſcours, ce ne peut être
» que par des actions mâles & dignes de
» mon attente. L'humanité n'eſt pas exempte
» de foibleſſe, j'en fais moi-même la triſte
» épreuve; qu'un chacun de nous ouvre donc
» ſon cœur aux ſages conſeils de Confu-
» cius (*a*); pénétrons-nous de cette grande

(*a*) La doctrine de Confucius eſt ſuivie en Cochin-

» vérité que le retour à la vertu eſt un triom-
» phe auſſi beau que de ne s'en être jamais
» écarté. Il eſt temps de montrer que nous
» n'avons pas dégénéré de ces braves Cochin-
» chinois qui, depuis quatre cens ans qu'ils ont
» ſecoué le joug du Tonquin, ont conſervé
» l'Etat en ſon entier ; nous devons nous
» porter avec d'autant plus d'audace pour le
» maintien de la liberté qu'il nous ont tranſ-
» miſe, qu'il y a plus de honte à perdre ce
» qu'on poſſede que de n'en avoir jamais joui.
» Les dangers éminens ne ſervent qu'à mieux
» illuſtrer le courage de qui ſçait les affronter,
» & ce n'eſt que par la grandeur d'ame &

---

chine par le *Choua* ou Roi, par les Mandarins, par la plûpart des Grands & par les Lettrés ; mais le Peuple qui ſuit celle de *Fo* & de *Lao-Kiun*, eſt plongé dans la plus craſſe ignorance, dans l'idolâtrie & dans les ſuperſtitions les plus groſſieres ; au-lieu qu'à la Cour, comme à la Chine, on y invoque le *grand Tien* de différentes façons. Si les Miſſionnaires qui, vers l'an 1615, furent à la Cochinchine, n'y ont pas beaucoup pouſſé leurs conquêtes évangéliques, on leur a cependant cette obligation d'y avoir démaſqué les tours & les fourberies des Bonzes, & d'avoir éclairé le Peuple & la Cour ſur une foule d'extravagances.

» par la patience qu'on parvient à laſſer la » fortune la plus cruelle. «

Les Mandarins ſurpris & confus n'oſoient enviſager le Choua ; ils ſentirent qu'ils alloient perdre toute leur autorité ſous un Prince qui, honteux de s'être laiſſé gouverner, vouloit enfin gouverner par lui-même. L'aveu ingénu qu'il venoit de faire de ſes fautes parut l'effort d'une grande ame, & leur faiſant preſſentir que le ſeul moyen de conſerver quelque crédit étoit de ſe rendre néceſſaires par leur capacité, on vit un tout autre eſprit préſider au Conſeil, animer les délibérations, faire choix des moyens & les mettre en exécution. Les troupes qui étoient ſur pied & diſperſées dans le Royaume furent en peu de temps raſſemblées en corps d'armée, & l'on donna des ordres pour de nouvelles levées. Comme ſur les remparts qui ſervoient de boulevards au Palais Royal, il y avoit près de quatre cens piéces de canon (*a*), on eut bientôt préparé

(*a*) Partie de ces piéces d'artillerie avoient été fondues à Amſterdam en l'an 1656, & les autres avoient été achetées des Portugais. *Hiſt. univerſelle, Liv.* XIV.

un grand train d'artillerie, & l'armée ſe trouva en état de défendre les frontières. L'activité avoit ſuccédé à la négligence, le zèle à l'indifférence, & l'on dut regarder la promptitude de cette révolution comme une démonſtration ſenſible de la grande influence qu'un Souverain peut avoir ſur le caractère national. Tout concourut à la défenſe de la patrie: on trouva dans le zèle des Receveurs des deniers publics les mêmes reſſources qui ſauverent Rome dans la ſeconde guerre punique après la bataille de Cannes. Loin de propoſer des moyens extraordinaires, & de vouloir tirer parti du beſoin de l'Etat, ils avancerent gratuitement des fonds pour la campagne; & par une généroſité qu'on ne peut aſſez admirer, ils renoncerent pendant ce temps de criſe à tous les émolumens de leurs emplois. Les Grands & les Petits, à l'envi les uns des autres, ſe taxerent eux-mêmes au-delà du tribut qui leur avoit jamais été impoſé.

Chenga, touché de ces ſacrifices, qui étoient d'autant plus précieux à ſon cœur, qu'ils étoient des dons libres de l'affection

qu'on lui portoit, crut ne pouvoir mieux témoigner ſa ſenſibilité paternelle, qu'en ſupprimant lui-même une partie des dépenſes de ſa Cour. » Les revenus de l'Etat, diſoit-il à ceux qui ne trouvoient pas leur compte dans cette économie magnanime, » ſont une por» tion que chaque Citoyen donne de ſon » bien pour jouir de l'autre paiſiblement ; » ainſi qu'on ne me parle plus de ces ſuper» fluités qui ne ſervent en rien à la majeſté » du Thrône, puiſqu'elles ſont de toute » inutilité pour la ſûreté de mon peuple. « Sa modération & ſa reconnoiſſance ſe fuſſent même ſignalées par une réforme totale du luxe, ſi on ne lui eût fait ſentir que la magnificence étoit un des attributs eſſentiels de la Royauté, en ce qu'elle ſert d'aliment aux arts, & d'entretien à une quantité de familles.

Ce Prince eût voulu ſe mettre à la tête de l'armée, pour avoir part à l'honneur & au péril ; il ſe flattoit, dans une guerre entrepriſe pour la défenſe & la gloire de l'Etat, que ſa préſence ne pourroit que mettre plus d'harmonie & de célérité dans les

opérations, exciter les talens, & animer le courage des troupes ; mais on combattit cette réſolution généreuſe, en lui repréſentant que le ſeul adverſaire digne d'un Roi étoit un Roi, & que l'armée ennemie n'étant commandée que par des Lieutenans de Chaou, il n'étoit pas de ſa dignité de marcher en perſonne à cette guerre. Quoique Chenga qui avoit dans l'ame le germe des vertus les plus ſublimes, ſentît dans lui-même qu'il ne peut y avoir rien de plus digne d'un Souverain que d'expoſer ſa vie contre un ennemi injuſte & ambitieux, cependant ce Prince, en qui la ſageſſe ſembloit vouloir devancer le nombre des années, revenu des écarts d'une jeuneſſe préſomptueuſe qui eſt toujours pleine de confiance dans ſes propres idées, n'héſita pas de ſacrifier aux lumieres de ſon Conſeil le plaiſir qu'il auroit eu de ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes. Il étoit encore dans ce moment le jouet des reſſorts ſecrets de la cabale d'un Seigneur de ſa Cour, qui, tenant le premier rang dans le Royaume par ſa naiſſance, par ſes richeſſes & par ſes alliances, vouloit relever tant

d'avantages conſidérables par l'éclat des victoires dont ſon imagination le repaiſſoit d'avance.

Chenga, à qui on vantoit ſans ceſſe le mérite de Bomikan, crut que c'étoit ſauver l'Etat que de lui en confier la défenſe. Une triſte expérience fit voir qu'on ne pouvoit faire un plus mauvais choix, & que l'orgueil & la faveur ne peuvent ſuppléer au mérite. Tel eſt le funeſte effet de l'ambition; on ſacrifie tout pour la ſatisfaire, ſans ſonger que les grandes dignités ne peuvent donner de gloire par elles-mêmes; mais que participant aux qualités des perſonnes, elles ne ſont honorables qu'à ceux qui les honorent par des talens & des vertus: un homme au-deſſous de la place où on l'a élevé, reſſemble à une ſtatue d'une grandeur peu proportionnée à la hauteur de la colonne où on l'a poſée, ſon élévation, par un effet d'optique, ne ſert qu'à mieux faire paroître ſa petiteſſe réelle.

Bomikan, qui, de toutes les parties qui caractériſent le grand Capitaine, n'avoit que la valeur, ne s'en croyoit pas moins un autre

Geng-Hiz-Kan (a); mais comme celui qui manie un inſtrument, ſans ſçavoir la Muſique, ne peut être nommé Muſicien, de même Bomikan, dénué des qualités requiſes pour ce rôle éclatant, ne pouvoit à la tête d'une armée être qualifié du titre de Général. Il arriva au rendez-vous des troupes, plein de cette confiance aveugle qui ne ſe trouve que dans un Chef qui ne connoît pas quelle étendue de génie il faut pour mouvoir une machine auſſi vaſte, auſſi compliquée qu'une grande armée, dont tous les mouvemens ſans ceſſe gênés par une foule d'obſtacles & d'accidens imprévus, doivent cependant tous tendre à la conſervation de la patrie & à la deſtruction de l'ennemi.

Il n'y a que l'homme profond dans l'art de la guerre, il n'y a que celui qui joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience, qui ſente réellement l'étendue des ſoucis & des travaux qui ſe trouvent dans

(a) Chef des Tartares Occidentaux ou Mongols, qui fit la conquête de la Chine au commencement du treiziéme ſiécle.

cette charge éminente, où un génie médiocre ne voit que de l'éclat & de la vanité. Quand même dans le commandement des armées on ne riſqueroit pas ſa réputation, qui pour un militaire eſt une fleur délicate, dont un rien peut ternir l'éclat, quelles inquiétudes ne doit pas ſentir un Général, dépoſitaire de l'autorité de ſon Roi, ſur le ſort de tant de milliers de Soldats, qui, au premier ſignal, ſe précipiteront dans le danger ? La droiture des intentions peut-elle, à l'approche d'une action déciſive, tranquilliſer complettement une ame généreuſe ſur les ſuites de l'événement ? Mais ſi ce Chef eſt dénué de talens, ou qu'il ſoit concentré dans le cercle étroit d'une routine aveugle, comptable, comme il eſt, des troupes qu'on lui a confiées, peut-il ſe diſſimuler que tous ceux qui périront par ſon ignorance ne ſoient autant de triſtes victimes, dont le ſang criera vengeance ? Peut-il ne pas frémir à l'alternative cruelle du gain ou de la perte d'une bataille mal engagée ?

Quoique la Cour de Cochinchine eût été attaquée ſans s'y être attendue, les troupes que

l'on oppoſa aux Siamois étoient brillantes & pleines d'ardeur : l'attachement que l'on conſervoit à la mémoire du feu Roi ſe ranimant en faveur du fils, à l'approche du danger dont il étoit menacé, fit voler à l'armée tout ce qu'il y avoit encore de vieux Militaires en état de porter les armes. Le ſouvenir des victoires remportées ſous le dernier regne, & l'exemple des Vétérans tint lieu d'expérience & de diſcipline aux Soldats de recrue, &, ſans trop de préſomption, l'on auroit pu eſpérer de grands ſuccès de cette noble émulation, s'il y eût eu une tête pour diriger l'action de tant de bras redoutables.

La guerre avoit déja duré deux campagnes, & avec des ſuites d'autant plus funeſtes pour les parties belligérantes, que dans les affaires générales le champ de bataille avoit été chaque fois vivement diſputé, & que les vaincus & les vainqueurs chacun de leur côté, après des révolutions étonnantes, y avoient eſſuyé des pertes conſidérables. Chaou, qui n'avoit jamais connu que la proſpérité, devint furieux d'une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu, quoique ſes

Généraux, dans le compte qu'ils lui avoient rendu, euſſent toujours diminué les échecs qu'ils avoient eſſuyés, & exagéré les avantages qu'ils avoient remportés, ce Prince éclairé à qui on ne pouvoit en impoſer, voyant une contradiction marquée entre les trophées dont on ornoit les relations qu'on lui envoyoit, & le peu de progrès qu'on avoit fait dans le pays ennemi, ſe réſolut de faire en perſonne la campagne ſuivante; mais la nouvelle d'un échec arrivé à ſes troupes lui fit devancer ſon départ: il s'achemina auſſitôt avec un renfort conſidérable, malgré la ſaiſon des pluies, qui en Aſie tient lieu d'Hyver, & ſuſpend les opérations militaires. Les Siamois, pleins de confiance dans les talens de leur Prince, & animés par les ſuccès brillans qu'ils avoient toujours eu ſous ſes ordres, le reçurent avec de grandes acclamations. Sur les pas d'un Général de réputation, une armée croit aller à la victoire plutôt qu'à une bataille, mais quelle ardeur n'inſpire pas la préſence d'un Roi, qui eſt le premier à affronter les dangers?

Chaoù poſſédoit toutes les parties ſublimes de l'art militaire : il étoit grand dans ſes projets, fertile en expédiens, prudent dans le conſeil, hardi dans l'exécution ; ſa prévoyance ſembloit embraſſer le préſent & diſpoſer de l'avenir. Il avoit cette fineſſe de coup d'œil, don précieux de la nature, pour la reconnoiſſance d'un pays, pour le choix des poſitions, & pour ſe ſervir de tous les avantages du terrein. Ses réflexions qui naiſſoient de la grande habitude qu'il avoit acquiſe de calculer tous les poſſibles, ſans les confondre, d'apprécier les divers rapports des objets les plus compliqués, d'en déduire les conſéquences les plus utiles, étoient ſuivies d'une exécution auſſi prompte que le coup d'œil lui-même.

On admiroit en ce Prince une préſence & une hardieſſe ſinguliere d'eſprit dans les actions les plus déſeſpérées, pour ſe ménager d'heureuſes révolutions, & mettre à profit toutes les fauſſes manœuvres de l'ennemi. Il avoit une activité tempérée par une ſage retenue pour éviter toute ardeur indiſcrette. Sa fermeté & ſa conſtance n'avoient

jamais été déconcertées par les contre-temps, ni rebutées par les grands obſtacles qu'il ne regardoit que comme des accidens naturels aux grandes entrepriſes ; auſſi trouvoit-il dans la force de ſon génie des reſſources contre ces coups du haſard qui paroiſſent ſouvent accablans aux plus courageux. Il s'engageoit rarement dans un projet que lorſqu'il y avoit un concours de plus de moyens qu'il n'en falloit pour le ſuccès. Ces moyens ſurabondans étoient tellement indépendans les uns des autres, que chacun iſolé ſuffiſoit pour l'effet qu'il attendoit de tous, enſorte que, par leur réunion, ils étoient de nature à s'entre-ſecourir, mais ſans pouvoir ſe nuire ſi on les ſéparoit.

Arrivoit-il que des conſidérations accidentelles le fiſſent déſiſter d'un plan auſſi ſagement combiné, toutes ſes opérations de guerre ou de politique, n'en étoient pas un moment ſuſpendues, parce qu'il avoit toujours dans la tête pluſieurs deſſeins qu'il ſubſtituoit rapidement les uns aux autres ; l'on pouvoit dire que cette fécondité d'eſprit, ſoutenue par un courage inébranlable,

ble, ne connoiſſoit d'autre terme que la victoire.

Ce Prince eût mérité par ſes hauts faits d'être mis au nombre des Héros les plus fameux qui brillent dans l'Hiſtoire, ſi l'humanité & la juſtice, ayant également à rougir de ſes conquêtes, ne lui euſſent fermé le ſanctuaire de la vraie gloire. Son premier ſoin, en arrivant, fut de raſſembler les troupes diſperſées dans leur cantonnement ; il rappella même pluſieurs garniſons que l'on avoit jettées dans les Places, qui ne ſervoient à rien pour les opérations de la campagne, & en fit démolir les fortifications. » Vous êtes, » dit-il aux Chefs, auſſi ignorans que les Généraux de Carthage dans la guerre de Sicile, & » vous vous êtes expoſé à la même humiliation qu'ils eſſuyerent pour avoir répandu des » garniſons dans une quantité de forts, que » Denys le Tyran n'avoit fait conſtruire que » dans le deſſein de les livrer ſans réſiſtance » comme un piége, afin de tomber ſur leur armée, lorſqu'il la verroit affoiblie par cette » diſperſion imprudente de leurs forces. « Après ces premiers changemens dans les diſ-

poſitions, Chaou mêlant à propos la douceur avec la ſévérité, les promeſſes avec les menaces, & les récompenſes avec les punitions, parvint en peu de temps à rétablir la diſcipline énervée par les échecs précédens, & par la négligence des Officiers. Il bannit, autant par ſon exemple que par ſon inflexibilité, le luxe & la molleſſe, qui ne ſervent qu'à corrompre l'ame & affoiblir le corps, qui appeſantiſſent toutes les opérations de la campagne, & traînent à leur ſuite la dévaſtation, la famine & les maladies. Après avoir ainſi, par ſa préſence & par ſes ſoins, excité dans ſon armée une émulation générale; après avoir pourvu à ſes ſubſiſtances, aſſuré ſes points d'appui, de retraite, de ralliement, & ouvert des communications pour ſe porter avec célérité en arrière, en avant & ſur les flancs de ſa poſition; après avoir reconnu & approfondi dans le plus grand détail, celle des ennemis, il exerça ſes troupes aux manœuvres particulieres.

Comme la mouſqueterie eſt utile dans les bois derrière les haies, les ravins & les ruiſſeaux, à la défenſe des Villages & des

retranchemens, l'Infanterie Siamoiſe débuta par les formations qui étoient les plus avantageuſes pour ces différentes circonſtances. Mais Chaou, qui avoit éprouvé que la principale force de l'Infanterie conſiſte dans le choc, & qu'une partie de ſes victoires étoit dûe à l'impétuoſité avec laquelle il l'avoit toujours fait agir; cherchoit même, en l'exerçant au feu, à lui démontrer le peu d'uſage qu'elle devoit en faire dans la plaine. » Laiſ-» ſons nos ennemis, diſoit-il, ſe livrer à cette » confiance aveugle; s'ils ſont plus adroits » dans les armes de jet, ne dépend-il pas de » nous de faire diſparoître cet avantage, & de » nous dérober au danger en les chargeant » à l'arme blanche? Des bataillons étendus » ſur un grand front, comme il convient » pour le feu, peuvent-ils réſiſter à des co-» lomnes profondes, qui, par leur poids, » ſont ſi propres à l'impulſion? Les Sarmathes, » inférieurs aux Parthes pour les armes de » jet, ne dûrent jadis la victoire qu'à cette » généreuſe réſolution de marcher tête baiſ-» ſée à l'ennemi: mais, ſans vous citer des » traits auſſi antiques, qu'on peut révoquer

» en doute, rappellez-vous tant de batailles » que nous avons gagnées enſemble. Voilà, » braves Soldats, des préſages plus ſûrs & » plus dignes de votre courage. «

Il y avoit une autre conſidération morale qui ne permettoit pas à Chaou de balancer entre le choc à l'arme blanche & une action puſillanime de pied-ferme à coups de fuſils; c'eſt qu'indépendamment de l'économie du ſang, qui n'eſt point problématique, lorſque l'on marche fierement en avant, on laiſſe derrière ſoi les mourans & les bleſſés, & qu'on ôte ainſi aux troupes un ſpectacle bien capable de frapper l'imagination & de rallentir le courage; de plus, l'ennemi qui reſte immobile ſur ſon terrein, peut-il n'être pas intimidé par cette attaque hardie? La crainte ne doit-elle pas croître en proportion de l'audace de celui qui avance le premier? Si l'on admet valeur égale, & que l'on faſſe abſtraction du moral, deux troupes oppoſées l'une à l'autre, peuvent être regardées comme deux forces mouvantes; dans cette ſuppoſition, la victoire ne doit-elle pas encore ſe décider en faveur de celle qui

ajoutera à ſa maſſe plus de vîteſſe dans le choc ? C'étoit l'eſprit de la Tactique des Romains ; & leurs victoires célèbres doivent, au moins, ſervir de préjugés à ceux qui ne veulent pas aller puiſer l'évidence dans la démonſtration des grands principes.

Lorſque le Roi de Siam vit ſon Infanterie bien dreſſée aux évolutions particulieres, il l'exerça lui-même aux grandes manœuvres, en lui faiſant ſentir en quel temps, en quelles circonſtances, telle ou telle évolution convenoit le mieux, en quelle autre celle-ci étoit critique & celle-là dangereuſe. C'étoit ainſi que dans les opérations les plus compoſées, il étoit parvenu à ſubjuguer l'eſprit & l'imagination du Soldat ; enſorte qu'un mouvement rétrograde, une fuite ſimulée, une poſition oblique, une feinte équivoque, n'étoient jamais capables d'intimider ſon armée, qui étoit inſtruite ou de l'objet véritable, ou étoit animée de cette confiance que le deſſein caché ne pouvoit tourner qu'à la ruine de l'ennemi. Quelquefois Chaou ſéparoit ſon armée en deux, & donnoit le commandement d'une partie à un de ſes Gé-

néraux, lui laiſſant le choix des manœuvres & de la diſpoſition, il ſe mettoit lui-même à la tête de l'autre moitié de l'armée, & l'attaquant comme ſi c'eût été contre un ennemi réel, on lui voyoit mettre en uſage tout ce que la Tactique a de plus ſublime & la ruſe de plus rafiné.

De l'offenſive il paſſoit à la défenſive, & à ſon tour cherchoit, par le ſecours de l'art & de la nature, à rendre inutiles toutes les attaques qu'on formoit contre lui. Dans ces ſimulacres de combats, ſouvent il faiſoit des fautes contre les principes, pour voir ſi on l'en puniroit: il ſe laiſſoit déborder, il prêtoit le flanc; il ne ſoutenoit pas les parties haſardées, ou bien il pourſuivoit en étourdi, s'engageoit dans de mauvais pas, & ſe montroit ainſi dans le même jour, pour varier ſes inſtructions, le plus habile & le plus ignorant des Tacticiens. On l'eût pris alternativement pour le grand Annibal, ou pour l'imbécille Varron (*a*). C'étoit dans ces images

(*a*) Varron, Conſul Romain, qui, par ignorance & par une ardeur qui ne ſe défioit de rien, perdit la fa-

de la guerre qu'il éprouvoit & exerçoit les talens de ſes Officiers, & qu'il preſſentoit ce qu'ils pourroient effectuer ſur un champ de bataille. Au retour de ces exercices, il aſſembloit ſes Généraux, & en Maître de l'art, il analyſoit les manœuvres réciproques, & louoit l'Officier qui, par une prompte exécution, avoit pris ſon antagoniſte ſur le temps: ſi l'on avoit manqué de diſcernement, ou que le coup-d'œil n'eût pas ſçu apprécier les circonſtances, & qu'on eût laiſſé échapper des momens précieux; il le faiſoit ſentir & déſignoit les évolutions dont un habile homme eût pu tirer plus d'avantage: les Siamois avoient ſur les autres Peuples de l'Aſie, la même ſupériorité pour la grande Tactique, que les Grecs l'eurent autrefois ſur les Perſes & les Barbares, chez qui l'art de la guerre étoit négligé. Cette ſupériorité venoit de l'excellence

meuſe bataille de Cannes. La honte & les remords qu'il eut d'une défaite auſſi ſanglante, ne le quitterent jamais. Il renonça à toutes les charges publiques qu'on lui offrit; & devenu ſage & Citoyen par cette triſte expérience, il ſe reconnut à jamais indigne du commandement des armées.

de leur Code militaire ; il ſuffiſoit aux Siamois d'avoir un peu de jugement pour briller dans les parties ſublimes des grandes manœuvres, qui euſſent exigé pour d'autres Nations les dons rares & précieux du génie créateur, parce qu'ils étoient préparés de longue main à l'acquit des talens qui ont fait triompher ſur le champ de la gloire les Epaminondas, les Amilcars & les Scipions. Comme une armée, un Régiment dans ſon quartier étoit exercé à tous les mouvemens, à tous les ordres de bataille, & à ces changemens de diſpoſitions, qui, plus que le nombre & la valeur, décident de la victoire. Ainſi un Officier, élevé au commandement d'une armée, n'éprouvoit dans une action générale d'autre différence que d'exécuter en grand ce qu'il avoit appris en petit depuis ſon entrée au ſervice. Si un Siamois, à cette expérience anticipée, réuniſſoit des talens naturels, le coup d'œil & l'art des détails, il pouvoit dès-lors enchaîner la fortune, & cueillir des lauriers dans cette carrière pleine de ronces & de cyprès. Voilà comme de ſages inſtitutions peuvent concourir au progrès de la ſcience

militaire, & préparer à l'Etat d'habiles défenſeurs.

Les Cochinchinois parurent eux-mêmes en corps d'armée : Chaou s'informa de la force & de la qualité de leurs troupes, auſſi-bien que de leurs uſages, de leur façon de camper & de ſe mettre en bataille. Il chercha, avec le ſecours d'eſpions d'une certaine pénétration, & de transfuges gagnés par ſes largeſſes, à étudier la trempe du caractère & la portée du Général qu'il avoit à combattre. Cette connoiſſance du génie & des paſſions de l'ennemi, eſt des plus eſſentielles pour le choix des moyens : tel Général préfere la ruſe à la force, ou par un excès de prudence, perd en délibération le temps précieux de l'exécution : tel pour avoir ſa revanche d'un petit échec, donne tête baiſſée dans tous les piéges qu'on lui dreſſe, eſt incapable de ſupporter de petites humiliations, afin d'éviter de plus grands maux, ou trop pénétré du préſent, n'a aucun preſſentiment d'un avenir encore plus fâcheux. Celui-ci eſt téméraire, celui-là timide : l'un haſarde tout, & l'autre ne riſque rien : il

s'en trouve d'actifs, d'autres qui ſont indolens: il y en a qui paſſent à table plus de temps que les autres n'en donnent au ſommeil. Enfin, ſous cent formes diverſes, la foible humanité, comme Prothée, manifeſte ce qu'elle eſt. C'eſt d'après cette étude des replis du cœur & des foibleſſes de l'eſprit d'un antagoniſte, qu'on peut avec une certitude morale de ſuccès, diriger l'offenſive ou la défenſive de campagne.

Chaou, qui connoiſſoit l'avantage d'une telle conduite, fonda l'eſpérance de la victoire ſur la préſomption aveugle & l'ardeur impétueuſe du Général Cochinchinois, qui, dénué de principes, & pirouettant ſans ceſſe dans un chaos d'idées & de conjectures vagues, étoit incapable de diſcerner les vrais deſſeins d'avec les feintes, & qui n'avoit pas le tact aſſez fin, ni l'eſprit aſſez pénétrant, pour démêler les reſſorts, encore moins preſſentir l'effet des machines qu'on dreſſeroit à ſa ruine. Ainſi, malgré les grandes reſſources que Chaou ſe connoiſſoit pour un jour de bataille, quoique ſes troupes demandaſſent avec de grands cris de marcher à l'ennemi, & que cette

ardeur lui fût une eſpèce de préſage de la victoire, le Roi de Siam, qui, dans le courant d'une foule de guerres toutes terminées à ſon avantage, avoit quelquefois éprouvé les viciſſitudes de la fortune, étoit trop expérimenté & trop prudent pour s'expoſer au retour des mêmes haſards, tandis que ſans danger il eſpéroit par ſtratagêmes & par ruſes triompher d'un ennemi préſomptueux. C'eſt ainſi qu'Annibal, préférant ou joignant la ruſe à la force, ſe conduiſit contre les Romains, en proportion de ce qu'il eſtimoit, craignoit ou mépriſoit les Généraux qui lui étoient oppoſés.

Chaou portoit ſes idées philoſophiques encore plus loin que le Carthaginois; car non content d'étudier ſon antagoniſte, il varioit ſes deſſeins, ſes ordres de bataille, & toutes ſes opérations, ſuivant les différences phyſiques & morales, permanentes ou accidentelles, qu'il remarquoit dans le caractère national des peuples à qui il faiſoit la guerre. » S'il vous paroîtroit peu ſenſé, diſoit-il à ſes » Généraux, de garder le même régime en » Hyver & en Eté, en maladie comme en

» ſanté, ne devez-vous de même ſentir que
» l'uniformité de maximes & de diſpoſitions
» eſt déplacée contre des Nations qui diffe-
» rent ſouvent entr'elles autant que le froid
» & le chaud, que le ſec & l'humide ? Quel
» que ſoit la ſource de cette différence, ſoit
» qu'elle vienne du ſol, du climat, de la
» conſtitution du Gouvernement, des préju-
» gés de l'éducation, ou des dogmes de la
» Religion, elle eſt trop frappante pour
» vous être échappée ; les peuples d'Ava,
» de Pégu, de Laos, d'Aſem, les Chinois
» & les Cochinchinois ont chacun des traits
» caractériſtiques qui exigent des modifica-
» tions raiſonnées, lorſqu'on veut les com-
» battre avec le plus d'avantage ; les uns ſont
» vifs, les autres phlegmatiques ; ceux-ci ſe
» roidiſſent contre la mauvaiſe fortune, ceux-
» là ſe découragent au premier échec ; une
» imagination toute de feu groſſit quelque-
» fois les objets & repréſentant des dangers
» au milieu du calme, & des ſpectres en plein
» jour, rend les uns ſuſceptibles d'une terreur
» panique, & d'une façon honteuſe les fait
» fuir ſans voir l'ennemi, tandis que d'autres,

» comme ſi les reſſorts de l'ame étoient dans
» un état paſſif, ſont même foiblement affectés
» de la réalité. Il eſt des Nations, continuoit
» Chaou, qui brillent dans l'offenſive, & qui
» perdent leur ardeur dans une défenſive cir-
» conſpecte. Il en eſt d'autres qui, ſur le
» champ de bataille, ſe précipitent dans
» les plus grands dangers, & qui n'atten-
» dent pas l'ennemi derrière de bons re-
» tranchemens. On pourroit appliquer à
» quelques-uns de nos voiſins ce que l'on di-
» ſoit jadis de la Cavalerie Theſſalienne &
» Etolienne, dont l'une faiſoit merveilles en
» tout temps, excepté dans une bataille ran-
» gée; au lieu que l'autre, qui ſe faiſoit battre
» dans les eſcarmouches, étoit invincible
» dans un ordre de bataille. C'eſt aux Phi-
» loſophes à ſcruter la cauſe de ces nuances
» différentes; mais pour nous autres Militai-
» res, finiſſoit Chaou, il ſuffit de ſçavoir qu'el-
» les exiſtent, pour en tirer avantage dans
» les opérations de la guerre, où l'on a le
» choix des armes, du terrein & des diſpo-
» ſitions. «

Bomikan avoit été continué dans le com-

mandement en chef. Quoique dans chacune des deux premieres campagnes, il eût par ſon imprudence & ſon peu de talens expoſé l'armée à une déroute complette, & que les troupes chaque fois, après des pertes conſidérables, n'euſſent échappé à leur ruine totale que par les ſçavantes manœuvres & les prodiges de valeur d'un Officier nommé Balagirao, le Roi de Cochinchine, entouré par les amis & les créatures de Bomikan, ignoroit ce qui ſe paſſoit à l'armée. On avoit porté à la Cour, avec beaucoup de faſte, les drapeaux pris ſur l'ennemi & autres trophées dont Bomikan avoit plutôt à rougir qu'à ſe glorifier, puiſqu'il n'y avoit eu aucune part. On avoit préſenté au Roi des relations pompeuſes des ſuccès de ſon armée, ſans que le nom du brave Balagirao eût ſeulement été mis au nombre des combattans. On avoit uſé de la même diſſimulation ſur les pertes qu'on avoit eſſuyées : Chenga étoit le ſeul dans le Royaume qui n'en fût pas inſtruit ; ainſi, dans une ſécurité entière ſur les qualités de ſon Général, il croyoit ne pouvoir répandre ſur lui aſſez de graces ni de

faveurs: mais la plus grande preuve qu'il lui donna de ſon eſtime, fut de lui ſacrifier le déſir qu'il avoit d'aller ſe mettre à la tête de ſes armées. » Le bonheur de mon peuple, » diſoit ce Prince généreux, doit me tenir » lieu de gloire, & je ſerois peu digne de ſon » amour, ſi, par un ſentiment perſonnel, » j'allois enlever l'honneur de la défenſe de » la patrie à celui qui s'en acquitte auſſi di- » gnement. «

Les armées étoient depuis quelque temps en préſence. La confiance régnoit dans celle de Siam, au lieu que la crainte de l'événement étoit preſqu'univerſelle dans celle de Cochinchine. Cette crainte paroiſſoit dans les diſcours des Particuliers, & encore plus dans les déſertions fréquentes; contagion d'autant plus funeſte, lorſque les déſerteurs paſſent à l'ennemi, qu'il en réſulte une inégalité des forces, qui va en croiſſant chaque jour. Mais la différence de confiance étoit d'un préſage encore plus accablant pour le cours de la campagne; l'ardeur qui anime deux armées oppoſées l'une à l'autre peut être comparée à deux forces centripetes &

centrifuges ; la diminution de l'une annonce néceſſairement l'augmentation de l'autre : cela ſe manifeſtoit d'une façon ſenſible dans l'armée Siamoiſe, où tout reſpiroit le combat, autant qu'on paroiſſoit le redouter parmi les Cochinchinois.

Les eſprits ne s'étoient aigris & découragés à ce point que depuis la retraite de Balagirao, que la jalouſie de ſon Général avoit forcé de quitter l'armée ; le Soldat qui le regardoit comme ſon libérateur, diſoit hautement que dans les deux dernieres campagnes, c'étoit à ſa grande expérience que chacun devoit l'honneur & la vie. Tout le monde à l'armée avoit à ſe louer de lui, & perſonne à s'en plaindre ; fier contre les ennemis de l'Etat, il étoit doux & humain avec le moindre Soldat ; il ne haïſſoit que les méchans, plaignoit les gens foibles, & ne s'étoit jamais moqué que des lâches & des flatteurs. Au ſortir du combat il étoit, comme Britannicus, au milieu des bleſſés, les faiſoit panſer devant lui, les ſecouroit de ſon argent & de ſes conſeils, ſe faiſoit raconter leurs exploits, donnoit des éloges à leur valeur, les flattoit

de

de l'eſpoir d'être récompenſés; voilà comme par les ſoins qu'il en prenoit, & que par une bienfaiſance toujours active, il parvenoit à les conſoler & à leur faire déſirer de nouveaux dangers.

Bomikan, livré aux foibleſſes de la vanité, & à toutes les petiteſſes de l'envie, regardoit l'eſtime générale dont jouiſſoit un particulier à ſes ordres, comme un reproche & un larcin qu'on lui faiſoit; ainſi, ſans ſe ſouvenir des ſervices de Balagirao, & ſans aucun égard pour la confiance de l'armée en ce brave Officier, il pouſſa l'ingratitude & l'aveuglement, juſqu'à le renvoyer avec les marques du dernier mépris. Les motifs qu'il alléguoit pour ſe diſculper, auſſi amers qu'injuſtes, ne faiſoient pas moins de honte à ſon cœur qu'à ſon jugement. Voilà comme la jalouſie, entre mêmes Citoyens, fait ſouvent regarder comme ennemi celui dont le mérite trop brillant bleſſe l'amour-propre de ceux pour qui le parallèle devient trop déſavantageux : Scipion l'Africain en agit bien plus noblement à ſon arrivée en Eſpagne avec un de ſes Lieutenans, nommé Martius, qui ainſi

que Balagirao avoit ſoutenu, par ſon habileté, la fortune des Romains, ébranlée par de grands échecs: il partagea avec lui les honneurs du commandement. Mais pour bien apprécier & eſtimer les talens dans les autres, il faut les poſſéder ſoi-même; & c'étoit la différence qu'il y avoit de Bomikan à Scipion.

Une bonne conſcience & l'eſtime générale conſolent des injuſtices même les plus criantes; auſſi peut-on dire que le ſeul chagrin de Balagirao, en quittant l'armée, fut de ſe voir enlever les occaſions flatteuſes d'être utile à ſon Roi. On ne l'entendit former aucune plainte, & tous ceux qui aimoient la patrie parurent plus ſenſibles que lui-même à ſa diſgrace. Comme l'adverſité eſt la vraie pierre de touche des ames (*a*); qu'elle ſeule fait apprécier le mérite des hommes, au lieu que la proſpérité couvre ſouvent d'un voile apparent de grandeur leur petiteſſe réelle; on peut auſſi dire que le Stoïciſme de Balagirao fit faire à toute l'ar-

(a) *Creſcit in adverſis virtus.* Lucain.

mée un parallèle qui ne ſervit qu'à humilier la vanité de ſon perſécuteur. Une foule d'Officiers & de Soldats le conduiſirent comme en triomphe juſques dehors du camp: » Peut-on, » s'écrioient-ils, éloigner un homme qui a » ſi bien ſervi l'Etat? quelle ingratitude! « » Ah! mes camarades, leur répondoit Bala- » girao d'un ton ſerein, eſt-ce que vous pré- » féreriez qu'on m'eût chaſſé comme un traî- » tre? Retournez à vos drapeaux: la ſeule » preuve d'eſtime & d'amitié que je vous de- » mande, c'eſt de modérer l'intérêt que vous » prenez à mon abſence. « Cet illuſtre exilé, attaché à la patrie autant qu'à la gloire, partit l'eſprit rempli des plus vives allarmes: il voyoit dans l'excès de préſomption de Bomikan, & dans le manque de confiance des Soldats, une double cauſe qui pouvoit entraîner la défaite de cette armée. Il ne pouvoit écarter de ſon eſprit le ſort du Conſul Appius, qui, conſommé dans l'art de la guerre, & le diſputant en bravoure à tous les Romains, fut cependant battu, parce que ſon armée belle & floriſſante aima mieux fuir que de procurer le triomphe à un Chef odieux

qui, par un abus perpétuel de ſon autorité, & par des duretés inſupportables, s'étoit aliéné tous les cœurs. C'eſt bien mal entendre les prérogatives du commandement que de prétendre tout aſſujettir ſous le poids d'une ſubordination rempante; eſt-ce en aviliſſant ainſi la diſcipline qu'on peut élever le Militaire & le porter aux grandes choſes. Si l'on veut faire un héros d'un ſubalterne, il faut lui inſpirer la plus haute idée de ſon état, il faut laiſſer à ſa valeur l'eſpoir de parvenir aux premieres dignités; c'eſt dans cette conſidération & dans cette perſpective flatteuſe que réſident la force des Etats & l'aſſurance de la victoire.

Bomikan étoit d'autant moins excuſable, que, pour ſe faire aimer, il lui eût ſuffi de laiſſer agir les avantages naturels, qui, au premier abord, diſpoſoient tous les eſprits en ſa faveur; ſon port noble & martial ſembloit fait pour inſpirer la confiance; ſon nom, dont l'origine remontoit à celle de la Monarchie, & ſe perdoit dans les ténèbres d'une Mythologie fabuleuſe, imprimoit le reſpect. Si ces impreſſions ne ſont que paſſageres ſans

les qualités de l'ame, il n'en eſt pas moins vrai que celles-ci ont un aſcendant plus puiſſant, lorſqu'elles ſont étayées des avantages accidentels que l'on tient du haſard & de la fortune. Il n'y a qu'un aveugle de naiſſance, ou un Quaker entêté des chimeres, des vûes illuſoires & des faux principes de la liberté & de l'égalité naturelles, qui puiſſent avoir là-deſſus des doutes, & ce ſont de ces vérités de l'opinion qui ſe démontrent plus par les effets que par le raiſonnement. Mais Bomikan, comme tous ceux dont le mérite perſonnel eſt dans une diſproportion trop choquante avec l'élévation où la naiſſance les a placé, en tiroit une vanité déméſurée, & inſultante pour tous ceux qui l'approchoient.

Comme Balagirao, quoique d'une famille étrangere des plus illuſtres, mais d'une branche tranſplantée en Cochinchine, par une de ces viciſſitudes de la fortune, qui ſe fait ſouvent un jeu d'abaiſſer les choſes élevées & de relever celles qui ſont abaiſſées, ne parloit jamais de ſes ancêtres, & ne s'en occupoit dans le ſecret de ſon cœur que pour s'exciter

à la vertu, & être jugé digne, par des actions perſonnelles, d'être ſorti d'un ſang verſé tant de fois ſur le champ de la gloire. Bomikan qui, ſuivant ſes principes, regardoit plus à la qualité qu'au mérite, & qui jugeoit toujours des actions par les perſonnes, & jamais des perſonnes par les actions, auroit cru ſe dégrader d'avoir de la conſidération pour un Officier ſans titre à la Cour, & qui, n'aſpirant ni à la fortune ni à la faveur, mettoit toute ſon ambition à diſputer de modération avec les plus ſages, d'innocence avec les plus juſtes, de zèle avec les meilleurs Citoyens, & de courage avec les plus braves.

Les preſſentimens de Balagirao ſe tournerent quelque temps après ſon départ en de cruelles certitudes. Il y avoit une trop grande diſproportion de talens entre les Chefs des deux armées, pour que le préſomptueux Bomikan ne donnât pas à la fin dans quelques-uns des piéges qu'on lui dreſſoit chaque jour. Son eſprit borné ne s'attachoit qu'aux apparences, & pour ſe décider ſûrement, étoit incapable de calculer les probabilités d'une opinion avec celles de l'opinion oppoſée.

Sans ceſſe emporté par la fougue des paſſions, il fixoit ſes regards ſur des points de vûe minutieux, & détournoit ſon attention de ce qu'il y avoit d'eſſentiel; il ignoroit que c'eſt de la combinaiſon profonde de tous les objets que doit émaner la vérité, & que l'erreur eſt une ſuite néceſſaire de la préſomption ou de l'ignorance, qui mettent des obſtacles à ce parallèle impartial & raiſonné.

Le haſard lui tenant lieu de ſageſſe & de prévoyance, l'avoit déja tiré deux fois du plus grand danger que puiſſe courir une armée. Dans la premiere occaſion, il n'étoit redevable de ſon ſalut qu'à un orage inopiné qui avoit arrêté un gros détachement de Siamois qui, par un grand détour, avoit eu ordre de ſe porter ſur les derrières de ſa poſition pour donner en flanc & à dos, tandis qu'à la faveur de la nuit, & au ſignal convenu, le Roi de Siam, à la tête du reſte de ſes troupes, devoit ſur trois colonnes épaiſſes attaquer l'armée de Cochinchine, dont les flancs étoient en l'air, ſans aucunes communications du centre aux aîles, & où le

ſervice ſe faiſoit avec un tel relâchement, qu'il n'y avoit aucun parti en campagne contre les ſurpriſes. La marche combinée des colonnes de l'armée Siamoiſe, & des corps détachés, avoit été calculée avec tant de préciſion, que, malgré la différence des eſpaces à parcourir, tout ſe trouva rendu vers les trois heures du matin & dans le même moment, à cinq cens pas du camp des Cochinchinois, ſans avoir été découvert. Le ſuccès le plus brillant auroit couronné cette manœuvre habile, ſi une pluie horrible, venant tout-à-coup au ſecours de Bomikan, n'eût rendu impratiquable un marais mouvant, qui faiſoit l'enceinte de la poſition où il ſe croyoit à l'abri de toute inſulte.

Quelques jours après cet orage, Chaou qui ne cherchoit qu'à combattre les ennemis, mais qui le vouloit ſans compromettre en rien ni ſa gloire ni ſes troupes, crut en avoir trouvé les moyens dans la nature du terrein. Il y avoit entre les deux armées une vaſte plaine, qui, permettant de s'y développer ſur un grand front, ſembloit deſtinée à ſervir de champ de bataille. Sur la gauche

de cette plaine il y avoit des frondieres que Chaou jugea propres à cacher une troupe conſidérable, & avec d'autant plus d'apparence de ſuccès, que la plaine étant unie & raſe, le lieu de l'embuſcade projettée ſe trouvoit lui-même au-deſſous du niveau de la campagne ; ainſi rien ne devoit être ſuſpect à un ennemi imprudent, qui, raſſuré par cette étendue de pays qu'il pouvoit découvrir au loin, n'auroit vrai-ſemblablement pas la précaution de pouſſer des détachemens en échelons ſur les ailes de ſa poſition.

D'après cette reconnoiſſance du local, & comptant encore plus ſur la préſomption & l'ignorance de Bomikan, le Roi de Siam qui ſçavoit que le myſtère eſt l'ame des opérations militaires, & qui étoit en garde autant contre l'indiſcrétion de ſes troupes que contre les Eſpions, avoit depuis deux jours, ſous le prétexte apparent d'aſſurer les communications ſur les flancs de l'armée, détaché un Officier, dont il avoit éprouvé les talens, avec trois mille hommes de Cavalerie & mille Fantaſſins d'élite. Il lui avoit expliqué tous les détails de la commiſſion, remet-

tant à ſa prudence à prendre conſeil de l'occaſion : il lui fit valoir l'honneur de la préférence, avec la perſpective de grandes récompenſes pour prix du ſuccès. Ce détachement devoit, par un grand détour, ſe rendre une heure avant la pointe du jour à l'endroit marqué pour l'embuſcade, y former pluſieurs rampes, afin que la Cavalerie, au ſignal convenu, pût déboucher ſur un grand front, & tomber au milieu de l'action ſur le flanc droit & les derrieres de l'armée ennemie. Comme les ſens ſont autant d'iſſues par où les impreſſions des objets peuvent entrer dans l'ame & l'affecter en proportion que ces impreſſions ſont vives, répétées ou multipliées, on avoit donné aux mille Fantaſſins un grand nombre de drapeaux & d'inſtrumens de guerre, tels que des trompettes, des cors & des buccines (*a*), avec ordre de ſe diviſer en

(*a*) Surpris de ne pas voir de tambours dans l'Infanterie Siamoiſe, j'ai conſulté des Mémoires particuliers, & j'ai découvert que la ſuppreſſion s'en étoit faite ſous le regne de Chaou. Les inſtrumens de guerre ont deux objets. Le premier, c'eſt de mettre, par la cadence, plus d'enſemble dans la marche, d'en modérer, d'en raller-

pluſieurs troupes, afin d'augmenter la ſur-

---

tir ou d'en précipiter la viteſſe ; uſage antique, comme on le voit dans Thucydide à la bataille de Mantinée, où l'on ſe ſervit de Joueurs de flûte pour faire marcher les Grecs d'un pas égal & comme en cadence, de peur de rompre les rangs, &c.

En ſecond lieu, les inſtrumens ſont deſtinés à ſervir de ſignaux relatifs à toutes les évolutions. Un Major eût-il la voix de Stentor, qui, ſelon Homère, faiſoit autant de bruit que cinquante hommes enſemble, ne pourroit ſe faire entendre au milieu des coups de fuſils, du canon & des cris des mourans.

Le tambour eſt un inſtrument moderne qui n'étoit pas connu des Grecs ni des Romains : le ſon qu'il rend eſt moins brillant que celui de la trompette, du cors & des buccines ; & en temps de pluie, lorſque la peau qui couvre la caiſſe eſt mouillée, il ne rend qu'un ſon ſourd & déſagréable. Mais il eût exiſté encore long-temps dans l'Infanterie Siamoiſe, ſans une cataſtrophe dont Chaou fut témoin. Comme le volume des caiſſes fait qu'on ne peut admettre une foule de tambours dans une formation ſerrée & ſuppreſſée, on les laiſſe à la queue ou ſur les aîles.

Dans une bataille contre l'Empereur de Pégu, une colonne de deux mille Siamois ayant enfoncé par ſa maſſe & par l'impétuoſité de ſon impulſion, tout ce qui ſe rencontra devant elle, fut elle-même, par des mouvemens rapides de l'Ennemi, entourée de toutes parts.

priſe, la terreur, & que l'ennemi, ayant l'imagination vivement frappée de l'apparition ſubite de tant de drapeaux, & du ſon

---

Les cinquante Tambours qui étoient à la queue de cette colonne, n'eurent d'autres reſſources que de ſe débarraſſer de leur caiſſe & de chercher à pénétrer dans la maſſe de la colonne ; mais comme il n'y avoit aucun eſpace dans les files & dans les rangs, ils ne pûrent y être introduits qu'avec un déſordre, qui eût été fatale à cette colonne, ſi Chaou, qui avoit l'œil à tout, ne l'ent dégagé par un prompt ſecours.

Depuis cette époque les Tambours furent ſupprimés, & on leur ſubſtitua des Donneurs de cors & des Trompettes, qui, quelque ſerrée que ſoit l'ordonnance, peuvent être introduits dans la maſſe ſans l'affoiblir, & faire nombre parmi les Combattans, ſans renoncer à être les interprétes des ordres du Commandant.

Un autre déſavantage des tambours, c'eſt que d'un inſtrument auſſi ingrat, on ne peut tirer des ſons aſſez expreſſifs pour émouvoir les Combattans au gré du Général, & ſuivant les conjonctures du combat. Croit-on qu'avec une caiſſe moderne, le célèbre Tyrtée voyant les Lacédémoniens combattre non-chalamment, eût pu ranimer & réchauffer leur courage, en paſſant du mode Lydien au Phrygien, dont les mouvemens rapides & paſſionnés étoient ſi propres à agir vivement ſur l'ame des Combattans?

redoublé de tant d'inſtrumens de guerre, dans cet inſtant de tumulte & de déſordre, où l'eſprit n'eſt pas toujours aſſez libre pour diſtinguer le vrai à travers des apparences trompeuſes, fût découragé même avant d'en venir aux mains.

La façon dont Chaou s'y prit pour la formation de ce détachement mérite quelque attention. Comme il ſentoit qu'il doit y avoir plus d'harmonie & de confiance entre des Soldats qui ſe ſont donné des preuves réciproques d'intrépidité, il ſe ſervit des mêmes précautions dont s'étoit aviſé Annibal la veille de la bataille de la Trébie, pour une pareille embuſcade. Il nomma lui-même vingt Officiers diſtingués dans ſon armée par quelques actions d'éclat, & dont il y en avoit quelques-uns qui avoient obtenu, dans des batailles ou dans des ſiéges, pluſieurs prix de la valeur. Ces vingt Officiers furent chargés chacun du choix de dix braves Soldats, avec ordre à chacun d'eux de s'aſſocier vingt autres camarades. Ne devoit-on pas attendre d'un pareil détachement les mêmes prodiges de valeur qui ont immortaliſé la

troupe ſacrée des Thébains, les compagnons d'Alexandre le Grand, & les Gardes du Roi David ? La valeur n'étant jamais plus redoutable que lorſqu'elle agit de concert avec la ruſe, ce détachement d'élite fut exercé à tous les ſtratagêmes de la petite guerre ; on lui fit exécuter toutes ces manœuvres rapides, ces fuites ſimulées, ces charges imprévues, ces embuſcades déciſives qui firent autrefois, avec une poignée de monde, triompher Sertorius de pluſieurs armées Romaines ; on faiſoit gravir les montagnes eſcarpées à l'Infanterie, elle ſe déroboit à travers les taillis, les rochers, pour enhardir l'ennemi à la pourſuite, & revenoit, par des chemins détournés, tomber ſur les derrieres ou ſur les flancs de la premiere poſition. Les Soldats étoient ſi bien dreſſés à ces diverſes manœuvres, qu'après avoir paru fuir de tous côtés, & dans le plus grand déſordre, ils ſe reformoient avec rapidité & toujours dans l'ordre déſigné par les différens ſignaux : quelquefois on les voyoit s'avancer ſur un front parallèle à celui de l'ennemi, & au moment qu'on s'attendoit à les voir en venir

aux mains, ils recevoient le ſignal de s'éparpiller, & tout-à-coup, à un autre ſignal, on les voyoit retourner à la charge, & tomber en colonne ſur un des flancs de l'ennemi, ou bien attaquer en portion de phalange, en pelotons, ou à la débandade; & dans toutes les eſcarmouches, elles entamoient l'action avec peu de troupes, qui étoient ſoutenues par des forces ſupérieures, afin que l'événement ne fût jamais incertain.

Le Roi de Siam, dès la veille du jour qu'il avoit fixé pour marcher à l'ennemi, avoit fait dans ſon camp une diſtribution de ſes troupes & une répartition des différentes armes d'une façon analogue à l'ordre de bataille qu'il avoit en vue. Pendant toute la nuit pluſieurs troupes furent reparties autour du camp des Cochinchinois, pour leur donner l'allarme & les empêcher de dormir, & au point du jour Chaou fit ſortir toute ſon armure légere, pour continuer à harceler l'ennemi, afin de le trouver pendant la journée harraſſé de ſommeil, de laſſitude, & que brûlé de ſoleil, étouffé de pouſſiere, il ne pût ſoutenir les fatigues d'un long combat. Les Sia-

mois, pendant que tout étoit ſur pied & en allarmes parmi les Cochinchinois, avoient repoſé & repu à leur aiſe ; car le plus sût moyen d'être tranquille dans ſon camp eſt d'inquiéter & de menacer celui de l'ennemi. Vers les onze heures du matin, l'armée de Siam ſe mit en bataille : ce ne fut que parce que le ſignal pour la détente du camp n'avoit pas précédé celui du départ, que les Officiers & les Soldats comprirent qu'on alloit combattre.

Le Général d'une armée, bien diſciplinée, eſt entièrement maître de ſon ſecret, lorſqu'il donne ſes ordres par des ſignaux, dont il n'y ait que les Commandans particuliers des Corps qui ayent la clef. On peut de cette façon établir une correſpondance immédiate de tous les Membres avec le Chef de l'armée, qui, comme d'un centre commun, peut faire paſſer dans un inſtant ſes ordres aux parties les plus éloignées, ſoit pour décamper, prendre les armes, ſortir du camp en bataille, en ſortir en colonnes, ſoit pour déſigner le nombre, la qualité, la direction & l'objet de ces colonnes, leur diſtance les unes

unes des autres, l'inſtant & la forme de leur développement, & le genre des diſpoſitions générales ou particulieres. Chaou, qui avoit paſſé preſque toute ſa vie au milieu de ſes troupes, avoit, plus qu'un autre, rafiné l'art des ſignaux (*a*), & joignoit ainſi le myſtère du

(*a*) La correſpondance par les ſignaux eſt très-connue dans la Marine, & l'on a appliqué ce langage muet à tous les cas poſſibles par la combinaiſon, & le changement des flammes, pavillons ou falots, que l'on hiſſe aux différens mâts du vaiſſeau: tout dans la nature, & d'une façon encore moins équivoque ſur terre que ſur mer, peut être l'interprête de nos penſées, & donner des ailes à la Renommée; mais pour éviter en guerre mille contretemps fâcheux, il faut que ces ſignaux de convention, *demi-vocaux* ou *muets*, ne puiſſent être imités ni par le haſard ni par l'ennemi.

Les mépriſes en ce genre ſont des plus funeſtes. Combien de projets ſagement combinés n'ont-elles pas fait échouer? Si les détachemens deſtinés aux diverſions, aux fauſſes attaques, & aux ruſes & ſtratagêmes, arrivent trop tôt ou trop tard, il n'y a plus d'harmonie ni d'enſemble dans l'action; on ſe fait battre en détail, & l'on eſſuie des échecs & des humiliations de-là même d'où l'on attendoit la victoire. Chaou, dont les eſpérances avoient quelquefois été trompées par des bévues de ſignaux, s'étoit mis à l'abri des mêmes accidens, en ſim-

deſſein avec la rapidité de l'exécution. Son

plifiant cet alphabet militaire, & en le rendant impénétrable même aux Siamois qui étoient chargés de faire paſſer par ce moyen ſes ordres aux différens corps de l'armée.

Comme partie des ſignaux de jour ne peuvent ſervir la nuit, ou dans des temps de brouillards épais, & que ce qui eſt d'uſage dans une plaine raſe, ne peut convenir dans un pays boiſé ou montueux, on pourvoyoit à ces différens cas par le moyen d'un drapeau pour le jour, d'un fallot pour la nuit, & de fuſées volantes pour les pays couverts.

Les Officiers commandans les corps détachés, ou les diverſes parties de l'armée Siamoiſe, avoient des liſtes où chaque opération & manœuvre poſſibles étoient numérotées. Chaou vouloit-il ordonner à tel Officier de marcher avec toutes ſes troupes, ou avec telle diviſion, en telle ou telle ordonnance, &c. il ſe contentoit d'envoyer le numéro qui déſignoit cette opération au Siamois chargé des ſignaux?

Si c'étoit, par exemple, le numéro 1 2 3 4, il y avoit d'abord un premier ſignal pour ſervir d'avertiſſement, & l'Officier que cela regardoit y répondoit par un autre ſignal, pour faire connoître que lui, ou ſon prépoſé, étoient en obſervation.

Enſuite on élevoit au haut d'un mât une fois le drapeau, le falot, ou bien on tiroit une fuſée pour déſigner le chiffre 1; après l'intervalle de quinze ſecondes,

armée fut dans un instant en bataille, & afin

---

on élevoit coup sur coup deux fois le drapeau, le falot; ou l'on tiroit deux fusées pour indiquer le chiffre 2. De cette sorte, on pouvoit couler à fond toute la suite des nombres de l'Arithmétique, & varier les ordres dans la même étendue de combinaisons.

Chaou non content d'avoir ainsi pourvu à une plus prompte exécution, & de l'avoir rendu indépendante de l'éloignement, des mauvais chemins & des accidens qui peuvent égarer, faire tuer ou tomber entre les mains de l'ennemi les porteurs de ses ordres, voulut encore seul être le maître de son secret: c'est pourquoi le nombre indiqué par les signaux n'étoit jamais celui du renvoi pour la liste des diverses manœuvres ordonnées; mais ce nombre devoit ensuite être divisé ou multiplié par un autre chiffre renfermé dans un billet que les Officiers détachés ne pouvoient décacheter qu'au moment que se faisoit le signal. Ainsi le mystere étoit impénétrable & pour celui qui donnoit le signal, & pour tous les Officiers de l'armée.

Quelque étendue qu'eussent l'ordre de bataille ou l'ordre de marche, l'ennemi eut-il coupé l'armée en deux, ou eut-il intercepté toute communication? les troupes fussent-elles séparées par une inondation, par une riviere? il suffisoit à Chaou d'être sur un terrein à portée de découvrir ce qui se passoit d'une aile à l'autre pour prendre l'ennemi sur le temps, & saisir avec une rapidité égale au coup-d'œil, les momens précieux; &

d'ajouter encore, s'il étoit poſſible, à la préſomption aveugle du Général ennemi, il ſe préſenta dans la plaine ſur un front dont le peu d'étendue & la ſimplicité n'annonçoient rien de formidable. Le ſilence profond qu'obſervoient les troupes dans cette marche étoit la preuve la moins ſuſpecte de la fermeté de leur courage & de la diſcipline à laquelle leur Roi les avoit habituées; car à l'approche d'une action on doit ſe défier de ces ſortes de gens qui parlent beaucoup: ce ſont la plûpart des fanfarons qui cherchent à en impoſer aux autres, ou à s'étourdir eux-mêmes ſur les dangers dont leur eſprit eſt déja intimidé. L'on ne voyoit dans l'armée Siamoiſe aucun éléphant de guerre. Chaou, qui ſçavoit que ces animaux indociles ſont ſouvent auſſi funeſtes à leurs maîtres qu'à l'ennemi, les avoit bannis des ordres de bataille, & ne s'en ſervoit que pour le tranſport de l'artillerie & du bagage.

---

c'eſt cet emploi, ou cette perte des momens qui, preſque toujours, décident du ſort des combats & des batailles.

Il avoit le premier dérogé à la coutume des Princes de l'Orient, dont la force des armées conſiſtoit preſque toute en Cavalerie : il n'en avoit qu'autant qu'il en falloit pour aſſurer ſes convois, ſes détachemens, harceler l'ennemi, former les aîles d'un ordre de bataille dans une plaine raſe, y déborder l'ennemi par des développemens rapides, & pourſuivre la victoire. Indépendamment que les ſubſiſtances pour des corps trop nombreux de Cavalerie gênent beaucoup les opérations de la campagne, Chaou mettoit ſa principale confiance dans l'Infanterie : il la regardoit comme le bouclier des Etats ; il ſçavoit que c'eſt elle qui gagne les batailles, qui prend & défend les Places, les lignes & les retranchemens ; il ſçavoit que l'on ne peut ſans elle faire la guerre dans les montagnes, dans les pays coupés, boiſés ou marécageux, & qu'elle ſeule peut réuſſir dans les entrepriſes de nuit. Ce Prince, en regardant l'Infanterie comme la baſe & le ſoutien des armées, prouvoit la juſteſſe de ſon jugement, puiſque ce n'eſt qu'avec l'Infanterie que les Romains, les Suiſſes & les

Eſpagnols ont fait des exploits ſi ſurprenans.

Dans l'Infanterie Siamoiſe on voyoit de toutes les eſpèces d'armes, offenſives & défenſives, qu'exigent les opérations & conjonctures de la guerre, afin d'être, ſuivant le ſentiment de Polybe, en état de combattre en tout temps & en tout lieu, la nuit comme le jour, dans l'attaque & dans la défenſe des retranchemens, contre la Cavalerie & contre l'Infanterie. Cette variété dans les opérations exige en effet variété dans les formations, & répugne avec l'uniformité dans les armes.

Quelque embarraſſantes que ſoient les armes défenſives, comme elles épargnent le ſang, & que, ſi elles ne peuvent donner du courage aux poltrons, elles donnent au moins plus de conſiſtance aux braves, en les dérobant à bien des dangers, le Roi de Siam en faiſoit porter aux Soldats qui avoient la pointe des attaques. Les cuiraſſes de l'Infanterie n'étoient pas ſolides comme celles de la Cavalerie, elles étoient d'étoffes piquées, & cependant, quoique légères, à l'épreu-

ve des carabines: les caſques à la Grecque donnoient au Soldat un air martial, & réuniſſoient l'utilité à l'agrément du coup d'œil. Lorſqu'on voulut introduire les armes défenſives ſous un climat où le corps eſt affaiſſé par l'exceſſive chaleur, on eut à combattre les préjugés & la molleſſe; mais ils furent obligés de plier ſous la volonté d'un Roi intimément perſuadé que ce qui s'étoit pratiqué par les Anciens, pour ménager les hommes, ne pouvoit excéder les forces de leurs deſcendans; & dans la ſuite l'habitude ſembla avoir allégé un fardeau où chacun trouvoit ſa propre conſervation.

Ce fut dans cette diſpoſition ſi foible en apparence que Chaou s'avança pour combattre. Il étoit au centre de ſon armée, attentif aux manœuvres des Cochinchinois, meſurant de l'œil le terrein intermédiaire, & à portée par les ſignaux de faire paſſer dans un inſtant ſes ordres du centre aux deux aîles. A l'exemple de Cléandridas, Général des Lacédémoniens contre les Lycaoniens, il attendoit que ſon armée fût à cette diſtance préciſe qui ne lui laiſsât que le temps & l'eſpace d'achever ſes

manœuvres, pour lui faire changer de diſpoſitions, étendre ſon front & ſuppléer aux points d'appui dont elle s'éloignoit, & qui ne pouvoient plus ſe rencontrer dans une plaine raſe; il s'étoit propoſé de former des obliques en arrière & ſur les aîles, & on l'eût vu mettre en uſage tout ce qu'une longue expérience & une théorie profonde lui avoient appris ſur cette partie ſublime de l'art de la guerre: il ne doutoit pas que l'ennemi chargé en flanc & à dos par les troupes embuſquées, & attaqué de front dans ce moment de ſurpriſe où ne pouvoient manquer de le jetter la préciſion & la rapidité d'un changement général dans l'ordre de bataille, ne fût culbuté & mis en déroute ſans preſqu'aucune réſiſtance.

Bomikan qui, de ſon camp, voyoit les Siamois marcher en bataille dans la plaine, y parut auſſi-tôt, & ſe hâta de ranger ſes troupes ſur un très-grand front, dans l'eſpoir d'envelopper l'armée ennemie. Il pécha contre les premières régles de l'art, en ſacrifiant ainſi la profondeur à l'étendue du front; il donna d'autres preuves d'incapacité dans ſa diſpo-

ſition générale, & dans la répartition & l'ordonnance de l'Infanterie & de la Cavalerie. Il y avoit dans cette armée pluſieurs Officiers habiles à qui des bévues auſſi groſſieres ne pouvoient échapper ; mais un Général, avec des bruſqueries & des hauteurs, eſt à la tête de cent mille hommes comme dans une ſolitude, ſans amis, ſans conſeils ; au-lieu que le caractère ſe développe librement en préſence d'un Chef affable qui applaudit au zèle de chacun, & ne dédaigne pas de conſulter ceux qui ont de l'expérience & des talens : ce n'eſt même pas aſſez qu'un Chef ſoit affable, s'il n'eſt acceſſible à toute heure, parce que ſi les bons avis ne lui parviennent pas à temps, il laiſſera échapper beaucoup d'occaſions heureuſes de faire de grandes choſes, parce que, dans le cours d'une campagne, il y a des temps avantageux qui, ſaiſis à propos, valent autant que le fruit d'une action générale, dont l'événement, toujours incertain, ſemble devoir n'être jamais haſardé que quand la néceſſité en fait la loi.

Plein d'une confiance aveugle dans ſon ordre de bataille, Bomikan s'avançoit à

grands pas dans la plaine. Il avoit même déja dépaſſé l'endroit où étoient embuſqués les quatre mille hommes de l'armée de Siam, ſans ſe douter de la poſſibilité du piége dont ſes troupes alloient être les triſtes victimes, lorſqu'on vit tout-à-coup cette armée faire volte face, & regagner ſon camp au pas redoublé, ſans qu'on pût deviner la cauſe de cette révolution ſubite. Ce ne fut que deux heures après qu'on en fut inſtruit. Un Cavalier de l'embuſcade, ſur l'eſpoir d'être bien payé de ſa trahiſon, étoit venu à courſe de cheval en donner les premieres nouvelles à Bomikan. Dans le moment il avoit donné le ſignal de rebrouſſer chemin : mais le bruit qui s'étoit répandu parmi les Cochinchinois qu'ils étoient coupés, leur avoit fait précipiter le pas dans un déſordre qui paroiſſoit plutôt une fuite qu'une retraite. Les Siamois ne purent profiter de cette terreur panique, parce qu'ils étoient trop éloignés de l'ennemi, qui eut bientôt trouvé un abri aſſuré dans un camp fortifié avec beaucoup de ſoin depuis la premiere tentative de nuit, à laquelle l'imprudent Bomikan n'avoit échap-

pé, ainſi qu'à cette derniere, que par un pur effet du haſard.

Quoique la plûpart des hommes, pour applaudir ou pour blâmer, ne prennent d'autre bouſſole que l'événement (a); cependant la réputation d'un Général en dépend moins que des reſſorts qu'il a mis en jeu pour venir à ſes fins : ainſi le peu de ſuccès des ruſes de Chaou ne porta pas même l'atteinte la plus légère à la confiance de ſes troupes. Quant à lui, perſuadé que la gloire ne s'acquiert jamais que par le courage & par la patience, loin d'être refroidi par les obſtacles, qui déja deux fois avoient renverſé ſes eſpérances, il n'en fut que plus animé à donner l'eſſor à ſon génie fécond en expédiens; décidé, comme il l'étoit, à ne recourir à la force qu'après avoir épuiſé tous les moyens de triompher par la ruſe, il changea de poſition, & ne perdit pas l'eſpoir, dans les marches, dans les campemens, dans les convois, dans les fourrages & dans la variété du pays, de trouver des occaſions de

(a) *Stultorum eventus magiſter eſt*, Tite-Live, L. 22.

déployer contre ſon ennemi la ſupériorité de ſes talens. Aucun Général n'avoit jamais avec plus de pénétration deviné l'effet que devoient produire les mouvemens qu'il ordonnoit. Il poſſédoit cet art ſublime de baloter ſon ennemi, de le fatiguer par des marches, par des contremarches, par des feintes, & de le promener ainſi de camps en camps & de poſtes en poſtes juſqu'au piége où il en devoit conſommer la honte & la défaite.

Les troupes qu'il avoit exercées lui-même à toutes ſortes de dévelopemens, les exécutoient avec une telle rapidité, que dans un lapſe de temps fort court, & ſans donner aux ennemis celui de ſe reconnoître, ſon armée, quelque fût le nombre des colonnes de marche, pouvoit ſe mettre en bataille, ſoit ſur le front, ſoit ſur le flanc, & toujours dans une diſpoſition formidable & analogue à la nature du terrein. Cet ordre admirable, ce concert & cette vive exécution dans les développemens étoient l'effet du pas cadencé imité des Grecs, qui rendoit la vîteſſe uniforme dans toute l'armée; c'étoit auſſi une ſuite

de la grande habitude de ſes troupes, qui en ſortant du camp, ou en y rentrant, ne formoient ou ne rompoient les colonnes de marche que par des développemens directs, obliques ou compoſés, qu'on varioit de bien des manieres, en faiſant parcourir aux diviſions des colonnes l'un ou les deux côtés, ou la diagonale d'un parallélograme à angles droits, aigus ou obtus, ou en leur faiſant décrire des portions de courbes circulaires ou elliptiques.

C'eſt en n'exécutant ainſi au milieu de la paix ou dans le cours de la guerre que des évolutions & des manœuvres vraiment militaires, que ſes troupes en préſence de l'ennemi n'étoient jamais déconcertées ni expoſées. La ſolidité des développemens étoit ſi bien conciliée avec la vîteſſe de l'exécution, que dans tous les inſtans, depuis le début juſqu'à la fin de la formation d'un ordre de bataille, on étoit en état d'une vigoureuſe défenſive. La répartition des différentes armes pouvoit ſe varier de façon à ſe prêter conſtamment une protection réciproque, & à ne jamais agir que ſur le terrein qui con-

venoit le plus à chacune d'elles. Si le Roi de Siam paroiſſoit quelquefois s'écarter des grands principes, c'étoit alors un piége de ſa part. Souvent on le vit prêter le flanc, mais alors il avoit une embuſcade toute prête, & des corps ſur les aîles, pour prendre en flanc ou à dos l'ennemi, qui, trompé par ces apparences, croyoit pouvoir défaire des troupes dont la poſition & les manœuvres paroiſſoient critiques. C'eſt ainſi qu'il ſe jouoit d'un ennemi crédule, & qu'il le conduiſoit à ſa perte, dans le temps même qu'il le berçoit de l'eſpoir de la victoire : c'eſt ainſi qu'il alloit à ſes fins par des routes qui toutes ſembloient devoir l'en éloigner.

Bomikan, à qui le ſouvenir du danger qu'il avoit couru & la ſupériorité du génie de Chaou en impoſoient, prit enfin le parti d'une défenſive puſillanime, plutôt faite pour décourager que pour raſſurer une armée encore frappée de l'idée des périls auxquels elle n'étoit échappée que par une eſpèce de miracle. Il ſe contenta de parcourir parallèlement à l'ennemi une chaîne de montagnes qui pré-

ſentoit une ſuite de poſitions inexpugnables. Chaou, ſurpris de cet excès de prudence, ne perdit pas l'eſpoir de le dépoſter par des manœuvres, ſans en venir à une attaque où la Nature eût combattu en faveur des ennemis. A cet effet il vint ſe placer à une portée de canon du camp des Cochinchinois, ſur un terrein dont le front étoit couvert de frondieres, un des flancs par un marais, & l'autre par des bois épais, où il fit faire des abbattis pour y être plus en ſûreté. Son armée étant campé ſur deux lignes, il en détacha la ſeconde ligne à la fin du jour, avec ordre de tourner ces montagnes occupées par les ennemis. Comme la nuit ne ſuffiſoit pas pour cette marche qui exigeoit un grand détour, toutes les tentes reſterent tendues & les drapeaux flottans, comme s'il ne ſe fût fait aucun changement & que toute l'armée fût reſtée dans la même poſition. Vers midi, Chaou décampa avec le reſte de ſes troupes, & marcha en arrière par le flanc gauche. Bomikan, qui vit ce mouvement, longea lui-même ſes hauteurs par ſon flanc droit; mais après deux heures de marche, il

vit les montagnes ſupérieures occupées par le détachement Siamois. A cette vue inopinée, & dans la crainte d'être coupé ou dominé, il n'eut d'autre parti que de deſcendre avec précipitation dans la plaine, & de regagner, dans une grande confuſion, une poſition à quatre lieues de là, qui couvroit la Ville d'Haltan, où étoient tous les magaſins de l'armée: cette retraite ne ſe fit pas ſans une perte conſidérable, parce que Chaou avoit des diſpoſitions toutes prêtes pour donner vigoureuſement ſur l'arrière-garde. Les Cochinchinois arriverent tout épouvantés dans ce nouveau poſte: quoique, dès la derniere bataille, il eût été entouré des ouvrages les plus capables de raſſurer des eſprits abbattus, on vit, d'une façon évidente, que ſans la confiance des troupes dans celui qui les commande, les meilleurs retranchemens ſont un foible préſervatif contre la peur. Bomikan y reſta renfermé comme dans une fortereſſe, & depuis cette époque il ne s'oppoſa à aucune des entrepriſes de Chaou qui domina en maître dans tout le plat-pays.

Le Roi de Siam, dont la politique étoit de traiter

traiter avec douceur ceux qui ſe rendoient, & d'uſer de beaucoup de rigueur contre ceux qui lui tenoient tête, trouva peu de réſiſtance par-tout où il ſe préſenta; il s'empara d'emblée par intelligence ou par ſurpriſe de la plûpart des Places de cette frontière. Il n'y avoit aucun ſtratagême dont il ne s'avisât pour faire donner dans le piége des Gouverneurs crédules, foibles, imprudens, avares ou préſomptueux, & les tâtoit toujours par le foible de leur cœur. S'étant préſenté avec un gros détachement devant un Fort eſcarpé, qui, par ſa ſituation avantageuſe, pouvoit être regardé comme imprenable, il envoya ſommer le Gouverneur qui fit dire à Chaou, que quand ſes troupes auroient des aîles, elles pourroient pénétrer dans ſa Place. Il accompagna ſa réponſe d'autres railleries inſultantes. L'intention de Chaou n'étoit pas de perdre à la priſe de cette Fortereſſe une partie de la campagne; mais piqué de la façon arrogante dont on lui avoit répondu, il réſolut, avant que de partir, d'eſſayer de le faire donner dans quelque piége : les injures ſont toujours les

armes de la foibleſſe ou de l'inſolence ; & c'eſt une folie de les employer contre un ennemi en force ; car elles ne ſervent qu'à l'aiguillonner, & à l'enflammer du déſir de vengeance. On en voit des exemples bien frappans dans l'Antiquité : Alexandre le Grand, courroucé de l'arrogance des Tyriens, marcha contre leur Ville, & la détruiſit de fond en comble.

Quand même on ſeroit ſupérieur à l'ennemi, à quoi ſert-il de mettre de l'aigreur dans un métier qui n'a que la gloire pour objet ? Ne doit-on pas craindre l'inconſtance de la fortune & l'amertume des repréſailles ? Le reſſentiment d'un ſimple Soldat qu'on aura outragé ne peut-il pas être funeſte au Chef d'une armée ? Philippe de Macédoine en fit l'expérience à ſes dépens : ayant répondu à un fameux Tireur, qui lui demandoit de l'emploi, qu'il le prendroit à ſon ſervice, lorſqu'il feroit la guerre aux Etourneaux ; celui-ci, piqué de voir ſes offres ainſi mépriſées, ſe jetta dans Méthone aſſiégée par le Roi de Macédoine, & non content d'animer la garniſon à une vigoureuſe défenſe, il étoit ſans ceſſe à l'affut

de ſe venger : enfin, voyant le Roi à la portée de ſes coups, il lui décocha une fléche où étoit écrit : *A l'œil droit de Philippe.* Voilà comme une raillerie faite à un brave Soldat coûta l'œil droit au Roi de Macédoine ; elle coûta la vie, après la priſe de la Place, à l'Arbalêtrier ; mais qu'eſt-ce que la vie pour un homme généreux dont l'amour propre eſt offenſé ? La même choſe arriva ici. Chaou, piqué au vif contre le Commandant Cochinchinois, fit pendant la nuit creuſer une tranchée profonde de ſept pieds & large de douze, qu'on recouvrit de madriers chargés de terre & de gazons, avec une trappe légere à l'entrée & à la ſortie ; ce fut dans cette eſpèce de galerie ſouterraine, où l'on avoit laiſſé quelques petites ouvertures en haut pour la circulation de l'air, qu'on cacha un corps de ſix cens hommes.

Le lendemain Chaou ſe préſenta pour eſcalader la Place. Chaque Fantaſſin, indépendamment de thoromaques, ou cuiraſſes piquées à l'abri du coup de fuſil, portoit devant ſoi un fauciſſon de menues branches d'arbres. Ce fut à la faveur de ce parapet

ambulant qui pouvoit donner l'idée de la tortue des Anciens, que les Siamois s'approcherent de la Place. Arrivés ſur le bord du foſſé, comme s'ils euſſent été effrayés de la profondeur, ils jetterent leurs échelles, prirent la fuite avec les apparences du plus grand déſordre, & par différentes routes ſe diſperſerent dans la campagne. Du haut des remparts on voyoit Chaou avec quelques Officiers de marque, l'épée à la main, ſe donner beaucoup de mouvement pour rallier les troupes & pour les faire retourner à l'aſſaut; on le voyoit allonger de grands coups d'épée, tirer des coups de piſtolets ſur les fuyards dont quelques-uns tomboient, ſans que ces exemples de ſévérité puſſent être un reméde contre la frayeur générale; enfin le Roi de Siam parut entraîné lui-même par les fuyards.

La même confuſion étoit parmi les valets qui ſe ſauvoient emportant ce qu'il y avoit de moins embarraſſant; on voyoit des Soldats, à qui l'ardeur du butin faiſoit reprendre le chemin du camp, pour s'emparer auſſi des choſes précieuſes qu'on y avoit

laiſſées, & s'enfuir après avoir contenté leur avidité. Le ſpectacle d'une déroute auſſi complette, l'ardeur d'exterminer un ennemi qui fuyoit de toutes parts, & plus que cela l'eſpoir d'enlever un butin que Chaou ſembloit abandonner au Vainqueur, exciterent dans la garniſon un cri général pour qu'on lui ouvrît les portes. Le Gouverneur ne pouvant plus réſiſter à ces acclamations preſſantes, flatté lui-même de pourſuivre Chaou, eſpérant peut-être de le faire priſonnier, conſentit à la demande. Il n'avoit que douze cens hommes de garniſon, il en laiſſa ſortir les trois quarts, qui, ne ſe doutant point de la poſſibilité d'une embuſcade dans un terrein découvert, & où il n'y avoit ni frondieres, ni chemins creux, ſe mirent aux trouſſes des fuyards. Ils ne furent pas éloignés de cinq cens pas de la Place, que les Siamois, au ſignal que leur fit avec un ſifflet un de leurs camarades caché dans un buiſſon, levent la trappe, ſortent de leur taniere, & ſe mettent entre la Place & les gens de la ſortie. Chaou qui, tout en fuyant, regardoit ſans ceſſe en arriere, donne le ſignal du ralliement à ſes

troupes diſperſées, & fait volte face. Les Cochinchinois, qui ne s'étoient pas attendu à combattre, s'arrêtent tout-à-coup, & voyant Chaou marcher à eux, ils ſe déconcertent & ſe mettent à fuir vers la Place avec la même vîteſſe dont ils pourſuivoient un inſtant auparavant. Qu'on juge de leur conſternation en appercevant qu'ils étoient coupés. Ils tâchent en vain d'échapper par les flancs, la Cavalerie Siamoiſe leur ôte toute eſpérance de retraite. Un noble déſeſpoir auroit pu leur frayer un chemin pour rentrer dans la Place; mais cet effort généreux ſuppoſe une liberté d'eſprit pour apprécier la différence du ſort réſervé à la valeur ou à la poltronerie, & d'après ce parallèle réfléchi, ſe convaincre que toute la gloire & la sûreté ſont dans le combat, & que toute la honte & le danger ſont dans la fuite; & c'eſt ce que l'on ne peut moralement attendre d'une troupe ſurpriſe.

Les Cochinchinois inveſtis de toutes parts mirent bas les armes, & en ſuppliant demanderent la vie. Chaou en toute autre occaſion les eût fait paſſer au fil de l'épée, mais dans

ce moment cédant par politique à un ſentiment de clémence; il ordonne qu'on attache les priſonniers, parmi leſquels ſe trouvoient deux fils du Gouverneur, pour s'en faire un abri en les faiſant marcher en avant, comme avoient fait autrefois les Carthaginois ſurpris dans Arpi, par Fabius le Grand. Ce fut à la faveur de ce parapet que les Siamois s'avancerent contre la Place, ſans eſſuyer un ſeul coup de fuſil. On menaça le Gouverneur d'égorger à ſes yeux tous les priſonniers, & de faire périr dans les tourmens les plus affreux ſes deux fils, s'il ne livroit la Forteresſe. En attendant ſa réponſe, on fit avancer les Pétardiers, & les Ouvriers armés de haches, pour enfoncer les portes. Quel pere n'eût pas frémi à cette menace affreuſe!

Les Siamois furent reçus dans la Place, après avoir promis la vie aux habitans & aux troupes. Chaou fit garder toutes les avenues, pour que perſonne n'échappât, & mit garniſon dans ſa nouvelle conquête; mais ne voulant pas là borner ſes ſuccès, il conçut le deſſein, ſans perdre de temps, d'aller ſurprendre un autre Château qui étoit à trois lieues delà.

A cet effet, il fait prendre les uniformes des Cochinchinois à huit cens de ſes Soldats; & tandis que ce traveſtiſſement ſe faiſoit, ayant beſoin d'un Emiſſaire pour le ſuccès de ſon ſtratagême, & n'oſant ſe fier aux Déſerteurs qu'il avoit ſous ſes drapeaux, parce qu'il penſoit que ce ſeroit folie de compter ſur la foi de celui qui a pu trahir ſon Roi, il demanda aux priſonniers, ſi dans leur Cité il y avoit quelqu'un qui pût ſe dire parfaitement heureux. On lui nomma un homme de conſidération, qui, au ſein de l'abondance, étoit uni avec une beauté raviſſante, dont les liens de l'amour & de l'eſtime réciproque étoient encore reſſerrés par des enfans qui faiſoient les délices de ces époux fortunés. Chaou ordonne qu'on lui amene cette famille entiere: ce qui fut exécuté dans le moment. Quel ſpectacle attendriſſant pour un cœur plus pitoyable que celui de Chaou! Les ſentimens de la nature & de l'amour, réduits au déſeſpoir, s'exprimoient ſur le viſage de ces malheureux qui ignoroient les deſſeins du Vainqueur; l'épouſe en pleurs étoit aux pieds de Chaou: tremblante pour

un époux qu'elle adoroit, tremblante pour ſon honneur, pour ſes enfans, la douleur de ſon ame avoit flétri les roſes de ſon teint, & n'y laiſſoit voir que les pâleurs de la mort; ſes trois enfans, plus beaux que le jour, & dont le plus âgé n'avoit que ſix ans, voyant pour la premiere fois leur tendre mere répandre des pleurs, jettoient les hauts cris, & tendoient à Chaou leurs mains innocentes : leur pere infortuné, dans un morne ſilence, paroiſſoit accablé du plus affreux déſeſpoir, il promenoit ſes yeux agards alternativement ſur une épouſe, l'idole de ſon cœur, & ſur des enfans qui étoient ſa plus chere eſpérance.

Chaou, entouré de Satellites, miniſtres fideles de ſes ordres abſolus, regarda quelque temps d'un air menaçant cette famille déſolée : la pitié eſt-elle faite pour un Tyran? Il prit enfin la parole : » Cochinchinois, » lui dit-il, que donnerois-tu pour ſauver la » vie & l'honneur à ta famille? « » Juſqu'à » la derniere goutte de mon ſang, « répondit ce pere infortuné. » Je n'exige pas un » ſi grand ſacrifice, reprit le Roi de Siam,

» ta grace eſt à ce prix : Montes à cheval » dans le moment, & comme ſi tu étois » échappé à la pourſuite de mes gens, vas » porter cette nouvelle au Commandant du » Fort de Zool, & lui dire que dans un inſ- » tant il va voir paroître une troupe de Co- » chinchinois, qui, pour échapper au fer de » l'ennemi qui les pourſuit, n'ont d'autre » reſſource que d'être reçus dans l'enceinte » de ſa Place. «

Le Cochinchinois, livré à toutes les allarmes de la nature & de l'amour, promit de ſe charger de la commiſſion. » Prends garde, » lui repartit Chaou, à ce que tu me pro- » mets; ta femme & tes enfans expirant dans » les ſupplices, cette Ville réduite en cen- » dres, tes parens, tes amis, & tes conci- » toyens précipités dans les flammes, me » vengeront de ton manque de parole. « Le Cochinchinois embraſſe ſa femme & ſes enfans, ſaute ſur le cheval qu'on lui avoit préparé, & eſt déja bien loin. Il ne crut pas être infidele à ſon Roi, en livrant une Place à l'ennemi, puiſque le ſalut de ſa patrie & celui de ſa famille n'étoit accordé qu'à ce prix déteſtable.

Chaou ſe mit lui-même en marche; les huit cens hommes traveſtis étoient à l'avant-garde, & paroiſſoient pourſuivis & ſe battre en retraite contre les Siamois. Lorſqu'on fut à la vue du Château qu'on vouloit ſurprendre, cette avant-garde prit la fuite avec le plus grand déſordre. Le Gouverneur, qui avoit été préparé à ce coup d'œil par l'arrivée de l'Emiſſaire de Chaou, & par quelques Payſans qui, trompés de loin par ce ſimulacre de combat, avoient auſſi porté l'allarme dans la Ville, n'héſita pas de donner retraite dans ſes murs à des amis prérendus qui ne le déſabuſerent de ſa crédulité qu'en tombant ſur la garniſon à coups redoublés. Elle ſe défendit avec vigueur: les habitans, qui s'étoient baricadés dans leurs maiſons, faiſoient pleuvoir une grêle de pierres ſur les aſſaillans; mais Chaou, qui avoit ordonné à ſes troupes de tourner les remparts pour envelopper l'ennemi, & qui avoit fait occuper les rues traverſales, afin que les différentes attaques, ayant communication entre elles, puſſent agir ſur un plus grand front, s'étant apperçu que la fureur croiſſoit à la garni-

ſon, par l'impoſſibilité où elle ſe voyoit de fuir, fit ouvrir une des portes de la Place, pour ne pas la réduire à un déſeſpoir, qui ſouvent a été fatal aux Vainqueurs. Les Combattans, ſi acharnés à vendre chèrement leur vie, tournerent le dos dès qu'ils virent jour à s'échapper; mais ils n'en furent que plus malheureux, puiſque pourſuivis par la Cavalerie légere de Siam, ils périrent, juſqu'au dernier, moins glorieuſement dans la campagne. Il ne reſtoit plus que les habitans qui, du haut des toits & par les fenêtres, pour défendre leurs biens & leur honneur, montroient une conſtance généreuſe. Les femmes ne le cédoient point aux hommes dans ce combat opiniâtre; on les voyoit verſer ſur l'ennemi de l'huile bouillante, du plomb fondu, jetter des tiſons ardens, enfin ſe ſervir de tout ce qui leur tomboit ſous la main.

Chaou, pour finir ce combat qui lui eſtropioit beaucoup de monde, fit mettre le feu à quelques maiſons, & proclamer à haute voix qu'on feroit quartier à tout ce qui mettroit bas les armes. Pour lors la crainte & l'eſpoir firent ceſſer de tous côtés la réſiſtance, & les

maiſons furent ouvertes aux Siamois. Cependant, malgré cette ſoumiſſion générale, & contre la foi donnée, le carnage recommença, & la licence du Soldat dans l'yvreſſe de la victoire n'épargnoit ni âge ni ſexe. On amena dans ce moment à Chaou l'Emiſſaire qui l'avoit ſi bien ſervi ; il avoit donné des ordres de l'épargner. Ce malheureux Cochinchinois, qui dans le même jour avoit eu à trembler pour ſon épouſe, pour ſes enfans, & pour ſes concitoyens, parut dans la contenance de la plus profonde douleur devant le Roi de Siam : » Pourquoi t'affliges-» tu ? lui demanda Chaou, tu m'as tenu pa-» role, j'obſerverai celle que je t'ai donnée ; » ainſi diſſipes tes craintes ſur le ſort de ce » que tu as de plus cher. « » Prince invin-» cible, lui repartit ce Cochinchinois, je » conſerverai à jamais le ſouvenir de la clé-» mence dont vous uſez envers ma famille » & ma patrie ; mais le ſpectacle de cette » Ville infortunée, que j'ai livrée à tant » d'horreurs, va empoiſonner le reſte de ma » vie ; ſa deſtruction, qui eſt mon ouvrage, » me rendra l'exécration de la poſtérité la plus

» reculée. « » Je ſuis touché, lui répondit le » Roi, de tes regrets généreux; en ta conſidé- » ration, je vais faire ceſſer le pillage. « En même temps il fit ſonner la retraite, & auſſitôt les Soldats, à ce ſignal reſpecté, comme s'ils euſſent été changés en d'autres hommes, parurent les amis de ceux à qui, la minute d'auparavant, ils tenoient le poignard ſur la gorge, pour aſſouvir leur avarice & leur fureur. C'eſt ainſi que les météores, qui s'accumulent dans les entrailles de la terre, venant à s'enflammer, excitent des tremblemens qui ſemblent devoir engloutir la Nature entiere; le feu ſort avec un fracas horrible, & remplit l'atmoſphère d'un bruit épouvantable. Sous les ſecouſſes, la terre mugit; mais l'exploſion finie, le calme renaît, & ſans le ſpectacle ultérieur des maiſons abbattues, des arbres arrachés, on ne pourroit préſumer la cauſe de tout ce déſaſtre affreux. Tel étoit le changement rapide que l'ordre du Roi avoit fait dans cette Ville au pillage. On voyoit des meubles épars, des bleſſés nageans dans leur ſang, & des morts étendus dans les rues; mais celui qui n'au-

roit pas été témoin du début de cette ſcène ſanglante, en voyant l'ordre & la diſcipline des Siamois, n'auroit pu les croire les miniſtres de tant de meurtres & d'horreurs.

Chaou renvoya le Cochinchinois: »Parts, » lui dit-il, vas conſoler ta famille affligée, » je lui ai fait verſer dans ce jour des torrens » de larmes, ſans en paroître attendri; mais » la guerre & la pitié ſont incompatibles. » Ce n'eſt qu'en endurciſſant mon cœur (& tu » peux croire que ce ne fût pas ſans remords), » que je ſuis devenu la terreur de l'Aſie; ce- » pendant, avant de partir, je veux te prou- » ver que je ſçais récompenſer les ſervices » qu'on me rend.« En même temps il détacha une agraffe de diamant qui étoit à ſon turban, & la lui donnant, il ajouta: »C'eſt » un préſent digne de ton épouſe; elle en » ſera moins parée que de ſa beauté.«

Le Cochinchinois, honteux & accablé de ce qui lui attiroit les préſens de l'ennemi de ſa patrie, fut cependant contraint de paroître flatté de ce qui le mettoit au déſeſpoir; il reprit le chemin de ſa Ville, mais avant d'entrer dans ſa maiſon, il fut au Temple,

& ſacrifia ſecrettement à l'Idole le préſent de Chaou, en expiation de la dure néceſſité où il s'étoit vu d'opter entre le ſalut de ſes proches & celui d'autres compatriotes, avec leſquels il n'avoit pas la même affinité. Rentré chez lui, il crut même ne pouvoir ſe livrer aux embraſſemens d'une épouſe adorée, ni aux careſſes de ſes enfans, qu'après avoir envoyé en or par un inconnu, au principal Magiſtrat de la Ville où il avoit donné entrée aux Siamois, le double de la valeur de cette agraffe, pour être diſtribuée à ceux des habitans qui avoient le plus beſoin de ſecours. La crainte qu'inſpirent les Dieux ſert de frein au vice, mais il n'y a que le déſir de leur plaire qui puiſſe produire cet enthouſiaſme pour les actions pures & déſintéreſſées, qui, n'ayant d'autre témoin que le Scrutateur des cœurs, attendent de lui ſeul le prix des actes de bienfaiſance qu'on dérobe à la connoiſſance des hommes.

Revenons au Roi de Siam. Il n'étoit que midi lorſqu'il ſe vit paiſible poſſeſſeur de deux Fortereſſes qui paſſoient pour imprenables. Ce double triomphe depuis le point du jour

auroit

auroit comblé une ame moins ambitieuſe ; mais Chaou ne ſe délaſſoit, à l'ombre de ſes lauriers, que lorſqu'il ne lui en reſtoit plus à cueillir. Il réſolut, à la faveur du traveſtiſſement de ces huit cens Soldats, de tenter encore fortune contre un Château qui étoit à quatre lieues delà ; il ne laiſſa que deux heures à ſes troupes pour repaître, & ſe mit en marche avec les mêmes manœuvres & les mêmes démonſtrations qui venoient de lui réuſſir ; mais la méche étoit découverte, & la troupe en uniforme Cochinchinois, en arrivant ſur le bord du foſſé, fut ſaluée de toutes les batteries de la Place.

Chaou, préſent à cet échec, conſola ſes troupes de cette petite humiliation, en leur faiſant ſentir que, loin de s'affliger d'une perte médiocre, elles devoient remercier la Fortune, & s'applaudir de l'imbécillité du Gouverneur, qui auroit pu laiſſer introduire dans la Place une partie de l'avant-garde, & faire périr, comme dans un piége, tout ce qui ſeroit entré. Il fit faire des obſéques militaires à ceux qui avoient péri dans cette entrepriſe : ces honneurs, rendus aux morts,

ſont toujours une conſolation & un aiguillon pour les vivans.

Comme le Soleil étoit à la fin de ſa courſe, & alloit diſparoître pour éclairer un autre hémiſphère, les Siamois furent camper à une lieue de la Place; Chaou porta ſon camp à cette diſtance, dans l'eſpoir que les ennemis, ſe croyant hors de danger, ſe relâcheroient pendant la nuit, & que cet excès de ſécurité lui donneroit les moyens, à la faveur des ténèbres, d'eſcalader quelques parties de l'enceinte, de pétarder une poterne, ou de pénétrer par un aqueduc, qui lui avoient été indiqués par des Déſerteurs; mais toutes ces tentavives échouerent par la prudence du Gouverneur qui tint ſes troupes ſous les armes, avec d'autant plus de vigilance, que ſes eſpions détachés dans la campagne vinrent l'inſtruire qu'il y avoit des mouvemens dans le camp Siamois. Comme tout ce qui étoit hors de la Place avoit été obligé d'y rentrer, à l'approche de l'ennemi, parce que la fortification n'avoit aucun dehors, ni piéces avancées: on ſeroit reſté dans une continuelle inquiétude ſur

les vrais points d'attaque, ſans des chiens, que l'on tenoit dans le fond des foſſés, & qui étoient dreſſés, par leurs aboyemens redoublés ou rallentis, à indiquer ſi c'étoit une groſſe ou une petite troupe. Ainſi les Siamois trouverent la garniſon en force par-tout où ils ſe préſenterent, & ſe voyant découverts, ils ſe retirerent ſans oſer rien entreprendre. L'utilité dont peuvent être les chiens, pour éventer les embuſcades la nuit & le jour, dans l'obſcurité & dans les forêts, étoit aſſez connue dans l'armée de Chaou. Ces animaux, ſymboles de la fidélité, & dont Maſſiniſſa, Roi de Numidie, faiſoit ſa garde de nuit, peuvent ſervir d'Argus à tout Officier qui va en parti ou à la découverte; s'ils ſont bien dreſſés, on peut y avoir plus de confiance que dans des eſpions, qui ſe laiſſent corrompre, ou dans des coureurs & des védettes, qui ſouvent ſe négligent, aſſurent ce qu'ils ignorent, ou croyent avoir vu ce qui n'exiſte pas.

Chaou le lendemain rapprocha ſon camp, & fit la reconnoiſſance de la Place. Une partie de l'enceinte étoit entourée de prairie

baſſe & marécageuſe, où la garniſon, par le moyen des écluſes, avoit formé une inondation; ce qui préſentoit des obſtacles infinis pour la ſaigner & y cheminer par tranchée. L'autre partie de la Place étoit aſſiſe ſur un rocher eſcarpé, dont on pouvoit s'approcher dès le premier jour par un chemin creux que l'on avoit négligé de combler; mais comme le rocher étoit fort élevé, toute eſcalade ou ſurpriſes étoient impoſſibles; quand même on auroit eu de la groſſe artillerie, on ne pouvoit eſpérer de faire bréche dans des fortifications taillées dans le roc vif, qu'en y conſumant un temps infini; & c'eſt préciſément cette perte de temps qui inquiétoit le plus Chaou, parce qu'il étoit preſſé de rejoindre ſon corps d'armée, & ne s'étoit mis à la tête de ce détachement de dix mille hommes, que pour reconnoître le pays, amaſſer des vivres, & non pour faire des ſiéges.

Pendant cette reconnoiſſance de la Place un des Officiers de la ſuite du Roi parloit avec beaucoup de vivacité. Chaou, qui étoit trop éloigné pour entendre le ſujet de la diſ-

pute, l'ayant fait approcher, lui dit : » Je parie » que vous diſcutiez quelque moyen d'accé- » lérer cette conquête. « » Cela eſt vrai ; répondit le Siamois, avec une confiance ſans égale. » Eh ! quel eſt ce moyen ? « » Il ne » s'agit que de ſacrifier une vingtaine d'hom- » mes. « Chaou, ſans lui donner le temps d'achever, lui dit : » Vous vous propoſez, » ſans doute d'être à la tête des vingt Sol- » dats ; « mais l'Officier, à cette demande inopinée, changea de couleur, & demeura tout interdit : » Quelle honte, reprit Chaou » en le regardant avec mépris, de vouloir » paſſer pour brave aux dépens d'autrui ! » Comme la peur pourroit vous être auſſi » funeſte que le fer de l'ennemi, je vous ren- » verrai dans peu à Siam ; cet aſyle tran- » quille vous convient mieux que le ſéjour » de la gloire, mais ce ne ſera qu'après que » vous aurez fait vos adieux à l'armée ; « & en même temps il ordonna qu'on lui en fit faire le tour, coëffé en femme avec du rouge & des mouches, une cuiraſſe ſur le dos, parce qu'avec la propenſion qu'il avoit fait voir à la fuite, elle ſeroit beaucoup mieux placée là que

ſur la poitrine ; & pour arme offenſive, on lui mit en main une épée de bois. » Un » brave homme, continua Chaou, en s'adreſſant aux Seigneurs de ſa ſuite, » ne pro» poſe jamais d'entrepriſes hardies ſans ſol» liciter l'honneur de l'exécution. La valeur » n'étant pas toujours un don de la Nature, » on peut rejetter la foibleſſe de certaines » gens ſur le peu d'habitude qu'ils ont aux » dangers ; mais joindre la diſſimulation à » la poltronerie, c'eſt ſe couvrir d'une dou» ble infamie. Ainſi quand même je ne me » rendrois pas maître de cette Place, je m'ap» plaudirai de m'y être préſenté, puiſque j'y » ai trouvé l'occaſion de purger mon ar» mée d'un de ces fanfarons, dont les con» ſeils téméraires ſont toujours des plus funeſ» tes, & qu'en même temps je parviens à » prouver à mes Soldats que les lauriers dont » je fais le plus de cas ſont ceux qui ſont le » moins baignés de ſang. «

Cette aventure parvint dans un moment au camp. On rendroit difficilement l'impreſſion qu'elle fit ſur les troupes. Plus un Roi paroît économe de ſang, plus on témoigne

d'ardeur de le répandre pour ſa gloire. Il ſe forma à l'inſtant pluſieurs détachemens de Volontaires, pour aller, comme d'autres Décius, ſe vouer de ſens froid à la mort, en exécutant le projet du Siamois fanfaron. Cette généreuſe conteſtation, pour obtenir la préférence, alloit dégénérer en une rixe dangereuſe, ſi les Officiers n'avoient appaiſé le tumulte, & mis des bornes à tant de zèle. Ils allerent faire ce rapport à Chaou qui reprit auſſi-tôt la route du camp, & fit des largeſſes à ces Soldats valeureux, pour leur témoigner ſa ſatisfaction.

Comme il avoit diſperſé dans la campagne différens partis, pour raſſembler des fourrages & des vivres, & étendre les contributions; en attendant leur retour, il crut, ſans ſe compromettre, pouvoir employer ici quelques nouveaux ſtratagêmes contre la Place: Voici comme il s'y prit. Ses Mineurs, à la faveur du chemin creux dont on a parlé, firent leurs approches, & ſe mirent à faire des puits. Comme on ne cherchoit pas à cacher ce travail aux ennemis, ils virent bien, à l'amas de terre qui groſſiſſoit à chaque moment, qu'on

fouilloit le terrein ; mais, perſuadés que les fortifications étoient aſſiſes ſur un roc vif & profond, ils inſultoient du haut des remparts aux Siamois, & ſe rioient du projet de vouloir les prendre par la mine : ce n'étoit sûrement pas l'eſpoir de Chaou ; mais, pour parvenir à ſes fins, il vouloit employer une ruſe où il n'y avoit aucun danger pour ſes troupes.

Dès que les Mineurs ſe furent approfondis de dix pieds, ils rencontrerent le roc vif. On s'y étoit attendu ; mais, comme on vouloit continuer de tromper la garniſon, on élargit le puits, afin d'augmenter l'amas de terre, & paroître toujours s'approfondir : dès que la nuit fût aſſez obſcure pour ne plus permettre de diſtinguer les objets, il y eut trois cens hommes employés à aller avec des paniers chercher de la terre dans la campagne, à l'apporter au bord de la mine, & à combler le puits que l'on avoit fait de jour. Ce travail fut confié à des gens affidés dont Chaou avoit fait un corps d'élite pour les opérations dont le ſuccès dépend du myſtère ; car, ſans cette précaution, peut-on eſpérer

du ſecret dans des entrepriſes où il faut mettre dans la confidence, comme ici, un grand nombre de perſonnes? Ce corps étoit compoſé de gens à talens & d'Ouvriers de toute eſpèce. Avant que d'y admettre aucuns ſujets, on s'aſſuroit de leur diſcrétion & de leurs mœurs par de longues épreuves; ils étoient preſque tous mariés, & leurs femmes & leurs enfans avoient des penſions: afin que ces chefs de famille fuſſent attachés à la patrie par le double reſſort de l'intérêt & de l'amour paternel, on leur donnoit une ſolde & des diſtinctions qu'ils n'euſſent pu eſpérer chez l'ennemi. Ce corps avoit ſon quartier iſolé de l'armée: l'attelier des ouvrages étoit garni de paliſſades, ou entouré de murailles pour dérober la connoiſſance de ce qui s'y paſſoit aux Curieux & aux Eſpions. L'entrée en étoit même défendue aux autres Siamois ſous peine de la vie. Lorſque l'on y préparoit des machines dont le ſuccès dépendoit d'un ſecret impénétrable, les Ouvriers étoient eux-mêmes conſignés & comme priſonniers dans leur quartier juſqu'à la fin de la beſogne; ſouvent ils ignoroient

eux-mêmes la deſtination de leur travail, & on ne les inſtruiſoit de l'objet véritable qu'à la derniere extrémité & au moment de l'exécution. C'étoit en ſe défiant ainſi des gens même les plus affidés & les plus éprouvés que le Roi de Siam parvenoit à tromper les Eſpions & leur déroboit la connoiſſance des projets où le myſtère paroiſſoit le moins pratiquable.

L'apparition de ce nouvel amas de terre fut au point du jour un ſujet de joie pour le camp & de ſurpriſe pour la Place. Les Siamois ne s'étoient pas attendu à tant de célérité dans cette fouille, & les Cochinchinois n'en avoient même pas preſſenti la poſſibilité. La frayeur de ceux-ci s'accrut pendant toute la journée, parce que les Mineurs, en déblayant le puits que l'on avoit comblé de nuit, & ajoutant ſans ceſſe à la maſſe des terres, convainquirent les Aſſiégés que dans le roc ſur lequel étoit aſſiſe cette partie de l'enceinte, il s'étoit trouvé des veines de terre; mais ils ſe flattoient qu'en creuſant, les Mineurs ſeroient enfin arrêtés par le roc vif. Qu'on juge de leur conſternation, lorſque

le lendemain au crépuſcule, ils apperçurent l'amas de terre du jour précédent, changé en une montagne conſidérable. Les trois cens hommes qui avoient travaillés toute la nuit furent relevés par cent autres, qui dans leur attelier ſecret s'étoient occupés à faire une grande quantité de tonneaux, tels que ceux où l'on renferme la poudre à canon : on pouvoit du haut des remparts voir l'appareil de ce convoi, ſortir du camp, pour être conduit à la tranchée. Les débris de ces tonneaux furent éparpillés dans les environs du puits; on voyoit auſſi les préparatifs de charpente, pour les chaſſis, les étançons, & pour la fermeture de la chambre & de la galerie de la mine.

Vers midi, le Roi de Siam envoya menacer le Gouverneur de le faire ſauter lui & ſa garniſon, s'il ne ſe rendoit dans le moment. Cette menace faite publiquement remplit les Soldats & les Habitans de terreur & d'effroi. Le Gouverneur alloit par-tout, comme en ſuppliant, pour arrêter les impreſſions de cette terreur panique ; mais ce brave homme, qui eût préféré une mort glorieuſe

à une ſervitude honteuſe, ne trouva perſonne pour ſeconder ſon zèle & ſon courage. En vain repréſenta-t-il que l'on pouvoit défendre la bréche après l'effet de la mine, & que, ſans expoſer les Habitans, on pouvoit ſe retrancher ſur le rempart, barricader toutes les rues de façon à y arrêter l'ennemi, & en obtenir une capitulation honorable. Ces raiſons faites pour perſuader des gens fermes furent inutiles vis-à-vis des poltrons; il ne trouva, dans ſa garniſon, que des ſourds aux cris de l'honneur & du devoir.

La quantité de tonneaux qu'on avoit vu ſortir du camp, les monceaux de ces débris étalés avec appareil ſur le bord de la mine, laiſſoient, à ces eſprits préoccupés, ſi peu la liberté de raiſonner, que le Gouverneur fut menacé d'être livré aux ennemis s'il différoit à capituler. Tout ce qu'il put obtenir de ces gens effrayés, fut d'envoyer viſiter la mine: encore ſe défia-t-on de ſon choix, & l'on joignit des Argus à ſes Députés.

Ils furent conduits à Chaou, qui parut alors dans une colère affreuſe contre l'Offi-

cier qui avoit été ſommer la Place de ce que, ſans ſa permiſſion, il avoit accordé un délai à des téméraires qu'il pouvoit d'un ſeul mot engloutir dans les entrailles de la terre. Ces pauvres Députés tremblans, & n'ayant dans l'imagination que les horreurs de la mort, furent conduits à l'entrée de la mine, où ils ne purent voir que la charpente de la fermeture, à travers de laquelle paſſoit le ſauciſſon dans ſon auget; il y avoit à côté un ſentinelle la méche à la main, paroiſſant n'attendre que l'ordre pour faire jouer la mine. A peine les Cochinchinois eurent-ils jetté les yeux ſur tout cet appareil, qu'ils retournerent à Chaou, & ſe jettant à ſes pieds lui demanderent la vie.

Le Roi leur répondit, qu'il ne leur accorderoit qu'un quart-d'heure pour ſe rendre à diſcrétion. Dans le trouble où ils étoient ils n'inſiſterent ſur aucune Capitulation, d'autant plus que le Roi de Siam étoit peu ſcrupuleux à en obſerver les articles, & que, ſuivant la maxime barbare de Brennus, il croyoit ſauver ſon honneur, en diſant: *Malheur aux Vaincus.*

Comme Chaou étoit fort ſuperſtitieux, le ſeul moyen de compter ſur ſa foi étoit de le faire jurer ſur l'Eléphant blanc, qu'il tenoit pour ſacré; encore falloit-il que les Traités fuſſent en termes précis ; autrement il ſe jouoit des Gouverneurs trop crédules, & les rendoit toujours les triſtes victimes de leur négligence.

Convenoit-on d'une tréve de deux jours, il faiſoit la nuit eſcalader les remparts, & livroit la Place au pillage, inſultant encore aux malheureux que l'on égorgeoit de s'être cru en sûreté pendant les ténèbres ; ou bien il ordonnoit qu'on fît ces perfides exécutions pendant qu'il dormoit, ſous prétexte que le ſommeil, qui eſt l'image de la mort, le diſpenſoit de ce qu'il avoit juré d'obſerver de ſon vivant.

Les Aſſiégés étoient-ils ſur leurs gardes la nuit comme le jour, il introduiſoit à l'ombre de la tréve des traîtres dans la Place, qui empoiſonnoient les eaux ou qui mettant le feu aux magaſins, réduiſoient les ennemis à ſe rendre ; ou bien il demandoit une conférence avec le Gouverneur, & ſans ſe ſoucier des

ôtages Siamois, qui n'étoient ſouvent que de vils Eſclaves traveſtis en Mandarins, il le faiſoit charger de chaînes, & par des menaces ou des tourmens, l'obligeoit à envoyer des ordres pour livrer les portes. Étoit-on armé de défiance contre toutes ſes ruſes, il conſentoit de ſe retirer à condition qu'on lui vendroit des vivres ; ſi le Gouverneur avare y conſentoit, Chaou les payoit au poids de l'or, & après avoir vuidé les magaſins de la Place, il en formoit le blocus, & prenoit par famine des Places contre leſquelles tous ſes efforts euſſent été inutiles.

Si dans les articles de la Capitulation l'on ſtipuloit ſimplement que la garniſon ſortiroit avec ſon artillerie & ſes armes, il les faiſoit briſer ou ſcier en deux avant de les leur remettre entre les mains ; ſi elle devoit être conduite à la premiere Place frontière, on la menoit par de longs détours, pendant leſquels on la débauchoit, ou on la faiſoit mourir de faim. Souvent il fit réduire en cendres les Villes qu'il avoit promis de garantir du pillage, & noyer ceux dont il avoit juré de ne pas répandre le ſang ; & malgré

ces cruelles perfidies, il oſoit atteſter les Dieux de la pureté de ſon cœur : quelquefois il traitoit les Vaincus avec une généroſité qui faiſoit le contraſte le plus extraordinaire avec ce qu'on lui avoit vu faire en d'autres occaſions. Mais cette diverſité de conduite n'étoit que pour endormir ſes ennemis & les engager à ſe rendre une autre fois ſous l'eſpoir d'être traité avec la même humanité : cette modération accidentelle, au milieu de ſes triomphes, étoit un piége politique, afin que l'on craignît moins ſes victoires, & ſes careſſes n'étoient que des filets qu'il tendoit à la ſimplicité des Vaincus.

Dès que les Députés Cochinchinois, rentrés dans la Place, eurent rendu compte de ce qu'ils venoient de voir, les portes furent livrées aux Troupes Siamoiſes. Le Gouverneur déſeſpéré de la lâcheté de ſa garniſon, & ayant autant à ſe défier de ſes gens que de Chaou, qui puniſſoit ſouvent comme un crime la valeur de ſes ennemis, chercha à s'échapper ; mais n'y voyant aucune poſſibilité, il fut ſe cacher dans un ſouterrain dont un de ſes Affranchis avoit ſeul connoiſſance.

Le

Le Vainqueur, en entrant dans la Place, ſurpris de l'évaſion du Gouverneur, fit à ſon de trompe promettre une groſſe récompenſe à celui qui découvriroit ce qu'il étoit devenu. L'appas de l'argent ayant fait oublier à l'Affranchi les bienfaits de ſon Maître ; ce vil & mépriſable Mortel, digne de croupir dans l'eſclavage, vint le dénoncer, & demanda le ſalaire de ſa trahiſon. Chaou lui fit dans le moment compter la ſomme promiſe ; mais indigné de la perfidie de ce monſtre, il ordonna qu'on le fît mourir dans les tourmens, à la vue du Gouverneur que l'on venoit de lui amener, chargé de chaînes. Ce brave homme, qui avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour inſpirer de la fermeté à ſes gens, & qui ne s'étoit caché que lorſqu'il avoit vu que, ſans vouloir l'entendre, on livroit les portes à l'ennemi, attendit d'un front ſerein l'arrêt de ſa mort.

Les Cochinchinois, revenus de leur terreur panique, étoient en pleurs & n'oſoient jetter les yeux ſur ce Commandant, dont les fers n'étoient honteux que pour eux ſeuls. Les Siamois eux-mêmes (car tel eſt l'effet

de la vertu malheureuſe) paroiſſoient attendris de la triſte deſtinée d'un Officier à qui on n'avoit d'autre grief à reprocher, que d'avoir été fidele à ſon Roi. Chaou venoit de faire un acte de juſtice en puniſſant un Eſclave perfide; mais il étoit trop habile politique pour ne pas ſaiſir l'occaſion qui ſe préſentoit de faire connoître à ſes troupes que la fidélité & la valeur ſont des titres reſpectables même dans un ennemi. Diſſimulant cependant ſes penſées ſecrettes ſous les dehors de la colere, afin de donner encore plus d'éclat par la ſurpriſe au ſpectacle qu'il vouloit donner aux Siamois, il s'adreſſa au Gouverneur, d'un ton menaçant: » Témé» raire, lui dit-il, comment prétends-tu que » je te traite, après la hardieſſe que tu as eu » de me réſiſter?.....« » En Roi magna» nime, qui ne peut punir ce qu'on lui voit » chaque jour récompenſer dans ſes Su» jets.....« » Mais, reprit Chaou, igno» res-tu le châtiment réſervé à un priſonnier » qui rompt ſes fers?.....« » Grand Prin» ce, répliqua le Cochinchinois, j'étois li» bre lorſque j'ai cherché à me ſauver, & ne

» pouvant mourir les armes à la main, j'ai » cru, ſans bleſſer ni mon honneur, ni les » loix de la guerre, pouvoir me ſouſtraire à » l'humiliation que j'éprouve.....« » Tu » es dans l'erreur, interrompit Chaou en reprenant un front plus ſerein; » l'humiliation » n'eſt que pour celui qui a des reproches à » ſe faire, & tu me contrains d'applaudir moi» même à ton zèle. « En même temps il commande qu'on lui ôte ſes chaînes, & lui donne un cimeterre enrichi de pierreries; il lui fit auſſi délivrer un paſſeport pour emporter tous ſes biens, & ſe retirer où il jugeroit à propos. » Pour vous, dit-il en s'adreſſant » aux autres Cochinchinois, je vous con» damne à l'eſclavage (*a*): vous êtes indignes

(*a*) La façon dont Chaou faiſoit la guerre, en réduiſant en eſclavage les priſonniers, nous repréſente aſſez bien le traitement que les Anciens faiſoient aux Vaincus qui leur tomboient entre les mains, comme il arrive encore dans les guerres avec la Turquie.

Quoique les repréſailles ſoient de droit naturel, il en eſt qui répugnent tellement à la généroſité qu'en Aſie comme en Europe, on a vu des Vainqueurs magnanimes renoncer à ces droits révoltans pour ſe rendre au-

» d'une liberté que vous n'avez ſçu défendre,

cri de l'humanité ; d'autant plus eſtimables en agiſſant ainſi, que la Religion & le préjugé ne ſervent d'aucune digue dans ces climats ſauvages, au plaiſir de la vengeance, ni au penchant qui porte à abuſer de la proſpérité, & encore plus de la victoire par le ſouvenir des périls dont on l'a achetée.

On a déja parlé avec éloge du pere de Chenga ; je vais citer un trait qui peindra la bonté de ſon ame, & je crois devoir moins l'obmettre que ſon fils digne héritier de ſes vertus, crut devoir par politique ſe comporter de même en pareille conjoncture, & qu'avec quelque ſage modification, on peut en paix comme en guerre l'adapter à toute eſpèce de Gouvernement.

Chez les Henettes, Peuples d'Illyrie, ainſi que chez les Aſſyriens, c'étoit une loi d'Etat ; & comme un cœur bienfaiſant ne prend de conſeil que de lui-même, je ne ſerai pas aſſez hardi de ſuſpecter le feu Roi de Cochinchine d'avoir, dans Hérodote, puiſé la maxime qu'il obſerva envers les perſonnes du ſexe qu'il faiſoit priſonnieres dans le pillage des camps ennemis & dans la priſe des Places : c'étoit la partie du butin qu'il ſe réſervoit, tant pour écarter de ſon armée la licence & le libertinage qui entraîne après lui la perte de la diſcipline, que dans l'intention de réparer les dévaſtations de la guerre. Les captives étoient ordinairement reparties dans les Capitales des ſept Provinces du Royaume ; & à un certain jour annoncé dans le pays, on faiſoit paroître en public

» & ce ſeroit l'avilir que de vous la faire par-
» tager avec le généreux Chef contre lequel
» vous vous êtes révoltés ! «

Chaou ſe mit le même jour en route pour

---

toutes celles qui étoient nubiles, avec divers attributs des talens où elles excelloient & du caractère qu'on leur avoit remarqué. La plus belle étoit miſe à l'enchere par les Cochinchinois qui étoient à marier : l'homme raiſonnable préféroit ſouvent la plus adroite & la plus vertueuſe à la plus belle & la plus enjouée.

Lorſqu'il ne reſtoit plus que celles qui étoient diſgraciées de la figure & de l'eſprit, on les mettoit au rabais, & le prix des talens & de la beauté devenoit la dot de la mauſſaderie & de la laideur : c'eſt ainſi qu'on tiroit parti des paſſions les plus oppoſées, & que le riche & l'indigent, le prodigue & l'avare, par un contraſte bien imaginé, devenoient des Citoyens également utiles à l'Etat.

Il y avoit des Statuts pour la sûreté des nouvelles mariées. Celui qui avoit acheté ſa ſatisfaction au prix de ſes richeſſes devoit placer pareille ſomme pour tenir lieu de ſubſiſtance à l'épouſe qu'il s'étoit choiſie, en cas que le dégoût ſuivit la jouiſſance : on avoit auſſi pris des précautions ſages & prudentes, afin que celui qui avoit acheté du bien au prix d'un autre ſacrifice, ne pût en diſpoſer, ou en fruſtrer ſa femme ou ſes enfans.

rejoindre ſon armée aux acclamations de ſes Soldats, qui, tous barbares qu'ils étoient, ne pouvoient qu'applaudir à la différence que leur Roi venoit de mettre entre un homme vertueux qui lui avoit réſiſté, & des poltrons & des traîtres qui ne s'étoient pas défendus. Comme Chaou, dans cette courſe, avoit enlevé une quantité de vivres & un butin immenſe du pillage des trois Villes ennemies, il redoubla de précautions pour la ſûreté de ſon convoi, & afin de rendre ſes diſpoſitions encore plus inſtructives à ſes troupes, il les varia, pendant cette marche, en proportion des différens terreins qu'il avoit à parcourir, avec cette attention que dans tous les changemens, la Cavalerie & l'Infanterie fuſſent toujours à même de ſe ſoutenir réciproquement. La Cavalerie en plaine avoit l'avant-garde & étoit chargée des reconnoiſſances, & cette commiſſion étoit confiée à l'Infanterie, lorſque le terrein étoit coupé ou couvert. Toutes les fois que le pays s'élargiſſoit, on formoit deux & même trois colonnes des charriots, afin de rapprocher l'avant-garde & l'arriere-garde du

centre de la marche. Quelquefois l'Infanterie marchoit entre deux files de charriots, qui lui ſervoient comme de retranchemens ambulans contre les charges de la Cavalerie. D'autrefois Chaou ſe détournoit de la route directe, afin de ſe couvrir d'un ruiſſeau ou d'un ravin ; & à l'approche de la nuit, il faiſoit parquer les charriots & donnoit à cette enceinte la forme d'un camp retranché, capable de ſoutenir les attaques de l'ennemi, & de donner le temps au ſecours d'arriver. C'eſt ainſi que le Roi de Siam, par ſa prudence, éloignoit le danger, & donnoit à ſes troupes des leçons de prévoyance.

Cette marche ne s'acheva pas ſans de nouveaux trophées. Malgré toutes les précautions que l'on obſervoit dans l'armée Siamoiſe contre les Eſpions, quoique le bazar ou quartier des vivres & des approviſionnemens fût toujours ſur les derrieres, & que l'entrée du camp fût défendue, ſous peine de la vie, à tout ce qui n'étoit pas militaire ou attaché au ſervice, quoique perſonne, Soldat, Officier ou Eſclave, n'en pût ſortir qu'à des heures marquées, & avec des eſcortes &

des ſurveillans comme autant d'obſtacles aux correſpondances illicites : cependant le départ du détachement Siamois n'avoit pu être un myſtère pour Bomikan ; mais ſes Eſpions l'avoient induits en erreur ſur la force & la compoſition de ce détachement, parce que n'étant que de quatre mille hommes, à ſa ſortie du camp, il avoit été renforcé ſur la route par un corps de ſix autres mille hommes, qui, ſous différens prétextes, étoient ſur les derrières de l'armée, ou avoient été tirés la nuit des poſtes voiſins. On ignora même dans l'armée Siamoiſe, juſqu'au retour du Roi, qu'il ſe fût mis à la tête de cette expédition.

Bomikan, à la premiere nouvelle de ce mouvement, détache ſix mille hommes pour tomber avec ſupériorité de force ſur le détachement ennemi. L'Officier Général, qui commandoit l'armée en l'abſence de Chaou, fit partir ſur le champ un Aide-de-Camp, ſous l'eſcorte de cent Cavaliers Tartares, pour aller informer le Roi de ce qui ſe paſſoit. Cet Officier donna dans une embuſcade, & fut pris après avoir perdu une partie de ſon mon-

de. Les priſonniers, auſſi peu inſtruits que les eſpions de Bomikan de la force du détachement Siamois, confirmerent effectivement qu'il n'étoit que de quatre mille hommes, &, ſur ce rapport unanime, le Commandant Cochinchinois s'embuſqua dans un bois que les Siamois devoient traverſer pour regagner la grande armée.

Chaou, comme l'on voit, ne fut inſtruit de rien par le manque de prévoyance de ſes Généraux, qui auroient dû, par des routes différentes, lui envoyer pluſieurs Aides-de-Camp, afin que, malgré les accidens auxquels on doit s'attendre à la guerre, il y eut au moins un porteur de nouvelles qui perçât juſqu'à lui. Ce piége eût pu être funeſte à tout autre Général; mais Chaou qui, même dans la plaine la plus raſe, ne ſe départoit pas un inſtant des maximes propres à aſſurer ſes manœuvres, redoubloit encore d'activité dans les pays montueux ou boiſés, ſi favorables aux ſurpriſes, tel que celui où il marchoit alors. Arrivé à un demi-quart de lieue du bois, où s'étoient embuſqués les ennemis, il détacha ſes Coureurs pour le

ſouiller. Il s'étoit avancé lui-même ſur une hauteur, qui cachoit la profondeur de ſes colonnes pour reconnoître l'aſſiette du pays, lorſque tout-à-coup il donne le ſignal de ſuſpendre la marche. » Je ſoupçonne, dit-il » aux Officiers qui étoient avec lui, qu'il y » a un gros corps d'ennemis embuſqués dans » ce bois : ſi cela n'étoit pas, pourquoi ces » cerfs qui, à notre approche, ont pris l'épou- » vante, & ont dirigé leur courſe vers ces » taillis, en ſeroient-ils ſortis avec tant de » viteſſe, dès qu'ils y ont eu pénétré ? Cette » indice ne me paroît pas équivoque. De » plus, ſur l'étendue de trois cens toiſes, ne » voyez-vous pas ces eſſains d'oiſeaux vol- » tiger tout effrayés, ſans oſer ſe repoſer » nulle part, tandis que les parties adjacen- » tes, ſemblent être pour eux un aſyle tran- » quille ? Il ne faut pas, pour éviter un peu » de fatigues, dédaigner des préſages de cette » eſpèce ; & ſi mes conjectures ſont vraies, » ajouta-t-il, je vous prouverai dans une » heure au plus tard, qu'une embuſcade dé- » couverte tourne toujours à la perte de » celui qui l'a dreſſée. «

Auſſi-tôt il regagne la tête des troupes, & tout en cheminant, il fait part de ſes intentions aux Généraux : » Je vous ai fait ſen-» tir en beaucoup d'occaſions, leur dit-il, » que c'eſt s'expoſer à des échecs, que d'at-» taquer de front ce qu'on peut prendre en » flanc ou à dos ; & je ne dois partie de mes » ſuccès qu'à de pareilles diſpoſitions, qui » ſont indiſpenſables à préſent. Je vous char-» ge, Holkan, d'aller prendre quinze cens » Chevaux de l'arrière-garde avec autant » de Fantaſſins, que vous ferez monter en » croupe pour tourner ce bois : dès que vous » ſerez arrivé dans la plaine de l'autre côté, » faites trois corps ſéparés de l'Infanterie » pour pénétrer dans le bois ; diſtribuez la » Cavalerie par eſcadrons dans la plaine, » afin que l'ennemi ne puiſſe nous échapper, » ou pour que votre retraite ſoit aſſurée en » cas que vous ſoyez repouſſé. Mais j'eſpere » que cela n'arrivera pas, continua Chaou, » parce que je vous ſeconderai de mon côté » par une attaque vigoureuſe, & qu'il y a » apparence que l'ennemi, fût-il ſupérieur en » nombre, ne tiendra pas contre une telle

» ſurpriſe ; il vous faut une heure tout au » plus pour cette marche, mais comme il » n'y aura plus de communication entre » vous & moi, & que le ſuccès néanmoins » dépend du concert entre les deux atta- » ques ; annoncez-moi votre arrivée & l'inſ- » tant de votre charge par trois coups de » carabine de ſignal (*a*). «

Une demi-heure après le départ d'Holkan, le Roi de Siam s'achemina vers le bois ſur trois colonnes ; il avançoit lentement &

(*a*) Comme les ſignaux qui peuvent être imités par l'ennemi, tel que le bruit du canon, l'apparition d'un drapeau, la fumée de jour, les feux de nuit, &c. expoſent à des contretemps fâcheux, & peuvent déranger les combinaiſons les plus ſages ; Chaou avoit imaginé des carabines d'un pouce & demi de diametre qu'on chargeoit de balles creuſes qui faiſoient dans l'air un ſifflement qui s'entendoit de fort loin, & dont le bruit ne pouvoit être confondu avec celui de la mouſqueterie ni du canon : ces carabines, qui étoient d'une très-grande portée, étoient même fort utiles dans l'offenſive & la défenſive des poſtes, où l'on ne pouvoit, par la difficulté des chemins ou autre obſtacle, conduire du canon, & par tout où la ligne de défenſe ſurpaſſoit la portée du mouſquet.

ſans aucune apparence de ſoupçonner l'ennemi ſi près de lui. On étoit à environ deux cens toiſes du bois lorſqu'on entendit les trois coups de carabine. A ce ſignal, les colonnes de droite & de gauche marcherent rapidement pour prendre l'ennemi en flanc & le mettre entre deux feux : celle du centre ſe développa ſur une ligne de cohortes, avec ordre de ne marcher en avant, pour attaquer par le front du bois, qu'au moment où les colonnes des flancs les auroient devancés d'environ leur profondeur ; le reſte de la Cavalerie fut laiſſée ſur les derrières pour l'employer ſuivant les conjonctures de l'action.

Quelques Volontaires intelligens avoient pris les devans : on leur avoit dit de s'éparpiller dans le bois & d'aller d'arbres en arbres reconnoître la poſition de l'ennemi, en ſe couvrant par les taillis. Comme pas un ne revint ſur ſes pas, ce qui étoit le ſignal convenu pour annoncer qu'il n'y avoit aucun retranchement ni chicanes qui euſſent exigé de nouvelles diſpoſitions, on s'en tint aux premieres. Les Cochinchinois, qui étoient embuſqués dans ce bois, comme Chaou l'a-

voit préſumé, furent enveloppés & enfoncés de toutes parts; ce qui ne tomba pas ſous le fil de l'épée, fut fait priſonnier, ſans qu'il en échappât un ſeul, parce que la Cavalerie qui s'étoit emparée de la plaine & des iſſues, coupa la retraite aux fuyards.

C'eſt ainſi que Chaou, couvert de gloire & des dépouilles de l'ennemi, vint rejoindre ſon armée. Voyant Bomikan plus que jamais obſtiné à ne pas ſortir de ſes retranchemens, & reconnoiſſant qu'il y auroit de la témérité à vouloir l'y forcer, il fit pluſieurs détachemens, & après avoir éparpillé ſes troupes légères, il leur donna l'ordre cruel de ravager la campagne, & de ſemer par-tout le carnage & l'effroi. Son intention étoit d'irriter Bomikan par le ſpectacle des embraſemens qu'il pouvoit appercevoir de ſon camp, ne doutant pas que les malheureux habitans échappés au fer des Siamois ne lui en exagéraſſent encore les horreurs. Lorſqu'il crut avoir pouſſé à bout ſon antagoniſte, il ſaiſit cette occaſion pour effectuer une ruſe plus compliquée que les précédentes. Quoique les reſſorts que ce génie fin &

habile eût projetté de mettre en jeu dans cette circonſtance, fuſſent tous de nature à faire une forte impreſſion ſur un caractère auſſi bouillant & auſſi préſomptueux que celui du Général Cochinchinois, qui, aveuglé par ſes paſſions, ſembloit ne diſcerner les objets que comme à travers les faux jours d'un verre obſcur, & s'égaroit toujours dans ſes combinaiſons; cependant Chaou, pour rendre le ſuccès encore plus infaillible, voulut y joindre cette vrai-ſemblance dont les perſonnes défiantes, comme les plus étourdies, ſont elles-mêmes ſouvent les triſtes victimes.

Le chemin le plus court par où le Roi de Siam pouvoit ramener ſes troupes dans ſes Etats étoit un défilé de près de quatre lieues, à travers des montagnes eſcarpées, toutes couvertes de bois impénétrables. Il conçut le projet d'y attirer l'ennemi, &, lorſqu'il le verroit enfourné dans ce coupe-gorge, de lui en fermer l'entrée & la ſortie, afin de l'y faire périr. Il s'agiſſoit de tromper Bomikan, & pour y réuſſir, Chaou crut que le moyen le plus sûr étoit de commen-

cer par tromper les Siamois eux-mêmes. En conſéquence, un de ſes Secrétaires affidés, habile à contrefaire toute ſorte de caractères, fut chargé d'écrire une grande quantité de Lettres, qui furent remiſes par les Facteurs de la Poſte à leurs différentes adreſſes. On apprenoit par ces Lettres, auxquelles furent trompés tous ceux à qui elles paroiſſoient avoir été écrites par leurs amis, que le Roi d'Ava, pour profiter de l'abſence de Chaou, étoit entré avec une puiſſante armée dans le Royaume de Siam, & qu'il y mettoit tout à feu & à ſang. Cette nouvelle fut bientôt répandue dans l'armée, & paſſa ſucceſſivement dans le camp ennemi par le moyen des Eſpions, des Déſerteurs & des Priſonniers, qu'on laiſſa échapper exprès.

Chaou, pour mieux l'accréditer, parut en public fort conſterné, & tint un grand Conſeil de guerre, où il fit ſentir, avec les ſignes & les démonſtrations du plus grand regret, la néceſſité de renoncer à l'eſpoir de nouvelles conquêtes, pour voler au ſecours de ſes Etats : ainſi, ſans perdre de temps,

il

il ſe débarraſſa de tous les gros équipages de l'armée, & leur fit prendre la route de Siam.

Les faſtes de l'Hiſtoire font mention de Généraux d'armée, qui, connoiſſant l'empire de l'opinion, ont ſuppoſé des victoires, ont enflé de petits avantages, ou ont caché des défaites réelles; c'eſt ainſi qu'Agéſilas, Roi de Sparte, prêt à donner bataille, ayant appris que ſa flotte avoit été battue, ordonna dans le moment de grands ſacrifices en action de graces, afin de perſuader à ſes troupes qu'il venoit de recevoir la nouvelle d'une grande victoire: mais le ſtratagême de Chaou étoit d'un genre tout nouveau; ce Prince n'avoit encore mis perſonne dans ſa confidence. A la ſuite de ce Conſeil, dont le ſecret ne fut recommandé à perſonne, il fit chercher trois Officiers dont il avoit éprouvé les talens en pluſieurs occaſions épineuſes.

Parmi les grandes qualités du Roi de Siam, on pouvoit vanter principalement l'art éminent de choiſir les ſujets, de placer chacun ſuivant la trempe de ſon caractère,

la portée du génie, & de ne jamais employer perſonne contre le gré de la Nature. L'étude des hommes avoit été une de ſes occupations les plus ſérieuſes, il les exerçoit par des emplois médiocres, & ne les élevoit à de plus conſidérables, qu'après de bonnes preuves de leurs diſpoſitions naturelles. Il les faiſoit obſerver; il les queſtionnoit lui-même, & ne dédaignoit jamais de ſonder les replis de leurs cœurs. Rarement il ſe trompoit dans les conjectures que l'on peut tirer des rapports & des liaiſons qu'il y a entre les penſées les plus ſecrettes & les démonſtrations extérieures qui échappent aux caractères mêmes les plus couverts. Il réuſſiſoit preſque toujours à démaſquer ces fourbes qui veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas, & qui, diſſimulant leurs vices, ſe parent de vertus dont ils ſont bien éloignés (*a*).

Ce Prince poſſédoit au ſuprême dégré l'art d'allumer les paſſions, & de les faire ſervir à l'exécution de ſes projets. Perſonne n'é-

(a) *Heu! quàm difficile eſt crimen non prodere vultu!*
Ovid. Metam. Lib. II.

toit jamais parvenu auſſi finement que lui à ſubjuguer l'eſprit des foibles humains, qui, ſouvent de glace pour les vérités, ſont tout de feu pour le menſonge. On le vit quelquefois pour ſes intérêts, auſſi peu ſcrupuleux que Sertorius & que Scipion, abuſer de la Religion, ſous l'apparence ſacrée de ne s'occuper que de l'amour de ſes faux Dieux: mais la conduite de ce Prince corrompu ne ſert qu'à prouver l'aſcendant de la vertu ſur les cœurs mêmes les plus dépravés; car en mettant toute ſa gloire dans ce qui fait le malheur de l'humanité, on ne le vit jamais accorder ſa confiance qu'à ceux en qui il croyoit reconnoître de la probité, des mœurs & des talens. Tels étoient les trois Nays (*a*), auxquels il communiqua ſon projet.

» Les preuves de fidélité & d'expérience » que vous m'avez données, leur dit-il, vous

(*a*) Il y a à Siam pluſieurs degrés d'honneur ou de dignités, qui ſont ſubordonnées à celle de Nay, qui ſignifie Chef. Il y a ſept degrés de ces Nays diſtingués par le nombre des gens qui ſont immédiatement ſous leurs ordres. *La Loubere, Tome I. P. III. ch.* 1, *&* 2.

» rendent dignes de mon eſtime, & j'eſpere
» dans ce moment-ci autant de votre habi-
» leté que de votre valeur. Je vous ai deſtiné
» le commandement de trois détachemens
» qui doivent dans une heure reprendre la
» route de mes Etats, afin de s'oppoſer, en
» attendant mon arrivée, aux progrès des
» troupes d'Ava. La nouvelle de cette irrup-
» tion ſubite a répandu la conſternation &
» la douleur parmi mes Soldats. L'imagina-
» tion frappée leur repréſente déja leur héri-
» tage en proie au Vainqueur, leurs femmes
» & leurs enfans menés en eſclavage. Il eſt
» temps de vous faire part de mes ſecrets;
» vous m'avez vu en public partager cette
» douleur générale; la triſteſſe a paru ſur mon
» viſage, tandis que dans le fond de l'ame je
» jouiſſois du plaiſir ſecret de voir l'impreſſion
» d'un malheur dont je n'ai fait répandre la
» nouvelle que pour mieux tromper le ſimple
» & trop crédule Général des Cochinchinois.
» Ce bruit de nos calamités a été dans ſon
» camp le ſujet de grandes réjouiſſances;
» mais je changerai dans peu ces cris de joie
» en des pleurs de ſang, & par des triomphes

» réels, je conſolerai les Siamois des rava-
» ges imaginaires de leurs poſſeſſions. Chers
» compagnons de ma gloire, ſecondez votre
» Roi dans ce généreux deſſein. Avant de
» déboucher dans la plaine où je ſuis cam-
» pé, avez-vous pris garde au défilé étroit
» par où il vous a fallu paſſer ? c'eſt dans ce
» coupe-gorge où j'eſpere attirer & faire pé-
» rir juſqu'au dernier des Cochinchinois.

» J'ai reconnu toutes les iſſues, les revers
» & juſqu'au moindre ſentier qui aboutiſſent
» à cette vallée ; ils ſont en très-petit nom-
» bre, & conduiſent la plûpart ou dans des
» bois impraticables, ou dans des abyſmes
» creuſés par les torrens qui s'y précipitent
» avec un bruit épouvantable, ou bien ils
» ſe perdent dans des montagnes eſcarpées,
» au ſommet deſquelles l'œil peut à peine at-
» teindre. Il n'y a qu'une ſeule gorge *A*, à PLAN-
» une lieue & demie de l'entrée, qui puiſſe CHE L.
» ſervir de debouché *b* dans la plaine. Mais
» cette gorge intermédiaire paroît être in-
» connue, ou au moins n'avoir ſervi depuis
» longues années aux gens du pays, puiſ-
» que l'entrée & la ſortie en ſont toutes

» remplies de ronces & d'épines, & que les
» torrens qui deſcendent des montagnes y
» ont entraîné un gros amas de terre & de
» pierres. Lorſque vous ſerez arrivés à cette
» vallée intermédiaire qui eſt à main droite,
» & où, en paſſant, j'ai fait conſtruire une
» redoute *A*, avec une garde de deux cens
» hommes, pour me précautionner contre
» tout accident, & mettre ma communica-
» tion par le grand défilé à l'abri d'être priſe
» de revers, vous ferez travailler en diligence
» à déblayer & élargir l'entrée de ce vallon
» intermédiaire. Holkan, à la tête d'un dé-
» tachement de quinze mille hommes, com-
» poſé de ce qu'il y a de plus leſte & de
» plus brave dans mon armée, y entrera
» avec tout ſon monde, & cheminant tou-
» jours vers la ſortie *b*, il ſe mettra en état,
» au premier ordre qu'il en recevra, de débou-
» cher dans la plaine, pour venir en dili-
» gence s'emparer de l'entrée du grand dé-
» filé *E*, ce qui ne peut manquer de réuſſir, ſi
» l'ennemi, trompé par mes fauſſes démonſ-
» trations, eſt aſſez imprudent pour venir s'y
» enfourner.

» Vous vous mettrez, continua ce Prince actif, en parlant aux autres Officiers, » à la tête des deux autres détachemens, » qui ſont chacun de dix mille hommes; on » y a joint les Ouvriers & les Mineurs de » l'armée avec un train conſidérable d'artillerie. Vous diſtribuerez vos troupes ſur la » droite & la gauche du grand défilé, ſur le » haut des rochers, dans l'épaiſſeur des bois, » & vous embuſquerez des corps plus conſi- » dérables dans les petits ſentiers qui y abou- » tiſſent. Il faudra défendre l'entrée par » des abbattis, par des paliſſades, par des » chauſſes-trapes, en donnant à toutes ces » chicanes une forme ruſtique & naturelle, » afin que l'ennemi ne puiſſe même s'en » appercevoir, eut-il le nez deſſus. Il con- » vient que les Mineurs fouillent par-tout » où les chicanes de leur métier pourront » être funeſtes à l'ennemi, avec cette atten- » tion que les ſauciſſons des mines, des fou- » gaſſes & des caiſſons, viennent juſqu'aux » endroits où ſeront embuſquées les trou- » pes.

» Comme ce défilé n'eſt pas en ligne

» droite, mais que dans ſa longueur il for-
» me pluſieurs coudes *CCC*, qui, comme
» autant de flancs naturels, enfilent le che-
» min, il faut dans ces endroits y établir des
» batteries de canon, dont les épaulemens
» ſoient recouverts de brouſſailles, afin que
» ſous les apparences de la ſimple nature,
» ces chicanes de l'art ſoient des piéges
» d'autant moins ſuſpects. Je ſens qu'il n'eſt
» pas poſſible d'avoir une communication
» continue entre tous les corps embuſqués;
» cependant, autant que le terrein & le temps
» le permettront, je vous invite à ne pas vous
» départir de cette maxime auſſi eſſentielle
» dans l'offenſive que dans la défenſive.

» Vous paroiſſez ſurpris de ce vaſte deſ-
ſein, ajouta le Prince, en regardant atten-
tivement ces trois Nays, & en cherchant à
lire ſur leur viſage les ſecrettes penſées de
leur ame, » le ſuccès, à la vérité, dépend
» de l'imprudence des Cochinchinois, & il
» n'eſt pas ſage, comme je vous l'ai ſouvent
» dit, d'établir le ſuccès d'un projet, ſur les
» ſottiſes de l'ennemi; mais ſi mes eſpéran-
» ces, fondées ſur l'étude du caractère fou-

» gueux & ſur l'ignorance de Bomikan ;
» peuvent être trompées, nous devons re-
» doubler de ſagacité, afin d'apporter des
» remédes efficaces contre les accidens vrai-
» ſemblables, auxquels nous pouvons être
» expoſés. Je ne me flatte pas, & je vous en
» fais l'aveu, que l'armée de Cochinchine
» ſoit aſſez aveuglée pour venir toute en-
» tiere s'enfourner dans le défilé, ni qu'elle
» renouvelle en ma faveur l'époque des four-
» ches caudines, ou celle des détroits de la
» hache, où une armée Romaine & celle des
» mercenaires d'Afrique, vinrent, par une
» préſomption inouie, ſe mettre à la merci
» de leurs ennemis, ſans que perſonne pût
» échapper ; mais en ſuppoſant qu'une gran-
» de partie de l'armée des Cochinchinois ſe
» tienne en bataille à l'entrée du défilé, tout
» ce qui s'y ſera engagé doit y périr ſans
» aucun eſpoir de nous échapper, ſi l'on met
» environ mille hommes en embuſcade, à
» quatre cens pas de l'entrée du défilé dans
» un endroit *r*, où il ſe rétrécit, au point
» de n'avoir pas plus de vingt toiſes de lar-
» geur ; ce paſſage flanqué de droite & de

» gauche par des batteries croiſées, par le » feu des troupes embuſquées, ſera inacceſ- » ſible à l'arrivée du ſecours & fermé à la » retraite : on peut encore ajouter à tant » d'obſtacles multipliés, en occupant la lar- » geur de la vallée par un abbatis d'arbres » ou chevaux de friſe, qu'on peut faire rou- » ler du haut des rochers, ou en bouleverſant » le terrein par les mines qu'on y aura prati- » quées.

» Après cette premiere expédition, où » n'aura eu aucune part le corps de quinze » mille hommes deſtinés ſous les ordres de » Hoſkan, à s'emparer de l'entrée du grand » défilé, on peut, à la faveur de la nuit par » cette gorge intermédiaire, déboucher avec » ce détachement ſur le flanc de l'ennemi, » & en completter la défaite. Il peut arri- » ver cependant que Bomikan, après m'a- » voir vu paſſer le grand défilé, reſte en » bataille dans la plaine & ſe contente de » m'en défendre l'entrée; en ce cas, le ſecond » débouché *b*, qui paroît totalement in- » connu aux gens du pays, me fournira peut- » être les moyens de ruſer contre un Chef,

» qui, enflé de la gloire imaginaire de m'a-
» voir chaſſé de la plaine, ſera dans une en-
» tiere ſécurité pour les conſéquences ulté-
» rieures.

» Cependant comme dans tout projet de
» guerre, l'illuſion qui vient d'un excès de
» préſomption eſt auſſi dangereuſe que l'igno-
» rance même, voici un autre cas qu'il n'eſt
» pas permis de ſe diſſimuler. N'eſt-il pas
» poſſible que Bomikan, ayant connoiſſance
» du ſecond défilé, ſur lequel je fondois mes
» dernieres ſpéculations, n'en maſque l'en-
» trée avec un corps de troupes, & m'enleve
» de cette façon tout moyen de rentrer dans la
» plaine? En ce cas, mon deſſein eſt de l'amu-
» ſer en occupant par quelques détachemens
» les deux défilés, & en lui en diſputant l'en-
» trée avec autant d'avantage qu'il peut en
» avoir pour m'en défendre la ſortie; tandis
» qu'à la tête de mon corps d'armée, je tour-
» nerai cette chaîne de montagnes, & irai
» pour-lors déboucher à trente lieues de-là,
» vers le Nord, avec une rapidité dont l'en-
» nemi ne peut être capable, puiſque j'ai
» donné des ordres pour les vivres ſur cette

» route, qu'il y a déja des ponts établis ſur
» les ruiſſeaux & les rivieres, que les che-
» mins ſont en fort bon état, & que j'ai fait
» aſſembler une grande quantité de cha-
» meaux, de charriots & d'éléphans, afin de
» donner à mon Infanterie dans cette courſe
» toute la vîteſſe de la Cavalerie.

» C'eſt un retard, je l'avoue, à mes opé-
» rations; vous pouvez même me reprocher
» de déroger à cette maxime eſſentielle, que
» *le grand art eſt de gagner du temps & d'en fai-*
» *re perdre à l'ennemi;* mais, à la guerre, il
» n'eſt pas de régle ſi abſolue, qui ne puiſſe
» & ne doive être modifiée ſuivant les temps
» & les lieux: ſi je parois m'écarter ici de ce
» principe, c'eſt pour me plier à cet autre
» axiome de prudence, *que le chemin le plus sûr*
» *eſt toujours le plus court.*

» Or, dans la poſition reſpective des
» deux armées, je ne puis pénétrer dans
» l'intérieur des Etats de Chenga, que je
» ne m'empare de la Ville de Haltan,
» qui défend l'entrée de cette frontiere;
» mais avant d'en être là, il faut néceſſaire-
» ment dépoſter l'armée ennemie de ſa poſi-

» tion actuelle ; & comme il ſeroit téméraire
» aujourd'hui d'aller l'y attaquer dans l'état
» reſpectable où elle eſt, par le concours des
» chicanes de la nature & de l'art, j'ai em-
» ployé juſqu'à préſent, mais en vain, diffé-
» rens moyens pour irriter le caractère bouil-
» lant de Bomikan & l'attirer au combat. Il
» ne me reſte donc que ce dernier ſtrata-
» gême dont je viens de vous faire part ;
» ainſi vous voyez que j'ai calculé les crain-
» tes & les eſpérances de l'événement, les
» ſuites & les conſéquences dans toutes les
» conjonctures, & que c'eſt après une com-
» binaiſon raiſonnée des moyens avec la fin
» propoſée, que j'ai arrêté ce projet ſur le-
» quel je vous demande en ami & vous com-
» mande en Roi, de me donner vos avis &
» de me communiquer vos idées. «

Il les écouta ſucceſſivement ; ſes réponſes étoient ſimples, & comme il ſçavoit, ſuivant ſes intérêts, faire paroître à propos autant de bonté, qu'il marquoit de ſévérité en d'autres momens, il donna aux trois Officiers ſes inſtructions avec cet air d'affabilité, qui, de la part d'un Maître auſſi deſpotique, étoit capa-

ble de prêter une force perſuaſive aux raiſons les plus foibles. C'eſt ainſi que pour aſſurer le ſuccès de ſes deſſeins, Chaou prévoyoit tous les obſtacles : » Ce qu'on craint à la guer-» re, diſoit-il, n'arrive pas toujours ; mais » ce ſeroit le comble de l'imprudence que » de ne s'être pas d'avance ménagé des reſ-» ſources contre tous les accidens poſſibles. « Ainſi avant de rien exécuter, il ſe mettoit en eſprit à la place de l'ennemi, preſſentoit les contremanœuvres qu'on pouvoit oppoſer à ſes mouvemens, & avec des maximes auſſi ſages, il n'étoit jamais pris au dépourvu.

Pour rendre encore beaucoup plus ſenſibles ſes inſtructions, & parler autant aux yeux qu'à l'eſprit, ce Prince Guerrier leur démontra la poſſibilité & les avantages de la beſogne dont il les chargeoit, ſur une carte qu'il avoit fait deſſiner. Il en donna à chacun d'eux une copie, ainſi qu'une inſtruction par écrit des plus détaillées. Comme tout changement de conjonctures, de temps, de lieux ou d'objets, exige néceſſairement un changement de meſures dans les diſpoſitions préliminaires, c'étoit par la prévoyance

admirable de toutes les viciſſitudes vraiſemblables, que Chaou, ne laiſſant aux mal intentionnés aucune excuſe dans le ſens ambigu ou laconique des ordres, étoit aſſuré que ſes projets ne ſeroient jamais tronqués dans l'exécution. Tout Chef qui n'entre pas dans cette combinaiſon des accidens poſſibles, s'expoſe à la mauvaiſe volonté ou à l'ignorance des agens qu'il employe ; & cette licence d'interpréter les ordres ſupérieurs eſt une eſpèce d'anarchie, préſage preſque certain de la deſtruction d'une armée.

Le Roi de Siam, après avoir animé ces trois Officiers, & les avoir remplis de cette grande vérité que l'intelligence & la valeur doivent triompher de tous les obſtacles, & que la témérité ne conſiſte que dans l'impoſſibilité du ſuccès, ſortit de ſa tente en reprenant un air triſte & accablé ; &, pour ôter aux trois Nays le loiſir de parler à aucun des Courtiſans, il monta avec eux à cheval, pour aller joindre les détachemens, qui, à l'entrée du grand défilé, attendoient les Chefs qui prépoſés pour commander.

Chaou, ſçachant par une longue expérience que toute défiance eſt ſageſſe à la tête des armées, ainſi que dans les affaires politiques, avoit coutume, pour être plus aſſuré de la diſcrétion des agens qu'il employoit, de ne remettre que des ordres cachetés, qui ne pouvoient être ouverts qu'au temps marqué, & en préſence de témoins déſignés; mais dans cette circonſtance, il avoit voulu lui-même entrer dans les plus grands détails pour diſſiper les doutes, & prévenir tous les obſtacles dans une exécution qui lui tenoit ſi fort à cœur. Cependant l'eſtime qu'il avoit pour les trois Officiers, ne l'empêcha pas de craindre qu'en faveur de quelques amis, ils ne trahiſſent le ſecret de leur commiſſion, ou qu'ils ne le laiſſaſſent entrevoir à des gens exercés à lire dans les penſées les plus cachées.

Ce Prince ainſi en garde contre les foibleſſes de l'humanité, autant que Métellus, lorſqu'interrogé ſur un projet de guerre, il répondit qu'il brûleroit ſa robe, ſi elle ſçavoit ſon ſecret, voulut être lui-même ſon propre Argus dans cette conjoncture, & il ne quitta ces

ces Officiers, que lorſqu'il les eût vu entrer dans le défilé à la tête de leurs détachemens. Avant de s'en ſéparer, il leur fit ſentir que tout retard à l'exécution, ne pouvant que faire naître chaque jour des obſtacles, qui exigent de nouveaux efforts pour en triompher; il falloit qu'ils miſſent la plus grande activité dans leurs opérations, & il leur fixa à trois jours la conſommation de ce grand projet. » Je déſeſpérerois encore du ſuccès, » leur dit-il, ſi je n'étois sûr que vous redou- » blerez d'attention contre la déſertion; » mais pour mieux contenir vos Soldats, & » en impoſer aux mal intentionnés, il faut, » dès que tout ſera entré dans le défilé, avec » l'attirail de guerre & de bouche qui vous » eſt néceſſaire, que vous faſſiez courir le » bruit que je fais garder les montagnes & » toutes les iſſues dans la plaine par des dé- » tachemens, qui, formant une chaîne, ne » laiſſent aucun eſpoir de déſerter; il faut » épouvanter ceux qui en auroient formé le » deſſein par l'impoſſibilité d'échapper à la » férocité des bêtes ſauvages, & ſpéciale- » ment des Léopards, des Rhinoceros &

» des Eléphans, qui ſe trouvent en grande » quantité dans ces montagnes des Ké- » mois (*a*). « Ce fut pour mieux accréditer ce bruit, que le Roi de Siam, qui voyoit défiler les troupes, en les animant, autant par ſon viſage conſterné que par ſes diſcours, à faire diligence & à voler au ſecours de ſes Etats, juſqu'à ce qu'il pût y aller lui-même à la tête du reſte de ſon armée, fit mettre à l'entrée de ce défilé une garde de quatre cens hommes : le prétexte apparent étoit d'empêcher que par un zèle mal entendu, il n'y eût beaucoup de Siamois qui ne ſe joigniſſent aux partans, pour aller défendre leurs foyers; il y eut de même une garde placée à la ſortie du défilé pour en fermer toutes les iſſues.

Chaou, pour augmenter la confiance de l'ennemi par une peur ſimulée, mais dont la cauſe étoit aſſez vrai-ſemblable, depuis le départ de ces trente-cinq mille hommes dont ſon armée paroiſſoit affoiblie, ordonna pluſieurs ouvrages à la tête de ſon camp : on

(*a*) Borry & Chevrier, *Hiſt. de la Cochinchine.*

éleva deux redoutes *Z Z* ſur les flancs, pour ſervir de points d'appui à l'Infanterie; on en établit auſſi d'autres au centre & entre les deux lignes, pour ſe procurer une eſpèce d'indépendance de la droite à la gauche, & empêcher que la déroute d'une partie de l'armée, influa ſur l'autre. On ne ſe borna pas à ces reſſources de l'art pour rendre la poſition reſpectable, il y eut d'autres ouvrages Q Q de tracés en arrière : l'objet apparent de tant de précautions étoit de perſuader à Bomikan que l'inſtant de la retraite des Siamois ſeroit celui de leur défaite, s'il ſçavoit en profiter. C'eſt ainſi que Marius contre les Teutons, & Céſar contre les Gaulois, flattant l'imagination de leurs ennemis par des démonſtrations d'une terreur ſimulée, firent l'un & l'autre triompher les légions Romaines. Chaou rappella les partis & les troupes légères qu'il avoit diſperſées dans la campagne : on évacua les Places, après avoir détruit & fait ſauter les fortifications de celles qui étoient inutiles pour les opérations ultérieures de la campagne, & on mit le feu à pluſieurs magaſins : toutes ces

PLAN-CHE I.

choſes ſe faiſoient avec une précipitation & un déſordre d'autant plus capables d'induire en erreur le trop crédule Bomikan, qu'ils étoient naturels de la part des Siamois, trompés les premiers par les artifices de leur Roi, ils agiſſoient réellement par un ſentiment de crainte. Cette crainte étoit même à un tel point, qu'il y eut un corps tout entier qui déſerta. Chaou, pour ſe venger de ces traîtres, étoit tenté de les faire punir par les ennemis même chez qui ils étoient allés chercher un aſyle contre la peur, en faiſant tranſpirer ſourdement que c'étoit par ſes ordres que ce corps étoit paſſé dans le camp des Cochinchinois: mais il ſe déſiſta de cette idée, & regarda cet événement comme très-propre à faire donner Bomikan dans le panneau: quand même par le rapport de ſes eſpions, Chaou n'auroit pas pénétré ce qui ſe paſſoit dans le camp des ennemis, il voyoit aſſez par leurs manœuvres qu'ils donnoient à plein collier dans tous les piéges qu'il leur tendoit.

Bomikan, depuis le départ des trois détachemens de l'armée Siamoiſe, avoit enfin

quitté ſa premiere poſition pour s'en rapprocher. On avoit propoſé dans le Conſeil de guerre d'attaquer Chaou dans ce moment de conſternation & de terreur panique où on le ſuppoſoit. Cet avis flattoit la vanité de Bomikan, & eût prévalu, ſans les repréſentations qu'on lui fit, que puiſqu'il ſçavoit poſitivement la néceſſité où étoit le Roi de Siam d'aller au ſecours de ſes propres Etats, il valoit mieux différer juſqu'à ce qu'il décampât pour donner ſur ſon arrière-garde. On le flatta d'une victoire aſſurée, s'il vouloit attendre ce moment toujours critique pour l'armée qui fait retraite à portée d'un ennemi vif & entreprenant, on lui dit que c'étoit ſans danger que l'on tuoit des fuyards, au-lieu que, ſi on attaquoit les Siamois dans leur camp, ce ſeroit les réduire au déſeſpoir, & manquer à cette maxime de prudence qui veut qu'on faſſe un pont d'or aux Vaincus.

Bomikan, bouillant d'impatience, & plein d'une préſomption qui croiſſoit à chaque inſtant, conſentit à regret à temporiſer. Chaou, de ſon côté, qui voyoit une victoire

peu douteuſe en attaquant les Cochinchinois dans la nouvelle poſition qu'ils occupoient dans la plaine, ſans points d'appui, & avec un oubli total des régles de l'art, étoit tenté d'aller leur livrer bataille. Il ne pouvoit craindre de ſe meſurer contre des forces ſupérieures, aſſuré, comme il l'étoit, par la diſpoſition, de ſuppléer à cette inégalité. Il avoit pour lui des preuves glorieuſes que ce n'eſt pas toujours le grand nombre qui gagne les batailles; mais quoiqu'il poſſédât dans le ſublime l'art de tirer un parti avantageux de ſes troupes, de les faire agir dans le moment & dans les endroits où devoient ſe porter les coups déciſifs, il ſe déſiſta de cette réſolution, en voyant dans l'inconſéquence des Cochinchinois & dans le rapport de ſes eſpions une certitude morale de les faire tous périr dans le défilé où l'aveuglement de leur Chef alloit les entraîner comme autant de victimes.

Trente années d'expérience avoient mûri le génie de Chaou. Il ne ſe laiſſoit plus éblouir par les entrepriſes d'éclat, & penſoit alors que la victoire ſans péril ajoute

à la gloire du triomphe. Auſſi brave, auſſi impétueux que l'avoit été Céſar à Mitilène, en montant le premier à l'aſſaut, & qu'Alexandre le Grand dans la Ville des Oxidraques, on avoit vu Chaou dans ſes premieres campagnes faire en jeune homme ſon plaiſir des plus grands dangers; mais avec l'âge & la réflexion, ſentant combien ſa conſervation étoit néceſſaire à ſes Etats & à ſes vaſtes projets, il ſe ménageoit autant qu'il s'étoit expoſé dans un âge moins raſſis. L'on ne pouvoit cependant pas dire que les années euſſent diminué ſa premiere intrépidité; car dans quelques occaſions où ſes troupes chanceloient, on ne le vit jamais balancer à ſe jetter au milieu de la mêlée pour les ranimer, les rallier & les ramener à la charge; mais hors ces cas preſſans, il évitoit les dangers, & s'en faiſoit autant honneur qu'il en avoit mis autrefois à les rechercher. Souvent dans des aſſauts où ſa préſence étoit néceſſaire pour donner des ordres ſans retard, & les donner relatifs aux différentes révolutions de l'action, il ſe fit couvrir de pluſieurs boucliers, comme l'avoit

fait autrefois à l'eſcalade de Carthagène Scipion l'Africain, qui ne cédoit en talens & en courage à aucun Romain.

Le temps dont le Roi étoit convenu avec les Chefs des trois détachemens étant écoulé, il fit, à la faveur de la nuit, traverſer le défilé à toute ſa Cavalerie; la moitié de l'Infanterie étoit même déja paſſée à la pointe du jour, ſans que l'ennemi en eût eu aucunes nouvelles, lorſque le reſte de l'armée ſe mit en marche avec grand bruit, & avec des négligences préméditées, pour que l'ennemi en fût plutôt informé par les Eſpions, à qui on avoit laiſſé un champ libre pour les allées & venues. Ce fut encore pour donner plus de vrai-ſemblance à leur rapport, & achever de faſciner le foible & vain Bomikan, que Chaou renvoya dans le moment pluſieurs priſonniers de conſidération, avec charge de faire des propoſitions de paix, qui annonçoient d'autant plus de crainte, qu'elles étoient des plus humbles. Ces députés arriverent préciſement au moment que les Eſpions venoient de confirmer que l'armée ennemie dans la plus gran-

de conſternation, prenoit la fuite. Bomikan, à cette nouvelle, fait prendre les armes, & avance en bataille contre les Siamois.

Le terrein qu'il y avoit depuis la queue de leur camp juſqu'à l'entrée du défilé avoit été parſemé d'obſtacles & de petits ouvrages X, en ſauciſſons, faſcines & gabions, comme pour favoriſer la retraite. Toutes ces chicanes avoient été faites de matieres combuſtibles, afin qu'on pût les détruire dans un inſtant, & que l'ennemi ne pût en tirer aucun avantage contre les troupes embuſquées ſous les ordres d'Holkan, lorſqu'il déboucheroit dans la plaine pour venir s'emparer de l'entrée du grand défilé. On avoit laiſſé derrière ces ouvrages, qui étoient tracés en échelons, ce qu'il y avoit de plus ingambe dans l'armée Siamoiſe, avec ordre aux Officiers d'y mettre le feu, & de ne les abandonner que lorſque l'avant-garde des Cochinchinois en ſeroit fort près.

L'armée de Chaou, dont le front s'étoit retréci progreſſivement à meſure qu'il paſſoit du monde & que le nombre diminuoit, ne

laiſſoit pas, dans tous les inſtans, de conſerver en petit les propriétés & la ſolidité de ſon premier ordre de bataille. Les manœuvres furent même ſi ſagement combinées, & exécutées avec tant de préciſion, que Bomikan, à la tête de toutes ſes forces réunies, ne put rien entamer pendant le paſſage du défilé, d'autant mieux que le terrein avoit été parſemé de coupures, de foſſés & d'abbattis, afin de rallentir ſa marche.

Il ne reſtoit plus dans la plaine que ces troupes ingambes, qui de retranchement en retranchement étoient enfin parvenues aux derniers *X;* elles ne réſiſterent, ſuivant l'ordre du Roi, qu'autant qu'il en falloit pour irriter encore plus l'impatience de l'ennemi; & tout-à-coup, après avoir mis le feu aux petits ouvrages qu'elles avoient paru vouloir défendre avec opiniâtreté, elles gagnerent à la courſe l'entrée du défilé, avec l'apparence du plus grand déſordre, & en jettant leurs armes. Les Cochinchinois, pouſſant le cri de la victoire, ſe mirent à la pourſuite, & avec une fatale ſécurité, s'engagerent dans ce défilé. L'impétueux Bomikan, eny-

vré de l'encens de ſes créatures, & ſe regardant déja comme le vengeur de ſa patrie, animoit les troupes de l'exemple & de la voix à pourſuivre vivement un ennemi en déroute. En vain quelques Officiers, ſacrifiant dans ce moment leur reſſentiment particulier à l'amour de la patrie, vinrent lui repréſenter le danger d'une pourſuite auſſi inconſidérée; en vain lui firent-ils ſentir que c'eſt la prudence, & non la paſſion, qui enchaîne la victoire: on parloit à un inſenſé, & ſes Soldats, triſtes victimes de ſon obſtination, devoient ſervir d'exemple à la poſtérité que la perte d'une armée ne dépend que trop ſouvent de l'ignorance d'un ſeul homme: ce préſomptueux Général ne devoit connoître l'abyſme que par ſa chûte.

Holkan, à la tête de ſes quinze mille hommes, n'attendoit que le moment favorable de déboucher de la gorge *b*, où il étoit embuſqué depuis trois jours. Il avoit ſur le haut d'un rocher un Adjudant de confiance pour obſerver ce qui ſe paſſoit dans la plaine. Dès qu'il apprit que l'armée ennemie étoit preſque toute engagée dans le défilé,

il ſortit des montagnes avec tout ſon monde, & ſe portant avec célérité & en bon ordre à l'entrée du défilé *E*, il culbuta ce qui n'y étoit pas entré, ou qui vouloit en ſortir, & ſans perdre de temps, il ſe fortifia avec pluſieurs rangs d'arbres qu'on avoit abbattus à ce deſſein, & dont les branches avoient été épointées d'avance. Cet Officier, dans l'inſtant qu'il ſe vit Maître de l'entrée du défilé, fit mettre le feu à une fougaſſe qui avoit été préparée pour ſervir de ſignal à la ſanglante ſcène qui ſe paſſa dans la longueur de cette vallée, où les Cochinchinois furent écraſés par les batteries de canon, par l'effet des mines, par le feu des troupes embuſquées, par des grenades & de gros quartiers de pierres qu'on rouloit du haut des rochers, ſans que ces malheureux puſſent trouver à s'échapper d'aucun côté, & ſans même pouvoir en périſſant goûter le plaiſir de la vengeance, parce que le coup de la mort partoit d'endroits inacceſſibles ou inviſibles.

On ne vit jamais de défaite plus déplorable aux Vaincus, & le courage des Cochinchinois ne put réparer la ſottiſe de leur Gé-

néral. Tout ce qui s'étoit enfourné dans ce coupe-gorge fut tué ou fait priſonnier. On comptoit près de cent mille hommes parmi les morts & les bleſſés, & environ ſix mille priſonniers. De ce nombre étoit Bomikan. Il chercha la mort dans cette déroute générale; mais ce ſacrifice n'eſt héroïque qu'autant qu'il peut être utile à la patrie. Les Capitaines de l'Antiquité, les Codrus, les Décius ne ſe vouerent à la mort que pour fixer la victoire parmi des troupes à qui les Augures & les Oracles avoient prédit que la perte du Chef entraîneroit la défaite des ennemis, au lieu que le déſeſpoir de Bomikan, de toute inutilité pour le ſalut de l'armée, étoit une foibleſſe qu'il ajoutoit à ſes autres défauts.

Quoiqu'il n'y eût aucun Cartel pour l'échange des priſonniers dans une guerre entrepriſe par violence & contre le droit des Gens: cependant le Vainqueur, dans l'eſpoir où il étoit que Bomikan, jouiſſant de la plus grande faveur à la Cour de Cochinchine, ſeroit, malgré cette défaite, continué dans le commandement des armées, réſolut par un rafinement de haine & de politique,

de le renvoyer à ſon Roi, comme le préſent le plus funeſte qu'il put lui faire. Il ſe ménageoit ainſi, dans les fautes & dans l'ignorance d'un tel antagoniſte, une ſource intariſſable de ſuccès. Il incorpora dans ſes troupes une partie des priſonniers qu'il avoit faits. C'étoit ainſi qu'il s'étoit toujours fortifié en affoibliſſant ſes ennemis, & qu'au retour des expéditions les plus ſanglantes, ſes armées ſe trouvoient ſouvent augmentées, au lieu d'être diminuées. Cette politique n'étoit pas celle des Lacédémoniens, ni des Egyptiens, qui regardoient comme folie d'employer, pour la défenſe de la patrie, ceux qui ne pouvoient prendre aucun véritable intérêt à ſa gloire. Mais Chaou, avec de bons traitemens & des récompenſes, trouvoit des ſujets fideles, parmi ces Soldats enrôlés par force : ſon camp étoit pour eux une nouvelle patrie, où ils goûtoient des douceurs proportionnées à leur fatigue & à leur mérite.

Chaou, ſur les traces des Romains, avoit ſecoué le joug de toute uniformité : mais comme il avoit autant à cœur la ſanté du

Soldat que la diſcipline, il avoit égard à la différence des climats & des ſaiſons ; il ne trouvoit pas raiſonnable que le Soldat fût vêtu en Hyver comme en Eté, dans la pluie comme dans le beau temps, nourri dans la fatigue comme dans le repos, & pas mieux traité après le gain qu'après la perte d'une bataille. Il s'applaudiſſoit d'autant plus de cette conduite, qu'il y avoit fort peu de maladies dans ſon armée, & que depuis le premier juſqu'au dernier, tous, par une conſidération perſonnelle, au défaut d'un zèle pur, prenoient le plus vif intérêt aux événemens de la guerre.

Quoique la gloire de cette brillante victoire appartint ſans partage au Roi de Siam, & que ſes troupes dans cette bataille n'euſſent été miſes en jeu, que comme en Statique ſont des leviers qui n'ont de force & d'action que dans la diſpoſition que leur a donné le génie du Méchanicien ; cependant ce Prince éclairé ſçachant que l'intérêt eſt le grand reſſort politique de l'Univers, diſtribua des récompenſes & des éloges à ceux de ſes gens qui s'étoient le plus diſtin-

gués dans la bataille. Il donna lui-même des épées & autres armures brillantes à beaucoup de particuliers ; mais les trois Nays qui avoient ſi dignement répondu à ſa confiance, reçurent des honneurs proportionnés à leurs ſervices & à la ſatisfaction de Chaou. A l'exemple des Grecs, ce Prince donnoit un nouveau prix aux graces qu'il accordoit par le faſte qu'il y mettoit. Il fit, à la tête de l'armée, l'éloge de ces trois Officiers, & après leur avoir accordé le titre éminent d'Oyas, il donna à chacun d'eux, au bruit du canon & des acclamations des Soldats, une *bouſſette* d'or (*a*), qui eſt la marque de la plus haute faveur, & leur mit ſur la tête un bonnet pointu orné d'un cercle d'or en forme de diadême (*b*).

Le ſpectacle de ces diſtinctions, que des Sujets obtenoient des mains du Souverain ſur le champ de bataille, étoit un aiguillon de gloire pour toute la Nation, & l'expecta-

(*a*) Boëte à betel.

(*b*) Hiſtoire Univerſelle, L. XIV. ch. IX. ſect. II.

tive

tive de tant d'honneurs étoit une ſource perpétuelle d'actions héroïques.

On vit auſſi dans cette occaſion un acte de ſévérité contre le Commandant d'un corps Siamois embuſqué le long du défilé; ſoit que le poſte qu'il occupoit eût été hériſſé de moins de chicanes, ſoit que les Cochinchinois qui ſe trouverent vis-à-vis ne voyant de ſalut que dans leur déſeſpoir, euſſent mis plus de vigueur dans leur attaque; cet Officier, ſe voyant vivement preſſé, & l'ennemi maître de quelques parties du retranchement, donna le ſignal & l'exemple de la retraite à ſa troupe : un Soldat, indigné de cette lâcheté, tint ferme, réſolu de périr plutôt que de fuir. » Camarades, » s'écria-t-il tout en combattant, m'aban» donnerez-vous ? pourriez-vous oublier les » ordres de notre Roi, & l'eſpoir qu'il a » mis dans notre valeur ? « Sa harangue ſervit de ralliement; tout reprit ſon poſte, & l'ennemi culbuté partagea le ſort du reſte de l'armée : ce qu'il y avoit de plus extraordinaire dans cette aventure, c'eſt que cet Officier, à force de fanfaronades, s'étoit ac-

quis la réputation d'un homme à tout entreprendre, au-lieu que le Soldat étoit à peine connu : double preuve que dans un combat ce n'eſt pas ſur ceux qui parlent avec arrogance que l'on doit compter le plus ; la vraie bravoure eſt modeſte, & attend dans le ſilence les occaſions de ſe montrer.

Chaou, informé des circonſtances de tout ce qui s'étoit paſſé, fit venir ce brave Soldat & ce lâche Officier : » Apprenez, dit-il » à ce dernier, à ſervir ſous celui qui vous » obéiſſoit ; il eſt plus digne que vous du » commandement. Je lui donne votre em» ploi & vous remets à ſa place ; votre lâ» cheté devroit être punie de mort, mais la » dégradation ſera un exemple plus durable » que l'effuſion d'un ſang auſſi abject. « Puis tendant la main au Soldat, il lui dit : » Ma» Fous-Kan (*a*), je ſuis content de ton no» ble courage ; ſi tu continues comme tu as » commencé, ta fortune ſurpaſſera tes eſpé» rances. «

(*a*) Ma Fous-Kan, nouveau nom que Chaou lui donne, & qui ſignifie *Soldat victorieux*.

Ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit vu le Roi de Siam ſaiſir avec empreſſement les occaſions d'exercer des actes de ſévérité, ou d'accorder des récompenſes brillantes; c'étoit en rendant ainſi les honneurs le partage de la bravoure, & l'ignominie celui de la lâcheté, que, ſous ſes ordres, les Siamois étoient devenus ſi redoutables dans cette partie de l'Aſie. C'étoit par la même rigidité dans la diſcipline, que les Romains devinrent auſſi fameux. Le Conſul Piſon fit revêtir d'un habit déchiré le Général de ſa Cavalerie pour avoir eu la lâcheté de rendre ſes armes; & le condamna à finir la campagne pieds nuds dans le rang de ſimple Soldat. On puniſſoit de mort une troupe qui avoit fui devant l'ennemi; ou ſi le nombre des coupables étoit trop grand, on faiſoit expirer ſous les verges les Officiers, & l'on décimoit les ſimples Soldats. Dans de pareilles exécutions, le ſort injuſte pouvoit tomber ſur des malheureux; mais l'impoſſibilité de diſtinguer l'innocent d'avec le coupable étoit compenſé par l'utilité publique : cela eſt ſi prouvé que le relâchement ne s'intro-

duiſit & que les Légions ne s'abâtardirent que lorſque les conſidérations particulieres eurent ſuſpendues ces actes de juſtice & de ſévérité.

Chaou connoiſſoit mieux qu'un autre le prix du temps : c'étoit autant à la rapidité de l'exécution qu'à la ſageſſe de ſes projets, qu'il devoit partie de ſes grands ſuccès. Ainſi loin de perdre en réjouiſſances un temps précieux, & croyant, ſuivant la deviſe de Céſar (*a*), que rien n'étoit fait, tant qu'il reſtoit encore quelque choſe à faire, il ſortit de ce défilé célèbre avec toute ſon armée, & traverſant la plaine, il continua ſa route juſqu'au camp des ennemis & y paſſa la nuit. On avoit, ſuivant les ordres de ce Prince, mis à l'entour du camp pluſieurs gardes compoſées de Soldats tirés de chaque corps de l'armée pour en empêcher le pillage. Le partage s'en faiſoit toujours ſuivant l'état qu'il en donnoit lui-même, ayant égard, dans cette ſorte de diſtribution, au

(a) *Nil actum credens dum quid ſupereſſet agendum.*
Pharſales de Lucain.

mérite & aux actions de tout ce qui avoit combattu : les Soldats de garde fournis de chaque corps étoient les dépoſitaires du lot qui avoit été adjugé à leur régiment, & dans les répartitions particulieres, on avoit encore égard au mérite & aux actions des membres de chaque troupe ; ce qui étoit d'autant plus facile, qu'à l'exemple du vainqueur de Pharſale, Chaou avoit établi que toutes les fois que l'on ſeroit aux priſes avec l'ennemi, il y eut ſur les derrieres un Officier d'une probité reconnue pour examiner les événemens, & lui rendre un compte impartial des traits de bravoure & de conduite qui méritoient des récompenſes.

Avec de pareils Argus le lâche ne pouvoit échapper à la punition, ni le fanfaron s'arroger les faits d'un brave homme trop modeſte ſouvent pour ſe vanter lui-même. La certitude du partage du butin empêchoit le Soldat de quitter le poſte d'honneur pour aller au pillage, & celui qui avoit bien combattu n'avoit pas le chagrin de voir le fruit de ſa valeur devenir le butin d'un poltron, d'un miſérable Eſclave, ou d'un Vivandier à

la ſuite de l'armée. Les corps chargés de pourſuivre l'ennemi le faiſoient même avec un redoublement d'ardeur, parce qu'en s'éloignant du butin pour continuer l'action, ils étoient aſſurés d'y avoir encore meilleure part lorſqu'on en feroit la diſtribution.

Dès l'inſtant que Holkan, après avoir pris les ennemis en queue dans le défilé où ils s'étoient engagés, vit l'affaire décidée, il avoit, ſuivant les ordres du Roi, fait pluſieurs détachemens pour pourſuivre le peu de troupes qui étoient reſtées à la garde de leur camp. Ces détachemens avoient pouſſé juſqu'à la Ville de Haltan, qui en étoit éloignée de près de dix lieues; enſorte qu'elle ſe trouva bloquée lorſque le Roi de Siam, le lendemain de la bataille, y arriva avec toute ſon armée. Il envoya dans le moment ſommer le Gouverneur de ſe rendre, & chercha à l'intimider par les menaces les plus terribles, ou à le ſéduire par les offres les plus brillantes; mais cet Officier, fidele à ſon devoir, répondit qu'il n'étoit dans la Place que pour la défendre aux dépens de ſa vie, & qu'il auroit autant à rougir des préſens

des ennemis qu'il ſeroit glorieux de leurs dépouilles.

Chaou n'eut pas plutôt appris cette réponſe, que ſçachant qu'il y avoit peu de troupes dans la Place, & ne voulant pas donner à la garniſon ni aux habitans le temps de ſe retrancher, il ordonna l'eſcalade en pluſieurs endroits de l'enceinte ; mais ſes troupes furent repouſſées, parce que la profondeur des foſſés d'une partie de l'enceinte, en s'oppoſant à une attaque environnante, avoit permis à la garniſon de réunir toutes ſes forces pour la défenſe d'un petit nombre de fronts, & que le Gouverneur dans le moment le plus vif de l'attaque, voyant ſes gens prêts à foiblir, fit ſortir ſix cens hommes par une poterne qui tomberent en flanc ſur les aſſaillans, & par ce choc imprévu les mirent en déroute.

Le Roi de Siam, par la reconnoiſſance de la Place & par l'épreuve qu'il venoit de faire de la fermeté de la garniſon, ſentant l'inutilité d'une ſeconde attaque bruſquée, donna ſes ordres pour un ſiége dans les formes : il étoit préſent à tout, & ſembloit ſe multi-

plier pour animer les troupes aux travaux & dans les aſſauts. Cette Place courut un grand danger par l'imprudence des aſſiégés ; le haſard faillit de la mettre entre les mains de Chaou, & un autre haſard la préſerva de ſa ruine totale.

Parmi des Siamois qui étoient ſortis un jour du camp pour aller au bois faire des faſcines & des gabions pour la tranchée, il ſe trouvoit un Kémois ; ce Montagnard, habitué à vivre de la chaſſe, s'étoit écarté de la troupe : ayant apperçu un nid d'Aigles ſur le haut d'un rocher, il y grimpe, mais à ſon abord tout s'envole ; il ſuit de l'œil la proie qui lui eſt échappée, & voit l'Aigle & ſes Aiglons ſe repoſer ſur les rochers qui ſervoient d'enceinte à la Ville d'Haltan, à l'oppoſite des attaques. Il reſte quelque temps à les conſidérer, & voyant les petits voltiger tranquillement çà & là, il conjecture que cette partie des fortifications étoit ſolitaire. Comme elle n'étoit pas plus eſcarpée que l'endroit où il ſe trouvoit, il prit ſon parti dans le moment, & aſſuré d'obtenir de Chaou une récompenſe brillante, il ſe gliſſe de ro-

chers en rochers juſqu'au précipice qui ſervoit de foſſé à ce côté de la Place ; & de-là ſe met à grimper celui qui lui ſervoit d'eſcarpe. Il prête l'oreille de temps en temps, & avec bien de la peine, s'attachant aux pointes du roc & aux branches des arbriſſeaux qui y croiſſoient, il arrive enfin au ſommet de la plate-forme, où il ne trouve ni gardes ni ſentinelles.

Les Cochinchinois, par une imprudence qui a été funeſte bien des fois, avoient négligé d'y mettre du monde, perſuadés que la nature ſeule rendoit cette partie inacceſſible à tous les efforts humains.

Le Kémois, après cette découverte, redeſcend, puis remonte une ſeconde fois pour mieux reconnoître & diſpoſer le terrein à l'entrepriſe qu'il méditoit. De-là, il retourne au camp, demande à parler au Roi, lui fait part de ce qui vient de lui arriver, & s'offre d'être le guide de la troupe qu'on détachera pour cette ſurpriſe.

Chaou, après avoir donné de grands éloges au Soldat & lui avoir fait beaucoup de careſſes, charge un Officier intelligent d'al-

ler ſur les lieux reconnoître ſi la choſe eſt poſſible. Dès qu'ils furent de retour, & que Chaou ne put plus douter de l'eſpoir du ſuccès ; il choiſit ſept cens hommes des plus alertes de l'armée avec quelques Trompettes, & les remit ſous les ordres du Kémois, qui, après s'être muni de quelques petites échelles de cordes, les conduiſit vers l'endroit où il avoit projetté d'eſcalader la Place. Toute cette petite troupe avoit la tête & les pieds nuds, pour avoir les yeux & les oreilles plus libres, & afin de mieux ſe cramponner entre les rochers ; & chacun d'eux, pour armes, avoit une épée & un piſtolet attaché ſur le dos, afin de n'en pas être embarraſſé.

Le Kémois marchant le premier attachoit les échelles de corde aux pointes du rocher, ou à des arbriſſeaux ; lorſque l'eſcarpement ne laiſſoit aucun moyen de grimper, il tendoit la main à ceux qui paroiſſoient effrayés : quand un endroit paroiſſoit plus périlleux que les autres, il en faiſoit l'eſſai, le montoit, & le redeſcendoit pluſieurs fois pour animer la troupe ; enfin, après beau-

coup de fatigues & d'efforts, il n'étoit plus qu'à deux ou trois toiſes du ſommet, lorſque le haſard, au défaut de la prudence, vint au ſecours des aſſiégés; & ce qui prouve encore mieux le caprice de la fortune, c'eſt qu'elle ſe ſervit des mains d'un poltron pour la défaite de tant de braves gens.

Un Soldat de la garniſon, plus ſoucieux de ſa conſervation que de ſon honneur, s'étoit écarté du front d'attaque, & pour n'avoir aucun témoin de ſa lâcheté, il avoit gagné en tapinois cette partie de l'enceinte aſſiſe ſur des rochers eſcarpés, & qui étoit preſque toujours ſolitaire. Au bruit ſourd que les Siamois ne pouvoient s'empêcher de faire en grimpant, la peur lui fait prêter l'oreille; il s'approche tout doucement, & apperçoit au-deſſous de lui cette file d'hommes ſe cramponnant des pieds & des mains. Des ennemis ſans défenſe excitent ſon courage, & pour en triompher il ſuffit à ce lâche de faire rouler des pierres ſur ces pauvres Siamois qui furent précipités dans le fond de l'abyſme, & périrent tous dans cette expédition digne d'une autre fin.

Cependant Chaou avoit fait redoubler le feu des batteries, & n'attendoit que le ſignal qu'on devoit lui donner avec un drapeau du haut du rocher, afin de faire marcher ſes troupes à l'eſcalade ; il ne doutoit pas du ſuccès de ſon attaque, lorſque la troupe qui grimpoit l'eſcarpement viendroit, au bruit des trompettes, prendre en flanc & à dos ceux qui combattroient contre lui ; mais à la nouvelle de ce déſaſtre il ſe déſiſta une ſeconde fois du deſſein de bruſquer la Place par un aſſaut, & dans l'affliction où il étoit : » J'ai, dit-il à » ſes Officiers, à me reprocher la perte de » ces braves gens, & voilà à quoi on s'ex» poſe à la guerre par trop de précipitation. » Je ne puis être juſtifié par l'exemple d'Ale» xandre le Grand qui ſe rendit ainſi maître » de Petra-Oxiana, ni par celui de Marius, » qui s'empara de la même façon du Châ» teau où Jugurtha avoit renfermé ſes tré» ſors. Leurs ſuccès n'auroient pas dû m'a» veugler, & je devois prévoir la poſſibilité » d'être découvert. Une avant-garde de qua» tre hommes auroit dû avoir reconnu le » haut de l'eſcarpement, avant que d'être

» ſuivi du reſte de la troupe ; & ſi j'avois pris » ces précautions, je n'aurois dans ce mo- » ment à regretter que ces quatre hommes. « Chaou ne chercha alors à ſe dédommager de cette perte, qu'en preſſant plus vivement la Place.

Pendant ce ſiége, il fit partir un détachement pour aller reprendre un Château, où, quelques jours avant la bataille, Bomikan avoit mis garniſon : c'étoit, de toutes les Fortereſſes que les Siamois avoient évacuées, la ſeule qui n'avoit pas été démantelée, parce que le Roi de Siam avoit jugé ſa poſition néceſſaire pour la sûreté de ſes convois dans la ſuite : mais avant que d'en retirer ſes troupes, il s'étoit ménagé les moyens d'y rentrer par ſurpriſe, & d'y faire périr tous les Cochinchinois, à qui ſeroit confié la défenſe de ce poſte important. Pour cet effet, les Mineurs du corps d'élite deſtinés aux opérations ſecrettes, avoient, avec le plus grand myſtère, travaillés à une galerie ſouterraine, qui, de la campagne, aboutiſſoit dans l'intérieur de la Place. L'entrée & la ſortie, recouvertes de trappes chargées de terre, n'étoient connues

que de ceux qui avoient eu la conduite de cet ouvrage. Ce fut par cette galerie que le détachement Siamois, arrivé de nuit, pénétra dans la Place. La garniſon, malgré la vigilance des gardes qui étoient aux portes & ſur les remparts, fut égorgée avec l'affreuſe incertitude de ſçavoir ſi c'étoit le Ciel ou l'Enfer qui s'étoient armés pour l'exterminer.

La Renommée, cette prompte meſſagere des déſaſtres, apporta bien vîte l'accablante nouvelle de la perte de la bataille & celle du ſiége d'Haltan à Kéhue (*a*), Capitale de la Cochinchine, & la réſidence ordinaire de la Cour des Chouas. Il eſt aiſé de juger de la conſternation où elle mit Chenga. Son amour pour ſon Peuple lui peignoit, avec les traits de l'attendriſſement le plus douloureux, le Vainqueur impitoyable mettant tout à feu & à ſang : ſes Sujets, par un juſte retour de tendreſſe, ſembloient oublier tous les maux dont ils étoient menacés, pour ne

(*a*) Kéhue eſt au Nord du Royaume de Cochinchine dans la Province de Schanoë, limitrophe de Tonquin : cette Ville eſt peu éloignée du Golfe de ce nom.

s'occuper que des dangers d'un jeune Roi, dont le ſouvenir des vertus du pere rendoit la perſonne encore plus chere.

Les amis de Bomikan, au milieu de ce déſaſtre général, oſerent encore prendre ſa défenſe, en attribuant la perte de la bataille au manque de valeur des Soldats : » Que » vous êtes cruels, leur répondit ce Prince ! » vous augmentez ma douleur en voulant, » pour la juſtification d'un ſeul, me faire » connoître cent mille coupables. Laiſſez-» moi la triſte conſolation de croire que » tous ont combattu généreuſement ! Ne » ſeroit-il pas affreux d'attaquer la mémoire » de ceux qui, les armes à la main, ont verſé » juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour » la patrie ? «

On ne ſentit dans toute ſon étendue la perte qu'on venoit de faire, que lorſqu'on chercha les moyens d'en arrêter les ſuites. Preſque tous les Soldats & les Officiers qui avoient acquis de l'expérience, ſous le dernier regne, avoient péri dans le combat ; tout le train d'artillerie avoit été pris. La Place de Haltan étoit dans ce moment la

ſeule reſſource de l'Etat : ſans ce boulevard l'armée victorieuſe, comme un torrent, eût déja été aux portes de la Capitale ; mais, qu'eſpérer d'une Place dont on avoit preſque laiſſé tomber en ruine les fortifications, & où tous les moyens de défenſe étoient en petit nombre ?

On expédia de tous côtés des ordres pour raſſembler des troupes : on n'eut pas beſoin de preſſer ce qui reſtoit de vieux Militaires ; la criſe de l'Etat les rangea bien vîte ſous les drapeaux. On vit des vieillards courbés ſous le poids des années & le nombre des campagnes, endoſſer de nouveau le harnois : il y avoit dans cette armée de nouvelles levées beaucoup de bras, beaucoup de zèle ; mais c'étoit une bien foible reſſource contre un ennemi aguerri, diſcipliné, & dont le courage étoit encore enflé par la victoire & par le génie ſublime du Roi qui en dirigeoit les opérations.

Sous le regne précédent, on avoit vu la Cour de Cochinchine l'aſyle des Rois, l'arbitre des Etats, & la protectrice du droit des Nations de l'Aſie : tant de ſervices rendus paroiſſoient

paroiſſoient oubliés, & parmi les Potentats qui devoient le maintien & l'accroiſſement de leur puiſſance aux armes victorieuſes du pere de Chenga, il n'y en avoit pas un ſeul qui ſe remuât pour la conſervation & la défenſe de leurs généreux Protecteurs. C'étoit encore une ſuite de la négligence qu'on avoit eue de ne pas entretenir une correſpondance d'amitié, ni de maintenir la bonne intelligence avec les anciens Alliés de cette Couronne. Ainſi, par cette léthargie impardonnable, on ſe trouva privé des reſſources qu'une ſage politique, ſans ceſſe attentive à ce qui ſe paſſe, peut ſe ménager, afin de s'oppoſer à temps aux entrepriſes qui naiſſent de l'ambition ou de la jalouſie des Etats du même continent.

Chenga, qui ſembloit ne devoir être éclairé que par des malheurs, faiſoit dans ce moment les réflexions les plus triſtes ſur l'abus qu'on avoit fait de ſa confiance ; mais la poſition critique où il ſe trouvoit lui faiſant ſentir que ce n'étoit la ſaiſon ni des reproches, ni des regrets, il prit la courageuſe réſolution de mourir ou de vaincre à la tête

de ſon armée pour la défenſe de ſes Peuples & l'honneur de ſa Couronne. Comme cette réſolution ne venoit pas de ce déſeſpoir aveugle qui affronte ſans réflexion les dangers, mais qu'elle étoit puiſée dans l'élévation de ſon ame & dans la crainte de voir ſes Sujets devenir les Eſclaves d'un Prince inhumain, avant de remettre le ſort de ſon Royaume & de ſa perſonne à l'incertitude d'une action générale, il réſolut (dût-il lui en coûter le ſacrifice de quelques Places) de tout tenter pour fléchir le Vainqueur & en obtenir la paix.

Ainſi il fit partir une Ambaſſade compoſée de ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume : on y joignit des perſonnes d'une expérience conſommée & d'un génie adroit & inſinuant, avec les préſens les plus riches qu'on put raſſembler, pour être diſtribués à tous ceux qui avoient quelque aſcendant ſur le Roi de Siam, & ſe faire des créatures juſques dans ſon Conſeil ſecret ; mais comme ces démarches ſatisfaiſoient plutôt le cœur de Chenga, qu'elles ne calmoient ſon eſprit, il quitta ſa Capitale le même jour.

qu'il eut donné les inſtructions à ſes Ambaſſadeurs, & fut ſe mettre à la tête des troupes qui avoient le rendez-vous général à dix lieues tout au plus des ennemis, derriere une rivière dont il s'étoit propoſé, de l'avis de ce qu'il y avoit de plus habile parmi ſes Généraux, de défendre le paſſage : c'étoit la derniere barrière qu'on pouvoit oppoſer à l'ennemi après la priſe de la Ville d'Haltan. Il ſembloit que la grandeur du danger ſervoit d'aiguillon au Roi de Cochinchine, & que ſon intrépidité croiſſoit en proportion de la ſituation critique de ſes affaires : en arrivant à l'armée, ce Prince religieux fit de pompeux ſacrifices au grand Tien pour ſe le rendre propice dans une guerre où la juſtice étoit toute de ſon côté. Intimément perſuadé que ceux qui craignent le plus les Dieux doivent avoir le moins peur de l'ennemi, il chercha à faire paſſer dans le cœur de ſes Soldats les ſentimens de Religion dont il étoit lui-même pénétré.

Quoique l'éducation militaire de Chenga eut été totalement négligée, & que par les plaiſirs on eut cherché à amollir ſon cœur

dans le criminel deſſein de lui donner du dégoût pour tout ce qui doit faire l'occupation d'un grand Roi; cependant il démontra d'une façon ſenſible que le génie naturel eſt le premier de tous les maîtres. On admiroit en lui beaucoup d'activité, la juſteſſe du coup-d'œil & la ſageſſe des diſpoſitions. Il avoit cette grandeur d'ame que la nature ſemble avoir formée pour commander aux hommes. Il parcourut le cours de la riviere: il fit rompre les gués, mit par tout à profit les avantages du terrein, & employa les reſſources de l'art pour fortifier les parties les plus acceſſibles. On voyoit dans la répartition de ſon armée cette ſage économie pour que tout ſe ſoutînt & ſe communiquât.

Ce Prince, qui ſe défioit de ſon peu d'expérience, conſultoit les vieux Officiers; mais ayant éprouvé, à ſes dépens, que dans le Conſeil des Rois on trouve les deux principes de Zoroaſtre, le bon & le mauvais; il ne déféroit aux avis qu'après la diſcuſſion des motifs & le parallele des ſentimens oppoſés: ce n'étoit jamais en heurtant de front les paſſions, ni en ſe ſervant de ſon autorité;

mais c'étoit par la ſupériorité de ſon jugement & par la douce perſuaſion qu'il ramenoit à ſon opinion: on en vit des preuves ſenſibles dans la diſpoſition des troupes pour la défenſe de cette riviere dont le cours étoit d'environ quinze lieues.

Quelques Officiers propoſerent d'aſſembler des troupes en-deçà de la riviere, parce qu'en ſe poſtant ſur le flanc des ennemis, s'ils tentoient de la paſſer, on les tiendroit en échec par cette poſition, dans la crainte où il ſeroit d'être attaqué en flanc ou à moitié paſſage, avec toutes les forces réunies: quoique ce ſoit le parti qu'ayent pris quelquefois de grands Généraux en pareilles conjonctures, il fut cependant jugé trop haſardeux avec des troupes de nouvelles levées qui euſſent exigé un Chef de la premiere volée pour être à l'affut des momens favorables d'entreprendre ſur l'ennemi ſans lui donner jamais aucune priſe.

Chenga, pour ne faire paroître aucune défiance des talens des Officiers ſupérieurs de ſon armée, demanda ſi l'on ne trouvoit pas plus de sûreté à ſe poſter derriere cette

rivière, d'autant qu'elle prenoit ſa ſource dans des montagnes inacceſſibles, & que de-là, juſqu'à ſon embouchure, elle étoit preſque par-tout profonde & d'une grande largeur, & que le terrein du côté de la Cochinchine étant beaucoup plus élevé formoit des amphithéâtres naturels, qui commandoient toute la rive oppoſée. Cet avis, qui étoit le plus ſage, ayant eu la préférence, on examina pluſieurs projets de défenſive; le plus grand nombre opinoit à diſtribuer les troupes tout le long de la riviere.

Chenga montra encore ici le danger d'étendre l'armée, parce qu'elle ſeroit ainſi foible dans tous ſes points, & hors d'état de repouſſer l'ennemi, ſi, à la faveur de la nuit, Chaou auſſi fin, auſſi habile & auſſi ruſé qu'Annibal au paſſage du Rhône, qu'Alexandre à celui du Granique, & que Céſar à celui de la Segre, parvenoit, par de fauſſes démonſtrations, à jetter un pont, ou à ſurprendre un paſſage. Il demanda ſi l'on ne trouvoit pas plus expédient de former trois corps de toutes les troupes, dont l'un ſeroit au centre & les deux autres vers les extrémités du

terrein qu'on avoit à défendre, & de ne tenir dans les parties intermédiaires que de petits détachemens commandés par des Officiers alertes & intelligens, pour éclairer par leurs patrouilles ou par leurs eſpions les démarches de l'ennemi. Il propoſa d'avoir pendant la nuit de petites nacelles qui, de quart-d'heure en quart-d'heure, deſcendroient la riviere en côtoyant la rive du côté de l'ennemi, tant pour recevoir les nouvelles des eſpions répandus dans la campagne, que pour veiller à ce qu'à la faveur de l'obſcurité il ne jettât nulle-part un pont ſans qu'on en fut averti. Il fit ſentir la néceſſité d'enlever tous les batteaux, d'applanir & d'abattre en avant tout ce qui pouvoit ſervir d'épaulement à l'ennemi, maſquer ſes manœuvres, ou le garantir des batteries & du feu des redoutes & retranchemens qu'on établiroit vis-à-vis les gués dans les Iſles formées par le courant de l'eau, ou autres endroits où le circuit de la riviere formoient des flancs naturels qui favoriſeroient le paſſage. Il ajouta qu'il falloit parſemer les accès & le fond des gués de chicanes, en plantant des piquets

dans le lit de la riviere, en y jettant des arbres attachés avec des chaînes, des madriers armés de pointes de fer, qui ſont encore plus redoutables que de ſimples chauſſes-trappes qu'on détourne facilement ou qu'on rend inutiles en les recouvrant de faſcines ou de ſacs à terre. Il demanda encore ſi l'on ne pouvoit cacher des batteries flottantes derriere les petites Iſles formées au milieu de la riviere, pour les faire paroître inopinément lorſque l'ennemi entreroit dans l'eau ou qu'il voudroit établir ſon pont. Il inſiſta ſurtout pour qu'on tînt un gros détachement vis-à-vis le confluent d'un gros ruiſſeau, où les Siamois pouvoient préparer un pont & le faire deſcendre à l'improviſte. Enſuite il dit qu'il lui paroiſſoit convenable d'ouvrir des communications ſpacieuſes, & de régler les ſignaux de nuit & de jour, afin que les corps les plus éloignés puſſent ſe porter avec célérité à la défenſe des parties attaquées, & tomber dans le moment ſur tout ce qui auroit paſſé, ſans donner le temps à l'ennemi de s'y renforcer ou d'y élever des retranchemens.

Ce projet eut le ſuffrage général, mais ce Prince interrompit les éloges qu'on lui donnoit en diſant : » Meſſieurs, j'ai d'autres » inquiétudes à vous communiquer. Si mal- » gré les précautions que nous prenons con- » tre la ſurpriſe ou contre l'attaque, le Roi » de Siam d'une façon ou d'autre venoit à » triompher de nos premieres diſpoſitions, » comment dans ce malheur ſe flatter d'aſſu- » rer la retraite des troupes, ſi nous ne cher- » chons pas des poſitions en arriere pour y » attendre l'ennemi avec avantage, je crois » que ce n'eſt que par le concours de l'art » & de la nature que nous pourrons contre- » balancer la ſupériorité de nombre, de diſci- » pline & de confiance, que notre derniere » défaite a donnée aux Siamois ? «

Ce qu'on vit faire à Chenga dans ce début militaire étoit le préſage de ſa gloire future. On preſſentoit aiſément les progrès rapides qu'il feroit dans les parties ſublimes de la guerre, lorſqu'avec ce rare aſſemblage de qualités morales, ſon génie naturel ſeroit éclairé du flambeau de la théorie & de l'expérience.

Comme la derniere bataille avoit mis tout le Royaume en deuil, & qu'il n'y avoit pas un ſeul Cochinchinois dans cette nouvelle armée qui ne pleurât un pere, ou un fils, ou un frere, la préſence d'un Prince ſi accompli, en les rempliſſant de l'eſpoir de la vengeance, ſembloit encore ajouter à leurs regrets. » Quel funeſte conſeil, ſe diſoit-on, d'avoir » détourné notre Maître du généreux deſſein » qu'il avoit de marcher à la tête de ſes ar- » mées! Hélas! ſi l'on ne s'y fût oppoſé, » nous ſerions triomphans de nos ennemis, » & l'Etat ne ſeroit pas à deux doigts de ſa » perte. «

Le Roi lui-même, quoique livré dans le fond de l'ame aux inquiétudes les plus vives, les cachoit ſous un air ſerein, & cherchoit, par cette tranquillité apparente, à inſpirer de la confiance à ſes troupes. Comme de l'autre côté du fleuve, les Cochinchinois avoient autant d'eſpions que d'habitans, ils étoient exactement informés de tous les détachemens des Siamois. Ainſi on réuſſiſſoit à leur dreſſer des embuſcades, & on les écornoit quelquefois en tombant deſſus à l'improviſte

avec ſupériorité de force, ou à la faveur de la nuit. Ces ſuccès répétés, quoique peu déciſifs, diſſipoient peu à peu les triſtes impreſſions de la derniere défaite. Le ſpectacle du butin & des priſonniers, à qui on faiſoit paſſer la riviere pour les mettre en ſûreté, faiſoit ſuccéder l'ardeur au découragement & l'eſpoir à la crainte; on avoit là politique, pour aguerrir les troupes, de les mettre par détachement le plus ſouvent qu'il étoit poſſible, aux priſes avec l'ennemi. Par ce moyen, on habituoit les Soldats de nouvelles levées à faire face & tenir ferme dans l'occaſion; ils voyoient dans ces petits combats de détail, que les fuyards étoient pris ou tués, & que les braves étoient le plus en ſûreté; enfin, ils ſe convainquoient que les armes ſont les ſources de la gloire & de la fortune.

Le Roi donnoit lui-même les inſtructions aux Officiers qui alloient en parti. Ce jeune Prince étonnoit par la maturité de ſon eſprit & faiſoit oublier le petit nombre de ſes années. » Avant de vous engager, leur diſoit-il, » dans cette glorieuſe carriere de fatigue, » conſultez vos propres forces : êtes-vous

» aſſez robuſtes pour ſupporter le chaud, le
» froid, la faim & la ſoif; avez-vous réflé-
» chi que vous aurez à gravir les montagnes,
» des bois épais à pénétrer, des rivieres à
» paſſer à la nage; ſçachez que pour votre
» sûreté, vous ſerez obligé, comme le Lion,
» à dormir les yeux ouverts, & comme le
» Chameau à faire de longues traites ſans
» manger; avez-vous dans le génie aſſez de
» reſſource pour tendre des piéges à l'enne-
» mi, aſſez de fineſſe pour l'y attirer, aſſez de
» patience pour l'y attendre, & aſſez de cou-
» rage pour l'y combattre. Il faut que vous
» mettiez tout votre eſpoir & toute votre
» gloire dans le ſtratagême, que vous évi-
» tiez d'engager une affaire à nombre égal;
» mais ſi vous y êtes réduit, il faut alors don-
» ner tête baiſſée au milieu de l'ennemi, la
» hardieſſe du premier choc décide preſque
» toujours du ſuccès; une attaque eſt tou-
» jours plus sûre qu'une retraite: puiſſiez-
» vous ne jamais perdre le ſouvenir de cette
» maxime de Xénophon; ce Grec fameux
» par ſes écrits & par la retraite qu'il fit à la
» tête de dix mille hommes à travers les vaſtes

» Etats d'Artaxerxès, disoit qu'il aimoit mieux
» donner sur l'ennemi avec moitié moins de
» monde, que de faire retraite avec une fois
» plus de troupes : on peut en croire un tel
» Maître, qui ne parle que d'après l'expérien-
» ce heureuse qu'il en avoit faite pendant
» une route des plus longues (*a*), où il
» eut toujours sur les bras, en tête & en
» queue, des corps nombreux de Perses qui
» cherchoient à le combattre, à lui couper
» les vivres & à le détruire. Si l'ennemi céde
» à votre courage & à l'impétuosité de vo-
» tre choc, modérez-vous dans la poursuite,
» craignez de vous engager dans des pays
» inconnus, ayez des avant-gardes en éche-
» lons en avant & sur les flancs de votre
» marche, & du terrein où vous séjournerez
» tant pour éventer toutes les embuscades,
» qu'afin de vous mettre à l'abri de toute

(*a*) Xénophon, dans l'Histoire qu'il a donnée lui-même de cette guerre de Cyrus le Jeune, dit que les Grecs camperent deux cens quinze fois, & qu'en quinze mois, ils firent onze cens cinquante parasangues, ou bien trente-quatre mille deux cens cinquante-cinq stades, en y comprenant l'allée & le retour.

» ſurpriſe ; ce ſont là des précautions dont » on ne peut tirer la moindre vanité, puiſ- » que l'inſtinct même les indique aux Oies » ſauvages pour ſe garantir des embuches » des Chaſſeurs. Jamais elles ne parcourent » les airs ſans une avant-garde ; jamais » elles ne s'arrêtent de jour ſur un pâtu- » rage, qu'après avoir bien reconnu le ter- » rein, & poſé des ſentinelles ſur toutes les » avenues.

» La nuit, pour leur sûreté, elles ſe reti- » rent dans des marais ou dans des étangs » inabordables aux hommes & aux animaux » carnaſſiers dont elles ſe défient. Ainſi un » Officier qui ſe laiſſe ſurprendre eſt au-deſ- » ſous de ces volatiles, ſymboles de la bêti- » ſe : mais il eſt encore d'autres manœuvres » qui exigent de l'intelligence, & il faut des » attentions plus recherchées pour aſſurer » une retraite ; car l'eſſentiel n'eſt pas d'aller » à la guerre, mais d'en revenir : ainſi redou- » blez d'activité pour ces momens critiques.

» Si vous êtes obligé de faire retraite par le » même pays, ne craignez ni la fatigue, ni la » longueur ni l'embarras des chemins, pour

» éviter un ennemi ſupérieur contre lequel
» il y auroit témérité d'engager une action ; il
» eſt toujours plus aiſé de gravir des lieux
» eſcarpés, que de traverſer une plaine cou-
» verte d'ennemis. En allant en avant, re-
» connoiſſez bien le terrein que vous par-
» courez, afin qu'au retour vous puiſſiez pro-
» fiter de tous les avantages naturels, pour
» vous y repoſer en sûreté, y engager une
» action ſans vous compromettre, ou vous
» dérober à la pourſuite.

» Si vous reprenez une autre route, il faut
» pour vous mettre à l'abri des bévues, ou
» de la perfidie des guides, que vous ſça-
» chiez vous orienter la nuit comme le jour :
» prenez garde ſi le but de votre voyage eſt
» au Couchant, au Levant, au Midi ou au
» Nord, & pour ne pas vous égarer, con-
» ſultez le Soleil, & liſez dans les Aſtres ; ce
» ſont des guides incorruptibles qui vous
» déſigneront la direction de votre marche :
» mais ce que j'ai de plus important à vous
» recommander, c'eſt d'empêcher le pillage
» & la dévaſtation de la campagne, autre-
» ment les habitans feront des eſpions redou-

» tables ſans ceſſe à l'affut de vous livrer à
» l'ennemi ; ils cacheront leurs denrées, ou
» les brûleront, plutôt que de les voir entre
» les mains de raviſſeurs injuſtes & barbares.

» Avez-vous une vaſte plaine à traverſer,
» mettez à l'arriere-garde les troupes d'élite,
» afin de mieux ſoutenir l'effort de l'ennemi.
» Rangez votre Infanterie dans une diſpoſi-
» tion à réſiſter à une attaque environnante,
» & faites enſorte d'être en tous temps dans
» un état de défenſive vigoureuſe, ſans être
» obligé de ſuſpendre la marche un inſ-
» tant : mettez votre Cavalerie ſur les aîles,
» faites-lui faire l'avant & l'arriere-garde dans
» la plaine ; que l'Infanterie ſoit chargée de
» cette commiſſion s'il y a des défilés, des
» bois, ou des marais à paſſer. Ces deux diffé-
» rentes eſpèces de troupes ſe doivent pro-
» téger réciproquement ; & elles le feront
» avec bien plus de ſuccès, ſi leurs manœu-
» vres ſont finement dérobées à l'ennemi ; car
» entre les maximes de la guerre, la mieux
» démontrée par l'expérience, c'eſt que tout
» ce qui paroît inopinément doit produire le
» plus grand effet, & que l'un des deux partis
» eſt

» eſt à demi vaincu, lorſqu'il a l'imagination
» frappée tout-à-coup par des apparitions
» qu'il n'a pas prévues. Dans ces criſes de
» terreur panique, l'eſprit eſt tellement aveu-
» glé qu'on a vu quelquefois des lâches ſe
» donner la mort, pour ne pas tomber ſous
» le fer de l'ennemi, bien que le pis-aller
» eût été de perdre la vie : il y a peu de
» mérite & de peine à conduire de braves
» gens; ils vont d'eux-mêmes au combat,
» & ſans s'informer des forces de l'ennemi,
» ils ne demandent qu'à voler aux dangers;
» mais le grand art eſt de faire de grandes
» choſes avec de petits moyens, comme de
» ſuppléer à la lâcheté & à l'inexpérience
» des troupes par les diſpoſitions & par les
» ruſes.

» Avez-vous des raiſons de vous défier de
» vos Soldats ? craignez-vous que le combat
» ne tourne en une défaite malheureuſe, ou
» la retraite en une déroute honteuſe ? tâchez,
» pour éviter ces cataſtrophes, d'en impoſer à
» l'ennemi; il faut faire montre de vos trou-
» pes, les étendre, étaler beaucoup de dra-
» peaux, afin de l'empêcher de vous atta-

» quer, dans l'idée où vous l'aurez mis que
» vous lui êtes ſupérieur; au contraire, cachez
» une partie de vos forces pour l'engager au
» combat s'il eſt plus foible que vous. Y a-
» t-il de la témérité à en venir aux mains, &
» la prudence fait-elle une loi de ſe retiter,
» il convient alors de parſemer le terrein, que
» vous avez à parcourir, de chicanes, de
» piéges & d'embuſcades. Un bois, un taillis,
» un ruiſſeau, une gorge, un chemin creux,
» une ferme, un jardin, ſuffiſent quelquefois
» pour arrêter la pourſuite du Vainqueur le
» plus audacieux.

» Si la réſiſtance d'un petit nombre peut
» donner au gros le moyen d'échapper,
» il eſt alors de la ſageſſe de riſquer quelques
» parties pour ſauver le tout, & d'abandon-
» ner, ſans héſiter, les équipages qui ren-
» droient la marche trop peſante: on amuſe
» ainſi l'ennemi par l'appas du butin. Et en-
» core on comble les puits; on enleve les vi-
» vres, les fourrages, & afin que l'ennemi
» ait à lutter contre tous les élémens, on
» rompt les ponts; on barre les chemins par
» des abbatis & par des bûchers. On l'induit

» en erreur, on ſuſpend ſa marche en lui en-
» voyant des Trompettes, pour lui deman-
» der une entrevue, ou en faiſant tomber en-
» tre ſes mains un Courier porteur de fauſſes
» nouvelles. On fait ſemblant de ſe retran-
» cher, ou de ſe diſpoſer à combattre, &
» lorſqu'on le voit occupé à faire des diſpo-
» ſitions, l'on échappe à tirer d'aîle à la
» faveur de la nuit, d'un brouillard ou d'un
» pays couvert; l'on ſe jette dans un chemin,
» & par un crochet l'on change la direction
» de la route qu'on avoit paru prendre.

» Craignez-vous que vos Soldats dans
» une retraite ne ſe débandent tout-à-coup;
» faites courir des bruits ſuppoſés; perſuadez-
» leur que l'ennemi par un détour a changé
» de poſition, & qu'au lieu de s'en éloi-
» gner, on marche à ſa rencontre: par
» cette ruſe, vous ſerez à l'abri de toutes
» fuites honteuſes, & votre avant-garde ne
» précipitera plus le pas dans la vaine crain-
» te d'un danger dont, en s'éloignant, elle
» croira ſe rapprocher; c'eſt ainſi que vous
» tirerez avantage d'une frayeur par une
» frayeur d'un plus haut degré. « Voilà com-

me Chenga en Tacticien & en Philoſophe inſtruiſoit ſes Officiers.

Parmi les Cochinchinois qui alloient en détachemens, Aſtof étoit le plus actif & le plus brave : cet Officier, animé du déſir de réparer un temps que l'amour avoit enlevé à ſa gloire, recherchoit toutes les occaſions de ſe diſtinguer ; il n'étoit que depuis deux mois à l'armée, mais par ſes actions il s'étoit déja acquis l'eſtime générale, & le Roi inſtruit de ſa valeur, lui avoit pluſieurs fois donné des éloges publiques, qui étoient un nouvel aiguillon pour un cœur auſſi généreux.

Chenga le voyant à la tête du détachement qui étoit prêt à marcher à l'ennemi : » J'augure bien, lui dit-il, de cette expédi- » tion, puiſque vous en êtes. Votre exem- » ple ſervira de ralliement, & la victoire » ſera le prix de la valeur que vous commu- » niquerez à tout ce qui combattra à vos » côtés. «

» Mais vous, jeune homme, continua Chenga, en jettant les yeux ſur un Cochinchinois qui paroiſſoit avoir quatorze à quinze

ans tout au plus, & dont les traits tendres & délicats inſpiroient un intérêt vif qui ne faiſoit que s'accroître par la douceur & par les graces qui régnoient dans ſon maintien ; » qu'allez-vous faire en parti : j'admire votre » zèle, mais n'êtes-vous pas trop jeune pour » ſoutenir de pareilles fatigues. « » Ah ! Sire, interrompit le Volontaire avec vivacité, » les fatigues ſont des plaiſirs lorſqu'on ſert » un Roi auſſi digne de nos hommages. « Chenga attendri de voir tant d'élévation dans un âge où le ſentiment eſt à peine développé, lui tendit la main ; & le recommanda à Aſtof. » Veillez, lui dit-il, à la » conſervation de cet aimable Enfant ; je » ſens que je ne puis le mettre en meilleures » mains, pour modérer l'ardeur qui brille » dans ſes yeux, & que ce n'eſt pas ſur vos » traces qu'il peut apprendre à ſe ſouſtraire » aux haſards de la guerre. «

Sur ces entrefaites, le détachement partit. Le Roi, en voyant le jeune homme s'éloigner, avoit des regrets de ne l'avoir pas retenu ; il ne ſe ſoulagea que par les vœux qu'il fit pour que la fatigue ou le fer de l'en-

nemi, ne moiſſonnaſſent pas dans ſon printemps une fleur d'une ſi belle eſpérance. Il étoit inutile de recommander ce jeune Volontaire à l'autre Cochinchinois : il ſentoit pour lui l'amitié la plus vive. Il s'étoit livré tout entier aux prévenances qu'il en avoit reçues depuis ſon arrivée à l'armée, & chaque jour reſſerroit les liens de cette douce ſympathie.

Aſtof n'avoit pas fait les deux premieres campagnes. Lorſque les Siamois entrerent en Cochinchine, il étoit prêt de ſe marier avec une jeune perſonne dont les talens & les graces l'emportoient encore ſur la beauté : on auroit dit que pour former une femme auſſi accomplie, la nature, la fortune & l'éducation avoient épuiſé leurs tréſors les plus précieux. Le plaiſir, à ſon aſpect, ſembloit voltiger dans tous les ſens : Mirza étoit la ſeule qui ignoroit qu'elle fût belle ; c'étoit ſans art que d'un ſourire & d'un regard, elle faiſoit naître la joie & la gaieté. En l'entendant chanter, ſes ſons vifs & touchans faiſoient douter s'il y avoit plus de charmes à la voir qu'à l'entendre. Lorſque ſous ces doigts délicats

un inſtrument venoit frapper l'oreille, cette douce harmonie étoit l'uniſſon de tous les cœurs. Dans une fête champêtre voyoit on l'herbe fleurie preſſée ſous ſes pieds, ſa danſe vive & légere traçoit à l'imagination autant de las d'amour : enfin l'ame, en ſe livrant à la volupté, confondoit ſans ceſſe les cauſes aimables de ſon raviſſement.

Comment Aſtof, qui la voyoit tous les jours, eût-il pu réſiſter à tant de charmes qui euſſent fondu les glaces du cœur le plus indifférent ? Il aimoit, il fut aimé ; une douce ſympathie avoit unit leurs ames avant que leurs bouches euſſent prononcé le nom d'amitié : ils s'étoient trouvés cent & cent fois dans une ſurpriſe délicieuſe de s'être l'un & l'autre prévenus dans leurs déſirs & leurs innocens plaiſirs. Un jour Aſtof, dans l'yvreſſe de ſes ſens, s'écria : » Ah ! Mirza, » ma chere Mirza, pourquoi m'enlevez-vous » le bonheur de vous prévenir. « » Aſtof, » mon cher Aſtof, répondit Mirza, emportée par un ſentiment qu'elle ſe diſſimuloit à elle-même, » ſi c'eſt un bonheur pour vous, » n'en eſt-ce pas un pour moi ? « Elle rougit

d'en avoir tant dit : ſon Amant tombe à ſes pieds ; il obtient & lui fait l'aveu d'une tendreſſe éternelle. Depuis ce fortuné moment leurs cœurs d'intelligence goûterent dans un épanchement mutuel ces délices que l'amour ne diſpenſe qu'aux ames tendres & délicates.

Mais comme il étoit impoſſible, dans un temps où les armées Siamoiſes menaçoient d'envahir le Royaume de Cochinchine, de concilier enſemble l'amour & la gloire, l'amour pourtant triompha, & l'heureux Aſtof payé du retour le plus tendre, attendit loin du tumulte des armes, que l'Hymen vint mettre le comble à ſa félicité. Les plaiſirs inexprimables que l'on goûte avec une femme adorable, dont le cœur eſt auſſi pur que l'eſprit eſt orné, & dont la vivacité eſt tempérée par une aimable douceur, ne faiſoient cependant point oublier à Aſtof ce qu'il devoit à ſon Roi.

Vingt fois il fut prêt à partir pour l'armée, mais un ſeul regard de Mirza ſe jouoit de ſa vertu & de ſes réſolutions ; les pleurs de ſa jeune épouſe, le déſeſpoir dont elle

étoit accablée, ſes tendres reproches portoient des aſſauts trop violens à un cœur auſſi ſenſible.

Livré aux vifs regrets de paſſer dans les plaiſirs un temps qu'il devoit à la défenſe de ſa patrie, retenu par la crainte délicate de faire le malheur d'une perſonne qui lui étoit attachée plus qu'à la vie, il paſſa dans l'inaction les deux premieres campagnes : honteux de lui-même, & fuyant tous les témoins de ſa foibleſſe, il vécut dans une eſpèce de ſolitude, de laquelle Mirza, ne voyant que lui dans l'Univers, étoit bien éloignée de le détourner. On peut dire qu'il eût été le plus fortuné des Humains, ſans le remords continuel qui le rongeoit. A la nouvelle de la grande défaite de Bomikan, ſon ame ne put plus ſe contenir au péril où étoit la Cochinchine : ce ſentiment étoit ſeul capable de conſpirer contre tous ceux qui l'enchaînoient auprès de la belle Mirza. Il en étoit épris plus que le premier jour. On n'eſt infidele qu'à la beauté dont l'impreſſion s'affoiblit par l'habitude : mais les reſſources de l'eſprit ſont inépuiſables ; il prête aux

charmes de la figure des graces, qui, loin de s'uſer, s'accroiſſent ſans ceſſe par l'eſtime & l'amitié. Voilà les plaiſirs délicieux auxquels le patriotiſme & l'honneur arracherent cet époux fortuné. » Puiſſe un tel ſacrifice, » ſe diſoit-il à lui-même, effacer la honte de » ma foibleſſe paſſée ! «

Son équipage étoit prêt depuis le commencement de la guerre ; il ne s'agiſſoit que de perſuader ſon épouſe ; mais déſeſpérant de faire entendre raiſon à une femme qui s'allarmoit de la ſeule idée du danger, ſçachant de plus par expérience combien il eſt difficile de réſiſter aux pleurs de ce qu'on adore, il partit ſecrettement, & lui écrivit tout ce que l'honneur, dans ces momens de douleur, peut employer pour ſervir d'excuſe à l'amour. Il avoit prié en partant ſes amis de tout employer pour calmer un déſeſpoir qu'il redoutoit plus que l'ennemi contre lequel il alloit combattre. Rien ne peut rendre l'état affreux où la nouvelle de ce départ inopiné mit la jeune épouſe d'Aſtof. Tout ce que lui dirent ſes amis ne fit qu'aigrir ſes douleurs & redoubler ſes pleurs. C'eſt preſ-

que toujours envenimer les plaies du cœur que d'entreprendre de les guérir : » Le cruel, s'écria-t-elle en jettant les yeux ſur la Lettre qu'on venoit de lui remettre, » oſe-t-il » me dire que l'honneur lui impoſe la loi » de ce départ affreux ? Eh ! quel eſt donc » cet honneur barbare, qui peut ſe glorifier » de me plonger le poignard dans le ſein ? » Les hommes n'ont-ils établi des préjugés » que pour le malheur de mon ſexe ? «

Cette infortunée, dans le délire de ce moment terrible, accabla ſon mari des noms d'ingrat, de perfide, d'inhumain ; mais enfin l'anéantiſſement ſuccédant à cette agitation violente, ne lui fit ſentir que plus vivement le chagrin dévorant de cette ſéparation : la douleur n'eſt jamais plus profonde que lorſqu'on la concentre dans le fond du cœur. Mirza congédia ſes amis avec un air de tranquillité, mais ce fut pour ſe livrer à toute l'amertume de ſa ſituation préſente ; ſon imagination, habile à la tourmenter, ne lui laiſſoit pas un inſtant de relâche : dans l'ombre de la nuit, l'image de ſon mari baigné dans ſon ſang, expirant ſous le fer des Siamois, ban-

niſſoit le ſommeil de ſes yeux ; l'affliction étoit ſon aliment : ſa maiſon, cet aſyle de plaiſirs & de délices, devint alors un ſéjour plein d'horreurs ; la ſombre triſteſſe avoit ſuccédé aux ris & aux jeux ; tout retentiſſoit de plaintes ameres qui n'étoient interrompues que par des torrens de larmes. Les jours filés par l'amour & par les plaiſirs ſont des inſtans qui s'envolent avec rapidité ; mais la douleur ſemble arrêter le temps dans ſa courſe, & prête la lenteur des années aux heures paſſées dans le déſeſpoir.

L'infortunée Mirza auroit enfin ſuccombé ſous le poids de tant de maux, ſans le deſſein qu'elle forma tout-à-coup de courir après ſon mari. » Pourquoi, ſe diſoit-elle à elle-» même, ne ſerois-je pas capable de la mê-» me réſolution que la Reine Hipſicratée ? » Elle aimoit moins Mithridate que je n'ai-» me Aſtof, & cependant elle endoſſa l'ar-» mure & le ſuivit à la guerre ; je ſens que » ma vie dépend de la ſienne. Oui, plutôt » que de périr ici de douleur, allons le » trouver. Ah ! cher Aſtof, il me ſera plus » facile de mourir auprès de toi que de ſup-

» porter les chagrins où me plonge ton » abſence. «

Dès qu'elle eut formé cette penſée, elle ſe ſentit ſoulagée ; l'eſpoir eſt le ſeul remede à la triſteſſe : c'eſt un préſent des Cieux qui a été accordé aux humains pour leur prêter des forces contre les revers attachés à la vie. Ses illuſions ont même des charmes pour les malheureux ; ſon preſtige faſcine les cœurs & les yeux, & ſuſpend les peines : Mirza en fit la douce épreuve ; mais, en réfléchiſſant aux moyens d'exécuter ſon deſſein, la crainte, qui eſt toujours à la ſuite de l'eſpérance, s'empara de ſon ame : cette crainte qui l'agitoit n'étoit pas celle des fatigues ni des dangers du voyage, ni des diſcours du Public ſur la démarche qu'elle alloit faire ; elle ne redoutoit que de déplaire à ſon époux ; elle trembloit qu'il ne la fit repartir dès qu'elle ſeroit arrivée : enfin, après y avoir bien réfléchi, ſentant qu'Aſtof ne conſentiroit jamais à la laiſſer dans un camp expoſé ſans ceſſe aux aſſauts des Siamois ; l'eſtimant trop auſſi pour oſer lui demander ou eſpérer qu'il revint ſur ſes pas jouir dans

la retraite d'un repos honteux, elle prit le parti de ſe traveſtir & d'aller avec cet objet chéri partager les périls de la guerre. Elle fit part de ſon deſſein à une Eſclave affidée qui fit de vains efforts pour la détourner de ce deſſein. » Je ne te demande pas conſeil, lui » dit ſa Maîtreſſe ; continue de dire à tous » ceux qui ſe préſenteront à la porte de mon » appartement que je veux être ſeule, ou » que je repoſe ; & comme ſi j'y étois réelle- » ment, fais chaque jour apprêter mon bain » & ſervir ma table : promene-toi ſouvent » dans mon palanquin à ma place, & qu'au- » cun de mes Eſclaves ne ſçache que je ſois » partie.

» Voici trois Lettres pour Aſtof : tu les fe- » ras partir à un jour de diſtance l'une de » l'autre. Quand je ſerai arrivée à l'armée, » je te ferai de jour à autre paſſer mes ordres » pour continuer cette correſpondance, & » perſuader mon époux que je ſuis toujours » ici ; il faut que tu ailles dans le moment » me retenir une voiture pour cette nuit. « On ſera peut-être ſurpris que dans un pays où le ſexe renfermé dans un ſerrail, obéit

à de vils Eſclaves, la jeune Mirza put donner des ordres auſſi abſolus; mais ſon époux, dont l'amour étoit fondé ſur l'eſtime, auroit cru outrager tant de vertus en les confiant à la vigilance des Eunuques.

Mirza, contre l'uſage établi dans l'Aſie, étoit ſouveraine dans ſa maiſon, & d'autant plus abſolue qu'on lui obéiſſoit plus par inclination que par crainte. Dès que tout fut endormi, elle ſortit par une porte dérobée, & gagna la voiture qui l'attendoit. Elle arriva le même jour, traveſtie en Volontaire Cochinchinois, à une Ville qui étoit à dix lieues de-là, & auſſi-tôt elle fit venir un Marchand Arménien qui lui fournit les Eſclaves & les équipages dont elle avoit beſoin pour la campagne. Comme elle s'étoit munie de beaucoup d'argent, elle fut bientôt en état de pourſuivre ſon voyage.

Elle ne trouva pas ſon mari en arrivant à l'armée; il étoit allé en détachement : on peut juger de l'impatience de Mirza. Lorſqu'on eſt au moment de voir un objet vivement déſiré, l'ame s'agite, & ſes tranſports ajoutent à la meſure du temps. Auſſi les deux

jours qui s'écoulerent juſqu'au retour d'Aſtof parurent deux ſiécles à cette épouſe allarmée; enfin il revint couvert de gloire & des dépouilles des Siamois.

Roliekan (c'eſt le nom qu'avoit pris la jeune Mirza) auroit été le joindre en arrivant; mais comme on ne pouvoit paſſer la riviere qu'avec un ordre exprès du Roi, elle ne put ſuivre les mouvemens de ſon cœur. L'équipage brillant qu'elle avoit amené la fit recevoir avec empreſſement comme Volontaire dans le corps où ſon mari étoit attaché.

Lorſqu'il rentra dans le camp, elle fut à la ſuite de pluſieurs Officiers pour le complimenter ſur le ſuccès de ſon détachement. Aſtof, à la vue de Roliekan, ſe ſentit ému; elle s'étoit peint en noir les ſourcils & les cheveux: à cette différence près, il retrouvoit dans ce jeune Volontaire des traits trop chéris pour ne pas éprouver les ſenſations délicieuſes qu'excite dans une ame enflammée tout ce qui rappelle vivement l'image de l'objet aimé; mais il fut au comble de la ſurpriſe, malgré les ſoins de Roliekan pour changer

changer ſa voix, d'entendre ces mêmes ſons qui étoient ſi touchans dans la bouche de ſon épouſe. Une voix enchantereſſe ajoute un nouveau prix à la beauté : elle prête à des petits riens un charme plus ſéduiſant que n'ont les choſes les plus fines par elles-mêmes : c'eſt ainſi que le ſexe ſupplée ſouvent à l'eſprit par la douceur d'une organe à qui rien ne peut réſiſter.

Aſtof étoit dans un trouble qui ſeul pouvoit l'empêcher de s'appercevoir de celui où étoit Roliekan dans cette premiere entrevue : le dernier détachement l'ayant tenu pluſieurs jours éloigné de l'armée, il venoit de recevoir deux Lettres de ſon épouſe ; elle lui peignoit ſes chagrins d'une façon ſi touchante qu'il étoit dans cet état d'attendriſſement qui diſpoſe l'ame à ſentir encore plus vivement les impreſſions qui ſe préſentent alors ; enſorte qu'il répondit avec une grande effuſion de cœur aux prévenances du jeune Volontaire, lorſqu'il le pria de vouloir accepter ſon ſouper : » Le haſard, lui dit » Roliekan, m'a ſervi au gré de mes déſirs, » puiſque mes tentes ſe trouvent dreſſées à

» côté des vôtres ; ainſi j'oſe me flatter que » vous me permettrez de cultiver la connoiſ- » ſance d'un Guerrier auſſi renommé, & dont » l'exemple & les conſeils me ſont ſi néceſ- » ſaires dans la carrière où je débute. J'avoue » que vous ferez tous les frais de cette liai- » ſon d'amitié, puiſque moi ſeul y trouverai » l'utile & l'agréable ; mais, brave Aſtof, » un procédé auſſi généreux en ſera plus di- » gne de vous, & ma vive reconnoiſſance » ſera un foible retour de la grace que je » vous demande. «

Tout cela ſe diſoit avec ce feu que l'amour ſeul peut inſpirer ; Aſtof entraîné par les rapports frappans qu'il trouvoit entre les traits, le ſon de voix, les manières de Roliekan & ceux de ſa chere épouſe, lui ſauta auſſi-tôt au col. » Charmant Etranger, lui dit-il, je » n'ai jamais eu d'autre véritable ami qu'une » femme adorable de laquelle je ſuis éloi- » gné ; mais vous me faites connoître que » l'amitié eſt un ſentiment qui peut ſe parta- » ger, & je vous proteſte que ſi vous mettez » quelque prix à mon amitié, j'en mets un plus » haut encore à celle que vous me témoi-

» gnez. « Aſtof croyoit ne ſuivre que les mouvemens d'une douce ſympathie ; mais, victime du traveſtiſſement de Mirza, chaque regard du Volontaire lui retraçoit ces momens fortunés où il voyoit dans les yeux de ſa chere moitié le comble de la félicité ; ce trouble qu'il éprouvoit étoit ſa premiere conſolation depuis qu'il s'en étoit ſéparé.

Le ſouper ſe paſſa dans des effuſions de cœur réciproques ; elles étoient plus animées & plus gaies du côté de Roliekan, puiſqu'elle les adreſſoit à un mari, à un amant préſent, au-lieu que la mélancolie d'Aſtof, qui ſe croyoit à cinquante lieues d'une épouſe adorée ajoutoit encore à l'air de ſatisfaction de Mirza. Dans la crainte de ſe trahir, elle n'avoit encore oſé faire aucune queſtion qui fût relative à elle ; mais ne pouvant plus réſiſter au déſir de lire dans les penſées ſecrettes de ſon époux ; elle alloit lui demander la cauſe du fond de triſteſſe qu'elle lui voyoit, lorſqu'un Eſclave d'Aſtof vint remettre une Lettre à ſon Maître : c'étoit la derniere des trois qu'elle lui avoit écrites en partant.

Aſtof, en reconnoiſſant l'écriture, baiſa

cette Lettre avec tranſport, & demanda la permiſſion de la lire. Pendant cette lecture, la jeune Mirza jouiſſoit du trouble de ſon tendre époux : chacun des ſoupirs qui lui échappoit paſſoit dans ſon cœur. Elle étoit dans une agitation qui l'eût trahie, ſi Aſtof, les yeux fixés ſur ces caractères chéris, eut été capable d'une autre attention.

Après avoir relu & baiſé cette Lettre, il embraſſa de nouveau Roliekan, en lui diſant : » Félicitez-moi, mon cher ami, du » double bonheur que je reſſens dans ce » moment. Voilà des nouvelles d'une épou- » ſe que j'adore ; & au lieu des reproches » qu'elle n'a ceſſé de me faire depuis mon » départ précipité ; c'eſt elle-même aujour- » d'hui qui s'en fait d'avoir pu préférer ſes » plaiſirs à ma gloire. Ah ! femme eſtimable » qu'on ne peut aimer, continua-t-il, ſans » aimer la vertu ; c'eſt à ces traits que je re- » connois ton ame généreuſe ! Au-deſſus » des foibleſſes de ton ſexe, tu n'en as que » les agrémens ; ſi mon départ t'a fait ver- » ſer des pleurs, que n'as-tu pu voir la dou- » leur profonde dont j'étois accablé ? Que

» ne peux-tu lire dans ce cœur qui ne reſpire
» que pour toi ? «

Aſtof, dans ce monologue qui peignoit aſſez l'agitation de ſes penſées, avoit tout-à-fait oublié qu'il étoit avec un Etranger qu'il ne connoiſſoit que depuis trois ou quatre heures ; mais revenu de ſon enthouſiaſme, il rougit, & lui fit des excuſes : » Qu'al-
» lez-vous penſer de moi, lui dit-il ; vous
» êtes trop jeune encore pour connoître l'a-
» mour : c'eſt une paſſion véhémente, dont
» les tranſports doivent bien ſurprendre ceux
» qui, comme vous, ne l'ont jamais ſentie ;
» mais ſi un jour, dans les liens de l'hymen,
» vous goûtez les charmes d'une tendreſſe
» réciproque, & que vous vous ſouveniez
» des tranſports que j'ai fait éclater à la lec-
» ture de cette Lettre, vous jugerez d'un au-
» tre œil de ce que vous regardez peut-être
» dans ce moment comme foibleſſe. « Roliekan, auſſi ému qu'Aſtof, lui demanda comme preuve d'une tendre amitié, de ne pas ſe contraindre en ſa préſence. » La confian-
» ce, ajouta-t-il, eſt l'ame de la vie ; ſi j'a-
» vois des peines, je ſens que je les ſoulage-

» rois, en les verſant dans le ſein d'un ami » tel que vous, & que mes plaiſirs s'accroî- » troient en vous les faiſant partager. «

Aſtof, entraîné par un ſentiment dont il ignoroit la cauſe ſecrette, ouvrit ſon cœur à la jeune Mirza, qui devint ainſi confidente d'un amour dont elle étoit l'unique objet : jamais elle n'avoit pu douter de la vive tendreſſe qu'il avoit pour elle ; mais à la faveur de ce déguiſement & profitant des droits de l'amitié, elle fouilloit dans tous les replis de ſon ame, & y découvroit une délicateſſe qui étoit pour elle le comble de la félicité. Aſtof lui montroit les Lettres qu'il lui écrivoit, ainſi que les Réponſes qu'elle lui faiſoit tenir exactement, par l'entremiſe de l'Eſclave affidée à qui elle envoyoit journellement ſes ordres pour cette correſpondance : elle étoit témoin de ſon raviſſement à la lecture de ſes propres Lettres.

Qu'on juge de ſon trouble & de ſa joie, lorſqu'en lui liſant les Réponſes qu'il y faiſoit, elle l'entendoit ſe plaindre de la langueur de ſon ſtyle : » Puis-je exprimer ſi mal, » lui diſoit-il, ce que je ſens ſi vivement ?

» Ah ! le ſentiment eſt au-deſſus des couleurs » dont on veut le peindre ; il faut des traits » de flamme pour bien rendre l'amour qui » m'embraſe. L'hymenée, cher ami, qui affoi- » blit ſouvent les paſſions les plus vives, eſt » pour moi une ſource intariſſable de plaiſirs » délicats ; j'en goûte tous les charmes, ſans » avoir jamais eu l'idée la plus légère de ſes » peines, ni de ſes nuages qui offuſquent, » dit-on, quelquefois ſon flambeau. «

» Comment avez-vous pu vous ſéparer, » lui demanda le Volontaire, d'une femme » auſſi tendre ? L'ambition auroit-elle dû vous » éloigner d'elle ?..... « » Que me parlez- » vous d'ambition, interrompit Aſtof ? Ah ! » ne croyez pas que cette paſſion ait pu » triompher de mon amour : un regard, un » ſeul regard de ma chere Mirza, ſuffiſoit à » mes vœux ! Son cœur eſt pour moi un tré- » ſor au-deſſus des grandeurs de la terre : ſça- » chez au contraire que le brillant de ſa for- » tune a été ſouvent l'objet de mes regrets ; » cent fois j'ai déſiré qu'elle ne fût qu'une ſim- » ple Bergere, pour mettre à ſes pieds tous » les biens que je tiens d'un deſtin propice :

» l'honneur, oui l'honneur a pu ſeul m'éloi-
» gner de ce que j'adore. Quoi ! cher Ro-
» liekan, vous verſez des pleurs ?..... Que
» ſeroit-ce donc ſi c'étoit de la bouche même
» de Mirza que vous entendiez le récit des
» charmes de notre tendreſſe mutuelle !« A ces dernieres paroles, le Volontaire s'échappa pour aller à l'écart ſavourer un bonheur qui l'auroit à la fin trahi. Les larmes ne ſont pas toujours le ſymbole de la douleur; ſouvent elles ſervent d'expreſſions au ſentiment le plus délicieux : c'eſt un calmant dont la nature ſe ſervit alors pour modérer un feu qui eût dévoré l'ame de la tendre Mirza.

Aſtof avoit le portrait de cette chere épouſe; mais par un effet du haſard, qu'il ne pouvoit aſſez admirer, trouvant dans Roliekan des traits plus frappans que dans cette peinture. L'image vivante avoit été ſubſtitué au portrait inanimé. Un jour qu'il regardoit ſon ami avec plus d'intérêt, l'attendriſſement de ſes yeux paſſa rapidement dans ceux de Mirza : elle oublia dans ce moment le rôle qu'elle étoit venue jouer à l'armée.

Aſtof, frappé de cette expreſſion de ten-

dreſſe, qui rendoit la reſſemblance encore plus frappante & lui rappelloit vivement celle dont il ne ſe croyoit pas ſi près : » Ah ! » c'eſt elle-même, s'écria-t-il ! « » Que dites-» vous ? interrompit Roliekan, en revenant à elle, & cherchant par le caractère d'indifférence qu'elle mit dans ſon regard & dans ſon maintien à détourner les idées qui auroient pu la faire reconnoître. » Pardonnez, lui » dit-il, pardonnez; c'eſt un jeu de la nature » qui vient de cauſer cette illuſion de mes » ſens. Il y a tant de rapports entre votre » figure & celle de mon épouſe, que quelque-» fois je m'imagine la voir en vous voyant. » Vous êtes en brun ce qu'elle eſt en blonde; » chacun de vous eſt un chef-d'œuvre de » beauté : ſi je ne la ſçavois à cinquante lieues » d'ici, & que je n'en reçuſſe chaque jour » des Lettres, il y a des inſtans où je vous » prendrois pour elle. « » Je m'applaudis, » lui repartit Roliekan, d'avoir quelque trait » de reſſemblance avec une perſonne qui vous » eſt auſſi chere ; mais j'ai des reproches à » vous faire de ne m'avoir pas appris plutôt » une choſe qui me flatte autant. « Aſtof s'en

excuſa ſur la crainte de voir attribuer à cette reſſemblance le penchant qu'il s'étoit ſenti pour lui au premier coup-d'œil. » Mais ce » penchant, continua-t-il, ſe fortifiant de jour » en jour par les qualités eſtimables que je » vous découvre, je ne crains plus de vous en » faire l'aveu. «

Ce couple uni par un amour déguiſé, & par une amitié pure & délicate, avoit déja paſſé huit jours dans des épanchemens de cœur, dont la jeune Mirza goûtoit ſans aucun mélange toutes les délices, parce qu'elle étoit avec celui qu'elle aimoit, au-lieu qu'Aſtof s'en croyoit éloigné, lorſque les allarmes les plus vives vinrent troubler cette joie parfaite & ſi pure.

Ce Guerrier, qui étoit à l'affut de toutes les occaſions de réparer le temps qu'il avoit perdu dans la retraite, avoit ſollicité le commandement d'un autre détachement pour aller à l'ennemi : il devoit partir le lendemain; on apprêtoit ſes armes en préſence de Mirza: elle frémit à la vue de cet appareil qui annonçoit de nouveaux dangers.

Le ſexe foible par une éducation lâche,

autant que par ſa conſtitution, n'eſt ni diſpoſé ni deſtiné à voler à la défenſe de la patrie. Il ne reſpire que la paix, il n'aſpire qu'après elle, au-lieu que l'honneur impoſe d'autres devoirs aux hommes. On peut juger de la ſurpriſe d'Aſtof, lorſqu'il entendit Roliekan employer toute ſon éloquence pour le détourner de l'expédition du lendemain : il avoit découvert tant de magnanimité & d'élévation dans le cœur de ce jeune homme, qu'il étoit bien loin de le ſoupçonner de tant de foibleſſes ; cependant indulgent pour ſa jeuneſſe, & n'attribuant qu'à ſon manque d'expérience les craintes qu'il lui voyoit, il crut devoir lui ſervir de guide dans une carrière qui lui étoit toute nouvelle.

» Mon cher Roliekan, lui dit-il, eſt-ce que » vos parens, en vous envoyant à l'armée, » ont pu vous laiſſer ignorer quels étoient » les devoirs de l'état que vous embraſſiez ? » Sçachez donc que s'expoſer aux dangers, » ſans les connoître, eſt une gloire com- » mune aux bêtes & le propre des inſenſés ; » mais que ſi, en les connoiſſant, il y a déja » de la témérité à les affronter ſans utilité, il

» n'y a pas moins de lâcheté à s'y dérober ;
» lorſque l'honneur en fait un devoir : la
» mort qu'on reçoit les armes à la main eſt
» glorieuſe, au-lieu que l'on coule dans
» l'opprobre les jours conſervés par une
» fuite honteuſe. Les Décius, les Codrus,
» les Léonidas ſont plus fameux par le ſa-
» crifice généreux de leur vie, que par des
» triomphes éclatans ; leurs noms ſont gra-
» vés au Temple de l'Immortalité, & pa-
» reil honneur eſt réſervé à ceux qui mar-
» cheront ſur leurs traces. Mais il y a un au-
» tre principe de valeur pour tout homme
» qui eſt capable de raiſonner : nos jours ſont
» comptés, & le poltron comme le brave
» ne peut échapper à la loi commune ; ainſi,
» puiſque la mort eſt une dette à payer à la
» nature, & que l'Etre ſuprême en a fixé l'épo-
» que ; peut-on balancer entre la gloire ou
» la honte qui dépendent d'un chacun de
» nous ? S'il ſe pouvoit que l'ame fût inſen-
» ſible à l'eſtime de ce monde paſſager, il
» ſuffit de s'élever au-deſſus des conſidérations
» terreſtres pour trouver dans la crainte des
» Dieux & dans le déſir de leur plaire le mo-

» tif & le prix de la valeur qu'on emploie à » la défenſe de ſa patrie. Je marche demain » contre les Siamois, ne voulez-vous pas être » de la partie ? «

» Ah ! n'en doutez pas, lui répondit Ro- » liekan ; je ne tremblois que pour vous, & » les dangers ſeront moins redoutables pour » moi que les allarmes que j'éprouverois loin » de vous. «

» Quoi ! généreux Roliekan, reprit Aſtof avec un ſerrement de cœur qui lui laiſſoit à peine la liberté de s'exprimer ; » quoi ! les » craintes que vous faiſiez paroître, & qui » m'avoient fait ſoupçonner de foibleſſe vo- » tre ame magnanime, n'avoient pour objet » que ma propre conſervation : pouvez-vous » me le pardonner ?

» Eh ! pourquoi, reprit le Volontaire, en » aurois-je du reſſentiment ? Si la réputation » eſt plus précieuſe que la vie, comme vous » venez de le dire, n'avezvous pas plus de » droits ſur ma reconnoiſſance par les inquié- » tudes que vous avez priſes ſur mon hon- » neur, que n'en méritent ſur votre ſenſibi- » lité les allarmes que je ne puis vous ca-

» cher à l'approche des périls que vous allez » affronter? «

Après avoir prononcé ces paroles, Mirza ſe jetta à ſon col, & ſe retira dans ſa tente, ſous prétexte de prendre du repos, afin d'être prête de grand matin au départ. Elle ne fut pas plutôt ſeule, que ſon cœur gonflé de douleurs ſe débonda par un torrent de larmes. L'effort qu'elle avoit fait, pour ne pas ſe trahir dans cet entretien cruel, avoit épuiſé tout le courage dont elle étoit capable. Les maximes de prédeſtination, dont Aſtof s'étoit ſervi pour échauffer ſon ame, ne pouvoient détourner le tableau des haſards qu'alloit courir un époux qu'elle préféroit à toutes les grandeurs & à cette gloire dont il faiſoit ſon idole.

Cependant après s'être conſumé en pleurs & en regrets, ſentant l'impoſſibilité d'empêcher Aſtof d'aller en détachement, & regardant comme pire que la mort les momens qu'elle le ſçauroit dans le danger ſans le partager, elle trouva dans ſon amour cette réſolution généreuſe qu'Epaminondas, l'honneur de la Grèce, puiſoit dans l'amour de la

patrie, & qu'Alcibiade, d'un cœur moins épuré trouvoit dans une ambition ſans bornes. Quelle eſt donc la folie d'un fanfaron de tirer tant de vanité de la valeur, puiſqu'une jeune perſonne ſurmontant les foibleſſes de ſon ſexe, la molleſſe & les préjugés de ſon éducation, fut par tendreſſe capable des mêmes efforts généreux! Elle partit le lendemain pour la petite guerre.

Dès que le détachement eut paſſé la riviere, Aſtof fit toutes ſes diſpoſitions pour ſoutenir la réputation qu'il s'étoit déja acquiſe. Roliekan lui ſervoit d'Aide-de-Camp: ainſi, ſous prétexte des fonctions de cet emploi, le Commandant, ſans que l'amour-propre du jeune Volontaire pût en ſouffrir, l'éloignoit des endroits où le feu étoit le plus vif: la nouveauté de tout ſpectacle ſurprend les ſens, & celui de la guerre eſt fait plus qu'un autre pour en impoſer à l'imagination. La nature répugne au danger, & on s'y déroberoit par inſtinct, ſi l'honneur & la raiſon, lui ſervant de contrepoids, ne faiſoient triompher de ce premier mouvement.

Aſtof, qui étoit brave comme ſon épée,

éprouvoit lui-même un frémiſſement dans le début du combat, & ne rougiſſoit pas de l'avouer, parce que la vraie bravoure conſiſte non point ſeulement à ſe diſſimuler les dangers, mais à affronter ceux dont on connoît toute l'étendue. Ainſi il vouloit, ſans compromettre Roliekan, l'accoutumer peu-à-peu au ſpectacle des effets meurtriers des foudres de la guerre. C'eſt pour avoir négligé ces progreſſions raiſonnées qu'on expoſe à des humiliations, & quelquefois à une dégradation ſans retour, des jeunes gens ſans expérience, à qui on a refuſé ces attentions triviales que l'on emploie pour dreſſer un cheval de bataille ou un chien de chaſſe. Ce n'eſt sûrement pas en leur mettant la bourre dans le ventre qu'on ſe propoſe de les habituer au feu. Ainſi, puiſqu'on plie l'inſtinct des brutes aux choſes les plus difficiles, quel eſpoir de ſuccès n'a-t-on pas vis-à-vis les hommes qui ont le don du jugement & la liberté du choix?

Roliekan, témoin de la ſubordination rigide qui rend abſolus les ordres du Chef, & exige des ſubalternes une obéiſſance aveugle,

gle, auroit craint de trahir le ſecret de ſon traveſtiſſement, en n'exécutant pas dans le moment, & ſans repréſentation, ce qui lui étoit commandé à haute voix en préſence de la troupe : s'appercevant néanmoins qu'on ne l'éloignoit, ſous de vains prétextes, que lorſque ſes allarmes ſur le ſort de ſon époux étoient les mieux fondées, ne pouvant le ſçavoir en danger ſans le partager, ſe flattant (car tel eſt l'illuſion de l'amour délicat) de le garantir des coups en s'y expoſant auſſi; elle lui fit des plaintes touchantes de ce qu'il ſembloit ſe défier de ſa fermeté. Aſtof l'aſſura du contraire : » Ah ! lui dit-elle, s'il » eſt vrai que vous m'eſtimez autant que » vous paroiſſez m'aimer, ne m'éloignez » donc plus de votre perſonne. « Aſtof perſuadé, par ces vives repréſentations, que dans l'action ſon jeune ami ſeroit auſſi ferme que dans ſes diſcours (concordance qui ne ſe rencontre pas toujours) le lui promit : il eut bientôt des preuves attendriſſantes qu'il ne s'étoit pas trompé.

Cet Officier, par des manœuvres habiles, par des marches bruſquées, & par des feintes

bien imaginées, avoit évité pluſieurs rencontres d'éclat, où il y auroit eu de la témérité d'engager une affaire contre des forces ſupérieures : il étoit dans la perſuaſion, & il penſoit juſte, qu'il n'y a de la honte qu'à ſe laiſſer battre par imprudence. Mais ce Guerrier, en joignant la peau du Renard à celle du Lion, étoit enfin parvenu à faire donner l'ennemi dans une embuſcade.

C'étoit à Roliekan qu'il devoit l'invention de ſon heureux ſtratagême. Il lui parloit ſouvent de la maniere de faire la guerre, & par l'intérêt qu'il prenoit à ſon avancement, il cherchoit à lui éclaircir ce que la Tactique a de plus compliqué. Comme le Volontaire traveſti ne fondoit nullement l'eſpoir de ſa fortune, encore moins de ſes plaiſirs, ſur une profeſſion qu'il déteſtoit de tout ſon cœur, on préſume aiſément que c'étoit avec bien peu de déſirs d'y faire des progrès, qu'il prêtoit attention à toutes les belles maximes d'Aſtof; celui-ci ne reſpiroit que gloire & que bataille, & Mirza n'étoit rempli que de ſon amour.

Ce contraſte de façons de penſer mettoit

quelquefois dans leur entretien des diſparades, qui, pour un tiers, euſſent beaucoup apprêté à rire. Aſtof ne concevant pas qu'on pût manquer d'émulation pour un art qu'il priſoit au-deſſus de tous les autres arts, parce qu'il le conſidéroit comme l'appui du thrône & le bouclier des Etats, eſſayoit à faire paſſer dans l'ame de ſon ami, le feu & le zèle dont il ſe ſentoit lui-même pénétré, mais c'étoit inutilement. » Que penſeriez-vous, lui dit-il un jour, piqué de ſon indifférence; » que » penſeriez-vous d'un effronté, qui, ſans la » moindre connoiſſance de la Médecine, » s'érigeant en Eſculape, deviendroit par- » tout où il ſeroit mandé, le miniſtre de la » mort, au lieu d'être le reſtaurateur de la » ſanté ? « » Cet aſſaſſin, interrompit Mirza, » mériteroit d'être ſacrifié aux mânes de tous » ceux qu'il auroit tués. «

» Ah ! Roliekan, mon cher Roliekan, » reprit Aſtof, ce miſérable que vous jugez » digne du ſupplice, n'expédie qu'en détail » des malades trop crédules, au-lieu qu'un » Militaire ignorant, pire qu'une peſte cruel- » le, peut dans un inſtant moiſſonner l'eſpé-

» rance de tout un Royaume ; combien de
» fois n'a-t-on pas vu l'incapacité entraîner
» dans le précipice des milliers de victimes ?
» Vous devez donc ſentir que celui qui aſ-
» pire au commandement eſt traître à la pa-
» trie, s'il néglige d'acquérir les talens néceſ-
» ſaires à la conſervation des hommes qu'on
» doit lui confier ; l'honneur & l'humanité
» lui en impoſent la loi. «

La jeune Mirza voyant que l'amitié & l'eſtime de ſon époux ſeroient dans la ſuite le prix du zèle qu'elle feroit éclater, diſſimula ſes répugnances ſecrettes. Dès ce moment pour lui plaire & avoir un prétexte de l'entretenir ſans ceſſe, elle affecta une ardeur ſans égale ; elle alloit même au-devant de ſes inſtructions : mais s'il étoit le maître en tout ce qui concerne le profond de cet art ſublime, il n'étoit que le diſciple pour les ruſes de la guerre. Chaque jour lui offroit de nouveaux ſujets d'admiration ; combien n'avoit-il pas lieu d'être étonné de voir un jeune homme ſans expérience lui propoſer des ſtratagêmes dont Annibal lui-même ſe ſeroit fait honneur ?

Le traveſtiſſement de Mirza lui déroboit la cauſe de ce phénomène : ſans cela, ſa ſurpriſe eût ceſſé, puiſqu'il avoit aſſez d'expérience pour ſçavoir que c'eſt par les ruſes & par les fineſſes de l'eſprit que la nature ſemble vouloir dédommager le ſexe de la force du corps, qui ne pouvoit ſe concilier avec les traits délicats de la beauté, ni avec les graces & les autres dons ſéduiſans qu'elle lui a prodigués. Auſſi dans tout conflit d'aſtuces, ce ſeroit folie aux hommes, oui ce ſeroit lutter contre la nature elle-même, que de le diſputer au ſexe. Ce n'eſt pas que dans l'Hiſtoire, on ne trouve des Amazones émules des plus fiers Conquérans. Thomyris (*a*),

(*a*) Le fils de Thomyris, Reine des Scythes, fut ſurpris & défait dans l'yvreſſe d'un grand feſtin que Cyrus, feignant de fuir le combat, avoit fait dreſſer à ce Prince ſans expérience & trop jeune pour ſe défier d'une ruſe auſſi groſſiere : la Reine furieuſe de la mort de ſon fils, jura de la venger, & à ſon tour, par une fuite ſimulée, attira le grand Cyrus dans une embuſcade où il périt, dit-on, avec deux cens mille Perſes. Lorſqu'on apporta à cette mere vengée la tête de Cyrus, elle la plongea, à ce que dit encore l'Hiſtoire, elle plon-

victorieuſe du grand Cyrus, Sémiramis (*a*), entrant en triomphe dans Babylone, Arthémiſe (*b*), donnant des fers aux Rhodiens,

---

gea cette tête dans une cuve qu'elle avoit fait remplir de ſang, en lui diſant : » Abreuves-toi donc, cruel, » du ſang dont tu fus toujours altéré. « *Hérodote*, Liv. II. *Frontin*, Liv. II. chap. V.

(*a*) Sémiramis, ſeconde du nom, Reine des Aſſyriens, ayant conquis l'Egypte & la Lybie, porta ſes armes victorieuſes juſques dans l'Inde, où, entr'autres ſtratagèmes, pour ſuppléer aux éléphans dont elle manquoit, elle imagina, avec des peaux de bœufs couſues enſemble avec art, de faire paroître dans une bataille, les reſſemblances de ces animaux en les ajuſtant ſur le dos de gros chameaux pour les mettre en mouvement. La Ville de Babylone s'étant révoltée, elle marcha en diligence pour punir les rébelles, & s'empara de la Place par ſurpriſe en détournant l'Euphrate & en introduiſant ſes troupes dans l'enceinte, à la faveur de la nuit, par le vieux lit de ce fleuve qui ſe trouva tout-à-coup à ſec. *Valere Maxime*, Liv. IX. & *Frontin*, Liv. III. chap. VII.

(*b*) Arthémiſe, Reine de Carie, fameuſe par la fidélité qu'elle garda, dit-on, aux mânes de Mauſole, ſon époux, mérita, par ſon intrépidité à la bataille de Salamine, que Xerxès dit à ſa louange, *les femmes ſe ſont ici comportées en hommes & les hommes en femmes.* Cette Reine, de retour dans ſes Etats, eut une guerre à

Frédegonde (a), couronnée de lauriers dans

ſoutenir contre les Rhodiens, leur flotte ayant cinglé vers le Port d'Halicarnaſſe, les Habitans par ordre d'Arthémiſe, du haut des murailles, tendirent les mains aux Rhodiens avec des cris de joie, témoignant qu'ils étoient prêts à livrer la Ville : ceux-ci trompés par ces démonſtrations d'amitié deſcendent à terre, & laiſſent, ſans défenſe leur flotte, dont celle d'Arthémiſe s'empara ſans peine : les Rhodiens, victimes de cette aveugle crédulité, furent tués & précipités dans la mer. Cette Reine, non contente de ſa victoire, embarque ſes gens ſur les vaiſſeaux ennemis, fait mettre des couronnes de lauriers & des guirlandes de fleurs aux mâts, & par cette ruſe, dont les habitans de Rhodes furent les dupes, elle entre en triomphe & ſans aucune réſiſtance dans cette Place qui paſſoit pour imprenable.

(a) Frédegonde, mere de Clovis II. Roi de France, s'étant miſe à la tête des armées pendant la minorité de ſon fils, triompha auſſi par ſtratagême des Bourguignons dans la plaine de Soiſſons. Ayant appris par ſes Eſpions que l'ennemi, campé à une journée de chemin de ſon armée, étoit dans une ſécurité aveugle, & qu'enorgueillis de leurs forces ſupérieures, ils négligeoient d'avoir la nuit des partis en campagne, elle fait prendre à ſes Cavaliers des clochettes, telles que l'on en attache au col des chevaux & bêtes de ſomme, lorſqu'on les mene en pâture, & marchant d'une viteſſe extrême toute la nuit, elle arriva avant le point du jour

les plaines de Soiſſons, & la fameuſe Olga (a);

à la portée du camp ennemi : chacun de ſes Soldats eut ordre de prendre une groſſe branche d'arbre, & de s'en faire en marchant un abri pour cacher les manœuvres. Les Sentinelles ennemies, lorſque l'aurore permit de diſtinguer les objets, furent fort ſurpris de l'apparition de ce bois, qu'ils ne ſe ſouvenoient pas d'avoir vu la veille ; mais le bruit des clochettes ſervit encore à les mieux tromper, leur faiſant croire qu'ils n'étoient pas bien éveillés, & que c'étoit réellement un taillis ſervant de pâturage aux bœufs de l'armée. Cependant Frédegonde ayant achevé toutes ſes diſpoſitions à l'abri de ce boſquet ambulant, donne le ſignal de l'attaque ; ce ſtratagême eut un ſuccès qui fut beaucoup au-delà de ſes eſpérances, & les Bourguignons endormis & ſurpris dans leur camp furent taillés en piéces.

(a) Olga, pendant la minorité de ſon fils, tint les rênes de l'Empire des Ruſſies ; elle fit le bonheur de ſes Sujets, & fut la terreur de ſes ennemis. Après avoir gagné une grande victoire ſur les Drewieres, elle pourſuivit les débris de leur armée juſques dans Iskoreſt ; mais impatientée de la longueur du ſiége, elle eut recours à la ruſe : » Qu'on me donne, fit-elle dire aux » Aſſiégés, trois Moineaux & trois Pigeons par maiſon, » je me contente de cet hommage & conſens à la paix. « Des propoſitions ſi douces en apparence furent acceptées ; mais la nuit même elle fit attacher des méches ſoufrées à tous ces oiſeaux, qui, dès qu'ils furent lâchés, rega-

Souveraine des Ruſſies, nous étonnent & étonneront tous les ſiécles; mais ſi l'on cherche les véritables cauſes de la gloire de ces illuſtres Amazones, on ne peut méconnoître l'inſtinct caractériſtique de la nature. Aſtof, à qui le traveſtiſſement de ſon épouſe rendoit ce myſtère impénétrable, fit cependant une heureuſe expérience de cet aſcendant en déférant aux idées qu'elle lui communiqua.

» Vous venez d'apprendre, lui dit-elle, » qu'il y a derriere ce rideau, à une demi- » lieue d'ici, un corps de deux mille hom- » mes d'Infanterie Siamoiſe. Si vous embuſ- » quiez la vôtre ſur la droite & la gauche » de cette vallée dans les bois qui couvrent » ces hauteurs, & que vous envoyiez en avant » une vingtaine de Chameaux, ſous l'eſcor- » te de votre Cavalerie & de l'armure lé- » gère, avec ordre de fuir lorſque ce préten- » du convoi ne ſera plus qu'à trois cens pas

---

gnerent leurs nids & mirent toute la Ville en feu. Les habitans n'eurent d'autre reſſource que de ſortir de la Place & de ſe mettre à la merci de cette Héroïne du Nord. Voyez *M. Lomonoſſow*, Hiſtoire de la Ruſſie, chap. IV.

» de l'ennemi ; il me ſemble que ce ſeroit le » moyen de l'attirer ici, comme dans un » piége, s'il eſt aſſez imprudent de s'aban- » donner à la pourſuite : ne pourriez-vous pas, » afin de l'amorcer davantage par l'eſpoir du » pillage, ordonner à quatre ou cinq con- » ducteurs de Chameaux de renverſer leurs » charges, d'ouvrir les coffres ſous l'appa- » rence d'y prendre l'argent & ce qu'il y a » de plus précieux, & d'éparpiller dans la » campagne le reſte du butin ? « Cela fut exé- cuté ſans perdre de temps. Tandis que le convoi s'acheminoit vers l'ennemi, on coupa, aux trois quarts de l'épaiſſeur du tronc, pluſieurs arbres, afin de pouvoir les renver- ſer dans le moment, & fermer la ſortie de cette gorge dès que la Cavalerie Cochinchi- noiſe & les Chameaux l'auroient traverſée ; on fit d'autres abbatis ſur les hauteurs où l'Infanterie étoit poſtée. L'ennemi, à l'ap- parition du convoi, fit des diſpoſitions pour l'attaque ; mais, trompé par la peur ſimulée de l'eſcorte, & par le déſordre avec lequel les Valets paroiſſoient vouloir s'enfuir, il ſe mit aux trouſſes des Cochinchinois, non

comme une troupe qui va pour combattre, mais à la courſe, & ſans garder ni rangs ni files ; dès que les Siamois furent engagés dans la vallée, Aſtof donna le ſignal à une partie de l'Infanterie embuſquée de marcher de droite & de gauche par le flanc pour leur couper la retraite, tandis que le reſte de ſon détachement, derriere les abbatis, faiſoit un feu des plus vifs.

Comme cette Infanterie Siamoiſe étoit un corps d'élite, ſes différentes troupes, quoique ſurpriſes, ſe reſſerrerent en maſſe pour faire un effort puiſſant & ſortir de ce coupe-gorge : mais Aſtof, qui avoit poſté à la trouée ſes meilleurs Soldats, fit une réſiſtance encore plus vigoureuſe ; on n'entendoit que le bruit des armes, les gémiſſemens des bleſſés & les cris des combattans qui s'encourageoient à vaincre ou mourir, le déſeſpoir & la fureur répandoient par-tout le carnage. Ce valeureux Guerrier, occupé à animer ſes troupes, ne perdoit cependant pas de vue Roliekan ; l'amitié le rendoit attentif à ſa conſervation : mais l'amour opéroit bien d'autres prodiges ſur cette Amazone. Il ſemble que

rien ne coûte à qui ſçait bien aimer ; juſqu'alors elle avoit tremblé à l'aſpect d'un fuſil ; quelqu'aſſurée qu'elle fût qu'il n'étoit pas chargé ; devenue en ce moment tranquille ſur ſon ſort quoiqu'au milieu des morts & des bleſſés, elle ne voyoit ſur cette ſcène ſanglante que les dangers où étoit ſon époux : » Malheureuſe que je ſuis, diſoit-elle dans le » fond de ſon cœur, comment ai-je pu lui » ſuggérer ce funeſte conſeil ? Quoi ! c'eſt » moi qui expoſe une tête ſi chère ? Grands » Dieux épargnez ſes jours, & que vos coups » ne tombent que ſur moi ! « Dans la douleur qui l'accabloit, on la voyoit chercher à lui faire un bouclier de ſon corps en ſe plaçant entre lui & les endroits où le feu étoit le plus terrible.

Aſtof, s'en étant apperçu, la ſerra dans ſes bras pour toute expreſſion, tant il étoit ému de cette preuve rare d'amitié, & ſe remettant devant elle, il continua à preſſer l'ennemi. Les Siamois ne pouvant plus réſiſter à ces efforts multipliés, furent enfoncés de tous côtés ; ils ne trouverent même pas leur ſalut dans la fuite, que de ſages diſpoſitions

avoient rendues impoſſible. Aſtof, ce généreux Vainqueur, voulant donner des preuves de ſa clémence, après en avoir donné de ſa valeur, crioit à ſes Soldats d'épargner ceux qui avoient rendu leurs armes. » Ce ne » ſont plus nos ennemis, leur diſoit-il, dès » qu'ils ſont vaincus. « Occupé à arracher des malheureux à la fureur de ſes gens, il apperçoit à vingt pas de lui un Cochinchinois aux priſes avec trois Siamois, qui, comme des furieux, s'étoient jettés ſur lui. Aſtof ne fait qu'un ſaut pour voler au ſecours de cet homme prêt à ſuccomber dans un combat ſi inégal : il jette par terre d'un coup de pique un des Siamois qui étoient venus ſur lui, en bleſſe un autre, & fait prendre la fuite au troiſiéme.

Après avoir dégagé ſon compatriote, il revenoit au gros de ſa troupe lorſqu'il voit à dix pas de lui Roliekan, qui, de ſon côté, accouroit à ſon ſecours ſans s'appercevoir que deux Cavaliers ennemis avoient le ſabre levé pour lui porter le coup de la mort. A cette vûe, Aſtof comme un éclair court ſur eux ; il en traverſe un de ſa pique, mais l'au-

tre dans le moment frappe Roliekan qui tombe baigné dans ſon ſang ; cet ennemi eſt auſſi-tôt ſacrifié au reſſentiment d'Aſtof : ce généreux Guerrier, pénétré juſqu'au fond du cœur, cherche en vain à étancher le ſang qui ſortoit à gros bouillons de la bleſſure de ſon ami : il écarte ſa tunique ; mais peut-on rendre ſon déſeſpoir affreux en voyant un ſein blanc comme l'albâtre ? » Ah ! c'eſt ma femme, s'écrie-t-il ! . . . . . « Le ſaiſiſſement lui coupe la parole ; il tombe à ſes pieds ; il colle ſes levres ſur ſes levres ; il l'arroſe de ſes pleurs, & cherche par ſes baiſers à retenir une ame qu'il croit prête à s'envoler.

Mirza avoit perdu connoiſſance, mais ranimée par les careſſes & par les pleurs d'Aſtof, elle ouvre enfin les yeux ; ſon ame entiere avoit paſſé dans ſes regards tendres & languiſſans, que ne dirent-ils pas à ſon époux ? » Ah ! Mirza, cruelle Mirza, que vais-je » devenir ? ta bleſſure eſt pour moi le coup » de la mort ! . . . . . « L'excès de la douleur lui coupe la parole ; il eſt tremblant, accablé, tout hors de lui-même : le ſang qu'il

voit couler glace le ſien dans ſes veines. La tendre Mirza le preſſant dans ſes bras eſt la premiere à le conſoler. » Cher Aſtof, lui » dit-elle, mon cher Aſtof, ma bleſſure ne » ſera pas dangereuſe; diſſipe tes craintes, » je t'en conjure: ſi je devois en mourir, » crois que je regretterois peu des jours qui » n'ont été expoſés que pour te prouver » l'excès de ma tendreſſe (a). Je ſouffrois » loin de toi mille fois plus qu'à préſent; » mes allarmes, au milieu de mes Eſclaves, » étoient bien au-deſſus des dangers que j'ai » courus dans cette journée; la mort n'ar- » rive qu'une fois, au-lieu que j'en éprou-

(a) Il y a des préjugés annexés aux climats, & cantonnés dans certains coins de la terre; mais dont l'exemple, par une exception heureuſe, n'eſt nullement contagieux pour un autre hémiſphère. Tel eſt celui qui fait conſiſter le plus haut degré de vertu d'une Cochinchinoiſe à ſe précipiter dans le bûcher de ſon mari, ou à ſe faire enterrer toute vive dans ſon tombeau. Il y a d'autres contrées d'Aſie où pareil ſacrifice n'eſt pas un acte libre d'amour, mais une néceſſité abſolue, comme ſi, ſans cette perſpective barbare, on n'eut pu rendre les femmes attentives au ſort de leur époux. *Hiſtoire des Voyages*, Tome IX. Liv. II. p. 427.

» vois les horreurs à chaque inſtant que je » penſois que je ne te reverrois peut-être » plus. Voilà mon excuſe, pourrois-tu ne » point pardonner à un amour tremblant pour » tes jours l'innocent ſtratagême de mon tra- » veſtiſſement ? «

Pendant que ceci ſe paſſoit, les Cochinchinois étoient occupés à raſſembler les priſonniers ; on leur avoit fait quartier, ſuivant l'ordre d'Aſtof ; mais comme autant de furieux au ſpectacle attendriſſant d'une jeune beauté nageant dans ſon ſang, & de ſon époux au déſeſpoir (car cet homme intrépide laiſſoit alors un libre cours à ſa douleur & ne rougiſſoit pas des larmes que le ſentiment lui arrachoit), les Soldats ſe jetterent ſur ces priſonniers ſans défenſe & les euſſent immolés juſqu'au dernier à la vengeance, ſi la jeune Mirza, avertie par les cris des gens qu'on égorgeoit à ſes côtés, n'eût prié ſon époux de mettre fin à cette boucherie.

Un Chirurgien ayant viſité la bleſſure de cette Héroïne, trouva qu'elle n'étoit que dans les chairs, & aſſura, au bout de quelque jours, une prompte & parfaite guériſon. On

ne peut exprimer les tranſports d'Aſtof, lorſqu'il apprit qu'il n'avoit plus rien à craindre pour une tête ſi chere ; il embraſſoit tous ceux qui l'environnoient, donnoit ſon or, ſon argent, ſes bijoux & tout ce qu'il avoit ſur lui pour marquer la joie de ſon cœur : cette nouvelle devint un ſujet d'allégreſſe pour les Soldats de ſon détachement ; ils avoient tous à ſe louer d'un Chef auſſi intégre que brave, & perſonne n'avoit jamais eu à s'en plaindre.

Comme dans cette embuſcade où l'on avoit attiré l'ennemi, le nombre des priſonniers égaloit celui des Cochinchinois, & qu'on s'étoit emparé d'un butin conſidérable ; on fut obligé, pour mettre le tout en sûreté, de reprendre la route du camp de la grande armée. Aſtof parut auſſi habile dans la retraite qu'il avoit été intrépide dans le combat : il fit marcher ſon Infanterie en deux colonnes paralleles, qui s'éloignoient l'une de l'autre, ou ſe rapprochoient en proportion que le pays étoit plus ouvert ou qu'il ſe retréciſſoit davantage.

Les deux petits côtés de cet ordre de mar-

che furent formés par de petites troupes de Cavalerie, entremêlées de Chaſſeurs à pied: ce fut dans l'intérieur de ce quarré-long que furent renfermés les priſonniers avec le butin.

A peine s'étoit-on engagé dans la plaine qu'on fut harcelé de nuées de troupes légères: les priſonniers furent menacés d'être paſſés au fil de l'épée, à la premiere démonſtration qu'ils feroient de fuir, & pour leur en ôter les moyens, on coupa à chacun d'eux les cordons & les boutons de leurs hauts-de-chauſſes.

Après ces précautions, ſans retarder ni précipiter le pas, Aſtof continua ſa marche, donnant l'ordre aux colonnes d'Infanterie de détacher ſur les flancs les meilleurs Tireurs pour écarter l'ennemi, & le faiſant auſſi à l'avant-garde & à l'arriere-garde charger par ſa Cavalerie ſoutenue des Chaſſeurs: il étoit recommandé à tous de ne pas s'éloigner de plus de cinquante pas du gros; il n'y eut que cinq à ſix Cavaliers des mieux montés par eſcadrons que l'on deſtina à la pourſuite des fuyards, afin de profiter du moindre déſordre où on les verroit.

On chemina ainſi dans la plaine ſans aucune perte : tout faiſoit halte à l'entrée des défilés ou des Villages, pour donner le temps aux Chaſſeurs & autres pelotons d'Infanterie de s'emparer des éminences & des fourées, & pouvoir mettre à profit les avantages du terrein. C'étoit à la faveur de leur feu que les priſonniers & le butin ſuivoient l'avant-garde; les colonnes d'Infanterie paſſoient enſuite l'une après l'autre, & le tout au ſortir des défilés ou des Villages reprenoit la premiere diſpoſition de marche. Comme l'ennemi s'étoit renforcé on eut vers le milieu de la journée des plus grands obſtacles à ſurmonter.

La jeune Mirza, portée ſur un brancard, ne voulut jamais s'éloigner du danger ; ce fut elle qui, pour tromper les Siamois, conſeilla à ſon époux, lorſqu'on eut atteint une petite forêt, de faire halte avec les démonſtrations de vouloir s'y retrancher. L'ennemi, qui attendoit de nouveaux renforts, ſuſpendit alors la pourſuite. On diſperſa, ſur les rives, une centaine de Cochinchinois des plus alertes, avec ordre aux uns de promener des drapeaux & de ſe faire voir

aux différentes trouées du bois, & aux autres d'abattre des arbres & de remuer la terre.

Tandis qu'on uſoit de ces fineſſes pour amuſer l'ennemi, Aſtof fit continuer la marche à tout ſon détachement, & à la faveur de ce taillis qui maſquoit entierement ſes manœuvres, il gagna ainſi une groſſe heure ſur les Siamois, avant que le renfort ne les eût joint & qu'ils n'euſſent fait les diſpoſitions néceſſaires pour former les attaques : dès qu'ils marcherent au prétendu retranchement, les cent Soldats Cochinchinois éparpillés s'échapperent à travers le bois; ils furent ſuivis de près par les ennemis qui comptoient que tout le corps de troupes d'Aſtof avoit pris l'épouvante, & qu'il ne s'agiſſoit que de pourſuivre des fuyards. Qu'on juge de leur étonnement, lorſqu'arrivés dans la plaine ils découvrirent à une lieue de-là le détachement en bon ordre qui continuoit ſa marche. Ils ne purent même atteindre aucun des Cochinchinois, qui avoient aidés à les induire en erreur, parce qu'Aſtof avoit fait mettre pied à terre à cent de ſes Cavaliers, qu'il avoit emmenés

à pied, & que les cent Soldats au ſortir du bois trouvant des chevaux frais s'élancerent deſſus & eurent bientôt rejoint le gros du détachement avec le reſte de la Cavalerie qui les avoit attendus.

Comme les ennemis étoient quatre fois plus nombreux & qu'ils s'étoient flattés que la victoire ne pouvoit leur échapper, la honte d'avoir été trompés, & l'eſpoir de la vengeance leur fit redoubler le pas. Leur Cavalerie prit les devans, & eût en peu de temps joint Aſtof; mais ſon ordre de marche en impoſa à leurs eſcadrons, qui, en attendant l'Infanterie, ſe contenterent d'escarmoucher pour rallentir la retraite.

Lorſque cette Infanterie parut, les Cochinchinois ſe trouvoient ſur une éminence très-avantageuſe pour combattre avec des forces inégales: il y avoit de droite & de gauche des précipices à pic qui empêchoient l'ennemi de ſe développer & de profiter de ſa ſupériorité pour attaquer ſur un grand front; mais il étoit à craindre qu'on ne tint en échec les Cochinchinois, avec une partie de ces troupes, & qu'avec le reſte on ne

s'avisât de couper la retraite en tournant les montagnes.

Tout retard menaçoit de ce déſaſtre : mais s'il étoit dangereux de reſter dans cette poſition, il l'étoit preſque autant de continuer la marche, parce que dès qu'on auroit quitté le ſommet de la montagne, il n'étoit pas douteux que les Siamois ne ſaiſiſſent ce moment précieux pour attaquer, & comme la pente que l'on avoit à deſcendre étoit fort eſcarpée & de près d'une demi-lieue de longueur, toute la valeur poſſible & les diſpoſitions les plus habiles n'euſſent pu réſiſter à un ennemi, qui, outre la ſupériorité de ſes forces, auroit eu l'avantage de l'impulſion d'un choc de haut en bas.

Aſtof dut ſon ſalut à une ruſe dont il attribua encore tout l'honneur à ſon épouſe ; étoit-ce juſtice, étoit-ce un hommage de ſon cœur, cela ſeroit difficile à décider ? & l'amour peut être ſuſpecté de pareil ſacrifice. Cet Officier avec des principes & de l'expérience, ſçachant que le plus critique n'eſt pas d'aller en parti, mais d'en revenir, avoit ſur la route, en allant à l'ennemi, reconnu

& étudié toutes les poſitions qui pouvoient aſſurer ſa retraite, ſans ſe diſſimuler aucun des obſtacles qu'il auroit à ſurmonter s'il étoit pourſuivi par des forces ſupérieures. Il communiquoit alors ſes idées à Rolickan, & lui faiſoit très-ſouvent des queſtions dans le deſſein de lui former le coup-d'œil & l'eſprit. Ainſi, par une prévoyance qui n'eſt que le partage des talens, ils avoient diſcutés enſemble trois jours auparavant en grimpant cette montagne, quels ſeroient les moyens les plus propres pour ſe tirer d'embarras dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit alors: » Si je n'avois pas, lui dit Aſtof, des » ordres auſſi précis de faire diligence pour » avoir des nouvelles de l'ennemi, je ne paſ» ſerois pas outre, ſans avoir fait élever ſur » le ſommet de cette montagne une redou» te & un retranchement pour aſſurer mon » retour. La réſiſtance des troupes que j'y » laiſſerois me donneroit le temps de deſ» cendre en ſûreté avec le reſte de mon » détachement: une fois que j'aurois gagné » le bas de la montagne, le terrein eſt très» couvert, comme vous l'avez vu; ainſi les

» défilés, les bois, les ruiſſeaux & les ravins » qu'il y a d'ici juſqu'à la tête du pont que » nous venons de paſſer, combattroient pour » nous. «

» Mais, demanda le jeune Volontaire, que » deviendroient ces hommes renfermés dans » la redoute que vous projettez ? Comment » pourroient-ils échapper à l'ennemi ? Leur » ſort me fait pitié. «

» Cette pitié, répliqua Aſtof, fait hon- » neur à l'humanité, & je me plais à vous » voir des ſentimens d'autant plus précieux » qu'ils ſont rares dans la carrière que nous » courons vous & moi. Ces Soldats, pour » qui vous vous intéreſſez ſi vivement, n'au- » roient, je l'avoue, d'autres reſſources que » dans leur valeur, ou dans les fautes de » l'ennemi ; mais, à la guerre, c'eſt quelque- » fois une néceſſité d'haſarder quelques trou- » pes pour la sûreté du tout. «

» Il me vient une idée, interrompit Rolie- » kan : s'il ne s'agit que d'arrêter les Siamois » aſſez de temps pour les empêcher de char- » ger votre détachement dans la deſcente » de cette montagne, ne pourroit-on pas

» en occuper le ſommet par un bûcher dont » la flamme & la fumée ſeroient une bar- » rière impénétrable entre eux & nous? « Aſtof applaudit au projet de ſon ami, & ordonna dans le moment que l'on coupât aſſez d'arbres pour former un abbatis ſur tout le front de la montagne, qui n'étoit que d'environ deux cens toiſes; comme le Soleil étoit dans ſon midi & dardoit des rayons brûlans, la jeune Mirza plus occupée de ſa beauté que de la gloire, ignorant même que pour réparer les roſes & les lys flétris par les années ou par les accidens, il eſt un art rival de la nature n'applaudiſſoit nullement à la condeſcendance qu'on avoit pour ſes idées. Dans ſon impatience, & pour engager ſon époux à pourſuivre la marche, elle lui dit qu'il ne falloit pas ainſi ſe peindre tout en noir, & que les événemens contre leſquels on ſe précautionnoit n'arriveroient peut-être pas.

» Comment étant mon ami, reprit Aſtof, » voulez-vous que ſur un peut-être incertain » je haſarde mon honneur & le ſalut des » troupes qui me ſont confiées; le métier

» que nous avons embraſſé offre une riche
» moiſſon de lauriers aux perſonnes pré-
» voyantes : mais il ne préſente que des
» écueils & des précipices aux étourdis &
» aux imprudens. Croyez-vous que de retour
» à l'armée, après avoir été battu par ma
» faute, je pourrois éviter les juſtes repro-
» ches de mon Roi, en diſant que je n'y avois
» pas penſé ? Je ſerois un traître digne d'op-
» probre & du dernier ſupplice, ſi, par une
» préſompteuſe ſécurité ou par une pareſſe
» honteuſe, je reſtois ici les bras croiſés ſans
» mettre à profit le conſeil que vous me
» donnez pour détourner un danger qui eſt
» très-poſſible. «

La jeune Mirza, peu faite pour ſentir les conſéquences de pareilles négligences à la guerre, rougit juſques dans le blanc des yeux de s'être attiré de ſemblables reproches, & dans le déſir de faire oublier ſon étourderie, elle ſeconda de ſon mieux ſon époux pour faire hâter l'abbatis projetté ; les arbres furent laiſſés çà & là ſur la cime de la montagne comme des matériaux d'attente pour ſervir de retranchemens en cas de beſoin. Voilà

ce qui s'étoit paſſé lorſqu'Aſtof avoit trois jours auparavant traverſé cette montagne ; ſages précautions dont il eu tout lieu de s'applaudir dans cette retraite.

Avant de quitter le petit bois, où l'on vient de voir qu'on avoit donné ſi habilement le change à l'ennemi, il avoit ordonné qu'on fit porter à chacun des quinze cens priſonniers un gros fagot de menus branchages, afin de larder l'abbatis en queſtion, auquel il devoit mettre le feu s'il étoit pourſuivi. Il fit auſſi prendre à ſes Soldats des piquets de différentes longueurs que chacun s'occupa à épointer en traverſant la plaine. Enfin, arrivé ſur la cime de la montagne, & ſe voyant preſſé par les Siamois, il en fit occuper toute l'étendue par une ligne d'Infanterie comme s'il eut voulu y ſoutenir le combat.

Les Soldats, ſans jamais quitter leur rang & faiſant toujours front à l'ennemi par un pas en arriere, enfoncerent chacun devant ſoi les piquets dont ils s'étoient approviſionnés dans le bois : il les épointoient par l'autre bout à fur & meſure qu'on en parſe-

moit le terrein, inclinant les plus grands vers l'ennemi. Cet ouvrage fut continué juſqu'aux abbatis d'arbres que d'autres Soldats rangeoient les uns ſur les autres, en les arrêtant avec de gros piquets & en les lardant de fagots & menus branchages.

La premiere ligne d'Infanterie paſſa alors ces abbatis en un moment par des trouées laiſſées de diſtance en diſtance, & qui furent fermées auſſi-tôt par d'autres arbres. Dès que l'ennemi vit ce mouvement rétrograde, il voulut en profiter en s'élançant en avant; mais il fut arrêté par les piquets dont le terrein étoit parſemé ſur la profondeur de quatre à cinq toiſes, & par un feu de mouſqueterie des plus vifs qui partoit de derriere l'abbatis, auquel on mit le feu ſur toute l'étendue.

Si-tôt que l'incendie fut bien en train; Aſtof, qui avoit déja fait deſcendre la montagne aux priſonniers & au butin eſcortés de toute la Cavalerie, ſe mit lui-même en marche avec ſon Infanterie, ne laiſſant derriere ce retranchement embraſé que les Chaſſeurs qui tuerent beaucoup de monde aux

Siamois, ſans eſſuyer la moindre perte, parce que le bûcher avoit été établi dans l'endroit le plus élevé ; ce qui empêchoit l'ennemi de plonger au-delà : il tenta en vain d'éteindre ou de détourner le feu ; ce ne fut qu'après qu'il n'eut plus d'aliment que le chemin à la pourſuite devint libre ; mais alors le détachement Cochinchinois étoit à plus d'une lieue de-là, & les Chaſſeurs le rejoignirent en toute ſûreté.

Aſtof ramena ainſi, comme en triomphe, ſon épouſe à la grande armée. Chenga inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette expédition glorieuſe, viſita lui-même la jeune Amazone ; elle l'avoit intéreſſé ſous les habits d'homme par la réponſe noble & courageuſe qu'elle lui avoit faite en marchant à l'ennemi ; elle s'attira de nouveaux éloges pour la réſolution, la fermeté & la valeur qu'elle avoit montrées dans le combat. Mais le Roi ne bornant pas ſon eſtime à de ſtériles louanges, lui fit des préſens magnifiques, & par une grace ſpéciale lui permit, après qu'elle fût guérie, de reſter à l'armée auprès de ſon cher époux.

» Périandre, Roi de Corinthe, diſoit » Chenga, a comparé les femmes à de bel- » les roſes faites pour l'ornement de l'Uni- » vers & le plaiſir des yeux ; mais celles, » comme la jeune Mirza, dont on n'aura » pas énervé l'âme par une éducation puſil- » lanime, ou rempli l'eſprit de frivolités, » peuvent jouer des rôles plus brillans : ſi » elles ſont privées, par d'autres devoirs de » l'honneur, de marcher contre les enne- » mis de l'Etat, elles peuvent, ſans aller à » la guerre, entrer réellement en commu- » nauté de gloire avec les hommes, ſur leſ- » quels elles ont un empire naturel, en n'ac- » cordant jamais leurs ſuffrages qu'à la vertu » & au mérite. «

Le brave Aſtof reçut des mains de ſon Roi le prix de la valeur à la tête de l'armée, & comme il avoit ſauvé la vie à deux Citoyens, il fut encore couronné d'une double couronne civique, ſuivant la coutume des Romains, qui animoient ainſi les Légions, & leur faiſoient affronter les plus grands dangers par l'eſpoir des diſtinctions militaires, qui, au ſein de la paix, étoient un orne-

ment préféré à toutes les décorations du luxe & de la vanité.

Cependant le camp des Cochinchinois étoit devenu une véritable école de la guerre. Comme la bravoure naturelle ne peut que s'accroître par la confiance que le Soldat met ordinairement dans les différentes armes offenſives ou défenſives, dont les opérations variées de la guerre exigent qu'on ſe ſerve, on lui apprenoit à porter les coups les plus vigoureux & à parer ceux de l'ennemi : c'eſt ainſi que Céſar ſe conduiſit en Afrique ; il s'y prenoit, non comme un Général qui eſt à la tête d'une armée de Vétérans aguerris par de grandes victoires, mais comme un Maître d'eſcrime chargé de dreſſer des Gladiateurs ; il les exerçoit à tous les mouvemens en avant, en arriere, de pied ferme, & à toutes ſortes de feintes.

C'étoit dans les loix de la nature, qui ſert de baſe à la Statique, que ce grand Homme puiſoit les leçons qu'il donnoit à ſes troupes ; ſon attention étoit que toutes les attitudes fuſſent naturelles & aiſées : la juſteſſe de ſon jugement, aidée d'une longue expé-

rience, lui avoit fait ſentir que dans les extenſions forcées où le corps ſort de ſon aſſiette, il n'y a plus de contrepoids dans la machine, & que, ſans ce contrepoids, on manque de force, de vîteſſe & de dextérité : cet à-plomb eſt la diſpoſition la plus eſſentielle pour le Soldat de recrue.

La Cavalerie étoit auſſi exercée ſur toutes ſortes de terreins, ſoit montueux, pierreux ou inégaux. On lui faiſoit franchir des haies, des foſſés, des ruiſſeaux, traverſer des gués ou des rivieres à la nage. On vouloit que chaque Cavalier apprît à voltiger, à deſcendre, & monter à droite & à gauche l'épée ou la lance à la main : on exigeoit même qu'il étudiât les bonnes ou mauvaiſes qualités de l'animal qui devoit ſeconder ſa valeur, qu'il l'habituât au feu, & à l'aſpect de tous les objets les plus biſarres. On vouloit en outre qu'il ſçût en combien d'eſpace de chemin il pouvoit atteindre un Fantaſſin (*a*) qui fuyoit,

(*a*) Une troupe d'Infanterie fait ſoixante pas de deux pieds en une minute, & parcourt le double d'eſpace au pas redoublé ; un eſcadron de Cavalerie peut, afin

afin de ne pas excéder ſon cheval en courſes inutiles, ni s'expoſer ſoi-même à des dangers évidens en pourſuivant un ennemi que la proximité de ſes gens, d'un bois ou d'un taillis, pouvoient dérober aux coups; Chenga propoſa des prix à ceux qui feroient montre de plus d'adreſſe à manier leurs chevaux & à ſe ſervir de leurs armes.

Les évolutions pour combattre en corps ou en détail étoient en petit nombre, parce qu'on avoit réformé toutes celles de parade, qui, n'étant point praticables en préſence de l'ennemi, ne ſervent qu'à ſurcharger le Soldat & l'Officier d'une beſogne inutile & même dangereuſe, par l'abus qu'un génie médiocre peut en faire un jour de combat. Les termes des commandemens, auſſi précis que

ſans ſe déſordonner, faire juſqu'à trois cens pas en trente ſecondes. Cette connoiſſance eſt néceſſaire pour les manœuvres fondées ſur la viteſſe reſpective des deux armures: quant à la courſe à pied ou à cheval, cela varie ſuivant les diſpoſitions naturelles, & parmi les Partiſans il y va ſouvent de la vie de ſe haſarder ſeul au-delà du terme qu'on peut regagner ſans être atteint de l'ennemi.

les temps de l'exercice, ajoutoient encore à la vîteſſe de l'exécution. Après que les différens corps d'armée eurent acquis par des exercices fréquens une adreſſe ſuffiſante dans le maniement des armes & dans les évolutions particulieres, on les raſſembloit en corps pour leur faire exécuter les grandes manœuvres. C'étoit auſſi par le moyen des ſignaux que l'armée rangée en bataille étoit exercée à marcher en avant, ſur le flanc ou en retraite, à changer de front & de profondeur, à ſe rompre en colonnes, à ſe développer & à former tous les différens ordres de bataille, non-ſeulement en plaine, mais ſur toute eſpèce de terrein.

Tous ces détails importans étoient confiés à Mankan qui avoit été en grande intimité avec Balagirao. Celui-ci, forcé de quitter l'armée, avoit remis à ſon ami des Mémoires ſur les diverſes branches de la Tactique, & ſur des reconnoiſſances exactes du théâtre de la guerre, en le conjurant, par tous les motifs qui peuvent déterminer un homme généreux, de faire part de ſes réflexions à Bomikan dans chacune des con-

jonctures où la gloire de l'Etat & le ſalut de l'armée l'exigeroient : » Je ne vous diſſi-
» mule pas, mon ami, lui avoit dit Balagi-
» rao, qu'il n'y ait du danger à donner des
» conſeils à un Chef qui n'en demande pas,
» & qui n'en veut point ; puiſque, ſans avoir
» aucun égard au zèle de celui qui les don-
» ne, il peut le rendre garant des événe-
» mens, & faire payer cher le mauvais ſuc-
» cès d'un projet qui n'a ſouvent échoué
» que parce qu'on l'a élagué dans l'exécu-
» tion, qu'on en a affoibli les moyens, ou
» parce que la juſteſſe du deſſein a été con-
» trequarrée par la maladreſſe de ceux qui
» en ont été chargés, ou par la fortune enfin
» qui, ſuivant un vieux proverbe, n'eſt aux
» gages de perſonne. Voilà, certes, des ré-
» flexions effrayantes pour tout Citoyen qui
» écoute un peu trop l'intérêt perſonnel ;
» mais la crainte d'une diſgrace ne fermera ja-
» mais la bouche à celui qui ne conſulte que
» ſon cœur & le bien de ſa patrie. «

Mankan parut touché ; il promit à Bala-
girao de ſuivre ſes conſeils ; comme ſon zèle n'étoit cependant fondé que ſur l'ambi-

tion, il uſa de politique tant que Bomikan commanda l'armée. Après la perte de la dernière bataille, infidele à l'amitié, il s'étoit fait auprès du Roi un mérite perſonnel des recherches militaires de Balagirao, & à la faveur de cette trahiſon, il paſſoit pour un Officier de la premiere diſtinction; il étoit l'ame des conſeils, & l'on ſe repoſoit ſur lui du ſoin d'exercer l'armée.

Il avoit donné une premiere idée de ſes talens, en propoſant à Chenga un moyen aſſuré de placer dans l'ordre de bataille les Soldats de nouvelles levées, ſuivant le degré d'ardeur & de bravoure que chacun d'eux faiſoit paroître. C'étoit la même ruſe dont s'étoit ſervi Théagènes dans l'Antiquité. Ce Général des Athéniens, preſſé de fixer le rang de ſes Soldats, fit donner l'allarme à l'armée par l'apparition d'un corps de Cavalerie qu'il avoit traveſtie comme celle de l'ennemi, & laiſſa à un chacun la liberté de ſe ranger comme il voudroit; de ſorte que les plus braves ſe trouverent au premier rang & les moins fermes à la queue: mais Balagirao, en citant à ſon ami ce trait d'hiſtoire, lui avoit

fait ſentir que Théagènes conſervant cet arrangement pendant le cours de la campagne, n'avoit rempli qu'à demi les conditions eſſentielles à une ordonnance de guerre, puiſque, d'après Xénophon, il ne ſuffit pas de mettre de braves Soldats au premier rang, mais qu'il eſt également eſſentiel que ceux de la queue ne leur cédent en rien, afin que les moindres Soldats, poſtés dans le milieu de la hauteur, ſoient entraînés par les premiers & pouſſés par les derniers rangs. Il faut de plus qu'il y ait des gens intrépides aux aîles; parce que ce ſont les parties les plus expoſées, & néanmoins que d'elles dépend la ſolidité d'une formation quelconque. » Si ces » différens changemens vous paroiſſent fon» dés ſur des conſidérations phyſiques & » morales, avoit ajouté Balagirao, vous » devez convenir que c'eſt renoncer aux » avantages qui peuvent en réſulter toutes » les fois qu'on intervertit cet ordre raiſon» né, & qu'on change les rangs en files ou » les files en rangs. Le Tacticien qui tombe » dans de pareilles fautes eſt comparable à » un Architecte qui mettroit en parement

» les gravois, & réſerveroit les pierres de » taille pour l'intérieur de la maçonnerie. «

Mankan, dévoré d'ambition, ſçut faire ſon profit des conſeils de ce Maître de l'Art. Le Roi de Cochinchine, qui attribuoit à une expérience conſommée tout ce qu'il lui voyoit exécuter, l'honora de ſa confiance. Il aſſiſtoit aux exercices auxquels cet Officier préſidoit; c'étoit autant pour ſon inſtruction perſonnelle que pour animer ſes troupes que Chenga n'en perdoit aucun. Il s'étoit appliqué à connoître un chacun par ſon nom. » Puiſqu'un Méchanicien, diſoit-il, rougiroit » de ne pas ſçavoir le nom & les propriétés » des piéces qui compoſent ſes machines, » comment un Général peut-il ignorer les » noms & les talens des Officiers de ſon ar- » mée, qui ſont autant d'inſtrumens de ſa » gloire? «

Chenga trouvoit même un autre avantage dans cette étude, en voyant dans ceux qui étoient ainſi connus de lui un redoublement de zèle & d'émulation pour ſe diſtinguer par quelqu'action d'éclat. Auſſi étoit-il préſent à tous les exercices, animant les uns

inſtruiſant les autres avec douceur, répandant des graces ſur ceux qui montroient le plus d'adreſſe. » Si l'on ne donne au Soldat » que ce qui lui eſt dû, diſoit Chenga, il » n'en ſçait aucun gré, au lieu que je vois » que la plus modique gratification pénetre » de reconnoiſſance celui à qui je l'accorde » & inſpire à tous les autres le déſir d'en être » dignes. «

Mais ce qui étoit encore au-deſſus des bienfaits de ce Prince, c'eſt une affabilité qui faiſoit que les cœurs alloient au-devant de ſes ordres. Quel plus heureux préſage pour rendre une armée invincible! L'obéiſſance produit l'exacte diſcipline, & de l'affection naiſſent ordinairement le courage & la fidélité.

La lenteur des progrès que ce Prince voyoit faire aux Soldats de nouvelles levées, malgré l'ardeur avec laquelle ils ſecondoient le zèle de leurs Officiers, le peu d'enſemble qu'ils mettoient dans les manœuvres générales, firent ſentir à Chenga qu'il faut bien du temps pour exercer & diſcipliner une armée, & que c'eſt le comble de l'imprudence, lorſqu'on

eſt entouré de voiſins ambitieux & en armes, de n'avoir pas ſoi-même des troupes bien dreſſées, pour être en état de repouſſer la force par la force.

Si ces détails purement méchaniques de la guerre, en ce qui concerne les exercices du corps, étoient pour ce Prince matiere aux plus ſérieuſes réflexions, rien ne peut exprimer ſes regrets ſur le peu de ſoin qu'on avoit pris de ſon éducation militaire, lorſqu'il enviſageoit les opérations de la guerre du côté de l'eſprit, & que la juſteſſe de ſon jugement lui faiſoit ſentir que la pratique ne pouvoit être fondée que ſur une théorie profonde, qui, dépendant de l'intelligence & de la réflexion, ne ſçauroit qu'être le fruit d'une étude conſommée. Convaincu que ſi la guerre eſt un métier pour les Soldats, & que ſi leur exercice ne conſiſte que dans les bras & dans les jambes, elle eſt une ſcience ſublime pour le Général, & une ſcience qui comprend preſque toutes celles qui font honneur à l'eſprit humain, il prit la généreuſe réſolution de réparer tant d'années perdues pour ſon inſtruction, & de ſe livrer tout entier au

travail. Ce regret du mauvais emploi du temps n'eſt pas toujours un reſſort actif pour déterminer à faire un meilleur uſage du préſent ; c'eſt en quoi Chenga eſt encore plus eſtimable, puiſqu'il triompha de l'habitude : la pareſſe eſt un précipice d'où l'on ſe retire difficilement dès qu'on y eſt une fois engagé.

Les heures que le Roi ne paſſoit pas à exercer ſon armée aux différens genres de combats ou de travaux de campagne, il les employoit à la lecture, ou à s'entretenir avec Mankan & autres Officiers étrangers qu'il avoit attirés des pays où le métier des armes étoit en honneur. Il y avoit des Tacticiens, des Ingénieurs, des Mineurs, des Officiers d'Artillerie, des Méchaniciens, habiles chacun dans leur partie. De cette façon, ce Prince puiſoit, pour ainſi dire, à la ſource, les principes des différentes branches de la guerre. » Si l'étude de chacune » d'elles, ſe diſoit intérieurement Chenga, » exige un temps conſidérable, même des » génies favoriſés de la Nature, & ſi cepen» dant ce n'eſt que la réunion de toutes ces

» branches qui caractériſe l'habile & le par-
» fait Général, comment puis-je jamais me
» flatter de remplir dignement une carrière
» auſſi difficile? Mais ne perdons pas coura-
» ge; quand l'honneur du ſuccès ne ſeroit
» pas proportionné aux obſtacles que j'ai à
» ſurmonter, le devoir du rang ſuprême où
» les Dieux m'ont placé doit me ſervir d'ai-
» guillon. Irai-je, à l'exemple des Rois de
» l'Aſie, me concentrer dans les délices d'un
» ſerrail, & y paſſer en plaiſirs efféminés un
» temps que les devoirs du thrône deſtinent
» à la défenſe de mes Peuples? «

La multitude des troupes légères des Siamois, qui ſemblables à une nuée couvroient la campagne, empêchoit qu'on ne ſçût rien de poſitif de l'état du ſiége d'Haltan. L'on attendoit avec impatience des nouvelles des Ambaſſadeurs, lorſqu'au grand étonnement de tout le monde on les vit revenir avec la capitulation d'une tréve de deux ans, & à des conditions beaucoup plus avantageuſes que l'ambition de Chaou & la poſition reſpective des deux partis ne devoient les faire eſpérer.

Les Ambaſſadeurs, en arrivant à l'armée du Roi de Siam, le trouverent entre les bras de la mort. Les fatigues de la campagne, jointes à mille excès, ſources de maladies & d'infirmités, lui avoient cauſé une fiévre violente, qui laiſſoit tout à craindre pour ſa vie. Le danger où étoit ce Prince avoit ſuſpendu toutes les opérations du ſiége. Comme les mobiles qui faiſoient agir ſon armée étoient la crainte & l'eſpérance, & qu'un zèle véritable & ſincère y entroit pour peu: dès qu'on ſçut que la mort alloit enlever à ce Maître ſi terrible le droit de punir & de récompenſer, l'ardeur ſe rallentit, & la diſcipline perdit de ſon activité. On ne vit pas dans le camp Siamois couler ces larmes précieuſes que répandent des Sujets lorſqu'ils tremblent pour les jours d'un Roi qui les a traités comme ſes enfans, & qui ne s'en eſt vu le maître que pour les rendre heureux. Chacun, occupé de ſes intérêts perſonnels, regrettoit moins le paſſé qu'il ne s'intriguoit pour l'avenir.

L'Officier général, chargé depuis la maladie de Chaou de la conduite du ſiége, voyant

le découragement preſqu'univerſel, eut recours à la négociation plus qu'à la force. Il envoya des Députés dans la Place, ſe flattant par menaces ou par promeſſes d'engager le Gouverneur à ſe rendre ; mais il fut ferme dans ſon devoir, & ſourd à tout ce que l'on put lui dire pour le ſéduire ou pour l'intimider. On admira même la magnanimité de ſes réponſes ; car les Députés Siamois lui ayant repréſenté que l'on ſçavoit que les magaſins étoient à leur fin : » Nous ne manquerons » jamais de vivres, leur repartit ce Gouver- » neur, tant que le bras gauche nous reſte- » ra ; il nous ſervira d'aliment, & le droit » nous ſuffira pour combattre & repouſſer » nos ennemis. « Ce trait de généroſité ayant piqué les Députés, ils le menacèrent de toute la colère de leur Maître. Le Gouverneur alors, rompant l'entrevue, leur dit : » C'eſt » par la bouche des canons que je réponds » à de telles menaces. « Et auſſi-tôt il fit redoubler le feu ſur les tranchées.

Ces conjonctures parurent des plus favorables aux Ambaſſadeurs pour conclure un Traité. Ils répandirent à propos les richeſſes

qu'ils avoient apportées pour donner plus de poids à leurs négociations. Ils firent, en cas de ſuccès, des promeſſes ſi brillantes, qu'ils gagnèrent parmi les Mandarins Siamois des Protecteurs puiſſans, qui, ſous les apparences du zèle le plus pur, repréſentèrent vivement à Chaou le danger qu'il y auroit, en cas que ſa maladie eût des ſuites, de laiſſer une armée victorieuſe entre les mains d'un Sujet audacieux, capable de s'en faire un titre contre les enfans qu'il laiſſoit au berceau. On lui fit un portrait effrayant du penchant de l'eſprit humain, toujours avide de commander, & prêt à tout haſarder pour ſatisfaire une ambition démeſurée. On lui citoit les malheurs de la Famille d'Alexandre le Grand, Vainqueur de l'Aſie, dont la ſucceſſion fut enlevée à ſon ſang, & devint la proie de ſes Généraux infidèles.

» Puiſſe le grand Sommona-Codom (*a*), » s'écrioient les Mandarins, être touché de

(a) *Sommona-Condom* eſt le Légiſlateur & le Dieu régnant des Siamois. On l'invoque auſſi ſous le nom de *Pra-poutit Chaou*, ce qui veut dire le *grand* & l'*excellent Seigneur*. La Loubere, *chap.* 23.

» nos vœux & des pleurs de toute l'armée!
» Puiſſe-t-il détourner un tel déſaſtre, en
» nous conſervant un Souverain, les délices
» de ſon Peuple! « C'eſt en allarmant ainſi Chaou ſur le ſort de ſes enfans que des Favoris avides ſacrifioient la tranquillité de leur Roi moribond à l'or de ſes ennemis, & cherchoient à mériter par leur trahiſon les riches préſents qu'on leur avoit promis. Non contens de ces premiers eſſais ſur l'amour paternel, ces Courtiſans ruſés prirent encore le Vainqueur par ſon foible, en intéreſſant ſa vanité. » Nos cœurs, accablés de
» l'état où ſe trouve Votre Majeſté, lui di-
» ſoient-ils, ſe livrent ſans doute à des
» craintes imaginaires qui ne ſe tourneront
» jamais en de funeſtes réalités; mais notre
» zèle pour l'honneur de votre Couronne
» eſt la ſource de nos vœux ardens pour la
» paix. Le Ciel, continuèrent-ils, ſera plus
» bas que la terre, & la terre plus haute que
» le Ciel, on verra des montagnes ſans val-
» lées, du feu ſans chaleur, & de l'ombre
» ſans lumière, avant qu'il ſe trouve un Gé-
» néral Siamois qui ſoit digne d'être com-

» paré en talens & en bravoure à Votre
» Majeſté. Vous êtes, Sire, le plus grand
» des Monarques qui ont regné en Aſie, &
» le plus grand de ceux qui y régneront à
» l'avenir. Si les conquêtes qui ont répandu
» par-tout la terreur de vos armes ne le pu-
» blioient hautement, la dernière victoire
» eſt un trophée récent qui ſuffiroit à votre
» gloire. Cette guerre n'a changé de face que
» depuis l'inſtant que vous vous êtes mis à la
» tête de vos troupes. Les ennemis, après
» avoir combattu depuis deux ans avec avan-
» tage contre vos Généraux, ont connu enfin
» à leurs dépens la témérité qu'il y a de ré-
» ſiſter à Votre Majeſté: ils ont tous péri dans
» le dernier combat. Votre ſeule préſence re-
» tient leur nouvelle armée derriere la riviere
» de Stein-Hol; mais n'eſt-il pas à craindre
» qu'enhardis par votre maladie, ils ne repa-
» roiſſent en campagne, dès que vous quitte-
» rez le commandement de l'armée, &
» qu'ils n'ayent de nouveaux ſuccès contre
» les Généraux qu'ils ont déja battus! Ils
» ont ici des Ambaſſadeurs pour ſe ſoumet-
» tre à votre clémence & vous demander la

» paix : Votre Majeſté victorieuſe peut, à
» ſon gré, en dicter les conditions. Seroit-il
» prudent de remettre à un avenir incertain
» le ſort d'une guerre que vous pouvez
» décider avec tant de gloire en impoſant
» aux Vaincus telle loi que vous jugerez à
» propos ? «

Le Roi de Siam, dont l'eſprit auſſi affoibli que le corps, étoit alors ſuſceptible de toutes les impreſſions, gémiſſoit intérieurement d'être ainſi arrêté au milieu de ſes triomphes. N'ayant dans le cours de ſa vie compté pour rien les hommes, il s'étoit en quelque ſorte joué de la nature humaine, & renchériſſant encore ſur la rigueur des loix Siamoiſes (*a*), il avoit gouverné ſes Sujets avec un ſceptre de fer : mais dans cet inſtant où la vérité n'étoit plus offuſquée par les paſſions turbulentes qui viennent de la proſ-

(*a*) On ne peut qu'être choqué de la rigueur des loix de Siam par la facon dont on y puniſſoit les plus petites fautes. Les châtimens ordinaires étoient de fendre la bouche à ceux qui ne parloient pas aſſez, & de la coudre à ceux qui parloient trop. *Mémoires de Fourbin*, p. 114. & 139.

périté

périté ou de la fougue du ſang, il ſentit qu'un Deſpote, qui ne s'eſt occupé qu'à ſe faire redouter, eſt toujours dans le cas d'avoir plus à craindre de ſes Sujets, qu'ils n'ont à craindre de lui ; auſſi ſe livra-t-il à toutes les allarmes qu'on vouloit lui donner. Ces allarmes étoient d'autant plus vives, qu'il ne pouvoit ſe diſſimuler que c'étoit par une pareille trahiſon que Pitracha, ſon triſayeul, avoit enlevé la Couronne de Siam à la famille du vertueux & légitime Souverain Chaou-Naraye, ſi connu dans l'Hiſtoire par l'Ambaſſade ſolemnelle & les Miſſionnaires que Louis le Grand, Roi de France, lui avoit envoyés, dans l'eſpoir de porter le flambeau de la vraie Religion parmi ces Peuples idolâtres.

La défiance, les ſoupçons & les noirs ſoucis de l'avenir, plus affreux pour Chaou que les douleurs qu'il ſouffroit dans ſon lit, lui firent prêter l'oreille pour la premiere fois aux conſeils de la paix, contre leſquels la férocité de ſon caractère & la proſpérité de ſes armes, avoient toujours endurci ſon cœur. Sans doute que prêt à paroître au Tri-

bunal d'un Dieu puiſſant devant qui tous les hommes ſont égaux, & dont le bras redoutable punit ceux qui ont abuſé de leurs ſemblables ; le remords vengeur crioit au fond de ſon ame, & le preſſoit d'appaiſer la colère de l'Etre ſuprême, prête à le livrer aux ſupplices qu'il n'avoit que trop mérités : agité de ces idées affreuſes, il avoit ordonné de grands ſacrifices ; mais il n'y a que ceux qui partent d'un cœur pur ou vraiment repentant qui puiſſent fléchir l'Immortel. Les Envoyés du Roi de la Cochinchine ayant été introduits, chercherent à toucher le Roi de Siam par un diſcours noble & qui ne ſe reſſentoit en rien du ſtyle empoulé des Aſiatiques.

Après lui avoir peint d'une façon vive les douceurs de la paix, qui ſont en tout préférables à la victoire, ils lui dirent que ce n'étoit point par foibleſſe à la vûe des dangers dont la guerre eſt accompagnée, mais par attendriſſement au ſouvenir des calamités dont elle eſt ſuivie, que leur Maître les envoyoit pour conclure une paix honorable ; qu'il étoit à la tête d'une armée pleine d'ar-

deur & déterminée à verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour le maintien de ſes droits & l'honneur de ſa Couronne : enſuite ils lui parlerent de l'inconſtance de la Fortune, qui ſouvent, par des revers, ſe venge de ſes faveurs ; ils exaltèrent la gloire qu'il auroit de pacifier l'Aſie, après l'avoir rempli des trophées de ſa valeur, & finirent par lui dire que le vrai moyen de faire ceſſer les querelles n'étoit pas de triompher de ſon ennemi, mais de ſe réconcilier à des conditions juſtes & raiſonnables. » Grand Roi, » ajouterent-ils, ſi vous conſentez à la paix, » nous ſommes prêts de jurer par le grand » Tien que notre auguſte Maître, vaincu par » cette généroſité, loin de ſonger à la ven- » geance, ne ſe pénétrera que de recon- » noiſſance & contractera une alliance in- » diſſoluble avec Votre Majeſté. «

Toutes ces raiſons, puiſées dans l'humanité, auroient en tout autre temps fait peu d'effet ſur un Prince dont les actions l'avoient toujours emporté ſur les maximes de Machiavel : mais les ſoupçons dont on l'avoit rempli, & les approches de ce moment ter-

rible qui confond les rangs, les âges, & qui engloutit les couronnes, les conquêtes & les vaſtes projets de l'ambition, le déterminèrent à accorder une tréve de deux ans, aux conditions qu'on laiſſeroit la frontière & les Places dans l'état où elles ſeroient évacuées. Il exigea de plus, pour les frais de la guerre, mille combalengas (*a*) d'or.

Ce qui précipita encore la ſignature du Traité fut un procédé de Chenga, qui mit dans le plus beau jour les ſentimens de ſon ame magnanime. Il venoit de renvoyer ſous une sûre eſcorte un priſonnier, à qui les Siamois n'avoient laiſſé la liberté que pour aller chercher ſa rançon, après en avoir exigé une parole d'honneur, de venir reprendre ſes fers, s'il ne trouvoit pas l'argent dont on étoit convenu. Ce Militaire de mauvaiſe foi, croyant éluder ſa promeſſe, étoit rentré dans le camp ennemi ſous un vain prétexte, & de retour parmi les ſiens, il oſa s'applaudir de cette ſupercherie; mais Chenga, après

(*a*) Ce ſont des lingots faits en forme de pains de ſucre qui peſent environ quarante livres.

lui avoir fait de vifs reproches, le renvoya enchaîné aux Siamois. Ce trait fit une impreſſion des plus fortes ſur le cœur de Chaou, & ne contribua pas peu à accélérer le Traité. Dès qu'il fut ſigné, l'armée victorieuſe retourna ſur les frontières du Royaume de Camboie, & fut diſtribuée dans les Places où on tenoit de groſſes garniſons depuis la conquête qui en avoit été faite.

Chaou, dont le mal empiroit de jour en jour, fut rapporté à ſa Capitale dans un épuiſement total cauſé autant par les maux du corps que par les peines de l'eſprit. Entouré de tout l'éclat du Thrône, ce Conquérant, devant qui l'Aſie trembloit, étoit dans ſa litière, menacé, comme le plus vil des humains, de payer le dernier tribut à la nature: ſon cortége ſuperbe repréſentoit à la fois la grandeur & le néant des Souverains. Dans ce moment fatal où le bandeau des illuſions ſe déchire, le paſſé n'eſt qu'un ſonge, la fortune n'eſt qu'une ombre, & il n'y a de vraies richeſſes que le tréſor des bonnes actions: mais l'heure du Roi de Siam n'étoit pas encore arrêtée dans le Livre du Deſtin; il re-

couvra la ſanté au bout de ſix ſemaines par l'habileté & les ſoins d'un Médecin Mongale, dont l'art conſiſtoit principalement à étudier le tempérament du malade, la cauſe & les gradations de la maladie, le climat, les ſaiſons, & à adminiſtrer des remédes compoſés de Simples, & où il entroit du Gen-Seng (*a*), qu'il avoit été lui même cueillir ſur les montagnes de la Tartarie. Avec le retour de ſes forces, Chaou reprit ſon caractère primitif, & ſe livra de nouveau à la ſoif des conquêtes.

Furieux du Traité qu'on lui avoit arraché au lit de la mort, il fit tomber ſon reſſentiment ſur les Mandarins qui le lui avoient conſeillé, & ſur les indices que quelques-uns d'entr'eux avoient reçu des préſens de la Cochinchine, il leur fit couper la main qui avoit ſigné un Traité auſſi odieux. Comme il ne cherchoit même pas à colorer ſes injuſtices par les apparences de la juſtice, & que le reproche de ce Prince ſans foi étoit pour lui une chimère, pourvu qu'il parvint à ſon but,

(*a*) Nommé *Orhota*, ou Reine des Plantes.

il auroit rompu la tréve avant le terme s'il n'eût eu au Sud de ſes Etats une guerre à ſoutenir contre les Patanes qu'il avoit, par la violence, réduit ſous ſes loix ; mais ces Peuples généreux préférant la mort à la ſervitude, avoient, d'un concert unanime, volé aux armes & chaſſé les garniſons Siamoiſes : telle eſt la triſte deſtinée d'un Conquérant ; à moins qu'il ne faſſe un déſert des pays ſubjugués, il ne peut jamais en être tranquille poſſeſſeur, parce que l'amour & le bonheur des Sujets étant le ſceau de leur fidélité, & la garde la plus sûre des Monarques, il ne peut y avoir aucun lien durable entre un Vainqueur impitoyable & un Peuple courbé ſous le poids de la miſere, dont tout l'eſpoir eſt dans une révolution d'Etat.

Le Roi de Johor, à qui la Ville de Patane, ſituée dans la Preſqu'iſle de Malaca, avoit appartenue, ayant raſſemblé des forces conſidérables, ſe vit arracher la victoire par une ruſe qui tenoit un peu de la perfidie. Chaou, la veille de la bataille, fit déſerter un corps de trois mille Cavaliers Siamois, qui furent reçus avec joie par l'ennemi, comme un pré-

ſage aſſuré du ſuccès de cette guerre : ils furent poſtés le lendemain au corps de réſerve ; mais, au milieu de l'action, ils tomberent à dos ſur les Johoriens, qui ne pouvant réſiſter à cette attaque imprévue, furent enfoncés de toutes parts, & pourſuivis avec une perte conſidérable.

Le Roi de Johor trouva ſon ſalut dans le camp retranché d'où il étoit ſorti la veille. Il y fut joint quelques jours après par un renfort conſidérable qui le rendit de beaucoup ſupérieur aux Siamois. Ne reſpirant que gloire & que vengeance, il encourage ainſi ſes Soldats : » Ce n'eſt pas la valeur, leur dit-il, » mais la trahiſon qui nous a empêché de » triompher ; ſi nous combattons aujourd'hui » en gens de cœur, nous aurons l'avantage » ſur des ennemis qui comptent moins ſur la » bravoure que ſur le ſtratagême. Mais pour- » quoi parler à de fidels Sujets de leur de- » voir ? Je lis dans vos yeux le zèle dont » vous brûlez de ſeconder votre Roi ! Mes » amis, continua-t-il avec vivacité, en montrant le panache de ſon caſque, » ſi dans le » combat les Cornettes vous manquent,

» voici le ſignal du ralliement (a): vous le » trouverez toujours ſur la route de l'hon- » neur & de la victoire. « Il ſe fit alors un cri général pour demander la bataille.

Le Roi ne voulant pas laiſſer refroidir tant d'ardeur, marcha tout de ſuite aux Siamois. L'action s'engagea de part & d'autre avec une animoſité ſans égale. Les deux Monarques ſoutenoient par leur exemple le courage de leurs troupes: le Johorien ſe fiant trop à ſon courage naturel négligeoit l'art des diſpoſitions, mais Chaou froid au milieu du feu, mettoit tout à profit; jamais ſon intrépidité ne fut plus éclatante ni ſes talens plus néceſſaires. Il développa dans cette occaſion toutes les reſſources de ſon génie fertile en expédiens: voyant les troupes, à la tête deſquelles il étoit, un peu ébranlées par le déſordre de celles qui combattoient à

(a) C'eſt une des harangues d'Henri IV. conſacrée dans l'Hiſtoire. Peu de paroles ſuffiſent dans la bouche des Héros pour animer des troupes pleines de confiance. Prêt à donner une autre bataille, ce grand Capitaine fut encore plus laconique: » François, leur dit-il, » voici l'ennemi; je ſuis votre Roi, marchons. «

leurs côtés, il fit paſſer de bouche en bouche : » Qu'on ne prît pas pour lâcheté ce » déſordre apparent, puiſque c'étoit une ruſe » qu'il avoit imaginée pour attirer l'ennemi, » & qu'on alloit en voir l'effet. «

Cette aſſurance de la part de Chaou paſſa de rang en rang, & les remplit d'une nouvelle ardeur. Il vole lui-même à l'endroit où l'on montroit le plus de langueur : il intimide les lâches, encourage les braves ; il dit à tous qu'il eſt à leur choix de terraſſer les ennemis ou d'en devenir les eſclaves ; enfin il ramene la victoire ſur ſes pas. Il étoit alors au centre de l'armée, d'où il pouvoit voir les deux aîles combattant avec acharnement contre des ennemis qui n'en montroient pas moins ; il n'y avoit plus de corps de réſerve en arrière, tout étoit aux mains. Chaou privé de l'avantage de décider l'action par des apparitions ſubites, ou par des changemens de diſpoſition, ne déſeſpere pas cependant d'ajouter à l'ardeur de ſes gens par la ruſe. » Ne perdez pas de temps, dit-il à des » Aides-de-Camp ; allez à la droite de l'ar- » mée annoncer que l'ennemi eſt enfoncé

» & battu à l'aîle d'où vous venez. Et vous, » dit-il à d'autres Adjudans, volez à la gau- » che, en criant: *Victoire.* « Il les fit accompagner d'un Cavalier, qui portoit au bout d'une lance une tête ſanglante, que l'on avoit parée d'un diadême pareil à celui que portoit le Roi de Johor. A cet aſpect, les Johoriens de cette aîle perdent courage, & les Siamois redoublent d'efforts. La droite de l'armée de Chaou, intimément perſuadée de la nouvelle qu'il avoit fait répandre, ſe ſent de ſon côté excitée par la noble émulation de ne point céder à d'autres le prix de la valeur. Ce double ſtratagême eut tout l'effet qu'on pouvoit en attendre; l'ennemi plia aux deux aîles en même temps, & ſa perte y fut proportionnée à la durée de l'action.

Le Roi de Johor n'étant pas aſſez fort pour haſarder une troiſiéme bataille, ſe jetta dans Patane, & diſperſa les débris de ſon armée dans les autres Forts & Châteaux du pays. Chaou, ſans perdre un temps précieux aux ſiéges de ces petites Fortereſſes, ſe contenta de tenir en échec, par quelques détachemens, celles dont les garniſons pou-

voient gêner ſes communications & ſes convois, & s'attacha à la Capitale, dont la conquête entraînoit celle de tout le pays.

Le Roi de Johor s'y défendoit avec cet acharnement qui vient de la haine & de la crainte d'un ennemi irréconciliable. Comme cette Ville étoit munie de vivres pour pluſieurs années, & que l'art & la nature ſembloient concourir à ſa défenſe, on déſeſpéroit dans l'armée de Siam du ſuccès de cette entrepriſe : Chaou étoit le ſeul qui attendoit tout de ſa conſtance & de ſon courage. Occupé jour & nuit des moyens d'abréger un ſiége dont il ſentoit toutes les difficultés, il trouva enfin dans la fécondité de ſon eſprit une eſpèce d'attaque dont l'aſſiégé n'avoit aucune défiance. Une groſſe rivière traverſoit la Place, & ne pouvoit ſuivre ſon cours qu'en paſſant à travers une gorge étroite qui finiſſoit à quatre cens toiſes de l'enceinte. Chaou fit barrer cette gorge & le lit de la rivirère par une chauſſée épaiſſe, qui faiſant refluer les eaux dans Patane, inonda en vingt-quatre heures les maiſons & les magaſins dix pieds au-deſſus du rez de chauſſée ;

la garniſon & les habitans de cette Ville n'eurent alors de retraite que ſur le terplein des remparts ; mais, dans ce déſaſtre inopiné, les vivres que l'on avoit enfermées dans les caves & les ſouterreins, afin de les préſerver de l'effet des bombes & du feu, ſe trouverent engloutis dans l'élément contraire ; & ce qu'on avoit pu échapper ayant été conſommé en bien peu de ſemaines, la diſette réduiſit l'ennemi à capituler.

Chaou, qui ſe jouoit des ſermens, ne craignit pas d'en faire, & afin de mieux tromper les Ambaſſadeurs du Roi de Johor, pour gage de ſa parole (ce qui eſt ſacré dans l'Orient), il mit ſa main droite dans la leur, & jura d'épargner le ſang de leur Maître & de le renvoyer dans ſes Etats. Mais peut-on compter ſur la parole d'un Tyran ; & la bonne foi, ce lien ſacré qui égale les hommes aux Dieux, pouvoit-elle être un frein pour Chaou ?

Le malheureux Roi de Johor n'eut pas plutôt livré les portes de Patane, qu'il fut chargé de chaînes, & condamné à mourir de faim. Lorſqu'il reçut cet arrêt de la bou-

che même du Vainqueur, il lui reprocha ſa perfidie, en reclamant les Dieux vengeurs des parjures. » Qu'as-tu à me reprocher, lui » repartit Chaou, n'ai-je pas promis à tes » Députés d'épargner ton ſang & de te ren- » voyer dans tes Etats; compte ſur ma pa- » role, ton ame du fond du Tartare appren- » dra que ton corps a été rendu à tes Su- » jets. «

Cependant comme le Roi de Siam brûloit d'impatience de pouſſer juſqu'à Batuſabar, Capitale du Royaume de Johor; & ne pouvant attendre que la faim, trop lente à ſon gré, vint le délivrer de ſon priſonnier, il le fit, par une eſpèce de diſtinction, étouffer entre des étoffes précieuſes, & après l'avoir fait embaumer, il le renvoya dans ſes Etats. C'eſt ainſi que ce Roi de Siam ſe moquoit des Dieux & des hommes. Qui pourroit croire que ce Prince inhumain, imbu des folies de la Métempſycoſe, ſe faiſoit un ſcrupule de couper une branche d'arbre, & auroit regardé comme un crime atroce de tuer un oiſeau, dans la crainte de bleſſer ou d'offenſer l'ame qu'il y croyoit renfermée!

peut-on allier autant de foibleſſe avec autant de férocité (*a*)?

Toute cruauté exercée ſous le ſceau des ſermens, eſt cent fois plus indigne qu'une violence manifeſte; en effet, celle-ci eſt fondée ou ſur la force, qui eſt un droit de la nature, ou ſur la puiſſance, qui eſt une faveur de la fortune, au-lieu que l'autre eſt le fruit d'une perfidie, qui eſt l'opprobre & le fléau de l'humanité.

Chaou, avant de prendre la route des Etats de Johor, s'empara encore d'une Place libre par une trahiſon inſigne. Il avoit, depuis ſon entrée dans la Preſqu'iſle de Malaca, contracté alliance la plus intime avec une République, dont toute la puiſſance conſiſtoit dans l'enceinte de ſes murs, & dans un Port que la nature & l'art ſembloient mettre à l'abri de tous les efforts des mal-intentionnés. Elle floriſſoit par un Commerce fort étendu & par une Marine bien entretenue. Chaou bien inſtruit de l'impoſſibilité de cette conquête, à force ouverte,

(*a*) La Loubere, p. 111. ch. 21.

ne déſeſpéra pas de venir à ſes fins. Sous ombre d'amitié, il éloigna ſon armée du territoire de ces nouveaux Alliés; il acheta au poids de l'or leurs denrées, & leur accorda des faveurs & des priviléges au-delà de leurs eſpérances. Après la derniere victoire, il leur envoya, comme preuve de ſa bienveillance, une partie des dépouilles des Johoriens: tant de généroſité & de bienfaiſance paroiſſoient ſuſpectes à ceux qui connoiſſoient le caractère du Roi de Siam. Les plus ſages de cette République s'écrioient ſans ceſſe, qu'on ſe défiât des Siamois & de leurs préſens; mais le grand nombre éblouis par la renommée de Chaou, traitoient de viſionnaires ceux qui parloient ainſi.

L'intérêt perſonnel les aveugloit ſur des craintes auſſi ſalutaires. Lorſque Chaou ſe fut aſſuré du plus grand nombre des ſuffrages, & qu'il fût ſur le point de ſon départ pour la guerre de Johor, il en fit part à cette République, en la faiſant aſſurer de la continuation d'une bonne & ſincere amitié: en même temps ſon Ambaſſadeur demanda qu'on reçut dans la Place les Siamois bleſ-

ſés

ſés à la derniere bataille & au ſiége de Patane, offrant de payer d'avance & à un prix conſidérable tout ce qu'on ſeroit dans le cas de leur fournir. Ces crédules Républicains, gagnés par les largeſſes de Chaou & craignant de l'indiſpoſer par un refus, conſentirent à des propoſitions où ils ne voyoient qu'un lucre aſſuré pour le préſent & des eſpérances encore plus grandes pour l'avenir. Les charriots ſur leſquels étoient les bleſſés furent introduits dans la Place; mais c'étoient, ainſi que les Chartiers, autant de Soldats pleins de ſanté & de valeur, qui, dès qu'ils ſe virent en aſſez grand nombre, prirent les armes cachées dans les voitures, s'emparerent des portes, & furent renforcés en un inſtant de l'eſcorte, qui, ſuivant les conventions du Traité, avoit fait halte à un quart de lieue de l'enceinte de la Ville.

Les habitans s'étant attroupés & armés de tout ce qui leur tomboit ſous la main, oppoſerent une défenſe vigoureuſe à cette ſurpriſe. Comme leur nombre augmentoit à chaque inſtant, peut-être fuſſent-ils parvenus à triompher de la trahiſon, ſi Chaou, dont la

prévoyance ne négligeoit aucun des moyens poſſibles pour le ſuccès de ſes entrepriſes, ne ſe fût ménagé d'autres reſſources pour parvenir à ſes fins. Cette Ville maritime étoit traverſée par une groſſe riviere, qui baignoit une partie de l'enceinte. Le Roi de Siam dans pluſieurs bateaux, recouverts de foin, avoit caché des Soldats qui, au ſignal de la premiere ſurpriſe, ſe laiſſerent aller au courant. Ces bateaux, entraînés par l'impétuoſité de l'eau, briſerent d'autant plus aiſément les poteaux, les barrières & les herſes qui fermoient le paſſage de la riviere, que des nageurs de l'armée Siamoiſe étoient venus la nuit même les ſcier aux trois quarts de leur épaiſſeur, & avec une eſpèce d'eau-forte en avoient rendu les ferrures caſſantes comme du verre.

Il y avoit d'autres bâtimens armés en ſambuques (*a*), pour longer les parties de l'en-

(*a*) C'eſt dans l'armée navale du Conſul Marcellus, à l'attaque de Syracuſe, qu'il paroît qu'on s'eſt ſervi la premiere fois de ſambuques. C'étoit une échelle d'une largeur à monter pluſieurs hommes de front qui

ceinte baignées par la rivière : lorſqu'ils ſe furent approchés des remparts, on dreſſa tout-à-coup des échelles de huit pieds de largeur, &, ſur un grand front, on eſcalada la Ville de ce côté, ſans preſque aucune réſiſtance, parce que Chaou en avoit fait enclouer le canon par des émiſſaires gagnés par ſes largeſſes, & que pour diſperſer les habitans, il avoit fait mettre le feu en pluſieurs quartiers : de plus, comme, ſous divers déguiſemens, il y avoit beaucoup de Siamois cachés dans la Place, par la négligence des conſignes aux portes pour vérifier ſi tous les Etrangers qui y étoient entrés en étoient ſortis ; ces braves, au ſignal donné, ſe jetterent auſſi-tôt dans les maiſons attenantes au

---

étoit couchée le long d'une galère ; & lorſqu'on s'étoit approché de la Ville qu'on vouloit ſurprendre, on élevoit cette échelle en l'air par le moyen des poulies qui étoient au haut des mâts, & on l'accrochoit au revêtement. Il y avoit de ces ſambuques encore plus compoſées, puiſqu'elles étoient garnies de mantelets pour garantir des feux de flanc, & qu'au dernier échelon, il y avoit une eſpèce de petite baſcule pour abaiſſer ſur le parapet & faciliter l'abordage. *Voyez* Polybe.

rempart, & des fenêtres écarterent, à coups de fuſil, tout ce qui vouloit s'oppoſer à l'eſcalade de leurs gens. Ces diverſes troupes s'étant à l'inſtant répandues dans les rues, ſemerent par-tout l'horreur & le carnage.

Il y avoit une Citadelle des plus fortes, mais elle ne ſervit de rien à cette malheureuſe République; car, par une imprudence impardonnable, les magaſins en étant vuides, ceux qui s'étoient retirés dans cette fortereſſe furent obligés de ſe rendre, dans les vingt-quatre heures, faute de vivres. Mais quand même tant de ruſes & de meſures priſes avec une capacité qui n'étoit avilie que parce qu'on la faiſoit ſervir à la trahiſon, n'euſſent pas réuſſi; Chaou, le perfide & redoutable Chaou, toujours en défiance de pouvoir réduire par la force une Ville puiſſante, en avoit acheté une ſi grande quantité de munitions de guerre & de bouche, que les habitans manquoient preſque du néceſſaire; il n'avoit dans cette circonſtance épargné ni or ni préſens, bien certain de retrouver dans le ſac de cette Place les richeſſes qu'il don-

noit alors à pleines mains (*a*). Il avoit même eu la précaution de ſe ſaiſir des Chefs de cette Cité & des principaux d'entre les habitans : ſous prétexte d'une grande fête, pour leur marquer ſa ſatisfaction avant ſon départ, il les avoit attirés & retenus cette nuit dans ſon camp.

Le Roi de Siam, aux premieres nouvelles du ſuccès de l'entrepriſe, ſe tranſporta dans la Place, & fit eſſuyer le traitement le plus dur à ceux qu'il n'avoit tant careſſés que pour leur plonger plus sûrement le poignard dans le ſein. Peut-on, ſous les dehors de l'amitié & de l'humanité, cacher autant de barbarie! Joignant encore la raillerie à la perfidie : » Je compte, dit-il à ces malheureux, que » vous conviendrez un jour que l'autorité

(*a*) Chaou n'avoit jamais manqué à cette politique d'affoiblir ſes Voiſins, avant de les attaquer à force ouverte. On lit dans les Mémoires Siamois, qu'avant de déclarer la guerre au Pégu, il avoit eu ſoin d'épuiſer ce Royaume de chevaux, en les faiſant acheter de toutes parts & par des gens ſuppoſés ; de ſorte que ſes ennemis ne trouverent pas dans leur pays à remonter leur Cavalerie.

» d'un ſeul eſt préférable au deſpotiſme de la » multitude, & dans peu vous vous réjouirez » de ce qui paroît vous attriſter à préſent. « De-là, comme une foudre, il partit pour aller ſoumettre les Etats de l'infortuné Roi de Johor; la terreur & l'effroi furent les trompettes de ſa marche.

La nouvelle du fatal événement du ſiége de Patane ayant été portée aux Johoriens, il y eut une convocation générale de la Nation dans une vaſte plaine : tous fondoient en larmes, tous jettoient les hauts cris. Un des plus conſidérables Mandarins, ayant fait ſigne qu'il avoit quelque choſe à propoſer, chacun ſuſpendit ſes ſanglots: » Chers » Concitoyens, leur dit-il, dans le malheur » affreux qui nous a privé du Pere de la Pa» trie, à quoi voulez-vous vous réſoudre? « » A la guerre! à la guerre! s'écria-t-on tumultuairement, avec un bruit dont retentirent les bois & les montagnes d'alentour.

Un autre Johorien ayant voulu faire ſentir le danger où l'on s'expoſeroit en voulant réſiſter aux Siamois, il fut à l'inſtant percé de mille coups d'épées; cette premiere victime

immolée aux mânes du Roi, fût le ſignal de voler aux armes; la grandeur de l'outrage & l'eſpoir de la vengeance firent que perſonne ne s'en diſpenſa. Ainſi avant que Chaou fut ſur les frontières du Royaume de Johor, on vit deux grandes armées déterminées à tout ſouffrir plutôt que de fléchir ſous le joug d'un Maître auſſi cruel ; l'une fut portée à l'entrée du pays, & l'autre, comme derniere reſſource, fut poſtée derrière la riviere de Calanta. Dans cette ſeconde armée on voyoit un grand nombre de vieillards, qui, par reſpect pour la mémoire de leur Souverain & par zèle pour la liberté, le plus grand de tous les biens pour des ames généreuſes, avoient oublié leur âge & leurs infirmités.

Le Roi de Siam, en apprenant les forces prodigieuſes qu'il auroit à combattre, ſentit ranimer ſon ardeur ; il ne regardoit les grands obſtacles que comme de nouveaux trophées dignes de ſon courage. Cependant bien loin de tirer une préſomption aveugle de ſes victoires précédentes, il redoubla de vigilance contre des ennemis fiers de leur nombre, & dont le choc, animé par la fureur du

reſſentiment, n'étoient nullement à dédaigner.

Les Johoriens, pleins de confiance, allèrent au-devant des Siamois : Chaou n'en eut pas plutôt été inſtruit par ſes Coureurs qu'il prit une poſition avantageuſe, & dans le deſſein où il étoit d'ajouter encore à la confiance de l'ennemi, il fit élever un retranchement ſur le front de ſon armée, & fit entrer les eaux d'un gros ruiſſeau dans le foſſé, afin qu'on ne pût réuſſir à le paſſer d'emblée.

Les Johoriens, à l'apparition de ces ouvrages, triomphoient déja dans l'imagination : ces précautions leur paroiſſoient des indices d'une peur dont le ruſé & brave Chaou étoit bien éloigné. Ils s'animent avec de grands cris, & marchent réſolument à l'attaque des retranchemens : les premiers s'étant noyés dans les foſſés, le reſte de l'armée, après une perte peu conſidérable, ſe retira en arrière, & fit halte à un quart de lieue des Siamois ; on prépare auſſi-tôt des faſcines & des ſacs à terre pour combler les foſſés, & on remet avec bien du regret l'attaque générale au lendemain.

Déja la nuit couvroit les deux camps de ſes ténèbres. Les Johoriens pour leur ſûreté ayant diſtribué ſur l'étendue de leur front une ſuite de grand'gardes, reſtèrent ſous les armes. Ils diſcouroient entr'eux de la fin tragique de leur Prince, & ſavouroient en idée le plaiſir de ſacrifier à ſes mânes des milliers de Siamois. Mais comme l'on voit quelquefois ſur la plaine humide les Matelots, à l'aſpect du Port déſiré, & au milieu de la joie de ſe voir à la fin de leurs longs travaux redevenir le jouet des vents, & perdre dans les abyſmes de la mer la vie avec leurs eſpérances; de même auſſi les Johoriens alloient voir évanouir leurs chimériques trophées de victoire & de vengeance: tout étoit déja en action dans le camp Siamois; la fureur éguiſoit les inſtrumens meurtriers de la guerre, & Chaou (*a*) attendoit avec la plus vive impa-

(*a*) » Les bons Généraux, dit Végéce (Liv. III. ch. IX.), » évitent toutes les eſpèces de combat où le » péril eſt égal & commun. C'eſt par la ruſe & le ſtra» tagême que, ſans expoſer leurs troupes, ils cherchent » à détruire l'ennemi en détail, ou au moins à l'épou» vanter. « Cette conduite eſt ſi ſage que Cicéron (*Lib. I.*

tience l'heure de déployer l'étendart de la mort.

A peine la Clepſydre avoit-elle annoncé la troiſiéme veille (*a*), qu'à la faveur de pluſieurs petits ponts ſur chevalet, on fit paſſer le foſſé du retranchement à environ mille Chaſſeurs : ils furent, dans le plus profond ſilence, diſtribués par pelotons dans la campagne avec ordre au premier ſignal d'eſcarmoucher avec les grand'gardes ennemies : cette vive fuſillade, s'étant tout-à-coup fait entendre ſur l'étendue du front des Johoriens, répandit l'allarme dans leur camp ; à l'inſtant ils ſont en bataille ſur le terrein où ils paſſoient la nuit, & paroiſſent en réſolution de repouſſer l'ennemi.

---

de Offic.) ſoutient que c'eſt le propre des bêtes ou des barbares d'en agir autrement : Cicéron n'étoit pas un grand Général ; mais il ne faut que du bon ſens pour prononcer ſur des choſes auſſi ſenſibles.

(*a*) La nuit ſe diviſoit en quatre veilles chez les Grecs & chez les Romains, & pour cette meſure du temps l'on ſe ſervoit d'horloges d'eau. *Végéce.* La même coutume étoit établie en Aſie, où l'art de l'Horlogerie eſt encore dans ſon enfance.

Chaou pendant ce temps faiſoit filer par les deux extrémités du retranchement ſon armée ſur deux diviſions rangées en colonnes formidables ; elles marchoient ſur les flancs de la poſition de l'ennemi, ſans qu'il eût le moindre ſoupçon du danger qui le menaçoit. Dès que l'une & l'autre de ces diviſions furent à la hauteur déſignée par Chaou avec des fuſées volantes, elles firent à droite & à gauche, & d'un pas accéléré marcherent au combat.

Les corps Johoriens poſtés ſur les ailes, afin de garantir la Cavalerie des ſurpriſes de nuit, ne purent tenir un ſeul inſtant contre des forces auſſi ſupérieures ; ils ſe replierent ſur le corps d'armée. Qu'on juge donc de l'embarras de leur Général au milieu des ténèbres ! Les rapports qu'on lui fait des mouvemens des Siamois lui paroiſſent ſuſpects ; il les regarde comme l'effet de la terreur panique des Officiers qu'il avoit envoyés à la découverte : menacé ſur tout ſon front, il n'oſe ſe dégarnir d'aucun côté dans la crainte bien fondée de s'affoiblir là où le danger eſt peut-être le plus réel.

Dans cette cruelle perplexité changera-t-il de poſition ? L'ignorance où il eſt des vrais deſſeins de Chaou ne le permet pas. Cependant les deux aîles étoient aux priſes ; les Commandans avoient fait tout ce qu'on pouvoit exiger d'habiles gens ; en ces momens urgens ils avoient fermé l'eſpace entre les deux lignes par les troupes les plus à portée. Mais cette diſpoſition (quelque ſenſée qu'elle fût) ne tint qu'un inſtant contre les colonnes profondes des Siamois, qui, s'étant repliées de droite & de gauche, avoient enveloppé entierement ces deux aîles ; elles furent accablées & ſe culbutèrent de proche en proche ſur les parties intermédiaires qui, trompées elles-mêmes par le feu des mille Chaſſeurs Siamois, croyoient à tout inſtant avoir ſur les bras toutes les forces ennemies.

Si le Général Johorien eut pu voir les manœuvres de Chaou, vrai-ſemblablement il eut fait faire un demi-quart de converſion ou moulinet au centre de l'armée, afin de s'oppoſer de front à ſes deux redoutables diviſions qui, avec un carnage horrible, ſe rapprochoient l'une de l'autre ; encore c'eût

été un prodige ſi les Johoriens euſſent tenu contre une ſurpriſe de cette eſpèce, & ſurtout au milieu des ténèbres de la nuit qui ajoutoient aux horreurs de cette ſcène ſanglante & préſentoient de tous côtés l'image de la mort. Peut-on faire un plus bel éloge de cette diſpoſition de Chaou qu'en diſant que quelque parti qu'euſſent pris les ennemis, ils pouvoient bien quelque temps lui diſputer la victoire, mais jamais la lui arracher des mains?

Cet ordre de bataille, plus ruſé & plus formidable que le quatriéme & le cinquiéme de Végéce, n'étoit critique dans aucun inſtant, en ce que, malgré la ſupériorité des troupes Johoriennes, les retranchemens du camp tenant lieu de centre aux Siamois ne préſentoient aucune partie foible ſur laquelle l'ennemi pût entreprendre avec quelqu'apparence de ſuccès.

La ſeule défenſive contre cet ordre de bataille eût été d'avoir recours à la fortification (*a*), en élevant des redoutes rentrantes

(*a*) On répétera ſouvent dans le cours de cet Ouvrage que la ſolidité d'un ordre de bataille dépend de

& ſaillantes à l'extrémité des aîles & vers le

l'application modifiée des principes de la fortification ; ce ne fut jamais affoiblir une vérité que de l'expoſer ſous différens points de vûe ; voilà pourquoi dans un Livre de Morale, ſous tant de nuances, on cherche à célébrer & à inſpirer la bienfaiſance & l'amour de la patrie ; ainſi il ne doit pas paroître ſurprenant que dans un Ouvrage Militaire, on revienne quelquefois à l'expoſition des principes fondamentaux qui peuvent aſſurer les opérations de la guerre. On ne ſe laſſera donc pas de dire que c'eſt à la fortification à déterminer les vrais moyens de bien flanquer un ordre de bataille, de diminuer le nombre des points d'attaque, d'empêcher des forces ſupérieures de ſe développer, d'aſſurer les aîles, le front & les derrieres d'une poſition, de rendre les défenſes ſucceſſives, de diſputer le terrein pied à pied, de procurer une indépendance précieuſe, afin que la défaite d'une partie de l'armée n'influe en rien ſur le ſort des parties collatérales ? Il eſt encore du reſſort de la fortification de protéger une retraite. C'eſt en conſidérant en Géométre & en Philoſophe ces diverſes opérations de campagne, qu'on trouvera la démonſtration complette d'une propoſition qu'on n'a pas eu intention de développer dans un Ouvrage auſſi abrégé que l'eſt celui-ci.

De ce léger précis peut-on & doit-on en conclure une prééminence du génie ſur la Tactique ? Non, ſans doute, puiſque les principes ſont les mêmes. De même

centre entre les deux lignes ; mais tant de

que les axiomes adoptés par les Archimedes modernes, peuvent concourir aux progrès de la Tactique, il eſt d'une évidence auſſi lumineuſe que les loix infaillibles qui, ſur le champ de Mars, ont fait triompher les Scipions & les Amilcars, peuvent concourir à la perfection d'un ſyſtême de fortification. Ces deux Arts ſont deſtinés à venir mutuellement au ſecours l'un de l'autre ; s'ils n'avoient jamais été iſolés, il eût réſulté de leur réunion des propriétés nouvelles, qui, combinées avec ſageſſe & modifiées, d'après les temps, les lieux & les circonſtances euſſent infailliblement ajouté un nouveau luſtre à tous les deux.

Balagirao au-deſſus des préjugés vulgaires & incapables de céder à cette crainte puſillanime de la critique, qui ne ſert qu'à mettre des entraves aux progrès des Sciences, étoit ſi intimément convaincu par l'Hiſtoire de tous les ſiécles, qu'il n'eſt rien dans la Nature qui ne puiſſe ſe changer de bien en mieux, qu'on l'a vu ſouvent s'élancer au-delà des routes frayées dans cet eſpoir flatteur de faire pancher la balance de l'Aſie du côté de la Cochinchine. Son zèle a-t-il atteint au but qu'il s'étoit propoſé ? C'eſt ce qu'on pourra décider après avoir lu ce qui s'eſt paſſé au ſiége de la Ville d'Haltan, dont il dirigea la défenſe, après en avoir tracé les ouvrages. On pourroit appeller le ſyſtême qu'il y mit en uſage, une *fortification-tactique*, puiſqu'on y voit l'imitation de pluſieurs ordres de bataille & ſtratagêmes

prévoyance n'eſt pas le propre de gens qui

célèbres de l'Antiquité. Ici, c'eſt l'ordre oblique d'Epaminondas pour dérober à l'ennemi les parties foibles de l'enceinte. Là, par la diſpoſition des ouvrages, il impoſe à l'Aſſiégeant la dure néceſſité de s'enfourner dans un rentrant ſemblable à celui qui, ſous l'imbécille Varron, fit périr à Cannes l'élite des Légions Romaines.

Dans toutes les viciſſitudes du ſiége, il s'eſt ménagé ſupériorité de front : par-tout, d'après les principes de Céſar, il réunit l'offenſive à la défenſive, la ruſe à la force, ou ſupplée à l'une par l'autre. De même que dans un ordre de bataille le grand art eſt d'employer les troupes avec économie, de les faire ſuccéder les unes aux autres, & de ſe ménager de puiſſantes reſſources dans des réſerves d'élite, afin de ne céder la victoire qu'après l'épuiſement de tous les moyens poſſibles; pareillement auſſi l'on ne voit dans le tracé de Balagirao aucunes piéces inutiles; les attaques en ſont ſucceſſives; les plus près de l'enceinte ſervent de réſerve aux plus avancées: le corps de la Place ne peut être entamé qu'après la deſtruction totale des ouvrages détachés, & il n'y en a aucun dont l'ennemi puiſſe éluder l'attaque.

Mais ce qui décele dans ce tracé le génie fin & ruſé du grand Annibal, c'eſt de s'être ménagé à chaque pas de vraies embuſcades & des ſurpriſes ſingulieres. Ici, l'Aſſiégeant, après bien des peines, des travaux & du ſang répandu, eſt réduit à rétrograder; parce que la

mettent

mettent toute leur confiance dans la multitude & dans la valeur.

Le centre de l'armée des Johoriens, que la foule des fuyards des deux aîles avoit mis dans le plus grand désordre, n'attendit même pas les Siamois pour faire sa retraite. Elle la fit avec une perte très-considérable, & si les montagnes & les bois n'avoient pas arrêté la poursuite, il y en auroit eu bien peu d'une

---

route ordinaire lui est barrée par des chicanes insurmontables. Là, sans pouvoir les détruire ni les éviter, il est foudroyé par cinquante piéces de canon inaccessibles au ricochet, & dont une partie, sans être incommodée de la fumée, sont même à l'abri de la bombe. Mais n'anticipons pas sur ce siége fameux, bien digne de servir de modele dans cette branche de l'Art Militaire, qui, au rapport du Maréchal de Montluc (ce brave Guerrier mérite bien qu'on le croie), est des plus profondes & des plus variées; ce n'est qu'après l'expérience d'une attaque réelle qu'on peut apprécier à sa juste valeur le tracé de fortification de Balagirao : ce qu'on avance ici suffit pour faire sentir que si l'on veut briller dans les branches quelconques de la Tactique, la sagacité qu'on tient de la nature ne suffit pas; mais que le succès est attaché à de longues méditations & à une étude consommée des grands principes.

ſi grande armée qui euſſent échappé au fer du Vainqueur.

On peut juger de la conſternation de la ſeconde armée, poſtée derrière la rivière de Calanta, à la nouvelle de la défaite de leurs compatriotes : on n'entendoit dans le camp que cris & que gémiſſemens. Cependant la douleur fit place à une mâle réſolution ; les débris de cette bataille réunis aux nouvelles troupes faiſoient un corps encore ſupérieur du double aux Siamois. » C'eſt à la ruſe, » diſoient les Vaincus, que nous avons cédé » & non à la valeur ; qu'on nous mene à » l'ennemi, nous brûlons d'éteindre dans » leur ſang, le ſouvenir de leur triomphe » perfide ; « mais la défenſe d'un Etat eſt foible, lorſqu'elle n'eſt confiée qu'à la ſeule valeur !

Chaou n'avoit pas moins d'impatience de mettre fin à cette guerre ; après quelques jours de repos, dont ſes troupes avoient d'autant plus grand beſoin qu'elles avoient été en marche, ou dans une action perpétuelle depuis l'ouverture de la campagne, ce Guerrier infatigable ſe mit aux trouſſes des ennemis. Il

les trouva poſtés ſur les bords de la rivière de Calanta, & bien déterminés, ſuivant le rapport des priſonniers & des eſpions, à lui en diſputer le paſſage.

Chaou voulant leur perſuader que ſon intention étoit de l'entreprendre de vive force, fit élever des batteries de canon ſur la rive oppoſée : on travailla à des radeaux, & l'on raſſembla une grande quantité de barques, à l'abri d'une petite Iſle formée par le courant. A cet aſpect, les Johoriens, ne doutant plus du deſſein de Chaou, réunirent toutes leurs forces dans cet endroit : ils éleverent des épaulemens, & oppoſerent des batteries à celles des Siamois. Vers le coucher du Soleil, Chaou à la vue des ennemis fit lancer à l'eau des radeaux, & paſſer dans l'Iſle quelque corps d'Infanterie.

Les Chaſſeurs furent répandus ſur l'étendue du terrein occupée par l'ennemi, avec ordre de faire du bruit toute la nuit comme ſi on embarquoit les troupes. Mais dès que les ténèbres eurent couvert l'horiſon, l'armée décampa à la ſourdine, & marchant avec beaucoup de célérité ſur le flanc droit, fut à

quatre lieues de-là joindre un détachement de dix mille hommes, qui avoient eu la commiſſion de bruſquer un paſſage. Ils y avoient réuſſi ſans beaucoup de réſiſtance de la part de l'ennemi qui n'y avoit que de petites patrouilles.

Chaou, au lever de l'aurore, trouvant deux ponts en bon état & ſon avant-garde retranchée ſur l'autre rive, fit filer ſon armée: la moitié étoit déja de l'autre côté de la rivière avant que les ennemis en euſſent connoiſſance.

A la premiere nouvelle, les Johoriens honteux & confus, mais cependant bercés de l'eſpoir de ſurprendre les Siamois à moitié paſſage, s'acheminent d'une grande viteſſe avec ce qu'ils avoient de plus leſte; mais à peine avoient-ils fait deux lieues qu'ils apprirent que toute l'armée étoit paſſée, & en diſpoſition de les bien recevoir.

A cette nouvelle ils ſuſpendent leur marche, & paſſent la nuit dans ce même lieu, pour donner le temps à l'artillerie & au reſte de l'Infanterie de les joindre. Chaou ayant, au point du jour, rangé ſon armée en ba-

taille avec ordre de le ſuivre, prit les devans à la tête d'un gros détachement pour aller reconnoître les Johoriens ; la meilleure de toutes les reconnoiſſances eſt celle que fait un Chef habile : d'après l'inſpection de la poſition & de l'ordre de bataille de l'ennemi, il peut, d'un coup-d'œil, apprécier le genre d'offenſive ou de défenſive, & faire choix d'une diſpoſition propre à la nature du terrein & aux conjonctures.

Comme la circonſpection eſt une ſuite du malheur, le Chef des Johoriens devenu prudent par la derniere défaite, ſentit la néceſſité, contre un ennemi tel que Chaou, d'aider au courage des troupes par l'art des diſpoſitions ; mais le temps de l'action n'eſt pas celui de l'étude, & dans ces momens critiques l'inſuffiſance ne donne que des regrets tardifs d'avoir négligé les talens précieux qui enchaînent la victoire.

Il fit appeller au Conſeil de guerre les Officiers qui avoient le plus d'ancienneté & qui paſſoient pour avoir le plus d'expérience ; les uns, incapables d'être corrigés par l'adverſité, ſoutenoient que les délibérations étoient

ſuperflues, & qu'en donnant tête baiſſée contre les Siamois on en triompheroit par la ſeule ſupériorité des forces; les autres, en applaudiſſant à un avis digne de l'impétuoſité irréfléchie des Américains les plus ſauvages, conſeilloient de partager l'armée en trois parties, afin d'aller de front avec la plus conſidérable à la rencontre de l'ennemi, tandis que les deux autres, par un détour, viendroient l'attaquer par les flancs & en queue; c'eſt un moyen infaillible, ajoutoient-ils, d'exterminer cette armée, de façon qu'il ne puiſſe même s'en ſauver un ſeul pour aller reporter à Siam la nouvelle de notre vengeance.

Un Marate que l'appas de la fortune & la légèreté du caractère avoient promené par toute l'A[illegible] & à qui de longs voyages tenoient lieu de relief, propoſa un ordre de bataille pyramidal, ou eſpèce de coin émouſſé. » Je » l'ai vu, dit-il, employer avec un ſuccès des » plus brillans par Thamas-Koulikan, Sophi » de Perſe: ſon ordre fut formé de pluſieurs » lignes redoublées, dont les dernieres aug- » mentoient toujours uniformément depuis

» la baſe juſqu'au front. La tête du coin,
» compoſée de l'élite des Hommes d'ar-
» mes (*a*), ayant pénétré dans l'endroit où
» elle donna; les lignes ſubſéquentes ſe déve-

(*a*) Les Hommes d'armes en Perſe avoient la même réputation de valeur que les Mammelus en Egypte ſous les Soudans, & que les Janiſſaires en Turquie. Ces trois eſpèces de troupes étoient préparées dès l'enfance au métier de la guerre; elles ne connoiſſoient d'autre profeſſion, d'autre ambition ni d'autres plaiſirs. On trouve les veſtiges de pareilles Milices dans l'Antiquité; les Perſes, ſous Cirus, acquéroient ainſi dès le berceau la force du corps & la docilité de l'eſprit, pour plier ſans peine ſous la diſcipline la plus exacte: le pere du grand Séſoſtris, Roi d'Egypte, deſtinant ſon héritier à la conquête de l'Aſie, fit enlever tous les mâles qui étoient nés en Egypte le même jour qu'il lui naquit un fils. Ils furent élevés avec le jeune Prince & reçurent la même éducation, les mêmes alimens, les mêmes vêtemens. Devenus grands, ils devinrent les compagnons & les inſtrumens des trophées dont Séſoſtris remplit l'Univers. Les Turcs achetent des enfans de Chrétiens par préférence pour les mettre dans les Janiſſaires. Je crois que s'ils pouvoient affermer l'Hôpital des Enfans-Trouvés, ils feroient ſervir à leur grandeur ces victimes malheureuſes de la dépravation du ſiécle & de l'anéantiſſement de l'amour maternel.

» loppant de droite & de gauche avec rapi-
» dité, formerent tout-à-coup une ligne
» fort étendue, dont le choc continu mit en
» fuite tout ce qui voulut faire réſiſtance.«

» Ce ſuccès ne peut me ſéduire, interrompit un vieil Officier, à qui le bon-ſens tenoit lieu de principes; » on triomphe ſans gloire, » lorſque les fautes ou la poltronnerie des » Vaincus ont tenu lieu d'habileté & de bra- » voure aux Vainqueurs. Ainſi je ne crois » pas que des trophées auſſi aiſés puiſſent ja- » mais ſervir à apprécier une ordonnance de » guerre ou un ordre de combat. On ne peut » y parvenir qu'en ſe tranſportant en idée ſur » le champ de bataille, afin de mettre en » parallèle les manœuvres & les efforts reſ- » pectifs : il faut paſſer en revue tout ce qu'il » eut été poſſible de faire pour ou contre. » Or, continua-t-il, ſans prétendre ici ana- » lyſer ni décompoſer cet embolon, célébré » dans l'Antiquité par quelques Tacticiens » minutieux; dans quel danger ne ſe trouve- » roit pas une armée rangée ainſi en bataille, » ſi la tête du coin, contre l'eſpoir qu'on veut » nous donner, étoit enfoncée & pourſuivie

» avec vivacité ? Les fuyards, pour échap-
» per au fer des Siamois, ſe culbuteroient ſur
» leurs gens, ainſi les lignes ſuivantes ſeroient
» vaincues, ſans même avoir pu combattre.
» Je vous demande, Seigneurs, ſi ce ne ſe-
» roit pas le comble de l'imprudence de
» faire dépendre le ſort de cent cinquante
» mille hommes de la valeur de trois à qua-
» tre mille ? «

Cette ſage réflexion fit proſcrire tout d'une ſeule voix l'ordre pyramidal, & malgré la renommée de l'Officier qui l'avoit propoſé, on ſe convainquit que lorſque l'amour de la ſageſſe n'eſt pas le Mentor d'un Voyageur, ſes courſes n'aboutiſſent alors qu'à rapporter dans ſa Patrie les erreurs & les préjugés des Nations qu'il a parcourues.

Enfin, après beaucoup de débats (car l'amour-propre, qui ne perd jamais ſes droits, influe ſur les délibérations même les plus importantes), on convint de ranger l'Infanterie, non ſur un front uni & parallèle, mais ſuivant une courbe à inflexions (*a*). C'eſt un

(*a*) Cette diſpoſition, à inflexions, des Johoriens;

moyen, ajouterent les Inventeurs, de ſouſtraire les parties concaves au choc de l'ennemi, & nous aurons l'avantage de le charger avec les convexes renforcés par les corps d'élite & les mieux armés.

Il y avoit dans cette diſpoſition une étincelle de génie; &, avec un peu plus de théorie, il eût été poſſible d'en faire un ordre formidable; mais la vérité ne ſe préſente jamais aux Tacticiens ſuperficiels que comme un clair obſcur.

Les Johoriens (comme ſi les graces pouvoient contribuer à la force d'une ordonnance) ſéduits, ſans doute, par les contours agréables de cette courbe à inflexions, la préférerent à une ſuite de rentrans & de ſail-

---

eſt ce qu'Elien définit par *phalanx implexa*, qui au lieu de marcher parallelement, alloit en ſerpentant Je crois qu'elle n'a jamais exiſté que dans l'imagination de cet Auteur, qui, dans la plûpart des formations qu'il nous a tranſmiſes, reſſemble ſouvent moins à un Tacticien qu'à un enfant qui, au haſard & ſans principes, crayonne les figures qui lui paſſent par la tête. Toutes ſes diſpoſitions en loſange, en ovale, en coin, en ſpirale, ſont de dignes pendans de ſa phalange à inflexions.

lans formés de lignes droites ; ne faut-il pas être bien eſclave de la frivolité, pour en mettre juſques dans un métier qui ne demande que de la force & de l'intrépidité ? Il n'eſt pas douteux que les rentrans dans la fortification ne ſoient deſtinés à réduire l'ennemi à ſe débarraſſer des ſaillans, avant que d'arriver aux rentrans ; mais une de leurs autres propriétés eſt de flanquer les ſaillans ; cette propriété n'étoit pas connue, ou elle fut négligée par les Johoriens : quand même les feux des parties concaves de leur ordre de bataille n'euſſent pas été des êtres de raiſon, pour protéger les convexes & en défendre les acceſſoires ; cette diſpoſition manquoit eſſentiellement de légèreté, puiſqu'il étoit impoſſible à une troupe de marcher ainſi en ſerpentant en avant, encore moins en arrière d'un pas accéléré, ſans une confuſion générale.

Cependant, après le réſultat du Conſeil de guerre, les Johoriens, ſans perdre de temps, ſe porterent dans une vaſte plaine bien propre à développer leurs troupes nombreuſes. L'Infanterie, placée au centre, forma cette

courbe à inflexions, dont le front étoit acceſſible ſur près de cinq cens toiſes. En partant de la droite & de la gauche de l'Infanterie, les aîles étoient couvertes de haies & de brouſſailles qui rendoient ces parties d'un abord très-difficile. Le terrein, depuis le milieu juſqu'aux extrémités des deux aîles, étoit uni & ſans aucun empêchement pour les manœuvres de la Cavalerie. Le Général des Johoriens, dans l'eſpoir de déborder les Siamois, ou même peut-être dans la crainte des mêmes manœuvres qui l'avoient fait battre dans la derniere action, renforça ces deux aîles de pluſieurs lignes redoublées.

On voyoit bien qu'il connoiſſoit peu le génie de Chaou ſi fécond en reſſources que rarement il employoit deux fois la même diſpoſition. Quoique toujours ce Prince fit concourir la ruſe avec la force, & l'art avec la nature, il étoit tellement perſuadé qu'en fait de ſtratagêmes le plus neuf étoit le plus sûr du ſuccès, que ſi l'on avoit bien étudié ſes diverſes campagnes, on y eût trouvé une variété continuelle de manœuvres & de ruſes. Ce grand Maître de l'art ſaiſiſſant alors

avec un coup-d'œil & une ſagacité de Lynx les propriétés du terrein, & devinant le véritable deſſein des ennemis à la ſeule inſpection de leur ordre de bataille, tourna habilement contre eux les avantages ſur leſquels ils fondoient l'eſpoir de la victoire, & on lui vit, dans cette ſeconde action, employer une diſpoſition entierement oppoſée à celle de la derniere ſurpriſe de nuit.

Ayant rejoint ſes colonnes de marche, lorſqu'elles n'étoient plus qu'à un quart de lieue de l'ennemi, il fit annoncer par trois coups de canon le développement général, avec un ſignal particulier pour renforcer le centre. Auſſi-tôt & avec une rapidité que l'œil peut à peine ſuivre, les intervalles entre les colonnes de marche diſparurent, & l'armée, ſans diſcontinuer d'avancer à l'ennemi, ſe trouva en bataille ſur un front continu. Lorſqu'elle en fut à quatre cens toiſes, Chaou, par un autre ſignal de convention, annonce un changement général : à ce ſignal le centre renforcé double le pas, & les deux aîles, ſans ſe ſéparer de ce centre, forment deux obliques en arrière pour ſe

dérober aux charges de l'ennemi ; cela ſe fit avec d'autant plus de sûreté que le terrein en cet endroit parſemé de haies & de brouſſailles favoriſoit cette manœuvre.

Le centre des Siamois, formé de pluſieurs colonnes redoublées, ſe trouva aux priſes avec la courbe à inflexions des Johoriens, avant même qu'ils puſſent changer de diſpoſition.

Quoique leur armée fût ſupérieure du double, ils ſe trouvoient trop inférieurs dans cette partie pour réſiſter à un choc auſſi terrible ; ils furent donc pénétrés auſſi-tôt que joints par la maſſe des colonnes qui, ſe contentant de mettre l'armure légère à la pourſuite, ſe replièrent de droite & de gauche pour prendre en flanc & culbuter le reſte de l'Infanterie. Les aîles, à la vûe de cette déroute entiere du centre de l'armée, ne perdirent pas encore l'eſpoir de rétablir les affaires ; elles n'avoient aucun ennemi en tête : ainſi, par un mouvement naturel, elles firent un quart de converſion de droite & de gauche en avant pour envelopper les deux obliques que les aîles des Siamois n'avoient formées en

arrière que dans le deſſein de ſe ſouſtraire aux dangers du combat.

Chaou, ſans ſe laiſſer éblouir par le ſuccès prodigieux du centre de ſon armée, avoit l'œil attentif ſur les manœuvres des aîles des Johoriens qui étoient entieres, & aſſez formidables pour changer la face du combat. Dès qu'il eut apperçu leurs évolutions, il fit faire demi-tour à droite aux deux obliques, & en même temps elles firent chacune ſur leur terrein une demie converſion, dont les extrémités, qui avoient été appuyées à l'Infanterie, furent les pivots.

A la fin de cette évolution des aîles, la premiere diſpoſition ſe trouva former un angle obtus capable de réſiſter aux attaques de l'ennemi : les colonnes du centre de l'armée Siamoiſe s'étant, comme on l'a dit, partagées en deux par un à droite & un à gauche, pourſuivoient toujours la victoire, en culbutant de droite & de gauche ce qui ſe trouvoit ſur leur paſſage ; lorſqu'elles eurent parcouru tout le terrein ſur lequel elles avoient de front marché à l'ennemi, elles ſe trouverent, par une révolution aſſez extraordi-

naire, former les aîles d'une nouvelle diſpoſition dont les troupes, qui, dans la premiere action avoient formés deux obliques, étoient alors devenues le centre.

Chaou, ſans perdre de temps, marcha aux ennemis qui ſe trouvoient en bataille ſur le terrein même occupé par les Siamois au commencement de l'action.

Ce fut un ſecond combat à livrer & qui fut des plus vifs; mais les Johoriens, dont l'imagination étoit frappée & l'eſprit abbatu, autant par la premiere victoire que par la nouveauté de tant de manœuvres habiles, furent enfoncés de toutes parts & pourſuivis avec une perte incroyable.

Chaou, qui vouloit profiter d'une journée auſſi funeſte aux Johoriens, fit divers détachemens de ſon armée, afin de réduire le pays. Peu de Places oſerent lui réſiſter; par-tout où il ſe préſentoit il faiſoit, en arrivant, arborer à la tête de ſon camp un drapeau blanc pour ſignal, qu'il accorderoit ſa clémence à la garniſon & aux habitans ſi, à l'inſtant même, on lui livroit les portes. Deux heures après il faiſoit arborer un drapeau

peau rouge, pour annoncer qu'il en coûteroit du ſang pour punition du retard apporté à ſes ordres. Deux heures après on élevoit un drapeau noir, ſignal de la mort, à laquelle il condamnoit la Ville entière, ſi elle ne ſe rendoit dans le moment.

Cette façon inouie de ſommer les Places les lui ſoumettoit dès qu'il paroiſſoit; il n'y eut que la Ville de Paha, ſur la côte, qui osât mépriſer de telles menaces. Comme c'étoit un Port de mer, l'eſpoir d'échapper à la fureur de Chaou, après lui avoir fait payer bien cher cette conquête, contribua en partie à la généreuſe réſolution des habitans. On vit, dans le cours de ce ſiége, des efforts prodigieux de valeur; mais la gloire des Siamois fut encore ternie par un nouveau genre d'armes offenſives qu'imagina ce Vainqueur impitoyable.

Il y avoit dans ſon armée un grand nombre de catapultes anciennes (*a*), pour tenir

(*a*) On peut de bien des manieres varier la conſtruction & le méchaniſme des catapultes. Le Chevalier Follard, qui a fait de profondes recherches ſur l'Art

lieu de mortier, & lancer avec plus de

Militaire des Anciens, n'a oublié ni les baliſtes ni les catapultes. On trouvera dans ſes Commentaires, ou dans l'Encyclopédie, la figure & la deſcription de ces machines. Le jeu & la force de la catapulte conſiſtent dans un écheveau de nerfs, ou de cordes de crin ou de cheveux que l'on tord avec un degré de tenſion prodigieux par le moyen d'une petite roue dentée & d'un pignon. Dans le milieu de l'écheveau paſſe un bras de levier terminé en cuilliere, pour jetter les bombes & autres maſſes, lorſqu'avec un treuil pratiqué à l'extrémité de l'affut, on a attiré & tendu le bras, on l'accroche à une petite détente; on charge la cuilliere du corps qu'on doit lancer, & on lâche la détente avec un coup de maillet; le bras de levier, par le reſſort de l'écheveau, agit avec une force qui differe bien peu de la poudre enflammée.

Ce levier vient s'appuyer ſur un couſſinet qui eſt au milieu de la traverſe d'une petite potence, faite de groſſes piéces de bois & bien arcboutées, qui eſt élevée ſur un chaſſis, compoſée de deux autres groſſes poûtres pour ſervir de baſe ou d'affut à la catapulte. Si le Chevalier Follard dans cette deſcription a un peu agi d'imagination, on doit des éloges à ſa modeſtie d'avoir renoncé à la prétention d'être l'inventeur d'une machine qui imite & ſurpaſſe peut-être les anciennes. C'eſt le même principe de mouvement, & autant qu'on peut le conjecturer, le même méchaniſme, ainſi la que-

juſteſſe & plus d'économie, des bombes,

telle qu'on voudroit lui faire, annonceroit le comble de l'ingratitude.

La poudre à canon eſt une eſpèce de tonnerre, qui a renchéri ſur les moyens abondans que l'induſtrie avoit déja imaginés pour la deſtruction de l'eſpèce humaine : il ne faut pas citer cette découverte au Tribunal des Philoſophes ; mais ſi, du côté du phyſique, on examine l'application qu'on en a faite au jet des bombes, il ſera très-problématique ſi le mortier l'emporte ſur la catapulte ; la différente qualité de la poudre, les variations de la température de l'atmoſphère, l'amorce du mortier qui peut ne pas s'enflammer, auſſi-tôt qu'on a mis le feu à la fuſée, ſont autant d'obſtacles à la juſteſſe du jet des bombes.

Si l'on fait à préſent le parallèle du côté de l'économie, il eſt entierement à l'avantage des catapultes ; moins de conſommation de poudre, aucuns frais pour la fonte, pour le tranſport, &c.

On verra même dans le ſiége d'Haltan une ruſe de Balagirao pour jetter des bombes, ſans aucune impreſſion ſur l'organe de la vûe ni de l'ouie, qui pût ſervir d'avertiſſement à l'ennemi : de cette façon, le coup part ſans qu'il puiſſe voir l'éclair, ni entendre le bruit de ces foudres de la guerre ; ce qui ne peut jamais exiſter avec les mortiers, puiſque le ſon de cette machine tient tout le monde alerte, & que la fuſée ſert de fanal pour indiquer la chûte de la bombe.

des charretées de pierres & des meules de moulins toutes entières.

Les effets de ces maſſes énormes, augmentés par la vîteſſe en proportion de la hauteur de la chûte, ne trouvoient rien qui put leur réſiſter; elles alloient écraſer les Aſſiégés au moment qu'ils croyent pouvoir, ſans danger, à l'abri de leurs ſouterreins, ſe livrer au repos & au ſommeil; les Mineurs trouvoient la mort dans leurs profondes galeries: mais ces inſtrumens de la guerre furent alors les miniſtres d'une fureur inouie. Chaou, croyant licite tout ce qui pouvoit accélérer ſes projets, conçut l'idée de forcer les Aſſiégés à venir à merci, en envoyant la peſte dans leur enceinte. En conſéquence, il donna l'ordre barbare de jetter dans la Place, par le moyen des catapultes, tous les cadavres des hommes tués dans les attaques ou morts de maladie.

Les Johoriens reculerent d'horreur à la chûte inopinée de ces objets affreux; ils auroient pu, par le même chemin, les renvoyer dans le camp Siamois; mais pleins de Religion pour ces reſtes ſanglans de leurs

ennemis, & craignant d'irriter les Dieux par un abus auſſi criminel, ils donnerent la ſépulture à ceux que leur Roi même, pour ſervir ſes vengeances, privoit de ce devoir ſacré.

Mais laiſſons ce redoutable ennemi des hommes exercer ſa rage deſtructive ſur ſon eſpèce, pour ſuivre un Prince vertueux & d'autant plus digne de nos hommages, que dans un âge où les paſſions ſe font ſentir vivement, il n'auroit eu que des déſirs à former pour les ſatisfaire.

Le Roi de Cochinchine, en entrant en campagne, avoit eu recours au Ciel pour en appaiſer la colère : il n'oublia point dans ce retour de bonne fortune les Dieux qu'il avoit implorés avec tant d'ardeur dans les criſes de l'Etat. Il fit, au milieu du camp, dreſſer des autels, où, en actions de graces de la tréve ineſpérée qu'on avoit obtenue, on brûla les parfums les plus précieux, & où l'on fit couler le ſang d'une foule de victimes.

Après ces hommages de reconnoiſſance, rendus à la tête de l'armée aux Dieux tuté-

laires de la Cochinchine, Chenga qui conſervoit des malheurs précédens une image aſſez vive pour lui ſervir de préſervatif contre le retour des mêmes calamités, ſentant combien ſes troupes avoient beſoin d'être exercées & diſciplinées, les retint ſous la toile juſqu'à la ſaiſon des pluies, qui, dans ces climats brûlans, tiennent lieu d'hyver. Il partagea, ſuivant l'avis de Mankan, ſon armée en deux camps qui, le jour & la nuit, comme s'il y eût une guerre déclarée venoient ſe harceler, & s'impoſoient réciproquement la néceſſité de la même diſcipline & de la même exactitude dans le ſervice que ſi l'ennemi eût été en préſence.

Comme on étoit de part & d'autre ſans ceſſe à l'affut de ſe nuire, il falloit avoir des poſtes avancés contre les ſurpriſes, des eſcortes pour les convois & pour les fourrages; il falloit des eſpions & des partis en campagne, pour découvrir les embuſcades & pénétrer ce qui ſe paſſoit dans l'autre camp: il étoit permis à chaque Commandant de manœuvrer, comme il le jugeroit à propos, ſoit pour couper les vivres, s'emparer des Places

de dépôt, eſcamoter des marches, enlever les fourrages, &c.

Le théâtre de cette guerre ſimulée avoit des limites qu'on étoit convenu de ne pas franchir; mais, dans le terrein circonſcrit, la carrière étoit ouverte à toutes les ruſes & contreruſes, à toutes les feintes & ſtratagêmes admis entre gens d'honneur dans l'offenſive & la défenſive de campagne.

Lorſque Chenga, à l'arrivée des pluies, fut obligé de diſperſer ſes troupes dans les Places, il ordonna aux Commandans de les tenir en haleine par la continuation des mêmes manœuvres. » Un vieux Soldat, qui » interrompt trop long-temps ſon ſervice, » diſoit-il, ne doit être conſidéré que com- » me un homme de Recrue. « Il appuyoit ce ſentiment de Végéce par une autre maxime puiſée dans la nature; c'eſt que rien n'eſt plus propre à entretenir la ſanté que l'exercice & les mouvemens du corps. Les Romains étoient ſi intimément perſuadés de cette néceſſité du travail pour la ſanté & le maintien de la diſcipline, que lorſqu'il n'y avoit plus de chauſſée publique à faire, d'ac-

queducs à conſtruire ni de canaux à creuſer; ils employoient les Légions à des ouvrages qui n'avoient d'autre objet réel que de les endurcir & de les occuper.

En conſéquence, Chenga voulut que dans les beaux jours les Soldats en corps ſortiſſent de leur garniſon, & parcouruſſent certaine meſure de chemin en un temps marqué & avec différens degrés de vîteſſe : il recommanda que, ſans ſe borner méchaniquement à exercer les jambes, on eut pour but d'inſtruire les eſprits, en diverſifiant les ordres de marche, ſuivant la nature du terrein, en ſe développant dans la plaine & au ſortir des défilés, & employant les mêmes précautions, comme ſi on avoit des embuſcades à éviter & l'ennemi à craindre en tête ou ſur les flancs.

Ce Prince, qui ne regardoit la paix comme un repos que pour ſes Sujets, loin de retourner dans ſa Capitale pour y jouir des plaiſirs de ſa Cour, & y célébrer par des réjouiſſances éclatantes la tréve qui ſuſpendoit les calamités publiques, parcourut la Province qui avoit été le théâtre des hoſtili-

tés. Il étoit, ſuivant l'étiquette des Rois de Cochinchine, monté ſur un ſuperbe éléphant & aſſis dans une eſpèce de tour, magnifiquement ornée ; mais ce qui, plus que tout cet appareil pompeux, imprimoit de la vénération à ſes Sujets, c'étoit cette affabilité avec laquelle il permettoit qu'on l'approchât pour lui parler ; nouveauté bien agréable pour des Eſclaves habitués à ſe jetter le viſage contre terre lorſque le Souverain paroiſſoit en public, & auxquels il étoit auparavant défendu d'approcher de plus près qu'à la diſtance de quatre vingt pas, même à ceux admis à préſenter des requêtes par le miniſtère des Eunuques.

Le cœur compatiſſant de Chenga, à la vûe des ruines, des dévaſtations & de la ſolitude que la guerre laiſſe après elle, ne ſe ſoulagea que par des largeſſes. Il rendit des Cultivateurs à la terre ; il leur fit donner des beſtiaux pour le labour & des grains pour les ſemailles : il fit reconſtruire les maiſons & chaumières abbatues. Il établit des hôpitaux dans toutes les Villes, & des caravenſeras ou hoſpices publics ſur les grandes rou-

tes. Il deſtina des fonds pour marier des filles indigentes & les préſerver de ces écarts qui viennent ſouvent moins de la corruption du cœur que de la triſte néceſſité de ſe dérober à la faim. Il aſſigna des penſions aux familles qui avoient une certaine quantité d'enfans, & leur fit de cette façon enviſager comme un bonheur ce qui auparavant n'étoit regardé que comme un malheur. Il pourvut à la ſubſiſtance & à l'éducation des orphelins, & des enfans de ceux qui, par leur pauvreté, étoient hors d'état de bien remplir ce devoir de la nature: » Ces malheureux adop-» tés par l'Etat, diſoit Chenga, pourroient-» ils, avec le développement de leur force » & de leur raiſon, ne pas ſentir qu'ils ont » une double dette à acquitter & comme Su-» jets, & comme Enfans de la patrie? « Mais en quoi ſe ſignala d'une façon plus éclatante la généroſité de ce Prince, ce fut en faveur des orphelins & des veuves de ceux qui étoient reſtés ſur le champ de la gloire. Cet hommage, qu'on rend à ces Mânes illuſtres, donne à ceux qui courent les mêmes haſards la douce conſolation de ſçavoir, s'ils meu-

rent les armes à la main, que l'Etat leur ſurvit pour prendre ſoin de ce qu'ils ont eu de plus cher ; quelle tranquilité pour des peres de famille & quelle ſource d'ardeur pour des combattans !

Il n'y eut perſonne qui ne ſe reſſentit de la préſence de Chenga. Il étoit au milieu de ces pauvres malheureux, comme un Dieu bienfaiſant dont la puiſſance ne peut ſe manifeſter plus magnifiquement que par les dons qu'il répand ſur la Nature entière. C'eſt ainſi que le Roi de Cochinchine étendoit la ſphère de ſon bonheur, en y comprenant celui d'un peuple nombreux. Lorſque l'amour & la reconnoiſſance précipitoient à ſes pieds tant de familles, à qui ſa généroſité venoit de donner une nouvelle exiſtence ; ce ſpectacle attendriſſant lui tiroit des larmes délicieuſes. » Voilà, diſoit ce Prince charmant à ceux qui l'environnoient, » voilà » le moment le plus doux de la Royauté ; » c'eſt pour le voir renaître ſans ceſſe que je » remercie les Dieux du rang où ils m'ont » placé en naiſſant. «

Après avoir laiſſé dans cette Province dé-

vaſtée, & encore plus dans tous les cœurs; des monumens éternels de ſa bonté & de ſa magnificence, Chenga, ſous la conduite de l'infidele ami de Balagirao, fit une reconnoiſſance de la frontiere: il en étudia le fort & le foible, donna des ordres pour qu'on fortifiât les parties ſans défenſe; Mankan étoit ſa bouſſole. Cet Officier lui fit employer les ſecours de l'art par-tout où la nature, moins hériſſée d'obſtacles, préſentoit à l'ennemi des accès trop faciles. Il lui montra des poſitions défenſives & offenſives, en lui faiſant ſentir de quelle conſéquence il étoit que les points d'appui & que les communications pour aller en avant, en arrière, ou marcher par les flancs, fuſſent aſſurés; ils examinoient enſemble ſi les troupes qu'on y poſteroit, pourroient parcourir la même parallèle que l'ennemi, & ſi dans cette ſuite de poſitions reconnues, on pouvoit, ſans être forcé de combattre, ſe tenir à portée d'une armée ſupérieure, ſoit en lui ôtant les moyens de ſe développer, ſoit en conſervant les hauteurs, ou mettant les rivières, les ravins, les défilés en avant du camp, & en rendant

ces positions encore plus respectables par des abbatis, inondations, redoutes, fortins, villages retranchés, qui sont des chicanes préférables à ces lignes de défense critique, d'où l'on ne peut sortir qu'en défilant, & qui, laissent à l'ennemi la campagne libre & la licence de hasarder toutes sortes de manœuvres & les plus fausses démonstrations sans crainte d'en être puni.

» Toute position est vicieuse, ajoutoit » Mankan, lorsqu'on peut en être dépossé » par un simple mouvement de l'ennemi. On » ne doit regarder comme vraiment militaires » que celles qui procurent l'avantage de le » prévenir par-tout, celles qui, par une seule » marche, mettent à portée de se rendre maî» tre des points intéressans qui exigeroient de » grands détours de la part de l'ennemi. Il » est encore essentiellement nécessaire qu'il y » ait une liaison entre tous les différens » points pour s'entresecourir & se commu» niquer en sûreté. «

» Nous venons de parcourir, continuoit » cet Officier, des positions redoutables : » mais comme la situation naturelle n'est pas

» mobile, & qu'on ne peut la traîner avec ſoi ;
» il eſt évident qu'elle n'eſt avantageuſe qu'à
» celui qui veut y attendre le combat ; ainſi
» lorſqu'on eſt obligé d'aller à la rencontre de
» l'ennemi, il convient, par l'art des diſpoſi-
» tions, de ſuppléer aux points d'appui dont on
» s'éloigne : quand même on auroit le choix
» d'attendre le choc dans un poſte préparé
» de longue main, il faut encore dans ce
» cas avoir une diſpoſition toute prête pour
» tenir lieu de points d'appui ambulans,
» parce que, ſi dans l'attaque l'ennemi eſt
» repouſſé & qu'on ne veuille pas ſe borner
» au foible triomphe de n'avoir pas été forcé
» dans ſon poſte, on ne peut pourſuivre la
» victoire qu'en renonçant aux propriétés de
» la premiere poſition : ainſi la prudence exi-
» ge qu'on y ſupplée, & avec d'autant plus
» de précaution que le déſordre apparent de
» l'ennemi n'eſt ſouvent qu'une feinte pour
» vous attirer hors des retranchemens, ou
» faire quitter une aſſiette inexpugnable. «

» Mais quels ſont les moyens, demandoit
» Chenga, qui peuvent tenir lieu de points
» d'appui dans une poſition ſtable où l'on

» attend l'ennemi, ou bien dans une plaine » raſe qu'on doit parcourir pour aller à ſa » rencontre ? «

» Il y a bien des moyens différens que » je vais expoſer à Votre Majeſté. (Cet étalage d'érudition coûta d'autant moins à Mankan qu'il ne fut que l'écho de ce qu'il avoit entendu dire à Balagirao, ou lû dans les Mémoires qu'il lui avoit confiés.) » Les points » d'appui fixes, dont on peut renforcer un » ordre de bataille, dit cet Officier, ſont des » étangs, des rivières, des précipices, des » bois fourrés, des hauteurs eſcarpées, des » villages, des enclos, des redoutes ou autres ouvrages. En voici quelques exemples » tirés de l'Hiſtoire. Milthiade, à Marathon, » ſe ſervit d'abbatis d'arbres; Sylla, dans les » plaines d'Orchomène, fit creuſer des foſſés » pour ſe garantir du choc de la Cavalerie; » Céſar, contre les Belges, avoit pouſſé ſur » ſes deux flancs des bouts de retranchemens » terminés par deux forts garnis de machines » de jet; Darius, à Arbelles, avoit parſemé » le terrein de chauſſes-trappes. Les Chinois, » à qui nous devons l'invention de la pou-

» dre (*a*), ſe ſervent de mines & de fou-
» gaſſes. Les Romains ont employé, pour le
» même objet, des chevaux de friſe, des puits
» en quinconque, des aiguillons, des paliſ-
» ſades inclinées, & autres obſtacles de cette
» eſpèce : mais toutes ces chicanes locales

(*a*) Les Chinois mettent l'époque de l'invention de la poudre ſous le regne de Vitey, qui vivoit il y a près de 2700 ans. Cette découverte eſt communément attribuée en Europe à Berthold Schwartz, Cordelier Allemand. Si l'on en croit Achille Gaſſar, le premier uſage qu'on en fit à la guerre eſt de l'année 1324. Cependant Jean Villani dit qu'il y eut du canon à la bataille de Crécy, donnée en 1346. Le Roi d'Angleterre qui la gagna, put avoir profité de ce qu'on lit dans Roger Bacon, mort octogénaire en 1292. Ce grand Chymiſte, dans une Lettre ſur la puiſſance de la Nature & de l'Art, écrite à Guillaume Bauffetti, Evêque de Paris, parle d'une mixtion ſulphureuſe dont l'embraſement imite le tonnerre, & dont l'effet eſt tel qu'il n'y a ni armée ni fortereſſe qui n'en fût détruite : ce Philoſophe Anglois avoit lui-même été devancé dans la découverte de la nature du ſalpêtre par tous les Auteurs qui ont écrit ſur la Science hermétique, & nommément par François Accurſe, célèbre Juriſconſulte de Florence, mort en 1229. Or Accurſe cite lui-même des Auteurs qui l'avoient précédé.

» n'étant

» n'étant pas mobiles, voici les autres disposi-
» sitions usitées parmi les Anciens & les Mo-
» dernes pour tenir lieu de points d'appui
» dans une plaine rase qui sert de champ de
» bataille. On étend le front par des corps
» en interlignes, afin de déborder l'ennemi
» par des développemens rapides, comme fit
» Philopoemene à la deuxiéme bataille de
» Mantinée ; on met des corps en équerre
» ou en oblique à l'extrémité des aîles de
» Cavalerie, comme Ptolomée à la bataille
» de Raphie, ou simplement à la pointe de
» l'Infanterie, comme César à Pharsale :
» Végéce & Elien conseillent d'arrondir les
» aîles ; on peut se servir de l'ordre Thébain
» d'Epaminondas à Leuctres ; on peut for-
» mer en arriere, & sur les flancs du terrein,
» des obliques & des contre-obliques, com-
» me le fit Alexandre le Grand à Arbelles ;
» enfin, on peut placer la Cavalerie en
» écharpe sur un des flancs pour tenir l'en-
» nemi en échec, comme Scipion dans la
» plaine d'Uzita en Afrique. Un Tacticien
» François, dont le nom doit être célèbre
» en Europe par l'immensité de ses recher-

» ches militaires, propoſe, à l'extrémité des » aîles d'employer des colonnes d'Infante- » rie, hériſſées d'armes de longueur : cette » ordonnance formidable eſt une eſpèce de » redoute paliſſadée, dont Chaou s'eſt ſervi » avec un ſuccès brillant dans les batailles » qu'il a données. Cyrus, à Tymbrée, for- » tifia ſes flancs d'une ligne de chars armés » de faulx : on vit paroître à cette même » bataille des tours chargées d'Archers & » traînées par des bœufs. Urbitius, Tacti- » cien Romain, imagina (à ce qu'on pré- » tend) des chevaux de friſe mobiles ſur des » roues.

» Voilà, Sire, ajouta Mankan, beaucoup » de moyens pour aſſurer les points d'appui : » on peut même les varier & en réunir plu- » ſieurs, ſuivant la nature du terrein & les diſ- » poſitions de l'ennemi. « C'étoit ainſi que cet Officier s'inſinuoit de plus en plus dans la faveur de Chenga, par l'entremiſe des Mémoires de Balagirao.

» Sans attendre la guerre, continua-t-il, » un Militaire, avec le ſecours de l'imagina- » tion, peut acquérir une expérience anti-

» cipée, en ſuppoſant des troupes dans les » poſitions reconnues; en les y retranchant » en idée, les rangeant en bataille, & ſe repré» ſentant les manœuvres les plus propres au » local; on doit ſuppoſer que l'ennemi uſe de » ruſes & de contreruſes de toutes eſpèces; » afin de lui oppoſer des contremanœuvres » capables de le déconcerter. Voilà comme » on acquiert & qu'on peut affinir l'art de » combiner tous les poſſibles, & parmi ces » poſſibles diſcerner ceux qui ſont les plus » vrai-ſemblables: c'eſt d'après ce calcul des » probabilités que l'on peut avec quelque » certitude apprécier l'eſpoir ou la crainte » d'une évolution ou d'une diſpoſition mili» taire. «

Chenga paſſionné pour la gloire, & animé de la noble ambition d'être un jour le défenſeur d'un Peuple dont il ſe regardoit comme le Pere, ne laiſſoit échapper aucune occaſion d'acquérir des connoiſſances utiles; il ſe formoit le coup-d'œil & le génie, en les pliant & les repliant ſans ceſſe l'un & l'autre à toutes les combinaiſons dont le terrein étoit ſuſceptible. Dans l'agitation, dans le

le repos, dans les repas, dans les promenades, il ne s'occupoit que de ce qui concerne l'art de la guerre; dans les parties de chaſſe (délaſſement digne d'un Roi), il avoit, comme Cyrus, moins ſon plaiſir en vue que le noble deſſein de ſe conſommer dans la ſcience des poſitions des armées.

Ce Prince faiſoit part de ſes idées à Mankan & aux Officiers qui l'accompagnoient; il leur propoſoit des problêmes militaires, comparoit la ſolution qu'ils y trouvoient avec celle qu'il imaginoit lui-même, & par l'oppoſition des avis, il parvenoit à éclaircir les queſtions les plus compliquées.

Chenga dans cette tournée ſe convainquit de l'inſuffiſance des Mémoires anciens pour aſſeoir le projet d'une campagne, ou pour apprécier une poſition. Il avoit fait trier dans ſes Archives toutes les reconnoiſſances de la frontiere qui avoient été faites ſous le dernier regne par des Officiers de confiance. Lorſque, ſur le terrein, il voulut conſtater ces Mémoires militaires, il fut fort ſurpris de voir que des poſitions annoncées comme reſpectables, étoient acceſſibles de tous côtés.

Il auroit attribué ces contradictions au peu d'exactitude ou d'intelligence des Officiers chargés de cette beſogne, ſi par l'inſpection des plans & profils qui accompagnoient les Mémoires, il n'eût vérifié que la ſurface d'un pays, après une certaine révolution d'années, eſt ſuſceptible d'une infinité de changemens : ce qui jadis étoit ravin, pays coupé ou fondrieres, avoient été comblés par le temps ou par les ſoins des Cultivateurs ; les bois avoient été métamorphoſés en plaine ; il s'étoit fait d'autres plantations ; les orages avoient formé des vallées, & les gués avoient changé de place ; dans les montagnes, on trouvoit de nouveaux ſentiers & les anciens étoient devenus impraticables ; les marais avoient été deſſéchés : on avoit donné aux ruiſſeaux un autre cours. Tout dans la campagne changeant de forme & de nature, il eſt évident que l'offenſive ou la défenſive d'une frontiere & les opérations de guerre, ne peuvent être arrêtées d'après les notions puiſées dans des Mémoires anciens : il faut néceſſairement le coup d'œil pour conſtater l'état des lieux, juger des avantages du terrein, de

la sûreté des communications, des débouchés, des points d'appui (*a*), &c.

(*a*) Les Cartes geographiques ne repréſentent qu'à vûe d'oiſeau les objets, ſans rien indiquer des hauteurs ni des profondeurs : le Graveur & le Peintre, en deſſinant les montagnes & les vallées, ne donnent jamais qu'une idée très-ſuperficielle du relief de la campagne : ainſi, d'après le plan le plus exact, un Général d'armée, ou un Maréchal des Logis, ne peuvent juger du rapport des différentes hauteurs du terrein où les armées doivent camper, marcher, combattre, ſe retrancher, attaquer & ſe défendre : cependant, ſans la connoiſſance préciſe du relief du théâtre de la guerre, à combien de bévues, de déſaſtres & d'humiliations n'eſt-on pas expoſé ? Comment commander en maître dans la campagne ſi l'on ne connoît le rapport précis des ſommités ? Comment ſe mettre à l'abri des feux de revers ou d'écharpe ? Peut-il y avoir des points d'appui aſſurés ſans la connoiſſance de la profondeur des rivières, des étangs & des ravins auxquels on prétend appuyer les aîles d'un ordre de bataille ?

Pendant le jour, le coup-d'œil du Général & l'exactitude des Officiers d'un Etat-Major, peuvent ſuppléer à l'inſuffiſance des meilleures Cartes géographiques ; mais l'on eſt ſouvent dans la néceſſité de faire des marches de nuit ; l'on peut être attaqué pendant ces marches, l'on peut ſoi-même avoir les mêmes deſſeins ſur l'ennemi : dans ces cas poſſibles & même très-fréquens à la guerre,

Chenga arrivé au défilé qui avoit été, au

on eſt réduit à agir à l'aveuglette & comme à tâtons. Si on ſçait que ſur la route directe il y a une montagne, on l'occupe pour aſſurer la marche ; mais cette même montagne eſt peut-être commandée par une plus haute, &c. &c.

Toutes ces conſidérations, dont il ne peut y avoir un vrai Général d'armée qui ne ſente les conſéquences, ont déterminé, pour la sûreté des opérations de campagne, à expoſer ici un moyen uſité dans le Génie, afin de pouvoir, du fond de ſa tente, ſans le ſecours de profils, ni des coupes géométrales, avoir le rapport précis des hauteurs & des profondeurs quelque diſtance qu'il y ait entr'elles.

Cette méthode conſiſte à imaginer une ſurface d'eau qui couvre tout le théâtre de la guerre, & à ſubſtituer dans le nivellement général la hauteur de cette inondation, à la place de chaque coup de niveau, comme ſi l'on avoit ſondé cette inondation : la hauteur de cette inondation ſuppoſée eſt arbitraire ; il ſuffit qu'elle ſoit plus haute que les points les plus élevés de la campagne, afin que tous ces nivellemens étant liés les uns aux autres, on puiſſe, d'une ſeule ſouſtraction, voir le rapport de hauteur ſur toute l'étendue d'une Province.

Si un Général d'armée étoit muni d'un plan de cette eſpèce, où tous les côtés des hauteurs fuſſent exprimés, il pourroit, du fond de ſon Cabinet, arrêter un projet de campagne, apprécier les poſitions, juger de leurs

commencement de la campagne, le tombeau d'une armée floriſſante, capable de faire la gloire & la proſpérité d'une longue guerre, ne pouvoit concevoir qu'il ſe fût trouvé un Militaire d'une témérité aſſez aveu-

communications, &c. Voudroit-il ſe fortifier dans un camp, en réduire l'ennemi à certains points d'attaque par des inondations, &c. avant de les former, il en connoîtroit l'étendue, la profondeur, & ſçauroit s'il y a poſſibilité ou non de la ſaigner.

Si tout-à-coup l'ouverture des digues, la deſtruction d'une écluſe, ou une fonte de neige, venoient à ſubmerger le pays, on pourroit d'un ſeul coup d'œil ſur la Carte, ou par le mémoire de nivellement, voir quels ſont les quartiers en danger; on pourroit, ſans le ſecours d'aucun guide ni de ſonde, marquer la route qu'on doit ſuivre à travers cette mer d'eau.

Enfin, comme un Général n'étant pas *ubiquataire*, eſt dans la néceſſité de livrer ſa confiance à beaucoup de perſonnes, il pourroit, ſans ſe tranſporter ſur les lieux, ſçavoir ſi les colonnes de marche peuvent traverſer en ſûreté le terrein qu'on leur a marqué; il pourroit porter le même jugement ſur l'emplacement des grand'gardes, ſur le choix des camps, des poſitions, des eſcortes de fourrages, de convois, &c. &c.

Il ne faut pas eſpérer de parvenir au même but par des profils détachés, la beſogne ſeroit immenſe, preſque impoſſible, & l'uſage des plus embarraſſans.

gle pour s'être engagé dans un pareil coupe-gorge. L'inſpection de ces lieux effroyables à la vûe & au ſouvenir, excita dans ſon ame les ſentimens de la douleur la plus amere. Quel ſpectacle pour ce Prince compatiſſant! Ce défilé, théâtre du carnage, étoit jonché de corps morts, dévorés à demi par les bêtes féroces & deſſéchés par l'ardeur du Soleil : le terrein étoit parſemé d'armes briſées, de carcaſſes d'hommes & de chevaux, dont le mélange affreux faiſoit frémir la nature. On voyoit de tous côtés des monumens de la gloire inhumaine des Siamois.

Chaou y avoit fait ériger un trophée que l'on ne pouvoit fixer ſans frémir; c'étoit une pyramide de trente pieds de haut, qui n'étoit conſtruite que de têtes de Cochinchinois. Sur le piédeſtal de cet édifice monſtrueux, on liſoit cette inſcription : *Ici la préſomptueuſe ignorance d'un ſeul homme, en fit périr cent mille.* Les Soldats échappés à cette journée ſanglante racontoient, à ceux qui ne s'y étoient pas trouvés, des circonſtances faites encore pour ajouter à l'horreur de la ſcene. Ici, des bataillons entiers avoient été engloutis ſous

les effets terribles des mines de l'ennemi. Là, tel régiment par une mort plus lente, mais encore plus accablante, ſans pouvoir ni fuir ni avancer, avoit vu juſqu'au dernier de ſes rangs détruits par des batteries inabordables. Les témoins de cette funeſte journée montroient l'endroit où deux freres unis par l'amitié encore plus que par le ſang, après s'être tendrement embraſſés, s'étoient dérobés à ces ſpectacles de meurtre & de carnage, en ſe plongeant chacun du même coup l'épée dans le flanc; cet exemple avoit été ſuivi par une foule de gens déſeſpérés de voir leurs armes inutiles pour la vengeance; mettant de la généroſité à préférer une mort volontaire à une honteuſe captivité, ils avoient tourné leur valeur contre eux-mêmes.

Chenga, après avoir donné des pleurs à ces martyrs de la Patrie, livrés comme pieds & mains liées à l'ennemi en fit raſſembler les membres épars, & leur rendit les honneurs de la ſépulture; il fit dreſſer des autels, où l'on brûla pendant vingt-quatre heures les parfums les plus rares, & où l'on égorgea une grande quantité de

victimes, suivant l'usage établi dans les pompes funébres d'Asie. Pendant ces tristes cérémonies, le Roi aussi accablé qu'un tendre pere qui rend les derniers devoirs à des fils chéris que la Parque lui a enlevés, faisoit les réflexions les plus ameres sur l'instabilité des choses humaines : » Se peut-il, se disoit-il à » lui-même, qu'un Général qui a remporté » deux victoires célèbres, & dont mes Cour- » tisans me vantoient sans cesse la gloire & » les talens, ait donné dans un piége aussi » grossier ; le moins expérimenté, avec les » simples lumières de la raison naturelle, » s'en fût défié ! « En quittant ces lieux terribles, il ordonna qu'à la place de la pyramide sanglante que sa religion & sa compassion avoient supprimée, on élevât une colonne en pierre, & qu'au bas de l'inscription mise par les ordres de Chaou, on ajoutât en caractères Balies : *Quelle leçon pour les Vainqueurs & les Vaincus !*

Les Seigneurs de sa suite parurent surpris qu'il n'eut pas fait sapper jusqu'aux moindres traces d'un tel monument : » Qu'il subsiste ou » non, leur répondit-il, le souvenir affreux ne

» peut s'en effacer de la mémoire des hom-
» mes ; ce trophée des Siamois eſt un autel
» dreſſé à la vengeance. Les Cochinchinois,
» en paſſant près d'ici, ne pourront s'empê-
» cher de répandre des pleurs, & ce monu-
» ment preſcrira à chacun d'eux ce que la pa-
» trie attend de leur zèle & de leur reſſenti-
» ment. «

Chenga pendant le reſte de la route fut morne & penſif. On l'entendit quelquefois s'écrier dans l'excès de ſa douleur : » Ah ;
» Bomikan ! cruel Bomikan ! rends-moi
» mes Légions, rends-moi mes braves Sol-
» dats ! « Se rappellant alors que lorſque la nouvelle de cette défaite étoit arrivée à ſa Cour, les amis de ce Général avoient tenté de le juſtifier, en rejettant ce malheureux événement ſur le manque de valeur & de diſcipline des troupes, il conjectura que ceux qui avoient pu lui en impoſer dans cette occaſion, pouvoient bien n'avoir pas été de meilleure foi dans la Relation des deux premieres victoires : ainſi il prit en lui-même la réſolution de percer ce myſtère le plutôt qu'il le pourroit ; mais il ſe garda bien de

communiquer ſes ſoupçons aux Courtiſans, pas même à Mankan.

Cet Officier, par ſon avidité, lui étoit devenu ſuſpect ; l'abus de la faveur eſt preſque toujours la ſource des diſgraces. » S'il » ſervoit pour l'honneur ; s'il aimoit ma per» ſonne, ſe diſoit Chenga, eſt-ce qu'il ſeroit » ſans ceſſe à l'affut des graces ? Ne doit-il » pas ſentir qu'en voulant les accumuler ſur » ſa tête, il enleve à ma juſtice les moyens » de récompenſer le mérite ! Ah ! pour ja» mais loin de moi ces maximes odieuſes, que » c'eſt bienfaiſance de faire un heureux aux » dépens de milliers d'infortunés ; peut-il y » avoir de la libéralité à donner ce qui n'a » coûté qu'un mot à acquérir & ne coûtera » qu'un mot à remplacer ? «

Ce fut après avoir ainſi pourvu à la défenſe de la frontiere que ce Prince arriva à la Ville d'Haltan. Il ne put voir les lignes des ennemis, ni leurs tranchées, parce que le Gouverneur, auſſi-tôt que leur armée fut éloignée ; dans la crainte de quelque atteinte à la tréve, avoit prudemment & ſans perdre de temps, employé la garniſon, & un

grand nombre de pionniers, à combler les travaux du ſiége, à réparer les bréches & autres déſordres que les batteries des Aſſiégeans avoient faits aux ouvrages du front d'attaque.

Un ſiége peut être conſidéré comme une piéce tragique dont il faut attendre le dénouement pour juger du mérite de l'action. Quoique celui-ci eût été ſuſpendu par la maladie du Roi de Siam, peu de jours après avoir été commencé, & que le Gouverneur n'eût eu le temps ni les occaſions de développer toute ſon intelligence & ſa valeur ; Chenga lui fit cependant l'accueil le plus affable ; il ſaiſit en politique habile cette occaſion de faire naître dans le militaire, par la certitude des récompenſes & des diſtinctions, cette noble émulation qui eſt l'aliment de toutes les vertus & le principe fécond des grandes actions ; dans ce deſſein il diſtribua des graces plus brillantes que ne ſembloit le mériter un ſiége à peine commencé.

Après avoir fait le tour de la Place, donné des ordres pour la mettre en bon état & pour qu'elle fût approviſionnée de tout ce

qu'il falloit pour une longue défenſe, il employa le temps juſqu'à ſon départ à donner audience à tous ceux qui avoient des plaintes à lui faire, des avis à lui donner, ou des graces à demander. Compatiſſant envers les malheureux, magnifique envers les gens de mérite, juſte envers tous ſes Sujets, ce Prince depuis qu'il s'étoit affranchi des Flatteurs (ce fléau le plus funeſte dont la colère céleſte puiſſe punir un Souverain), ſembloit mettre ſon unique plaiſir à faire le bien : on admiroit en lui des vûes de juſtice & de ſageſſe qui caractériſoient une ame élevée & un génie ſublime. Il diſoit à ceux qui, ſous le prétexte de conſerver ſa ſanté, cherchoient à modérer ſon ardeur, que ce n'étoit que par un redoublement de vertus, de vigilance & d'activité, qu'il pouvoit réparer le temps que ſa négligence & ſes plaiſirs avoient enlevé à ſa gloire & à la félicité de ſes Sujets. Si l'on inſiſtoit encore, il fermoit la bouche à ſes Mandarins, en leur rapportant que Veſpaſien au lit de la mort, étant détourné des affaires d'Etat par ſon Médecin, lui avoit répondu *qu'il falloit qu'un Empereur mourût debout.*

» Après un tel exemple, moi qui ſuis jeune, » plein de ſanté, & qui n'ai encore rien fait » pour ma réputation, irai-je traîner des jours » honteux dans les bras de la molleſſe & les » langueurs d'un ſerrail ? ne dois-je pas m'oc- » cuper tout entier du bonheur d'un peuple » nombreux qui n'attend que le ſignal de » ma volonté pour me ſacrifier ſa fortune & » affronter les haſards de la guerre ? Le thrô- » ne, continuoit ce Prince, étant une lumière » éclatante qui répand le plus grand jour ſur » les vices & les vertus ; c'eſt être dans l'er- » reur, que de mettre dans une même ba- » lance les travaux de la Royauté, & ceux » d'une condition privée : tous les yeux ſont » tournés ſur un Roi ; l'amour & l'eſtime de » pluſieurs millions de perſonnes eſt le prix » réſervé à ſes actions : je vous demande ſi un » eſpoir auſſi précieux, ſi une perſpective auſſi » brillante, ſi le ſentiment du bonheur public » ne doivent pas conſoler un Souverain des » traverſes de la vie, & ſi cela ne ſuffit pas pour » en changer les peines en plaiſirs. «

Il n'y avoit aucune vaine oſtentation dans les paroles de ce Prince ; elles étoient toutes d'accord

d'accord avec ſa conduite ; il ſe montroit dans tout ce qu'il diſoit, dans tout ce qu'il faiſoit, auſſi jaloux de ſa propre eſtime, que de celle de ſes Sujets & de ſes voiſins.

Parmi ceux que ſa bienfaiſance ou l'admiration attiroient à ſon audience, un Officier plus que ſeptuagénaire, ſe préſenta un placet à la main : ſes cheveux blancs, les cicatrices honorables qu'il portoit ſur le viſage, un bras encore en écharpe ne pouvoient inſpirer que l'intérêt le plus vif : le Roi prenant ſon placet avec cette affabilité naturelle faite pour gagner tous les cœurs, lui demanda ce qu'il déſiroit. » Sire, lui dit cet Officier d'un ton modeſte & reſpectueux, » j'ai ſervi quarante ans ſous les drapeaux du » feu Roi de très-glorieuſe mémoire, & j'ai » été bleſſé pluſieurs fois ſous ſes yeux. Lorſ» qu'il eut pacifié l'Orient, voyant ma patrie » glorieuſe (*a*) & tranquille à l'ombre des

(*a*) La Cochinchine avoit pluſieurs Rois Tributaires, entr'autres ceux de Thiem, de Camboie & de Champa. Ce dernier, pour avoir été rétabli dans tous ſes droits, payoit par an deux Eléphans, cent Buffles, cent Bœufs, cinq cens piéces de toile, tout le bois de

» lauriers de mon Maître, je me retirai du
» ſervice pour jouir de moi-même, & paſſer
» ma vieilleſſe dans le patrimoine de mes
» peres. La guerre injuſte que vous a faite
» l'ambitieux Roi des Siamois a pu ſeule me
» tirer de la ſolitude, pour voler encore,
» avant de mourir, à la défenſe de mon
» pays : le ſacrifice n'étoit pas grand ; les
» dangers ſont bien peu à craindre pour celui
» qui n'a que peu de temps à vivre, & le
» vœu d'un vieillard infirme ne peut être de
» prolonger ſes languiſſans jours.

» J'ai fait les deux premieres campagnes ;
» mais les fatigues & les années ayant épui-
» ſé ce qui me reſtoit de forces, je n'ai pu
» ſuivre l'armée, & on m'a laiſſé dans cette
» Place : quoique vieux & caſſé, j'ai enco-
» re eu l'honneur d'y verſer mon ſang, en
» voulant, par mon exemple, dans une
» ſortie animer de jeunes Soldats ſans ex-
» périence. L'honneur de ſervir mon Roi a

Calamba & d'Aigle, avec toute l'ébene & l'yvoire qu'on trouvoit dans ſon pays. *Voyage de Siam*, par Choiſi, pages 14 & 312.

» toujours été le motif & l'unique prix de » mon zèle : ſi aujourd'hui plein de confian- » ce, j'ai recours aux bontés de Votre Ma- » jeſté, c'eſt que je ſuis ſans reſſources, & » que nos cruels ennemis ont brûlé mon » héritage. «

» Les ſerviteurs tels que vous, repartit le » Roi, ſont les premiers créanciers de l'Etat, » & le devoir du thrône eſt d'acquitter des » dettes auſſi ſacrées. « En même temps le prenant par la main, il le fit entrer dans ſon cabinet.

Chenga, à ſon arrivée dans la Place, ne voulant accorder de graces qu'à ceux qui les méritoient, avoit demandé au Gouverneur la liſte des Officiers qui en étoient ſuſceptibles : à la tête de tous, étoit ce vieil Officier qui, pendant une longue ſuite d'années avoit ſervi pour la gloire ſans s'occuper de la fortune.

Le Roi inſtruit de ſes ſervices & de ſes malheurs, s'étoit propoſé, même avant de l'avoir vu, de réparer ceux-ci & de récompenſer les autres d'une façon digne de ſa juſtice & de ſa généroſité. Comme la diſtribu-

tion des récompenſes eſt le plus bel apanage de la Royauté, Chenga n'avoit garde de céder à aucun de ſes Officiers un ſoin auſſi brillant; il s'en acquittoit lui-même, & par la façon de donner, ajoutoit un nouveau prix à ſes bienfaits. Informé du renverſement de la fortune de ce Vieillard, & ſurpris qu'il ne fut pas encore venu à ſon audience pour obtenir le dédommagement qu'il lui avoit deſtiné, il avoit chargé le Gouverneur de la Place de l'y engager, ou de le lui amener. C'eſt ainſi que Titus, ſurnommé les Délices du monde, alloit déterrer la timide indigence & la vertu malheureuſe pour leur faire reſſentir les effets de ſa bienfaiſance. Les jours malheureux, pour cet Empereur adoré des Romains, étoient ceux qu'il n'avoit pas ſignalé en faiſant des heureux. O triomphe éclatant de la bienfaiſance! ſublime perſpective pour les Princes magnanimes! Le vaſte Empire des Romains a paſſé comme une ombre; les ſuperbes trophées du Capitole ne ſont plus que pouſſiere, & le nom de Titus, après tant de ſiécles écoulés, regne encore ſur les cœurs; il eſt même pour tous les Peuples

de la Terre un objet d'hommage & de vénération.

Chenga n'avoit pas plutôt vu cet Officier, dont l'aſpect inſpiroit une eſpèce de vénération, qu'entraîné par cet air de candeur & de vérité qui paroiſſoit à travers pluſieurs cicatrices glorieuſes & les rides de la vieilleſſe, il eſpéra, par ſon moyen, d'éclaircir les doutes qu'il avoit ſur la conduite de Bomikan.

» Vous avez fait les deux premieres cam-
» pagnes, lui dit le Roi, & par ces derniers
» témoignages de votre zèle, vous avez
» prouvé que l'homme généreux veut finir
» ſa carrière comme il l'a commencée. Je
» n'attends pas moins aujourd'hui de votre
» franchiſe. Apprenez-moi ſi Bomikan,
» dont la défaite, au commencement de
» cette campagne, a cauſé un deuil géné-
» ral dans mes Etats, a réellement déve-
» loppé dans les deux premieres campagnes
» les talens & cette ſupériorité de génie
» dont on m'a parlé avec tant d'éloges. Les
» deux victoires, dont on m'a préſenté les
» trophées, ont-elles été auſſi complettes

» qu'on a cherché à me le perſuader ? Si la
» gloire lui en eſt dûe, hélas ! quelles triſ-
» tes réflexions pour l'humanité ! Peut-elle
» être ainſi le jouet des caprices de la for-
» tune ? peut-elle ſe trouver expoſée à ce cer-
» cle rapide de tant de diſgraces & de fa-
» veurs ? Cette opinion eſt combattue par
» une raiſon irréſiſtible gravée dans le fond
» de mon cœur ; je ſens que le haſard aveu-
» gle eſt un vain fantôme, & qu'il doit per-
» dre toute ſa puiſſance vis-à-vis les talens,
» la ſcience ou l'ignorance ſont les vraies
» cauſes du gain ou de la perte des batail-
» les. Si le deſtin, qui ſert de prétexte &
» d'excuſe à l'aveuglement & à la préſomp-
» tion, avoit autant d'influence ſur les évé-
» nemens de la vie, il en réſulteroit l'inu-
» tilité des Arts & des Sciences, l'anéan-
» tiſſement de toute émulation, le renver-
» ſement de la Religion, de la Morale &
» de la Société : les foibles Mortels, ſoumis
» à une telle fatalité, ſeroient donc vertueux
» ſans mérite & vicieux ſans crime ; conſé-
» quences monſtrueuſes qui répugnent à l'i-
» dée de juſtice & de bonté que nos lumiè-

» res, quoique finies, ne peuvent refuſer à » l'Etre infini qui regne ſur la Nature en- » tiere! «

Telles étoient les réflexions de Chenga ; ayant trop de bon ſens pour admettre les maximes groſſieres des Talapoins ou des Bouzes, il croyoit à un Dieu éternel, qui, par ſa Providence, veille inceſſamment au gouvernement d'un Monde qu'il a tiré du néant.

» Puiſque Votre Majeſté m'ordonne de » parler, je vais, dit cet Officier reſpectable, » lui découvrir la vérité, ſans ces détours » dont on ſe ſert avec les Princes foibles qui » craignent de l'entendre. J'aime trop ma » patrie pour être jamais l'ami de Bomikan, » mais je n'ai contre lui aucun reſſentiment » perſonnel : ainſi, en confirmant les ſoup- » çons de mon Roi ſur l'incapacité d'un » Général ſi peu digne de l'honneur de ſa » confiance, je ne me rends qu'à ſes ordres & » aux mouvemens d'un zèle pur & déſinté- » reſſé.

» La guerre ſubite que vous fit le Roi de » Siam, fut un coup de foudre pour votre

» Divan. Le peu de ſoin qu'on avoit eu de
» conſerver ſur pied, pendant la paix, des for-
» ces reſpectables, d'entretenir de bons Offi-
» ciers, eût laiſſé l'Etat ſans défenſe & à la
» merci de l'ennemi, ſi l'amour de la gloire
» n'eût ſervi de ralliement à tous ceux qui
» avoient ſervi ſous le feu Roi. Nous nous
» trouvâmes près de cinquante mille Vété-
» rans; on y joignit environ ſoixante & dix
» mille hommes de nouvelles levées, tirées
» en partie de la plus belle jeuneſſe du Royau-
» me. L'exemple des vieux Militaires fut ſi
» actif ſur les jeunes, que le zèle ſuppléant
» au défaut d'expérience, on ne vit que mê-
» me ardeur dans toute l'armée & même dé-
» ſir de marcher à l'ennemi; il ne manquoit,
» (j'oſe le dire), que Votre Majeſté à notre
» tête pour nous rendre invincibles.

» Bomikan qui nous commandoit, ajou-
» ta le vieil Officier, avoit de la valeur;
» mais à quoi ſert la valeur, ſi elle n'eſt mo-
» dérée par la prudence, & ſi elle n'eſt diri-
» gée par des talens? Que peut-on attendre
» d'un Général qui traite en petit les gran-
» des affaires & les petites en grand? à qui

» les moindres détails paroiſſent de la der-
» niere conſéquence, qui ſacrifie le principal
» aux acceſſoires, confond les temps, les
» motifs, les moyens & les circonſtances, &
» n'agit minutieuſement que ſuivant le cercle
» étroit de ſon génie ?

» La folie la plus incurable eſt de ſe croi-
» re ſage ; c'étoit celle de Bomikan. Il n'a-
» voit cependant aucune qualité qui ne fût
» la cauſe ou l'effet de quelque défaut : ſa
» prudence n'étoit qu'irréſolution, ſon acti-
» vité qu'étourderie, ſa fermeté qu'opiniâ-
» treté, ſa confiance que prévention, ſa
» juſtice que partialité, ſa libéralité que pro-
» fuſion ; la ſource même de ſon courage
» étoit vicieuſe, en ce que venant de l'im-
» pétuoſité du ſang, de la vanité de l'eſprit,
» & non de la fermeté de l'ame, il précipita
» en mille occaſions les troupes dans des pé-
» rils inutiles & même honteux.

» Je ne dirai rien des projets qui ſem-
» bloient mériter la préférence ſur ce qui
» s'eſt exécuté dans la crainte où je ſuis de
» parler en aveugle & de blâmer ſans raiſon ;
» le ſecret du Cabinet, les conſidérations

» politiques & la difficulté des ſubſiſtances ;
» ne ſont que trop ſouvent égarer dans leurs
» vagues conjectures les particuliers peu inſ-
» truits ; ils auroient bien à rougir de leurs
» jugemens téméraires, s'ils ſçavoient le
» nœud des affaires. Ainſi je ne ferai à Vo-
» tre Majeſté que le récit des opérations de
» campagne dont j'ai été témoin, & de cel-
» les qui ſont à la connoiſſance de tout le
» monde.

» On y voit des preuves évidentes de l'ou-
» bli total des premiers élémens de la guer-
» re, & une négligence des précautions les
» plus triviales ; l'armée ſe trouva ſouvent
» dans un danger éminent, ſans points d'ap-
» pui, ſans communications, ſans partis, ou
» ſans eſpions pour éclairer les deſſeins de
» l'ennemi.

» Bomikan n'obſervant aucun myſtère
» pour les ordres qu'il donnoit, les convois,
» les fourrages, furent ſouvent expoſés, &
» les détachemens haſardés : on faiſoit des
» pointes ſans aucun objet d'utilité ; on prê-
» toit le flanc dans les marches ; on s'en
» laiſſoit eſcamoter ; la maladreſſe des guides

» confondit ou égara ſouvent les colonnes: » comme on négligeoit de faire ſerrer les » rangs, ou qu'on ne donnoit pas aux co- » lonnes tout le front dont le terrein étoit » ſuſceptible, l'armée ſe trouva plus d'une » fois tellement allongée dans ſa marche, » qu'elle étoit dans un danger imminent & » certain d'être défaite, ſi l'ennemi ſe fût » préſenté en tête ou en flanc; les chemins » même n'étoient ni ouverts ni préparés. » Avoit-on une rivière à paſſer, les pon- » tons, au lieu d'être à la tête de l'armée, ſe » trouvoient à l'arriere-garde? On voyoit de » ſemblables bévues dans la diſtribution de » l'artillerie, dont on manquoit dans les mo- » mens & aux endroits où elle eût été du » plus grand effet.

» Pour n'avoir pas reconnu le pays, on » engageoit ſouvent la Cavalerie dans des » terreins marécageux, coupés & boiſés, où » elle ne pouvoit agir, & où elle riſquoit » d'être défaite ſans combattre; on intimi- » doit les troupes par des marches rétrogra- » des, auxquelles on ſe trouvoit forcé d'a- » voir recours pour s'être avancé étourdi-

» ment, ou pour ſe rapprocher des magaſins
» dont on s'étoit éloigné mal-à-propos. Nous
» cheminions dans des gorges profondes,
» ſans être maîtres de la ſortie ni des revers.
» Nous nous enfournions dans des vallées
» eſcarpées ſans occuper les hauteurs: enfin,
» l'on peut dire que preſque tous nos mou-
» vemens étoient ſans deſſein & les poſitions
» fauſſes ou critiques.

» La même incapacité ſe manifeſtoit dans
» le choix des camps; les uns étoient ſans
» profondeur, pour y faire manœuvrer les
» ſecondes lignes, ou y rallier les troupes;
» les autres étoient ſoumis à des comman-
» demens qui nous euſſent expoſés à la hon-
» te de mettre bas les armes ſans combattre,
» ſi les Siamois s'en fuſſent emparé. Ceux-ci
» avoient ſur les derrieres des défilés qui,
» en cas d'échec, euſſent rendu la retraite
» des plus difficiles; ceux-là avoient le front
» ſi embarraſſé, qu'on n'eût pu en ſortir qu'en
» défilant ou en prêtant le flanc; de ſorte
» que nous ſemblions avoir eu le deſſein de
» nous rendre dépendans de l'ennemi, & de
» lui laiſſer la liberté de faire les manœuvres

» les plus hasardeuses sans pouvoir l'en pu-
» nir. Si les Cochinchinois ne furent pas les
» victimes de tant de bévues, dont une seule
» suffit quelquefois pour perdre une armée,
» c'est que le peu de concert qui régnoit en-
» tre les deux Généraux Siamois, leur laissa
» échapper les occasions de nous battre;
» par jalousie, l'un contre l'autre, ils firent
» des fautes capitales qui les exposerent plus
» d'une fois à être battus, si on les eut pris sur
» le temps.

» Le Roi de Siam, dont le Gouvernement
» violent & despotique est accompagné de
» défiance, n'avoit pas cru qu'il fût d'une
» sage politique de confier à un seul de ses
» Mandarins le commandement de l'armée:
» il avoit devant les yeux la révolution de
» Tonquin, où un Général mécontent, à la
» tête d'une armée pareillement mécontente,
» avoit rélégué le Roi légitime dans le fond
» de son palais, ne lui laissant que le titre &
» l'ombre de la royauté (*a*). L'Orient four-

(*a*) Voyez Dampierre, lett. C. ch. 4. l'Histoire Générale des Voyages, Tome XI. p. 392. & 393. & Tavernier, ch. 11.

» niſſoit une foule d'exemples que des Sujets » avoient pouſſé l'attentat encore plus loin, » en ôtant la vie & la couronne à leur Sou- » verain.

» Rien ne paroiſſoit manquer à la gran- » deur & à la félicité de Chaou, mais au- » dedans de ſon ame étoient les ſoucis ron- » geurs; inhumain & ſans foi, il croyoit que » tous les hommes, dont il étoit environné, » lui reſſembloient & pouvoient le trahir: » ces défiances empêchant ce fier Potentat » de jouir de l'éclat de ſa puiſſance, il crut » que le vrai moyen de ſe mettre à l'abri » des trahiſons, étoit de partager le com- » mandement entre deux Officiers égaux en » autorité, afin que, s'eſpionnant l'un l'autre, » ils fuſſent des garans aſſurés de la fidélité » réciproque: pour être même plus aſſuré » qu'il n'y eût entr'eux aucune connivence, » Chaou avoit choiſi ces deux Chefs d'âge » & de caractère tout différens. C'étoit » en quelque ſorte le bouillant Minutius » donné pour collégue au prudent Fabius: » c'étoit un conflit perpétuel de précipita- » tion & de lenteur, de témérité & de timi-

» dité, d'emportemens & de modération ;
» rien ne pouvant s'exécuter par l'union
» d'eſprits auſſi diſcordans, il réſultoit que
» dans les affaires même les plus urgentes,
» il y avoit toujours loin de la velléité à la
» volonté & de la volonté à la réſolution :
» l'on perdoit un temps précieux dans le choix
» & dans l'emploi des moyens, & ſouvent
» même l'on tergiverſoit ou l'on reſtoit court
» au milieu de l'exécution.

» Si ce partage de commandement tran-
» quilliſoit l'eſprit inquiet du Roi de Siam,
» on vit d'une façon évidente combien il
» étoit contraire à la proſpérité de ſes armes :
» il faut, en effet, bien peu connoître le
» cœur humain pour ne pas s'attendre à de
» pareils inconvéniens dans le partage d'au-
» torité ; ce fut la ſource d'une partie des
» humiliations & des défaites dont la gloire
» de la République Romaine fut ſouvent tra-
» verſée ; elle n'y trouva point d'autres re-
» médes que dans la création d'un Dictateur
» qui, par ſa prééminence, ſuſpendoit l'au-
» torité & les diſſenſions des deux Conſuls.
» Ce fut auſſi pour éviter les ſuites funeſtes

» de cette méſintelligence que, par une loi
» expreſſe, il étoit défendu aux deux Rois
» de Sparte de ſe trouver enſemble à la tête
» des armées. C'eſt ce qui a fait dire à de
» grands Légiſlateurs (*a*) & à des Guerriers
» expérimentés, qu'un Général médiocre à
» la tête d'une armée eſt préférable à deux
» plus habiles égaux en dignité : un Chef
» abſolu, maître du temps, peut, ſans atten-
» dre une impreſſion étrangere, donner le
» branle & le mouvement dans un clin d'œil
» à toute une armée, au-lieu que la dépen-
» dance exclut la célérité dans l'exécution :
» les occaſions de battre l'ennemi échappées
» ne reviennent plus, mais les occaſions de
» ſe faire battre ſemblent encore ſe multi-
» plier par la rivalité & par la jalouſie entre
» des Chefs égaux en autorité.

» Un ſpectateur impartial attentif aux ma-
» nœuvres reſpectives des deux armées, &
» voyant les Chefs, par une inconſéquence

(*a*) Moïſe, Deuteron. 20. Valere Maxime, Liv. V. Montluc, Liv. V. p. 401. & Montecuculli, Liv. I. ch. 11. & Liv. IV.

» réciproque,

» réciproque, reſter les bras croiſés, lorſ-
» qu'il étoit le plus urgent d'agir, ou ſe pi-
» quer d'activité lorſqu'il étoit néceſſaire de
» ne pas agir, auroit pu ſoupçonner qu'il y
» avoit une tréve, ou un accord ſecret de ne
» pas profiter des occaſions fréquentes qu'ils
» ſe donnoient ſucceſſivement l'un contre
» l'autre: chacun tour-à-tour voyoit tranquil-
» lement l'armée de ſon ennemi, mal campée,
» mal poſtée, diſperſée dans la campagne, cou-
» pée en deux par des ravins impratiquables:
» on paroiſſoit craindre de ſe charger au ſor-
» tir d'un défilé, ou au paſſage d'une riviere.
» Une avant-garde ou une arriere-garde iſo-
» lées du corps d'armée, leur ſembloient trop
» reſpectables pour être attaquées: on perdoit
» de part & d'autre, en délibération, le mo-
» ment précieux de l'exécution. Pluſieurs
» fois par vanité & par une préſomption
» aveugle, l'on engagea des eſcarmouches
» & des affaires de détail qui coûterent beau-
» coup de monde, ſans aucun objet intéreſ-
» ſant, & ſans même que le ſuccès le plus
» complet eût pu ſervir en rien au projet de
» campagne. On auroit cru que le deſſein

» des Généraux étoit, en accumulant ainſi » bévues ſur bévues, d'inculquer aux Officiers » zélés pour leur métier, que le vrai moyen de » ſervir la patrie étoit de ſe conduire d'une » maniere diamétralement oppoſée à la leur : » cependant dans ce défi à qui s'écarteroit » le plus des principes de la guerre, on peut » aſſurer que Bomikan l'emporta toujours ſur » ſes concurrens.

» Il y avoit dans les troupes de Cochin- » chine beaucoup d'Officiers expérimentés à » qui le zèle avoit ouvert la bouche ; Bomi- » kan, plein de préſomption, & ne compen- » ſant, par aucune qualité du cœur, les dé- » fauts de l'eſprit, avoit ſi mal reçu les avis, » que perſonne n'oſoit plus communiquer des » idées qui euſſent été glorieuſes pour lui & » pour l'armée, s'il eût voulu emprunter ail- » leurs les lumieres qui lui manquoient. Livré » à toutes les petiteſſes de la jalouſie, il eût » regardé comme un opprobre les triomphes » auxquels on eût contribué par des conſeils ; » dans la crainte d'être effacé par des par- » ticuliers de mérite, il ſacrifia conſtamment » l'intérêt de l'Etat à ſes paſſions perſonnelles ;

» on lui vit confier les opérations les plus im-
» portantes à des gens qui n'avoient d'autre
» talent que celui de lui plaire par de baſſes
» flatteries, par des fanfaronnades hardies ou
» par des rapports envenimés.

» C'eſt ainſi que par un fatal aveuglement,
» Bomikan ſe trouva la triſte victime de ſa
» confiance ainſi que de ſa défiance, de ſon
» affection ainſi que de ſa haine; il ne pro-
» fita d'aucune occaſion heureuſe pour ſaiſir
» l'imagination des troupes, & ſe concilier
» l'eſtime générale par quelques actions d'é-
» clat; cependant c'eſt le grand ſecret de
» captiver les hommes, & ce devroit être le
» principal objet de ceux qui débutent dans
» le commandement des armées.

» Après une quantité de marches & de
» contremarches, qui ne paroiſſoient ten-
» dre qu'à fatiguer les troupes & à ruiner le
» pays, les deux armées, comme par un pur
» effet du haſard, ſe rencontrerent à une
» demi-lieue l'une de l'autre dans une plaine
» unie. «

Ici l'Officier Cochinchinois, ayant pris un crayon, traça ſur le papier la poſition reſ-

pective des deux armées. En parlant ainſi aux yeux en même temps qu'à l'eſprit, il cherchoit à rendre beaucoup plus ſenſible le récit qu'il alloit faire des circonſtances de la bataille.

PLANCHE II. » L'armée de Votre Majeſté, continua-t-il, » étoit en bataille ſur deux lignes *D*, *G*, l'Infanterie au centre, & la Cavalerie ſur les » deux aîles, avec une réſerve *S*, à environ » quatre cens toiſes de la ſeconde aîle. Bo» mikan, n'ayant eu pour maître que la » routine, ne ſuivit dans cette diſpoſition » que ce qu'il avoit vu pratiquer aux Géné» raux qui ne le ſont que de nom. Son ordre » de campement lui ſervit d'ordre de ba» taille : ainſi les différentes armes ſe trou» verent iſolées & ſans protection mutuelle ; » aucune colonne d'Infanterie pour ſervir » de points d'appui à l'aîle gauche *G* qui étoit » en l'air ; la même maladreſſe dans la diſtri» bution de l'Infanterie *B B*, rangée ſur » deux lignes, dont le peu de profondeur » préſageoit aſſez la défaite. Le terrein où » ſe donna la bataille eût été des plus avanta» geux, ſi Bomikan avoit voulu prendre une

» poſition que la nature ſembloit lui mon-
» trer au doigt & à l'œil ; il ſuffiſoit, com-
» me on inſiſta beaucoup à l'y engager,
» d'appuyer notre droite au marais *MD*, & la
» gauche au bois *Q*, qui dominoit ſur toute
» la campagne. La partie ſaillante de cette
» hauteur &, étoit un flanc naturel, qui pou-
» voit, par des feux redoutables, mettre toute
» cette gauche à l'abri des attaques de l'en-
» nemi, ſans qu'il pût eſpérer de s'emparer
» des batteries qu'on y auroit établies, ni en
» chaſſer l'Infanterie, puiſqu'en moins d'une
» heure de temps, on pouvoit, par des abba-
» tis, rendre ce poſte inacceſſible. En cas que
» l'ennemi ſe fût engagé à l'attaque de la gau-
» che, ce bois étoit encore d'une autre reſ-
» ſource pour une victoire déciſive, puiſqu'on
» pouvoit y embuſquer des troupes qui, en
» tombant ſur le flanc des Siamois au milieu
» de l'action, ne leur euſſent laiſſé que la
» honte d'une déroute complette. Ce n'étoit
» pas ſe bercer d'illuſions, puiſque l'eſpoir
» étoit fondé ſur ce principe de Tactique,
» que *tout ce qui eſt attaqué en flanc doit*
» *être battu.* Que de révolutions glorieuſes

» arriveroient ſur le champ de bataille &
» dans des actions particulieres, ſi l'on faiſoit
» uſage de pareilles manœuvres, & qu'on
» s'exerçât à les combiner avec toute la va-
» riété dont elles ſont ſuſceptibles! Voilà ce
» qui regarde la gauche.

» Quant à la droite, continua le vieil
» Officier, elle n'eut pas été moins reſpecta-
» ble, ſi, d'après cet autre axiome, que
» *les parties flanquantes doivent, autant qu'il eſt*
» *poſſible, être à l'abri de toutes attaques*, on
» avoit placé derriere un épaulement en
» *MD*, une dixaine de piéces de canon, pour
» battre en flanc & d'écharpe tout le terrein
» en avant de l'Infanterie *B*: les Siamois
» n'euſſent pu tenter de s'emparer de cette
» batterie, ni de revers ni de côté, à cauſe
» du marais, & encore moins par le front qui
» auroit été protégé par l'Infanterie de cette
» droite de notre armée. Enfin, au rapport
» des Connoiſſeurs, ſi l'on eût donné le
» combat dans cette autre poſition, la perte
» même de la bataille n'eût pu avoir au-
» cune ſuite fâcheuſe par l'impoſſibilité où
» on mettoit l'ennemi de ſe développer ou

» de pourſuivre. A ces repréſentations ſen-
» ſées, Bomikan répondit qu'il ne vouloit
» rien innover à la diſtribution de ſon artille-
» rie qu'il avoit diſperſée ſur le front de l'ar-
» mée : on lui conſeilla au moins, au lieu de
» cette batterie propoſée, d'y ſubſtituer dans
» la même direction, en équerre, un corps
» d'Infanterie ; on lui fit ſentir que cette diſ-
» poſition avancée en écharpe, à la pointe de
» cette aîle, flanqueroit la ligne, & en ſeroit
» réciproquement flanquée ; on lui dit que
» c'étoit une eſpèce d'oblique offenſive &
» défenſive d'autant plus reſpectable qu'elle
» étoit à l'abri des charges de l'ennemi, ſans
» être privée elle-même de l'avantage de
» le charger en flanc, s'il s'avançoit au-delà
» du marais contre la droite de notre armée :
» ces raiſons étoient ſans réplique, mais
» Bomikan, dans la crainte de partager l'hon-
» neur du ſuccès avec les Officiers qui lui
» donnoient des conſeils auſſi ſages, n'en
» parut nullement touché. Ce qui ſurprit
» même les moins Connoiſſeurs, c'eſt que
» dans la répartition des troupes, on eût
» eu ſi peu d'égards à la nature du terrein,

» que toute la Cavalerie de l'aile droite *D*,
» ſe trouva poſtée derriere le ruiſſeau *R*, qui
» formoit en avant un marais impratiquable.
» On repréſenta en vain à ce Général qu'une
» telle poſition mettroit pendant la bataille
» la moitié de la Cavalerie dans l'impoſſi-
» bilité d'agir : ſourd à tous les avis, il ré-
» pondit avec hauteur, que la ſeule qualité
» qu'il eſtimoit dans un Militaire étoit une
» obéiſſance aveugle à ſes ordres.

» Cependant l'ennemi s'avançoit ſur plu-
» ſieurs colonnes : à la faveur du feu de l'ar-
» tillerie & des troupes légères, elles ſe déve-
» lopperent dans un inſtant pour former
» l'ordre de bataille. Quoique les Généraux
» Siamois n'euſſent juſqu'alors, en aucune
» circonſtance, donné de grandes preuves
» d'habileté, on voyoit néanmoins beau-
» coup d'art dans la diſpoſition générale de
» leur armée : on les auroit pris dans ce mo-
» ment pour des Tacticiens profonds, ſi dans
» la répartition des troupes & dans leur for-
» mation, on n'avoit vu la fidelle copie de
» ce que le Roi de Siam avoit employé avec
» tant de gloire pendant le cours de ſes cam-

» pagnes, & que, dans des camps de paix,
» il avoit quelquefois fait exécuter à ſes
» troupes : l'Infanterie étoit au centre, for-
» mant un front de pluſieurs portions de pha-
» langes *P P*, ſur huit & même ſur douze de
» hauteur, & de quatre-vingt de front entre-
» lacées de colonnes *C C*, dont les plus for-
» tes étoient de vingt-quatre de front, ſur
» trente-deux de profondeur. On avoit dou-
» blé ces colonnes au centre, à la droite &
» à la gauche de l'ordre de bataille : chacune
» de ces colonnes en ſaillant au-delà du front
» de bandiere, étoit deſtinée à flanquer par
» ſes faces les phalanges collatérales & en
» étoit réciproquement flanquée ; elles pou-
» voient prendre en flanc les corps ennemis
» par-tout où ils auroient pénétré. Cette diſ-
» poſition ſe prêtoit à toutes les viciſſitudes
» de l'action : elle étoit propre au feu & au
» choc ; elle étoit offenſive & défenſive ; fai-
» te pour la retraite, comme pour aller en
» avant ; pour une charge générale, comme
» pour des ſucceſſives ; contre une attaque de
» front, auſſi-bien que contre une environ-
» nante : elle convenoit dans la plaine,

» comme dans un pays coupé, la nuit com-
» me le jour : mais une des propriétés, la
» plus précieuſe de ce mélange de portions
» de phalanges & de colonnes, c'eſt que les
» flottemens inévitables & ſi dangereux,
» lorſqu'on marche ſur un grand front,
» n'étoient en aucun inſtant critiques pour
» cette nouvelle diſpoſition, quelques fuſſent
» le degré de vîteſſe de la marche, la na-
» ture du terrein, ou l'étendue du front de
» bandiere.

» On peut même dire que le moment du
» déſordre pour une armée qui fait des in-
» terſtices & perd ſon alignement en mar-
» chant en bataille, étoit préciſément celui
» où cette nouvelle diſpoſition étoit la plus
» formidable, en ce que les inégalités de ſon
» front ne ſervoient qu'à multiplier ou allon-
» ger les flancs par la ſaillie des colonnes in-
» termédiaires : c'étoit encore pour varier &
» aſſurer les manœuvres particulieres que
» chaque phalange, formoit quatre diviſions
» avec un petit intervalle entr'elles ; ainſi
» l'une pouvoit être rompue, ſans que ſon
» malheur influât ſur les collatérales ; de

» plus, elles pouvoient dans un inſtant ſe
» mettre en colonne, ou former l'ordre en
» échiquier, ſi fameux dans la Tactique Ro-
» maine, pour les attaques ſucceſſives, ou
» pour les retraites en préſence d'un ennemi
» ſupérieur.

» Chaou, quoiqu'abſent, étoit l'ame de
» toutes les diſpoſitions actuelles; il avoit
» rarement employé de ſecondes lignes,
» intimément perſuadé que cette trop gran-
» de diviſion de forces étoit un affoibliſſe-
» ment réel ſur tout le front: cependant trop
» habile & trop expérimenté pour ſe diſſi-
» muler que le dernier effort d'une armée
» eſt l'inſtant de ſa défaite, s'il n'eſt celui de
» la victoire; il ſe ménageoit dans de groſ-
» ſes réſerves des reſſources capables de ren-
» dre cet effort toujours moralement ſupé-
» rieur à la réſiſtance de l'ennemi, c'eſt la
» maxime que ſuivirent ſes Lieutenans dans
» leur ordre de bataille; ils avoient ſur les
» derrieres de groſſes réſerves d'Infanterie &
» de Cavalerie *O*, avec ordre aux Comman-
» dans particuliers d'avoir l'œil alerte aux
» divers événemens du combat, afin de ſe

» porter avec rapidité & à propos au ſecours
» des parties de la bataille qui ſe trouve-
» roient en avoir beſoin.

» On voyoit encore ici dans la formation
» & l'ordonnance des troupes d'autres pré-
» cautions qui caractériſoient bien le génie
» de Chaou : l'expérience lui avoit démon-
» tré que la valeur avec laquelle le Soldat
» attaque ou ſe défend, eſt fondée en partie
» ſur l'opinion qu'il a d'être ſoutenu ; parce
» que cette certitude tranquiliſant ſon ima-
» gination ſur les ſuites de l'action, la trou-
» pe combat d'une ardeur continue, & que
» chacun reſte inébranlable dans ſon rang.
» En conſéquence, il avoit établi que cha-
» que ordonnance particuliere, ſoit en co-
» lonne, ſoit en phalange, eut une réſerve
» particuliere de gens d'élite *K* & *V*, pour
» ſe porter en partie ou en totalité au ſe-
» cours du corps auquel elle tenoit lieu de
» ſatellite, & ſervoit en quelque ſorte d'ali-
» ment perpétuel pour le maintenir ſous le
» feu de l'ennemi dans la même ſolidité, &
» lui conſerver la même profondeur & le
» même front : cet arrangement étoit fondé

» ſur cet autre principe moral, *que c'eſt moins* » *le nombre des morts, que l'épouvante de ceux qui* » *ſurvivent qui entraîne la perte des batailles.*

» Chaou, pour ſe précautionner contre » la légèreté du Soldat & contre les ter- » reurs paniques qui, dans un moment, ont » ſouvent cauſé des révolutions funeſtes & » changé les lauriers en cyprès, deſtinoit » ces réſerves particulieres à faire main-baſſe » ſur les fuyards. C'eſt ainſi que Cyrus, à la » bataille de Tymbrée, & Philippe de Macé- » doine, dans un combat contre les Scythes, » en impoſerent aux poltrons. Ce fut la même » prévoyance, ſoutenue d'un courage iné- » branlable qui fit triompher en 1708 le Czar » Pierre le Grand: ce Prince, Légiſlateur de » ſon vaſte Empire & Général de ſes armées, » voyant ſes troupes ébranlées par le détache- » ment du Général Lewenhaup, qui conduí- » ſoit un convoi dans l'Ukraine aux Suédois, » il courut à l'arriere-garde où étoient les » Coſaques & les Calmouks, & leur ordon- » na de tomber ſur ceux qui fuiroient & de le » tuer lui-même s'il étoit aſſez lâche pour le » faire; de-là l'Empereur revole à la tête de

» ſon armée, & après des prodiges de valeur,
» il eut la gloire de cette journée; elle ſervit
» d'acceſſoire à la célèbre victoire de Pul-
» tawa qui décida du ſort de la guerre. En
» effet, le Soldat inſtruit du ſort réſervé
» à ſa lâcheté, pourroit-il balancer entre l'eſ-
» poir de ſauver ſa vie en culbutant l'en-
» nemi, ou la certitude de la mort s'il prend
» la fuite. N'eſt-ce pas pour cela que Cléar-
» que, Général Lacédémonien, diſoit qu'il
» falloit qu'une armée craignit plus ſon Chef
» que l'ennemi, faiſant entendre que ceux
» qui, pour ſe ſouſtraire au danger, tourne-
» roient le dos, devoient ſur les derrieres ou
» au retour du combat, n'attendre que la
» mort & l'infamie; il étoit même défendu
» de quitter ſes drapeaux ſous le vain pré-
» texte de tranſporter les bleſſés; c'eſt un
» acte d'humanité, mais bien mal raiſon-
» né, puiſque pour ſauver quelques particu-
» liers, on expoſe à une déroute complette
» le corps entier en faiſant par des trouées
» & des interſtices qui ne font qu'affoiblir
» l'ordonnance primitive: ainſi, dans l'ar-
» mée du Roi de Siam, la défenſe de quitter

» ſon poſte étoit abſolue & ſans reſtriction ;
» de ſorte que, dans une bataille, on ne
» voyoit jamais des particuliers galoppant
» indécemment de tous côtés pour ſe déro-
» ber, par une vaine oſtentation de zèle ou
» de bravoure, aux périls réels auxquels ils
» euſſent été expoſés dans le poſte qui leur
» étoit fixé.

» La Cavalerie ennemie étoit partagée ſur
» les deux aîles : leurs eſcadrons entrelacés
» de petites troupes de gens de pied ingam-
» bes, & exercés à monter en croupe &
» d'un ſaut à ſe jetter à bas du cheval ; ces
» armés à la légère combattoient par pelo-
» tons entre les eſcadrons ou dans les files
» de la Cavalerie ; c'étoit une coutume fort
» ancienne chez les Allemands : Arioviſte
» s'en étoit ſervi contre Céſar, qui avoit lui-
» même trouvé cette méthode ſi bonne qu'il
» l'avoit adoptée à Pharſales contre Pom-
» pée.

» On avoit de plus tellement combiné
» le front de chaque eſcadron avec la pro-
» fondeur, qu'il ſembloit que la légèreté ſe
» fût identifiée avec la ſolidité ; cela ſeul

» eût assuré une supériorité à la Cavalerie
» Siamoise sur la nôtre, rangée en escadrons,
» dont le front trop étendu ne pouvoit long-
» temps dans une charge un peu vive con-
» server son ensemble, encore moins évi-
» ter les flottemens & les trouées ; il y avoit
» de grosses colonnes d'Infanterie f, à l'ex-
» trémité des deux aîles pour leur servir de
» points d'appui. Quand même la Cavalerie
» auroit été battue, ces colonnes f héris-
» sées d'armes de longueur, réunissant masse
» & feu, étoient par leur formation serrée &
» pressée, en état de résister au choc de l'In-
» fanterie (*a*). Elles n'avoient même rien à

(*a*) Un Historien ne pouvant, comme dans un cours de Tactique, discuter à fond des principes de la guerre, doit se contenter d'exposer les faits en faisant remarquer que la gloire est attachée à la capacité, & que la honte est le partage de l'ignorance. Voilà pourquoi dans cet Ouvrage l'on a passé légerement sur quantité d'objets, ainsi que sur les propriétés de la pique.

Les plus grands Militaires de l'Antiquité avoient unanimement prononcé en faveur des armes de longueur ; & l'invention de la poudre ne fournit aucun argument victorieux contre les avantages de la pique : les incrédules se dépouilleront bien vîte de leur pré-

» redouter

» rédouter des charges de notre Cavalerie

jugé, s'ils veulent en idée ſe repréſenter un corps d'Infanterie fraiſé de piques, aux priſes avec un autre corps de Fantaſſins, n'ayant, pour protéger leur impulſion, que des fuſils garnis de bayonnettes, dont la longueur ſeroit ſurpaſſée de cinq à ſix pieds par les piques. Cette arme de longueur eſt même ſi néceſſaire que, malgré ſon abandon général, on y a recours pour la défenſe des bréches, contre les eſcalades, les abordages en mer, & qu'on s'en ſert dans les aſſauts, dans les attaques de nuit, &c. Mais ce qui ſemble encore décider en ſa faveur, c'eſt que dans les Annales du regne de Chaou, il n'eſt pas d'exemple qu'un corps d'Infanterie fraiſé de piques ait jamais été percé de front par la Cavalerie Maure, quoiqu'en force & en viteſſe, elle n'ait pas ſa pareille en Aſie.

La premiere cauſe d'une telle ſupériorité, c'eſt que la pique ſaillante de neuf pieds au-delà du premier rang, met le Fantaſſin à l'abri du coup de ſabre du Cavalier le plus déterminé; propriété qui ne ſe trouve ſûrement pas dans le fuſil à bayonnette, puiſque du même temps que le Cavalier & le cheval ſont couchés par terre, le Fantaſſin eſt auſſi mis hors de combat, ou tué du coup de pointe qu'on lui porte; il n'en faut pas davantage pour former, dès ce moment, une trouée fatale à toute formation d'Infanterie: mais entre les mains des Siamois, la pique avoit un autre principe de ſupériorité.

Les Militaires verſés dans l'Antiquité ſçavent que les

» par un ſtratagême de l'invention du Roi

ſariſſes des Grecs étoient de différentes longueurs : on mettoit les plus courtes au premier rang, afin que celles des rangs poſtérieurs puſſent avoir leurs pointes de front dans le même plan vertical que celles des premiers rangs ; ainſi on oppoſoit à un ſeul Fantaſſin ennemi la réſiſtance combinée de pluſieurs Piquiers : cela ne pourroit ſe pratiquer dans les formations modernes, à moins de renoncer à la mouſqueterie, & ce ſeroit les affoiblir au lieu de les renforcer. Chaou ſçut concilier ces divers avantages en mettant une ſeule pique en état de réſiſter mieux que n'avoient jamais fait les ſarriſſes, ſi renommées des Macédoniens, je ne dis pas au premier choc de l'Infanterie, mais à l'impétuoſité du cheval le plus vigoureux : pour y parvenir, au lieu de laiſſer, comme auparavant, le point d'appui de cette arme dans les mains d'un Piquier, dont la force & la réſiſtance ſont limitées ; ce point d'appui fut dans le terrein même par le moyen d'une fourchette attachée à la hampe, à trois pieds de la pointe de la pique : cette fourchette mobile ſe fichant en terre, ſuivant l'inclinaiſon qu'on vouloit lui donner, ſervoit de puiſſant arcboutant à cette arme de longueur.

On avoit propoſé à Chaou, pour enchérir encore ſur cette invention, de donner au Piquier le moyen de faire feu, en ajuſtant à la hampe un canon de fuſil avec une platine ; mais il rejetta cette idée, parce qu'indépendamment que ce ſupplément de poids eut

» de Siam, dont nous éprouvâmes l'effet » lorſque l'action s'engagea.

---

rendu la pique trop difficile à manier, il craignit que les Piquiers n'oubliaſſent leur principale deſtination, qui n'eſt nullement de faire feu, mais d'aſſûrer le feu des rangs poſtérieurs.

Chaque Piquier Siamois avoit un bouclier de quatre pieds de haut & de près de deux pieds de large; lorſqu'une telle ordonnance marchoit à l'ennemi, cela reſſembloit à un parapet ambulant, fraiſé de paliſſades de fer. Vouloit-on forcer une bréche, un pont, un défilé, paſſer ou défendre une rivière, les Mouſquetaires, à l'abri de ces boucliers qui ſe joignoient & ne laiſſoient aucun vuide, étoient comme invulnérables, & il falloit du canon pour s'ouvrir un paſſage à travers une troupe ainſi diſpoſée; mais le canon, comme l'on ſçait, ne peut marcher par-tout: il n'eſt preſque d'aucun effet la nuit, & d'un très-médiocre de jour contre toute troupe qui met de la vîteſſe dans le choc; cela eſt ſi évident qu'une maxime fondamentale de la fortification, eſt que la ligne de défenſe ne doit pas outrepaſſer la portée du mouſquet, parce que l'artillerie propre à faire bréche & à renverſer les défenſes matérielles, a toujours paru lente & trop incertaine contre une colonne qui marche à l'aſſaut, il fait alors plus de bruit que de mal: mais en ſuppoſant que le canon fût auſſi formidable en Tactique, que ſes partiſans le prétendent, ce ne ſera jamais un argument contre une ordonnance

» Sire, ce fut dans cette diſpoſition que

militaire, puiſque de chaque côté, avec du canon, on eſt à deux de jeu.

Chaou, avant que d'introduire tant de changemens dans ſes troupes, avoit voulu conſulter ſes Généraux; il ne put s'empêcher de plaiſanter de la crainte de ceux qui pour rejetter cette reſtauration de l'armure grecque, n'alleguerent d'autre raiſon que celle d'appréhender que l'ennemi n'en fit autant. » Si cette crainte puérile, leur » répondit le Roi, avoit été univerſelle, l'art de la » guerre ſeroit reſté dans le même degré d'imperfection » où il étoit, lorſque les paſſions & la néceſſité armerent » pour la premiere fois les hommes les uns contre les au- » tres. La légion, cette ordonnance qu'on regardoit moins » comme une invention humaine, que comme une inſpi- » ration divine (ſelon Végéce, Liv. II. chap. XXI.), n'eut » jamais illuſtré les Romains; mais, en partant du même » principe, continuoit Chaou, & en appliquant au mo- » ral ces allarmes enfantines qui vous affectent, les Grecs » doivent donc vous paroître blâmables d'avoir échauffé » les eſprits par l'amour de la patrie & la perſpective des » diſtinctions; car cette noble émulation, ſource de l'hé- » roïſme, pouvoit ſervir de modele aux autres Na- » tions; cependant, conſultez l'Hiſtoire, vous appren- » drez que les Romains, avec leurs légions, ont fait la » conquête d'une partie de l'Univers, & que les Grecs, » vivement paſſionnés pour la gloire, ont triomphé de » l'Empire des Perſes, ſans que les Vaincus, opiniâtres

» l'ennemi (*a*) s'avança contre votre armée.

» dans leur Tactique & dans leur barbarie, ayent ſongé » à profiter de tant d'exemples éclatans. Après tout, » que m'importe que ce que je vous propoſe ſoit imité, » n'aurai-je pas toujours l'avantage de la primauté ; » ainſi ce ne ſera qu'à leurs dépens que mes ennemis » deviendront ſages & habiles. Mais croyez-vous donc, » ajouta-t-il, que dans les reſſources de mon génie, je » ne puiſſe trouver aucune ruſe contre cette formation » hériſſée de piques, de bayonnettes & de coups de fu- » ſil, lorſqu'elle ſera paſſée à l'ennemi ; c'eſt-là où je les » attends. « Il n'en dit pas davantage, de crainte de révé- ler des myſtères qui pouvoient un jour de bataille être d'un grand effet. » Seroit-ce, ſe demandoient les Offi- » ciers, une nouvelle diſpoſition d'artillerie ? « Ils s'ar- rêterent cependant peu à cette idée, parce que Chaou avoit annoncé ce moyen comme réuniſſant la ruſe à la force, & avoit dit qu'il ne ſe paſſeroit aucun intervalle entre ſon effet & la victoire des troupes qui l'euſſent ſubſtitué à l'artillerie. Comme les Puiſſances, à qui le Roi de Siam fit la guerre, ne s'aviſerent jamais, par une préſomption qui tourna à leur honte, d'innover ſur ſes traces dans leur Tactique, ſon ſtratagême eſt encore, en ſpéculation, & l'on doit attendre l'expérience avant, de pouvoir prononcer pour ou contre.

(*a*) Les Curieux qui, dans l'Hiſtoire Univerſelle, ont lu ce qui concerne la Tactique des Siamois, ne trouveront ici aucune trace de l'ordre national ; il con-

» Dès qu'il fut à portée de ce marais impra-

ſiſtoit à ranger l'armée ſur trois lignes, dont chacune étoit compoſée de trois gros bataillons quarrés. Lorſque l'armée étoit conſidérable, & que ces neuf bataillons étoient trop gros, on les diviſoit chacun en neuf moindres (ſelon la Loubere, *chap.* 8. *p.* 111.); ce qui, dans ce dernier cas, reſſembloit aſſez à l'ordonnance Romaine, ſous l'époque des manipules, où chaque légion, compoſée d'Haſtaires, de Princes & de Triaires, ſe mettoit en bataille ſur trois lignes; les Haſtaires, en premiere ligne, diviſés en dix petits corps; les Princes, partagés de même en dix manipules, étoient en ſeconde ligne vis-à-vis les intervalles de la premiere : à la troiſiéme ligne, étoient les Triaires, formant auſſi dix petites diviſions, qui ſe plaçoient vis-à-vis les intervalles de la ſeconde.

Si les Auteurs qui ont donné leur temps aux recherches hiſtoriques de l'Etat Militaire de Siam, étoient entrés dans de plus grands détails ſur la profondeur & le front de cet ordre de bataille, peut-être qu'on auroit trouvé une analogie encore plus parfaite avec l'ordonnance Romaine. Il ne faut pas cependant pouſſer l'ingratitude & l'injuſtice juſqu'à imputer à négligence ce qui ne vient ſans doute que de la ſéchereſſe des matériaux qu'on avoit pour travailler à l'Hiſtoire de ces pays lointains. Si pour la guerre que je décris, & pour le Journal du ſiége de la Ville d'Haltan, qui fera le ſujet de la ſeconde Partie de cet Ouvrage, je m'étois borné aux Relations des Voyageurs, le canevas n'eût pas aſſez

» tiquable *R*, qui étoit un obſtacle invinci-
» ble, pour que ſon aîle gauche attaquât ou
» fût attaquée, il fit filer partie de cette Ca-
» valerie par derriere l'Infanterie pour ren-
» forcer l'aîle droite, & pouvoir, au milieu
» de l'action, par des mouvemens rapides *N*,
» déborder notre gauche & nous prendre en
» flanc. Bomikan, dont l'eſprit étoit comme
» enſorcelé, fut tranquille ſpectateur de tous
» ces changemens, ſans vouloir profiter ni
» des inſtances qu'on lui faiſoit, ni de l'exem-
» ple que lui donnoit l'ennemi. Enfin l'ac-
» tion commença; la Cavalerie ennemie s'é-
» branla, & les eſcadrons de leur ſeconde

---

prêté au développement général de l'art de la guerre : mais en ſubſtituant quelquefois la fiction à la vérité, & en donnant pour authentique ce qui eſt poſſible ou vraiſemblable, je donne une chaîne complette des principes, dont on ne trouve que quelques anneaux détachés en ſuivant pied à pied dans l'Hiſtoire les faits qui peuvent ſoutenir le flambeau de la critique. Je ſçai que c'eſt trahir la vérité que de la défendre par le menſonge; mais ſans bleſſer la vérité, c'eſt concourir au progrès de la ſcience militaire, que de réunir dans des épiſodes controuvées, ce qui ne ſe trouve que confondu & ſouvent défiguré dans les faſtes de l'Univers.

» ligne entrant dans les intervalles de ceux » de la premiere, chargerent notre aile gau- » che ſur un front plein, tandis que les » eſcadrons *N*, nous prenoient en flanc. En » Tactique, comme en Statique, le fort doit » emporter le foible (*a*). Nous en fîmes la

(*a*) En Tactique, comme en Phyſique, le fort doit emporter le foible; ce n'eſt & ce ne ſera jamais que l'oubli des conſidérations morales qui pourra renverſer ces loix de la Nature; mais ſi, abſtraction du moral, & pour donner une idée de ce qui conſtitue la force d'une formation d'Infanterie, on fait voir dans le cours de cet Ouvrage, que les axiomes de Tactique dépendent de pluſieurs principes de Phyſique, il ne faut pas en conclure que, ſans aucune modification, ces deux Sciences ſoient aſſujetties aux mêmes loix: il y a des différences qui ne peuvent échapper au Militaire Mathématicien; il ſentira que ce n'eſt que par métaphore qu'Elien compare un embolon, au coin matériel. On ſeroit également dans l'erreur d'appliquer à un choc de guerre *la compoſition & décompoſition des forces, en quoi conſiſte la théorie de la méchanique ſtatique*; car quoiqu'il ſoit démontré que deux puiſſances étant exprimées, tant pour leur grandeur que pour leur direction, par les côtés contigus d'un parallélogramme quelconque, la réſultante de ces deux puiſſances ſoit toujours repréſentée par la diagonale du même paral-

» triſte expérience & l'aîle droite des Sia-
» mois, culbuta du premier choc notre aîle
» gauche G.: ſa défaite fut accélérée par un
» déluge de feux d'artifice, que les armés à la
» légère, inſérés dans les eſcadrons Siamois,
» firent jouer horiſontalement à deux cens
» pas de nous, & avec un effort qui perçoit
» & briſoit tout ce qui ſe rencontroit ſur leur
» paſſage. Les chevaux, à ce ſpectacle, au-
» quel il eût été impoſſible de les accoutu-
» mer, indociles au frein, ſe renverſerent les
» uns ſur les autres; les Siamois nous trouvant
» dans ce déſordre affreux, n'eurent preſ-
» que aucune gloire dans un triomphe où la
» valeur de nos Cavaliers fut rendue inutile
» par la frayeur des chevaux.

» Le Vainqueur, au-lieu de ne mettre que

---

lélogramme; ce ſeroit une mépriſe des plus groſſieres que de faire l'application de ce principe à des formations militaires, en les ſubſtituant aux deux puiſſances & à leur réſultante: quoique ce n'eſt que dans un cours de Tactique qu'on peut développer ces grands principes, on a cru devoir prévenir de ces reſtrictions, afin de ne pas répandre des piéges ſur la route d'un art déja aſſez compliqué par lui-même.

» des détachemens à la pourſuite, afin de
» tomber avec le reſte des troupes ſur le flanc
» de l'Infanterie, ſe livra à une ardeur in-
» conſidérée : toute cette Cavalerie ſe mit
» aux trouſſes des fuyards, & devint inutile
» pour la ſuite de la bataille : c'eſt ainſi qu'un
» premier ſuccès aveuglant les Officiers ſans
» expérience, leur devient ſouvent funeſte. Si
» l'on parcourt l'Hiſtoire, on verra que cette
» faute a décidé de pluſieurs grandes batail-
» les : elle fit perdre celle de Raphie à Antio-
» chus contre Ptolomée, Roi d'Egypte ;
» celle de Mantinée à Machanidas contre
» Philopoemene, Général des Achéens ;
» celle de Chéronné aux Athéniens contre
» Philippe de Macédoine ; mais que peuvent
» les exemples lorſque les opérations ne ſont
» pas ſoumiſes aux principes ?

» Notre premiere ligne d'Infanterie, ſans
» paroître intimidée par la défaite de la Ca-
» valerie, s'avança fierement contre l'en-
» nemi : mais il y avoit une trop grande
» diſproportion de ſolidité entre nos batail-
» lons *B B*, ſans profondeur, ſans conſiſtan-
» ce, & les portions de phalanges & colon-

» nes reſpectables des Siamois. Notre Infan-
» terie fut pénétrée de toutes parts & cul-
» butée : la ſeconde ligne auroit pu réparer
» le déſordre, & aſſurer la retraite & le ral-
» liement de la premiere ; mais l'Officier gé-
» néral qui la commandoit, au lieu de for-
» mer un front de colonnes pour laiſſer
» écouler ſes fuyards par ces intervalles,
» reſta en ligne pleine ; ainſi cette ſeconde
» ligne entraînée en partie par les débris de la
» premiere, ne fit aucune réſiſtance contre
» un ennemi qui agiſſoit en maſſe & avec la
» réunion de toutes ſes forces. Annibal, à
» Zama, fit la même faute, & eut le même
» ſort.

» Comme il n'y avoit aucune diſpoſition
» pour réparer à temps le déſordre, ni pour
» porter du ſecours avec rapidité aux parties
» qui chanceloient, aucune précaution pour
» favoriſer le ralliement, enfin un oubli
» total des maximes phyſiques & morales de
» la Science militaire ; nous regardions la
» bataille comme perdue ſans reſſource ; la
» retraite alloit même tourner en une dérou-
» te, d'autant plus meurtriere, qu'on avoit

» négligé de jetter des ponts ſur une rivière E
» profonde & encaiſſée, qui étoit ſur les der-
» rières du champ de bataille. Bomikan, par
» une préſomption aveugle, n'avoit jamais
» regardé l'événement de la bataille comme
» douteux ; ſon orgueil ne lui avoit préſenté
» qu'un triomphe aſſuré : il diſpoſoit des dé-
» pouilles de l'ennemi & abuſoit de la vic-
» toire même avant que d'avoir combattu ;
» ainſi, avec des idées auſſi riantes, on ne
» doit pas être ſurpris qu'il eût ôté tout eſ-
» poir de retraite à ſon armée ; c'étoit par une
» imprudence impardonnable, & non dans
» le deſſein, comme Sympronius à la bataille
» de l'Adda, de faire à ſes troupes une néceſ-
» ſité de vaincre ; en admettant même qu'il
» eût voulu perſuader aux Cochinchinois que
» leur unique ſalut étoit dans la victoire ;
» la prudence n'exigeoit-elle pas qu'il fit ſe-
» crettement jetter des ponts ſur cette riviè-
» re ? Ne convenoit-il pas de porter du ca-
» non ſur l'autre rive, afin qu'en cas d'échec
» les débris de l'armée puſſent échapper au fer
» du Vainqueur ? Quand même cette rivière
» n'eût été qu'un petit ruiſſeau, un foſſé ſec,

» où un landevert; il étoit encore contre les
» maximes de la guerre de ne pas y établir
» des ponts, puiſqu'un orage pouvant tout-
» à-coup en rendre le paſſage impoſſible,
» c'étoit s'expoſer au caprice des élémens.
» On négligea toutes ces précautions, & il
» s'en ſeroit ſuivi la perte de toute l'armée, ſi
» Bomikan n'eût trouvé un libérateur dans
» un Cayvate (*a*), dont il avoit reçu aupara-
» vant les avis, avec un mépris & une hau-
» teur capables de rebuter un cœur moins
» généreux: mais cet habile Officier, au-
» deſſus des foibleſſes de l'humanité, regar-
» doit comme des jouiſſances délicieuſes
» tous les ſacrifices qu'il faiſoit à la ver-
» tu; il ſembloit que ſon ame fût ſans reſ-

(*a*) Chez les Cochinchinois, après le Général d'armée, ſuivent les Tyammetoos qui ſont les Maréchaux de Camp: comme le grand nombre des Officiers ſupérieurs ne peut que rendre cette dignité moins honorable, il n'y en a que trois, à qui on donne toujours de grands Gouvernemens avec titre de Viceroi. Après les Tyammetoos ſont les Cayvates, qui ſont les Brigadiers; après ceux-ci les Caydois, qui ſont les Colonels, & enſuite les Caydins, qui ſont les Capitaines. *Hiſtoire Univerſelle*, Liv. XIV. chap. XV. p. 522.

» ſentiment pour ſes propres injures, lorſ-
» qu'il s'agiſſoit de la gloire de l'Etat : Bala-
» girao (c'eſt le nom de ce Cochinchinois),
» brave juſqu'à l'intrépidité, trouvoit, dans
» les beſoins extrêmes une ſource inépuiſa-
» ble de reſſources dans ſon génie & dans ſa
» valeur; il ſçavoit joindre la ruſe à l'activité
» & ſuppléer au nombre par l'art des diſpo-
» ſitions. Il commandoit l'aîle droite *MD* de
» la Cavalerie : voyant l'obſtination de Bo-
» mikan à le laiſſer dans une poſition où il
» étoit de toute inutilité, il ſe chargea de l'é-
» vénement, au riſque même de porter ſa tête
» ſur un échaffaut ; il auroit cru être traître
» à l'honneur & à ſon Roi, ſi la crainte puſil-
» lanime de la ſévérité de ſon Général, l'a-
» voit détourné d'exécuter une idée, d'où
» dépendoit le ſalut de l'armée. Il étoit, plus
» que perſonne, rigide obſervateur de la diſci-
» pline militaire ; dans différentes occaſions,
» pour ramener à l'obéiſſance & contenir dans
» la ſubordination les troupes ulcérées par les
» duretés de Bomikan ou très-peu confiantes
» dans ſes manœuvres, on l'avoit vu repré-
» ſenter à ſes amis qu'un Chef n'eſt compta-

» ble de ſes actions qu'au Tribunal de celui
» de qui il tient ſon autorité ; que c'eſt un
» attentat contre le reſpect dû au Souverain
» de déclamer contre ſon choix, & que c'eſt
» un acte de rébellion de n'exécuter que
» lentement, ou avec reſtriction, les ordres
» de celui qui repréſente le Roi. L'eſprit d'in-
» dépendance, eſt, diſoit-il, du plus triſte
» préſage pour l'avenir ; cette anarchie eſt
» plus à craindre, dans une armée, que le fer
» de l'ennemi ; auſſi les Nations qui ont
» voulu ſe rendre célèbres par les armes,
» l'ont ſi bien ſenti, que dans leurs Codes
» Militaires tout délit, contre la ſubordina-
» tion, étoit une faute capitale : Q. F. Rul-
» lianus, Général de la Cavalerie Romaine,
» Vainqueur des Samnites, fut battu de ver-
» ges, au retour du combat, pour avoir
» combattu contre l'ordre du Conſul ; Man-
» lius & le Dictateur Poſthumius condam-
» nèrent chacun, pour le même ſujet, leurs
» fils à la mort, quoiqu'ils fuſſent revenus
» triomphans & couverts de gloire (*a*). C'eſt

(a) *Triſte exemplum ſed in poſterum ſalubre*, dit Tite-Live.

» en appuyant les maximes par ces exemples
» frappans que Balagirao tâchoit de les per-
» ſuader ; il ſoutenoit que le même ſupplice
» devoit être réſervé à tout Officier qui,
» pour ſe faire un nom, ou éviter les bro-
» cards des Soldats, engageoit, ſans aucune
» néceſſité, une action ; mais lorſque la ſitua-
» tion étoit critique comme ici, & que l'indé-
» ciſion pouvoit entraîner une déroute géné-
» rale, Balagirao eût cru mériter la honte & la
» mort de ne pas agir de ſon chef, comme
» avoit fait Philopoemene à la bataille de
» Sélaſie, où prenant l'ennemi ſur le temps,
» ſans attendre des ordres ſupérieurs, il par-
» tagea avec ſon Roi l'honneur de la victoi-
» re, & mérita des éloges pour la préciſion
» de ſes manœuvres.

» En effet, lorſqu'on eſt en danger d'être
» écraſé & entierement détruit, l'inaction
» n'eſt-elle pas auſſi criminelle que le ſeroit
» la déſobéiſſance de celui qui livreroit un
» combat ſans une néceſſité abſolue ? Ce
» ſont ces motifs urgens qui déterminerent
» Balagirao, & qui au Conſeil de guerre le
» plus rigide, & même chez les Romains,
» l'auroient

» l'auroient juſtifié complettement, quand
» même le ſuccès n'eût pas couronné le gé-
» nie qui l'inſpira : l'abus qu'on peut faire
» des choſes les plus pures & les plus uti-
» les, ne ſera jamais un argument pour les
» proſcrire ; eh ! de quoi n'abuſe-t-on pas ?
» puiſque la beauté, la ſanté, l'eſprit, l'élo-
» quence, ces dons précieux de la nature,
» tournent ſouvent à la honte des perſonnes
» vicieuſes ; il en eſt de même des manœu-
» vres que fit de ſon chef Balagirao : malgré
» toutes les vaines déclamations de l'abus
» qu'un ignorant pourroit faire de cette pré-
» tendue indépendance, on lui dut le ſalut de
» l'armée ; il n'y a rien dans le monde qui
» n'ait ſon moment déciſif : le chef-d'œuvre
» de la bonne conduite eſt de ſaiſir ce mo-
» ment ; mais cette maxime politique eſt
» d'une bien autre importance à la guerre,
» où ſouvent le ſort des batailles & la vie de
» pluſieurs milliers de braves gens dépendent
» d'un ſeul inſtant. Les Généraux les plus
» habiles en ſentent tellement les conſé-
» quences, qu'en conſidérant l'impoſſibilité
» où ils ſont d'être par-tout ſur le champ de

» bataille, ou de voir ce qui ſe paſſe d'une » aîle à l'autre dans des pays montueux & » boiſés, ils laiſſent une eſpèce de carte- » blanche aux Officiers intelligens, à qui ils » confient le commandement des aîles; c'eſt » dans ces occaſions urgentes que brille la » capacité des particuliers. Seroit-il en effet » dans les réglés de la ſageſſe de temporiſer » juſqu'à l'arrivée du Général ? Croit-on que » l'ennemi ſoit aſſez complaiſant pour ne rien » changer à une diſpoſition critique, ou qu'il » ſoit aſſez aveugle pour n'en pas ſentir le » danger ? Ce danger quelquefois commen- » ce & finit avec une évolution paſſagere; » ce qui exige de la part d'un Officier, s'il » veut prendre l'ennemi ſur le temps, une » exécution auſſi prompte que le coup-d'œil » lui-même.

» Les Chefs qui, par jalouſie du comman- » dement, veulent préſider à tout, & ne » croyent de ſage que ce qu'ils ont ordon- » né, ne peuvent juſtifier des ordres ſimples » & limités que par une prévoyance de tous » les poſſibles; autrement ils ſe préparent d'i- » nutiles regrets, en s'expoſant à perdre beau-

» coup d'occaſions qui euſſent été glorieuſes
» pour leurs troupes & funeſtes à l'ennemi.
» Balagirao avoit remarqué que la direction
» du vent étoit perpendiculaire ſur la poſition
» des deux armées; en conſéquence ayant fait
» tranſporter ſur le bord du ruiſſeau où il étoit
» en bataille, & juſqu'à environ quatre cens
» toiſes en arriere de ſon flanc gauche, plu-
» ſieurs tas de paille mouillée *M*, il y fit
» mettre le feu. La fumée dans un inſtant,
» comme un rideau épais, couvrit le front
» & le flanc gauche de l'aîle de Cavalerie,
» qui étoit à ſes ordres. Alors, ſans que l'en-
» nemi, ni notre Général, qu'il redoutoit
» preſque autant que les Siamois, puſſent s'en
» appercevoir, il changea le front de ſa Cava-
» lerie, de façon qu'elle ſe trouva ſur une
» très-grande profondeur en potence ſur le
» flanc des Siamois, au moment où, Vain-
» queurs de notre Infanterie, ils pourſuivoient
» dans ce déſordre, où ſouvent, par un excès
» de préſomption, ſe trouve une armée qui
» croit n'avoir plus aucun obſtacle à ſur-
» monter.

» Ce fut dans cet inſtant de ſécurité de

» l'ennemi, que Balagirao, à l'affut de l'oc-
» caſion favorable, partant, comme un éclair,
» ſans lui donner le temps de ſe reconnoître
» ni de manœuvrer, attaqua de front, en
» flanç & à dos. Cette charge fut d'autant
» plus vigoureuſe, que Balagirao, non con-
» tent d'avoir animé ſes troupes par tout ce
» qui a le plus d'aſcendant ſur l'eſprit hu-
» main, avoit en quelque ſorte impoſé la
» néceſſité de vaincre aux eſcadrons deſti-
» nés à donner les premiers dans l'épaiſ-
» ſeur de l'Infanterie ennemie. La ruſe, dont
» il s'étoit ſervi, étoit d'avoir fait ôter le
» mords aux chevaux, afin d'ajouter, par
» l'impulſion du cheval, à la valeur du Cava-
» lier, dont les armes offenſives étoient une
» lance & une épée, & les défenſives, une
» forte cuiraſſe, un caſque & un gantelet
» de fer, pour couvrir le bras juſqu'au-deſſus
» du coude.

» L'événement répondit parfaitement à
» ſon eſpoir; les colonnes des ennemis fu-
» rent percées; la terreur, avec une rapi-
» dité étonnante, ſe communiqua de la gau-
» che à la droite; les fuyards ſe culbuterent

» ſur ce qui cherchoit à faire front à la Cava.
» lerie, ainſi que ſur les réſerves *O O*, que les
» Commandans, par une imprudence inouie,
» avoient rapprochées & preſque confondues
» avec le front de la bataille. Dans cette
» action, Balagirao engagé au milieu de la
» mêlée ayant eu ſon cheval tué, reſta engagé
» deſſous en danger d'être étouffé ou foulé
» aux pieds; mais on vit alors combien il im-
» porte à un Officier d'être aimé de ſes Sol-
» dats: le péril où il étoit, parut être celui
» de toutes les troupes; il ſe fit de la part des
» Cochinchinois des efforts prodigieux pour
» ſauver leur Chef. Au milieu de la mêlée,
» un Cavalier ſauta à bas de ſon cheval pour
» l'y faire monter; enfin la ruſe & l'habileté
» triompherent de la valeur & du nom-
» bre; ce ne fut plus un combat, mais une
» déroute complette. Bomikan faiſoit ſa
» retraite dans la plus grande confuſion;
» voyant l'ennemi fuir, & ne devinant pas
» encore les cauſes d'une révolution auſſi
» extraordinaire, il fait demi-tour à droite,
» & ſe met lui-même à la pourſuite de ceux
» devant qui il fuyoit auparavant. «

Chenga, dans l'étonnement où le jettoient des faits dont il n'avoit aucune connoiſſance, s'écria du fond de ſon cœur : » Juſqu'à quand » la vérité ſera-t-elle confinée aux portes du » palais des Rois ! Continuez, dit-il à cet » Officier, de me déſiller les yeux & de m'ap- » prendre à me défier des hommes ; « ce que le vieux Militaire fit en ces termes :

» Cette journée offrit une ample moiſ- » ſon de lauriers à Balagirao ; & deux fois » il eut l'honneur d'être le ſauveur de l'ar- » mée. Bomikan, auſſi inconſidéré dans la » pourſuite, que peu habile dans le com- » bat, s'étoit mis, avec toute ſon Infanterie, » aux trouſſes de celle des ennemis, ſans ſon- » ger qu'on doit toujours être dans une dé- » fiance de l'événement, tant qu'il reſte des » corps entiers à redouter ; la Cavalerie Sia- » moiſe n'ayant fait aucune perte, pouvoit » d'un moment à l'autre, revenir de la pour- » ſuite imprudente où elle s'étoit engagée, » & changer encore une fois la face du com- » bat.

» Toutes ces réflexions ne ſe préſentoient » pas à un génie aveuglé par les charmes

» d'une victoire auſſi ineſpérée ; mais Bala-
» girao, dont la valeur & la prudence mar-
» choient toujours d'un pas égal, conſervoit,
» au milieu du feu, aſſez de préſence d'eſprit
» pour prévoir les dangers, & y remédier
» avec célérité ; il ne ſe laiſſa pas éblouir du
» ſuccès préſent, juſqu'à ne pas ſentir les ſui-
» tes funeſtes du retour de la Cavalerie Sia-
» moiſe : ainſi, après avoir mis le déſordre
» dans l'Infanterie, il l'abandonna à l'ardeur
» impétueuſe de Bomikan, & vint, avec
» toute ſon aîle de Cavalerie, ſe mettre en
» bataille ſur le terrein *Z*, le ſeul par où il
» étoit à craindre que les ennemis ne revin-
» ſent à la charge : cet Officier n'ayant pu raſ-
» ſembler aſſez d'Infanterie pour en former
» deux points d'appui à ſon petit ordre de ba-
» taille, fit placer ſur la droite & la gauche
» pluſieurs piéces de canon *C*, dans des en-
» droits couverts, & les fit ſoutenir par ce
» qu'il avoit de Fantaſſins ou de Cavaliers
» démontés dans l'action.

» L'ennemi ne paroiſſant pas encore, Ba-
» lagirao parcourut le front de ſa nouvelle
» diſpoſition, & d'un air gai & plein de con-

» ſiance harangua ſes troupes de cette ſorte :
» Il eſt inutile, leur diſoit-il, de vous animer ;
» vous venez d'éprouver la différence du ſort
» des lâches aux braves gens ; vous avez vu
» que ce ſont les Vainqueurs qui ſurvivent à
» la bataille, au-lieu que les fuyards ſe font
» tuer & deviennent la proie des ennemis. Je
» n'ai qu'une choſe à vous recommander,
» c'eſt de ne pas trop vous emporter dans le
» début de la charge, de peur de rompre vos
» rangs ; l'ardeur & la ſérénité qui brilloient
» ſur ſon viſage paſſerent dans tous les cœurs.

» A peine achevoit-il de parler que des
» nuages de pouſſiere annoncerent le retour
» des Siamois. Leur Cavalerie, occupée à
» la pourſuite, avoit enfin appris que l'In-
» fanterie qu'elle avoit laiſſée aux priſes, étoit
» maltraitée : elle comprit alors, mais trop
» tard, que ce n'eſt pas le monde qu'on tue,
» mais le terrein qu'on gagne & que l'on
» conſerve qui décide de la victoire. Cepen-
» dant les lauriers dont elle venoit de ſe cou-
» vrir lui faiſant croire qu'elle étoit deſtinée
» à finir la bataille avec le même ſuccès
» qu'elle l'avoit commencé, elle tourna bri-

» de & s'avança avec la plus grande confiance
» contre les troupes de Balagirao. Il atten-
» dit qu'elle en fut à environ cent toiſes,
» pour donner le ſignal aux batteries ca-
» chées derriere les taillis. Ce feu croiſé la
» prenant tout-à-coup en flanc & d'écharpe,
» fut une embuſcade des plus terribles.

» Balagirao, avec un coup-d'œil d'aigle,
» ſaiſit ce moment précieux pour fondre ſur
» les Siamois : cette charge ſe fit de front
» ſans ſe déſunir, & avec tant de rapidité que
» les eſcadrons ennemis, déja mis en déſor-
» dre par pluſieurs ſalves d'artillerie, ne pu-
» rent ſoutenir notre choc ; ils furent ren-
» verſés & pourſuivis avec chaleur. Leur
» perte fut d'autant plus conſidérable, que
» s'étant abandonnés à la légèreté de leurs
» chevaux, ils furent, au milieu de leur courſe,
» chargés en flanc, par quelques eſcadrons *X*,
» que Balagirao, par un grand détour, avoit
» cachés en arrière du terrein par où les
» Siamois étoient dans la néceſſité de paſ-
» ſer pour venir l'attaquer dans cette der-
» niere poſition *Z*. Les ennemis ſe voyant
» coupés & chargés de toutes parts, ne ſe

» livrerent cependant pas au découragement
» ordinaire dans de ſemblables occaſions :
» on les vit, par l'habitude d'une admirable
» diſcipline, raſſembler leurs forces éparpil-
» lées & former un ordre de bataille à deux
» fronts, avec la généreuſe réſolution de
» ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité.
» Le combat devint alors plus ſanglant que
» jamais : la gloire animoit les Cochinchi-
» nois, & le danger ſembloit donner encore
» plus d'intrépidité aux Siamois.

» Balagirao alloit de rang en rang encou-
» rager ſes gens, faiſoit avancer les uns &
» ſoutenir les autres. Le Commandant enne-
» mi, reconnoiſſant dans la mêlée Balagirao
» au ſens froid avec lequel il donnoit ſes
» ordres, pouſſe ſon courſier & l'atteint.
» C'étoit un Tartare comparable pour la
» force & la taille aux Polydamas, aux Théa-
» gènes & aux Milons (*a*), ces Athletes re-

(*a*) On ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici quelques traits de ces fiers à bras de l'Antiquité. Polydamas, de Scotuſe en Theſſalie, étoit d'une force ſi extraordinaire, qu'un jour il alla en pourpoint aſſaillir un lion monſtrueux qui déſoloit la contrée & le ter-

» nommés dans l'Antiquité : il paſſoit dans » toute l'Aſie pour être, à pied ou à cheval, » le plus intrépide champion ; la guerre étoit » ſon aliment, les tournois & les duels ſon » amuſement : déterminé à mille fois périr » plutôt qu'à faire un pas en arrière, lorſqu'il » combattoit à pied, il mettoit autour de ſon

---

raſſa. Il arrêtoit d'une ſeule main un charriot des mieux attelé. Après un grand nombre de faits héroïques, il fut enfin la victime de la confiance qu'il avoit dans ſa force ; car s'étant trouvé en partie de plaiſir dans une caverne qui s'écrouloit, il ne voulut pas en ſortir avec ſes amis, ſe flattant de ſoutenir ce poids immenſe, mais il reſta englouti ſous les ruines de la montagne.

Milon, de Crotone, prenoit une pomme de grenade dans ſa main ſans l'écraſer, malgré les efforts redoublés qu'on pouvoit faire pour la lui arracher ; il ſe ceignoit le front d'une groſſe corde, & par la tenſion des nerfs & le gonflement des veines, il parvenoit à la rompre. Perſonne n'ignore ſa fin malheureuſe dans une forêt, où il fut dévoré par un lion, ſes mains étant reſtées priſes dans un arbre qu'il avoit voulu fendre en deux.

Théagènes ne le céda à aucun en force & en valeur ; il remporta plus de mille couronnes pour prix de ſes belles actions, mais plus eſtimable que ſes prédéceſſeurs, fit conſtamment ſervir les dons de la nature à la gloire & à la défenſe de ſa patrie.

» corps une chaîne, à laquelle étoit atta-
» chée une ancre qu'il jettoit en avant, afin
» de s'ôter la liberté de reculer, s'il gagnoit
» du terrein; cette ancre jettée de nouveau
» en avant le lui assuroit, & ce n'étoit que
» par sa mort qu'on pouvoit le faire rétro-
» grader. Tel étoit le Guerrier contre lequel
» Balagirao eut à se défendre. Il portoit des
» armes superbes, disant que la magnificence
» convenoit à un Vainqueur; & que s'il étoit
» vaincu (ce qu'il ne présumoit pas même
» possible), cette magnificence serviroit de
» pompe à ses funérailles & de récompense à
» ses ennemis.

» Si ce n'est pas pour mieux fuir que tu
» restes à cheval, dit-il à Balagirao, ose
» descendre & acceptes mon défi. Celui-ci
» ne répond à cette bravade qu'en mettant
» pied à terre, & s'avance fierement contre
» son ennemi qui en a fait autant.

» Ce combat particulier suspendit en quel-
» que sorte l'action générale, tant on étoit
» attentif de part & d'autre au sort des deux
» Chefs: le Tartare étoit plus vigoureux &
» plus impétueux; Balagirao, tranquille &

» maître de ſes ſens, ſe contentoit de pa-
» rer mille coups redoublés; enfin ſon ad-
» verſaire, pouſſé par une férocité aveugle,
» & ſe flattant d'une victoire aiſée, s'aban-
» donne témérairement ſans ſe couvrir. Bala-
» girao ſaiſiſſant cet inſtant, qu'il épioit de-
» puis qu'il étoit aux priſes, lui plonge ſon
» épée dans le flanc. Vainqueur, il dédaigne
» les riches dépouilles du vaincu, remonte à
» cheval, & excite de nouveau ſes gens à
» preſſer l'ennemi & à pourſuivre la victoire.

» A la vûe de leur Commandant couché
» ſur la pouſſiere & nageant dans ſon ſang,
» les Siamois ſe conſternent; ils combattent
» encore quelque temps, mais chargés vive-
» ment de tous côtés, ils ſont enfoncés &
» pour ſignal de leur défaite, jettent leurs ar-
» mes par terre. On fit priſonniers des corps
» entiers: les Cochinchinois, dans l'ardeur
» qui les animoit, les euſſent immolés à leur
» haine, ſi Balagirao, auſſi modéré dans la
» victoire que terrible dans le combat, n'eut
» fait ceſſer le carnage. Il ne ſe permettoit
» à la guerre que le mal d'où il réſultoit
» néceſſairement le bien de ſon Prince: on

» le voyoit, ſur le théâtre des horreurs, être
» plus flatté de faire des priſonniers que de
» compter les morts, & ſe rendre au cri de
» la nature pour ſauver la vie à tous ceux
» dont les armes ne lui laiſſoient plus rien
» à craindre. C'eſt par ces traits d'humanité
» que le cœur d'un Guerrier Philoſophe ſe
» ſoulageant peut ajouter un nouveau luſtre
» à la victoire. La généroſité envers un en-
» nemi vaincu caractériſe toujours le Héros;
» Alexandre le Grand eſt auſſi célèbre par
» la façon dont il traita Porus, que par la
» valeur qui lui mit entre les mains cet il-
» luſtre priſonnier.

» C'eſt ainſi que par la valeur, la fermeté
» & les grands talens de Balagirao, les cy-
» près des Cochinchinois furent changés en
» lauriers. Quoique la révolution de cette
» mémorable journée fut des plus glorieu-
» ſes pour ce brave Cayvate, cependant
» les ſuites en furent peu avantageuſes pour
» Votre Majeſté. La moitié de la Cavale-
» rie avoit péri dans le début de l'action,
» & l'Infanterie même avoit été ſi maltraitée
» que l'honneur d'être reſté maître du champ

» de bataille fut l'unique prix de la victoire :
» les ennemis trouverent dans les retranche-
» mens du camp d'où ils étoient partis, pour
» venir à notre rencontre, des reſſources
» contre la pourſuite de Bomikan ; il raſ-
» ſembla les trophées de la victoire, & les
» envoya enſuite à Kéhuë avec une Rela-
» tion pompeuſe où il ne parla que de ſa
» valeur & de ſes exploits. Balagirao, aſpi-
» rant à la gloire & non à la fortune, croyoit
» dans cette bataille n'avoir fait que ſon
» devoir ; il ne penſa même pas à ſe plain-
» dre d'avoir été oublié ; mais tout le camp
» retentiſſoit de ſa renommée, & ſa mo-
» deſtie donnoit un nouveau relief à ſes
» actions ; cette rare vertu, par un avantage
» particulier, recevoit des hommages à pro-
» portion qu'elle veut s'y ſouſtraire, & preſ-
» que toujours l'on voit l'éclat le plus bril-
» lant diſſiper les ténèbres dont elle cherche
» à s'envelopper. «

» Quelle diſtance prodigieuſe, répliqua
» Chenga, entre l'homme épuré par l'adver-
» ſité & le riche corrompu par la proſpérité !
» Ne ſemble-t-il pas que la ſageſſe prenne

» ſoin de dédommager des caprices de la » fortune, & qu'il ne ſoit donné qu'à la mé- » diocrité d'évertuer les eſprits? «

» Bientôt la ſaiſon des pluies, continua » le vieux Militaire, ſuſpendit les opéra- » tions de la campagne, & les armées de » part & d'autre furent diſtribuées dans des » quartiers de rafraîchiſſement. Ce nouvel » établiſſement des Cochinchinois les eût » expoſés à de nouvelles humiliations, ſi » l'ennemi eût été aſſez habile pour pro- » fiter des fautes que l'on fit contre les prin- » cipes de l'art. Dans cette répartition des » troupes, on n'eut aucun égard à celles des » Siamois: rien n'avoit été combiné d'après » la nature des lieux, ni d'après l'éloigne- » ment reſpectif des deux armées; enſorte » que l'ennemi maître de ſe raſſembler en » peu de temps, pouvoit nous battre en dé- » tail, & avec des ſuites d'autant plus funeſ- » tes que le cordon de nos troupes étoit » fort étendu, ſans communication entr'el- » les, ſans appui, ſans points de ralliement, » ni au centre, ni ſur les flancs, ni ſur les » derrieres: nos magaſins & nos dépôts

» étoient

» étoient également exposés ; le défaut d'en-
» semble dans la totalité & la disposition dé-
» fectueuse de chacune des parties, portoient
» l'empreinte du peu d'intelligence & de ca-
» pacité du Chef qui avoit présidé à cet éta-
» blissement.

» Balagirao, pendant ce quartier d'hyver,
» trouva encore des occasions brillantes de
» se distinguer. Ayant été placé à la tête
» des cantonnemens dans un poste fort ex-
» posé, son premier soin, en y arrivant, fut
» de pourvoir à la sûreté des troupes qui
» étoient sous ses ordres. Ainsi tandis que
» tout le monde se reposoit à l'ombre des
» trophées de la derniere victoire, cet Officier
» infatigable faisoit fortifier son quartier, &
» exerçoit ses Soldats. Comme il étoit pré-
» sent à tout, & que ses gens étoient bien
» persuadés que ce qu'il en exigeoit étoit
» pour le bien du service, ils voloient au-
» devant de ses ordres, faisoient par amour
» & par honneur ce que, sous d'autres Chefs,
» ils avoient fait par crainte & par néces-
» sité : s'il se trouvoit quelque Soldat indo-
» lent, il étoit traité avec tant de mépris,

» que la honte le rappelloit bien vîte à ſon
» devoir.

» On ne faiſoit aucune grace ſur le cha-
» pitre de la poltronnerie ; les troupes ſe
» ſeroient crues deshonorées de ſouffrir par-
» mi elles un ſujet qui eût manqué par les
» ſentimens : il le parut bien par la Requête
» qu'elles préſenterent à Balagirao au ſujet
» d'une aventure que l'on va rapporter. Le
» voiſinage de l'ennemi faiſoit qu'on étoit
» ſans ceſſe aux mains : les convois n'arri-
» voient jamais ſans qu'il n'y eût des coups de
» tirés ; dans ces affaires de détail, quoique
» l'avantage, par de ſages précautions, fût
» toujours du côté des Cochinchinois, cela
» ne pouvoit ſe faire ſans des pertes journa-
» lieres. Un Soldat intimidé, par le ſpecta-
» cle des bleſſés, (quand vint ſon tour d'aller
» en détachement), compoſa pour quelque
» argent avec un de ſes camarades, afin qu'il
» fût à la petite guerre à ſa place : cela ne put
» être caché ; les troupes regardant ce pol-
» tron comme indigne de porter les armes,
» ſupplierent Balagirao de le chaſſer ; il y
» conſentit de la façon la plus flatteuſe,

» en leur disant qu'il falloit se défaire d'un » lâche, comme d'un cheval vicieux, qui » nuit plus à son maître qu'il ne lui sert.

» Les Soldats demandoient encore la pu- » nition de l'autre Cochinchinois, pour » avoir fait par avarice ce qui ne doit être » inspiré que par l'honneur. Un innocent » outragé a quelquefois les apparences de la » confusion ; mais ce brave accusé parut » devant Balagirao, sans se déconcerter : » Mon Général, lui dit-il, ai-je dû refuser » l'argent qu'on me proposoit, puisque moi- » même j'en eusse offert si j'avois pu croire » qu'il y eût quelqu'un parmi nous d'assez » lâche pour me vendre la gloire de marcher » à l'ennemi. Cette saillie appaisa tous ses » camarades, & lui attira des complimens de » Balagirao.

» Dans le même temps on cita à son Tri- » bunal un Officier à qui on reprochoit » d'avoir tué son ennemi en traître. L'accusé » réduit à se justifier, s'exprima ainsi : Dans » le dernier détachement, un Siamois, en » termes méprisans, ayant défié, à un com- » bat singulier, le plus brave des Cochin-

» chinois, je brûlois de voir punir tant de » rodomontades, & j'attendois en ſilence » qu'il ſe préſentât quelqu'un plus digne que » moi de venger ma patrie. Le Siamois re- » doubloit d'injures ; ne pouvant plus me » contenir, j'obtiens l'agrément de com- » battre : je vole au-devant du Siamois, que » je trouve armé d'une cotte de maille. A » cette vûe, je crois pouvoir uſer de ruſe » contre un ennemi qui ſe confioit plus à la » bonté de ſes armes qu'en ſa valeur : Quoi ! » lui dis-je en l'abordant, vous vous faites » accompagner d'un ſecond ? Le Siamois, » ſurpris de mon reproche, ſe retourne pour » voir de qui il étoit ſuivi. Le prenant ſur le » temps, je lui plonge mon épée au défaut de » ſa cotte de maille & l'étend par terre. Les » Spartiates, continua-t-il, ſurpaſſoient les » autres Grecs en courage & en généroſité ; » cependant ils conſidéroient la fineſſe des » ſtratagêmes comme une qualité éminente » dans un Général d'armée ; perſuadé, com- » me je le ſuis, que ce qui eſt louable dans » un Chef, ne peut être blâmable dans un » particulier, j'ai été moi-même le dénon-

» ciateur du fait dont on m'accuſe ; ainſi,
» j'attends de votre juſtice, mon Comman-
» dant, des louanges au lieu du blâme. Bala-
» girao, en lui tendant la main, lui dit : Vous
» avez oppoſé la ruſe à la perfidie, & je ne puis
» vous blâmer ; mais je parie que dans ce
» combat, où la gloire vous avoit entraîné,
» vous ſeriez plus ſatisfait de vous-même, ſi
» vous n'aviez triomphé que par la valeur.
» Alors ſe tournant vers l'aſſemblée : Si vous
» convenez tous que ce ſoit folie de n'op-
» poſer que la valeur à la ruſe, au lieu de vous
» élever contre votre camarade, ne devez-
» vous pas joindre votre eſtime à celle
» que je lui voue ? Voilà des traits de déli-
» cateſſe qui prouvent aſſez en quelle recom-
» mandation étoit le point d'honneur parmi
» ces Cochinchinois.

» Eh ! comment, ſous un Chef auſſi eſtima-
» ble, les troupes n'euſſent-elles pas participé
» à l'élévation de ſes ſentimens ; tout ce
» qu'il diſoit, tout ce qu'il faiſoit étoit mar-
» qué au coin de la grandeur & de la bien-
» faiſance. Pere des Soldats, il leur pro-
» curoit les douceurs qui pouvoient ſe con-

» cilier avec les loix de la diſcipline mili-
» taire : ſa table frugale étoit ouverte à tous
» les Officiers qui s'y préſentoient ; il y ad-
» mettoit même, par une diſtinction bien
» propre à exciter l'émulation, les Soldats
» qui avoient fait quelques actions d'éclat.
» Le premier rang alors étoit pour la bra-
» voure : toutes les careſſes étoient pour ces
» nouveaux Convives. Balagirao portoit leur
» ſanté à ce qu'il y avoit de plus diſtingué à
» ſa table : comme les louanges augmentent
» l'envie de les mériter, il vantoit leur intré-
» pidité, & ſouvent par ces éloges toujours
» dictées par la vérité, il tiroit des larmes de
» reconnoiſſance à de vieux Soldats, à qui
» la guerre & l'âge avoient endurci le
» cœur. On n'entendoit dans ces repas au-
» cune de ces équivoques, qui prouvent la
» corruption de l'ame, aucune de ces futili-
» tés qui ne ſervent en rien à nourrir l'eſprit.
» Les entretiens rouloient ordinairement ſur
» des traits d'Hiſtoire dignes de ſervir de
» modeles à la jeuneſſe & d'alimens à la ver-
» tu. On mettoit en parallèle ce qui fait le
» bon & le mauvais Officier.

» Balagirao vouloit-il leur donner une » juſte idée du patriotiſme ? il choiſiſſoit, » dans les faſtes de l'Antiquité, les faits les » plus frappans. Xénophon, déja caſſé de » vieilleſſe, leur diſoit-il, ſacrifioit un jour » aux Dieux : au milieu de cet acte de Reli- » gion, on vient lui apprendre la mort de » ſon fils. A cette nouvelle, ſon cœur ſe rem- » plit d'amertume ; il ôte le chapeau de fleurs » qui lui couvroit la tête, & ne le remit » qu'en apprenant que ſon fils avoit été tué » en brave homme ſur le champ de bataille. » C'eſt à ces traits qu'on reconnoît le véri- » table amour de la patrie ; ils ne doivent » pas ſurprendre de la part d'un Général » blanchi dans l'exercice des vertus ſociales » & militaires, puiſqu'en Grèce cet héroïſme » étoit commun aux deux ſexes. Lorſqu'un » jeune Lacédémonien partoit pour ſa pre- » miere campagne ; ſa mere, en lui mettant » en main le bouclier, lui diſoit : *Rapporte-le,* » *mon cher fils, ou qu'on te rapporte deſſus* (a).

(a) ἢ τὸ τυρὸ ἢ ἐπὶ τυρῷ, id eſt, *aut hoc aut ſuper hoc.* Le ſtyle laconique étoit en uſage à Sparte : ce

» Apprenoit-elle qu'il eût été tué dans le » combat ? elle répondoit d'un ton généreux : » *Je ne l'ai mis au monde que pour la défenſe de* » *la patrie.*

» Balagirao vouloit-il caractériſer les avan- » tages de la diſcipline ? Mes amis, leur » diſoit-il, nous ſommes encore bien éloi- » gnés du degré de perfection des Anciens. » Qui de vous, ayant le bras levé pour » frapper l'ennemi, arrêteroit le coup au » ſignal de la retraite, comme il arriva ſous » Cyrus ? Croiriez-vous que, ſous Scaurus, » qui avoit défendu de toucher aux pro- » ductions de la terre, les Romains regar- » derent comme ſacrés les arbres fruitiers » qui ſe trouvoient au milieu de leur camp, » & que pas un d'eux n'oſa cueillir une » ceriſe ? Vous paroiſſez tous ſurpris ; c'eſt » cependant en cette obéiſſance rigide que » conſiſte la diſcipline, & c'eſt à cette diſci-

---

Peuple célèbre s'attachoit aux choſes & non aux paroles ; il parloit peu, mais agiſſoit vigoureuſement contre l'ennemi : différence des Athéniens qui, ſur les derniers temps, étoient prolixes en diſcours, plus qu'en actions.

» pline que les Romains ont dû tant de vic-
» toires célèbres. Si quelquefois Balagirao
» égayoit la converſation, c'étoit pour don-
» ner, ſous la forme du plaiſir, des inſtruc-
» tions utiles : il engageoit les Officiers à
» répéter aux Soldats ce qui pouvoit tendre
» à leur élever l'ame. En leur communiquant
» vos ſentimens généreux, leur diſoit-il,
» nous n'aurons qu'un même cœur & une
» même ardeur, lorſque nous ſerons aux pri-
» ſes avec l'ennemi, & c'eſt avec cette
» unanimité de volonté, qui fait la force
» des armées, que nous remporterons la vic-
» toire.

» Comme le poſte qu'il occupoit étoit le
» plus avancé du côté des Siamois, & par
» conſéquent le plus expoſé. Balagirao, mal-
» gré le bon ordre qu'il avoit établi dans le
» ſervice pour les patrouilles & les partis,
» pour les eſpions du dehors, & pour les
» gardes & rondes de l'intérieur de ſon quar-
» tier de cantonnement, étoit lui-même
» l'Argus de la vigilance de ſes troupes. A
» différentes heures de la nuit il ſortoit de ſon
» logement, pour aller faire la viſite des gar-

» des : il encourageoit un chacun par ſon
» exemple & par le déſir de ſon eſtime ; il
» faiſoit quelquefois donner de fauſſes allar-
» mes, pour juger ſi tout le monde étoit
» prompt à ſe rendre au poſte qu'on lui avoit
» aſſigné ; mais il ſe gardoit bien de dire
» que ce fût une défiance de ſa part, encore
» moins de répéter ſouvent cette épreuve
» dans la crainte que les troupes ne s'habi-
» tuaſſent à une funeſte ſécurité, ſi l'ennemi
» ſe préſentoit inopinément. Quelquefois il
» alloit roder autour des corps-de-garde,
» & prêtoit l'oreille pour ſonder la bonne
» volonté d'un chacun & lire dans leurs
» ames : il jouiſſoit ainſi de ſa renommée
» & de ſa gloire ; les uns vantoient ſa va-
» leur, les autres ſa juſtice ; & tous, dans
» ces entretiens particuliers, promettoient
» de combattre avec ardeur ſous ſon com-
» mandement.

» Quelque généroſité que nous montrions,
» diſoient-ils, nous ne pourrons jamais ſui-
» vre que de loin notre digne Chef, qui eſt
» le premier à l'attaque & le dernier en re-
» traite : toujours actif, l'action paroît être

» ſon élément ; s'il veille la nuit, c'eſt afin
» que nous dormions en sûreté.

» Je ne puis ſouffrir, repartit un jeune
» Soldat, qu'il veuille ſe charger ainſi de
» toutes les fatigues & de tous les périls :
» on diroit qu'il ſe défie de notre fermeté.
» Vous vous trompez, interrompit un Vété-
» ran, c'eſt par grandeur d'ame & non par
» un manque de confiance : l'héroïſme eſt
» tourné chez lui en habitude, & les actions
» généreuſes lui ſont devenues ſi naturelles
» qu'elles ne me ſurprennent plus : je vous
» avoue même que j'ai peu de mérite à être
» brave ſous ſes ordres, parce que je le crois
» le favori des Dieux. Comme il commande
» aux élémens, ne peut-il pas auſſi avoir le
» ſecret d'écarter les coups de l'ennemi?....
» Ce vieux Soldat s'appercevant qu'on rioit
» de ce qu'il diſoit, ſe mit en colère : Il faut
» que vous ayez l'eſprit & les yeux bouchés,
» pour attribuer à un haſard fortuit de n'avoir
» jamais eſſuyé ni pluies ni orages dans les
» détachemens & dans les courſes que nous
» avons faites, tandis que vous ſçavez que
» les troupes de notre voiſinage ont été

» percées juſqu'aux os chaque fois qu'elles » ſont ſorties de leur quartier. Ce que le » ſuperſtitieux Cochinchinois attribuoit à » un don du Ciel, n'étoit que le réſultat de » quelques obſervations phyſiques.

» Balagirao, trop éclairé pour ne pas ſen- » tir que dans le Regne animal, auſſi bien » que dans le végétal, un principe de corrup- » tion eſt le paſſage rapide du chaud au » froid & du ſec à l'humide, avoit, dans l'eſ- » poir de préſerver ſes troupes de diverſes » maladies, fait une étude particuliere de tous » les préſages des tempêtes : il avoit étudié » la nature des vents ; la Lune & le Soleil » étoient pour lui des miroirs où il liſoit le » temps qu'il feroit. Les hygromeſtres & les » barometres marchoient toujours à ſa ſuite ; » enſorte qu'aux yeux du vulgaire la pluie » ſembloit reſpecter les opérations dont l'é- » poque étoit à ſon choix : pour les cas ur- » gens, où le bien du ſervice ne peut admet- » tre aucun retard, il affrontoit alors toutes » les intempéries.

» Céſar, le plus compatiſſant des Géné- » raux, a fait pluſieurs campagnes d'hyver ;

» mais c'étoit lorſque la gloire & la néceſſité
» lui en impoſoient la loi : alors par com-
» bien d'attentions ne cherchoit-il pas à
» détourner les triſtes effets de la rigueur des
» ſaiſons! Que de ſoins pour que ſes Légion-
» naires puſſent ſe ſécher, ſe repoſer au coin
» d'un bon feu, changer de vêtemens en
» arrivant, ſe frotter d'huile ou de graiſſe,
» afin de ſe préſerver des triſtes effets de
» la gelée ; combien d'attention n'appor-
» toit-il pas pour leur faire trouver dans la
» ſalubrité de l'air, dans la qualité des vivres
» & de l'eau, une ſanté & des forces capa-
» bles de réſiſter à de longues fatigues! Non-
» ſeulement ce ſont des devoirs d'humanité,
» mais ils ſont d'une obligation encore plus
» ſtricte à l'égard des Militaires, puiſqu'en
» périſſant de maladie, leur mort eſt en pure
» perte pour la défenſe de la patrie, à laquelle
» ils s'étoient voués. Auſſi les grands Capitai-
» nes n'ont-ils jamais rien épargné pour fixer
» dans leur camp les plus habiles Diſciples
» d'Eſculape (*a*). Apprenoient-ils qu'il y eut

(*a*) L'appas des richeſſes fait tous les jours affronter

» dans quelque coin de la terre un ſecret

---

les tempêtes de l'Océan ; un ſentiment de bienfaiſance ne pourra-t-il jamais inſpirer le même eſſort pour aller en Aſie à la découverte de l'Opium, dont on ſe ſert pour endormir un bleſſé à qui on doit faire une amputation ? Ce ſomnifere balſamique laiſſe au ſang toute ſa fluidité, & reſpectant le principe de la vie, il ne fait qu'engourdir le genre nerveux qui eſt le ſiége de la ſenſibilité. De cette façon, on ſauve à un bleſſé le ſpectacle des apprêts & les douleurs de l'opération ; on lui évite la fiévre de l'eſprit, qui, ſe mêlant à celle du ſang, envenime les plaies & fait le principal danger de ces accidens. Je penſe qu'il s'éleveroit dans tous les cœurs ſenſibles un monument de reſpect à l'honneur de celui qui iroit en Aſie chercher ce précieux ſecret, où, dit-on, il exiſte. Voyez l'*Hiſtoire Générale des Voyages*.

L'homme compatiſſant ſe ſent ſaiſi d'horreur à la vue des exécutions ſanglantes qui ſe font dans les Hôpitaux après une bataille : on croiroit que c'eſt une ſeconde action, où, à l'exemple des Sauvages de l'Amérique, l'on veut achever ce que le fer de l'ennemi n'a fait qu'entamer. On eſt d'autant plus ſurpris, qu'au lieu de laiſſer agir la nature, on aie recours à ces mutilations cruelles, qu'il y a de fréquens exemples de perſonnes ſaines & ſauves, qui ne doivent la conſervation de leurs bras ou de leurs jambes, qu'au rang qui leur a ſervi de ſauve-garde, ou à la fermeté qu'ils

» pour guérir les infirmités du corps humain,

ont eue de s'oppoſer à ce qu'on eſſayât ſur eux l'acier tranchant.

S'il eſt permis de remettre le ſort des bleſſés à un calcul de probabilités, on doit ſçavoir qu'après les fatigues d'une longue campagne, il réchappe ſi peu de ceux à qui on a fait des amputations, qu'elles devroient être défendues ſous peine du talion contre les Exécuteurs, à moins que le bleſſé n'y eût conſenti librement d'après l'impoſſibilité démontrée de conſerver autrement ſes jours.

Une ſeconde raiſon politique de les interdire, à moins d'une néceſſité abſolue, c'eſt qu'après la cure un homme mutilé eſt toujours à charge à la Société : ainſi ce ne doit être qu'aux vives inſtances d'un bleſſé qu'il faut céder pour recourir à un reméde auſſi violent. Ces réflexions touchantes tiennent de trop près à l'Art Militaire, dont l'objet véritable eſt la conſervation des hommes pour qu'on puiſſe les regarder comme étrangères à un Ouvrage purement militaire.

Balagirao, l'honneur & le modèle des Citoyens, portoit ſes vûes ſur tout ce qui ſatisfaiſoit ſon ame magnanime : ſurpris de voir que l'art d'Eſculape fût un métier vénal, & ſentant que tout ce qui eſt fondé ſur l'intérêt eſt ſujet à mille & mille abus, il avoit propoſé, pour le ſoulagement de l'humanité, un établiſſement bien digne de cet amour pour nos ſemblables, qui eſt un des préceptes de la nature & un des dogmes de tou-

» ils l'achetoient au poids de l'or, & pou-

tes les Religions ; c'étoit que certains Brahmines fuſſent uniquement conſacrés à la guériſon des malades. Le premier vœu de ces dignes Hoſpitaliers eût été de renoncer à toute eſpèce de ſalaire : dotés par l'Etat, incapables d'acquérir & par conſéquent exempts de toute cupidité, ils n'euſſent donné leurs ſoins que par eſprit de Religion ; car c'eſt plaire aux Dieux que de ſoulager les créatures.

C'eſt au Tribunal des perſonnes amies de la patrie & de l'Ordre, qu'on abandonne l'examen d'un tel établiſſement : quand même ce ne ſeroit pas bannir les allarmes ſur les ſuites de la cupidité, peut-on ſe diſſimuler que l'avarice & la rivalité ne faſſent tous les jours un myſtère des découvertes particulieres de l'art de la Médecine ? Le malade alors languit ou périt pour ne s'être pas adreſſé à celui qui avoit le reméde véritable, ou pour n'avoir pas les moyens de le payer. Si le conſeil de Balagirao étoit ſuivi, dès-lors la ſcience générale concoureroit au ſoulagement de tous les particuliers ; un malade, ſans aucun ſecours de conſultation, auroit pour Médecin l'Ordre entier de ces Religieux conſacrés à une œuvre ſi pie ; tous leurs talens, toutes leurs recherches concoureroient à ſoulager les infirmités. Le cœur fait ſouvent illuſion à l'eſprit, & dans un projet où regne le ſentiment, on peut ſe laiſſer éblouir du *Proſpectus*, & s'être diſſimulé les inconvéniens de l'exécution ; mais, dans ce cas, une ame ſen-

» voient,

» voient, à ce prix, ſe glorifier d'être les » bienfaiteurs de leur eſpèce.

» Par un même principe d'humanité, que » de ſages précautions ne prenoient-ils pas » contre tous remédes accrédités ſur des liſtes » de cures ſuppoſées ? On ne permettoit à » ces Charlatans de débiter leurs recettes, » qu'à condition de ne prétendre au ſalaire » qu'après une entière guériſon, au terme » dont ils étoient convenus. Cette condi- » tion eſt la vraie pierre de touche de l'im- » poſture ou de la vérité; c'eſt un frein con- » tre ces vagabonds, dont le ſecret n'eſt pas » de guérir, mais de s'enrichir aux dépens de » malades toujours crédules dans leurs per- » fides promeſſes.

» Balagirao avoit une autre façon de mé- » nager les Soldats; c'étoit de ne jamais les » excéder de fatigues. Toutes ſes opérations » étant calculées ſur les eſpaces & le temps » néceſſaire à les parcourir, il hâtoit le dé- » part pour n'être pas réduit à accélérer la

---

ſible renonce bien vîte à ſes erreurs; il eſt même toujours exempt d'en rougir.

» marche, ni à ſupprimer les haltes & les » repos dont la Nature fait une loi à l'homme dans le travail ; c'étoit ainſi que, » ſous ſes ordres, les Soldats achevoient de » longues courſes ſans preſque s'en apperce voir.

» Balagirao, pour profiter de l'ardeur des » troupes, ayant formé le projet d'enlever » un des quartiers des Siamois, envoya un » Officier de confiance à ſon Général pour » le lui faire aggréer ; il fondoit les eſpérances du ſuccès, ſur la foibleſſe du poſte » qui étoit mal fortifié, iſolé du reſte de l'armée, & où le ſervice ſe faiſoit avec beaucoup de négligence ; il développa tous » les avantages de cette expédition, non» ſeulement pour la ſûreté des convois, & les » reſſources actuelles qu'on retireroit du pays, » mais encore il fit ſentir que ce ſeroit donner de la réputation aux armes de Cochinchine, & acquérir une ſupériorité d'un heureux préſage pour l'ouverture de la pro» chaine campagne.

» Bomikan, qui n'eut pas été fâché de » faire recevoir un échec à Balagirao, dont

» la renommée lui portoit tant d'ombrages,
» accorda la permiſſion de tenter contre
» l'ennemi, mais ce fut avec des reſtrictions
» qui rendoient cet Officier reſponſable de
» tout événement fâcheux; & comme s'il
» eût conſpiré contre le ſuccès de cette opé-
» ration, il refuſa d'y concourir par aucune
» diverſion, & obſerva même ſi peu le myſtere,
» dont on lui avoit fait ſentir la néceſſité,
» qu'au quartier général on parloit tout haut
» de la témérité de cette entrepriſe. Ainſi
» Balagirao eut à lutter contre la valeur des
» ennemis & contre l'envie de celui qui de-
» voit prendre le plus vif intérêt à leur dé-
» faite. «

» Funeſte & déteſtable paſſion! s'écria le
» Roi de Cochinchine, que tes excès ſont
» ignobles? La vertu ſera-t-elle toujours ton
» tourment & le bonheur des autres ton
» ſupplice! Peux-tu t'affliger ſans ceſſe de la
» renommée des Héros & des trophées de la
» patrie? Juſqu'à quand meſureras-tu tes ri-
» cheſſes à l'indigence & ton indigence aux
» richeſſes de tout ce qui t'environne? Ah!
» tirons le rideau ſur un tableau auſſi hon-

» teux à l'humanité ; de même que l'Aſtre » du jour, continua Chenga, eſt deſtiné, » par ſon activité, à diſſiper les brouillards » infectes qui couvroient l'émail des fleurs, » & en abſorboient les parfums délicieux ; ce » qu'il vous reſte à m'apprendre de Balagirao » peut ſeul écarter le ſombre de mes idées & » ramener la ſérénité dans mon ame.....«

Le vieux Militaire pourſuivit ainſi :

» Balagirao, bien ſervi en Eſpions, ne » put douter que ſon ſecret ne fut éventé en » apprenant que non-ſeulement on fortifioit » le poſte ſur lequel il avoit deſſein, mais » qu'il avoit encore été renforcé de près de » trois mille hommes tirés d'une Place voi- » ſine. Affectant d'ignorer ces changemens, » pour mieux tromper les Siamois, il laiſſe » dans ſon quartier le monde qu'il falloit, » pour ſa ſûreté ; & prend, à la tête d'envi- » ron ſix mille hommes, la route du poſte » des Siamois ; avertis dans le moment de » cette marche, ils ſe flattoient de lui rendre » funeſte cette entrepriſe.

» Lorſque Balagirao fut à deux lieues de » l'ennemi, il fit toutes les démonſtrations

» de vouloir camper en cet endroit pour y
» attendre le point du jour. Il assembla un
» Conseil de guerre non pas tant pour avoir
» l'avis des Officiers, que pour leur marquer
» plus d'estime, & par le ressort de l'amour
» propre, les intéresser au succès d'un projet
» dont il laissoit entrevoir à un chacun le
» partage de l'honneur & du profit.

» Après deux heures de halte, il se remit
» en marche, & pour mieux tromper les
» Espions, il suivit pendant un quart de lieue
» la route du quartier Siamois; mais tout-à-
» coup à la faveur des ténèbres, il fait un cro-
» chet, & arrive au commencement de la
» quatriéme veille près de la Place qui avoit
» été dégarnie.

» Il y avoit plus de sept pieds d'eau dans
» les fossés; l'escarpe & contrescarpe étoient
» revêtues, & les portes couvertes de dehors
» tracés avec intelligence. On s'étoit précau-
» tionné contre toute espèce d'attaque brus-
» quée en garnissant les flancs qui défendoient
» les entrées de la Place, de batteries chargées
» à mitrailles; comme les Siamois croyoient
» n'avoir rien à craindre que du côté des

» portes, ils avoient redoublé d'attention » contre le pétard; il y avoit une barriere à » enfoncer en avant du pont; le tablier du » pont-levis étoit percé de crenaux, pour » faire feu ſur le pétardier; il y avoit des » horgues qui devoient tomber d'elles-mê- » mes pour remplacer le pont-levis, en cas » qu'il fût briſé par le pétard. Enfin, pour » préſenter un quatriéme obſtacle à l'enne- » mi, il y avoit une traverſe mobile ſur des » roulettes, par le moyen d'une vis ſans » fin, dont on pouvoit tout-à-coup maſquer » le paſſage; mais ſi les fortifications, & les » chicanes ſont des préſervatifs contre la » force, elles ne peuvent rien contre la » ſurpriſe; cette garniſon en fit l'expérien- » ce, & fut la triſte victime de la ſécurité » aveugle où elle vivoit à l'abri de tant de » chicanes: Balagirao avoit tout prévu; il » fondoit l'eſpoir du ſuccès ſur la connoiſ- » ſance qu'il avoit des lieux & ſur la façon » dont le ſervice s'y faiſoit.

» Dès que les rondes furent paſſées, & » que tout parut calme & tranquille ſur les » remparts, les Cochinchinois écarterent

» quelques paliſſades du chemin couvert, &
» ouvrirent les barrières avec des leviers à
» crochet & des inſtrumens à écroue ; de-là
» ils deſcendirent dans les foſſés par le moyen
» des échelles (*a*) dont ils s'étoient munis.
» Balagirao faiſoit lui-même filer ſon mon-
» de, dans la crainte que par trop de préci-
» pitation, ou par une ardeur indiſcrette, les
» échelles ne rompiſſent ſous le poids d'un
» trop grand nombre. Pour animer les Sol-
» dats, il rappelloit aux uns le ſouvenir de
» leurs belles actions; il diſoit aux autres,
» qu'eſt-il beſoin de longs diſcours, il n'en
» faut pas à de braves gens pour les encou-
» rager. Vous avez éprouvé que celui qui

(*a*) On trouvera dans le Traité de Fortification du Chevalier de Ville (Liv. II.), la deſcription de différentes eſpèces de petards, d'échelles compoſées & autres inſtrumens néceſſaires aux ſurpriſes des Places : en pareille circonſtance l'oubli d'une bagatelle eſt capable de faire échouer les entrepriſes les mieux combinées ; l'Hiſtoire en fournit des exemples ſans nombre. Mais les exemples ſont inutiles aux Militaires prévoyans qui agiſſent par principes, & à quoi ſerviront-ils à ceux qui, ſans réflexion, ne ſuivent que l'impulſion de la valeur ?

» veut ménager ſa vie, la perd dans le com-
» bat, au lieu qu'on échappe aux plus grands
» dangers, en ne penſant qu'à combattre
» généreuſement.

» On paſſa l'eau de différentes façons,
» partie des Soldats ſur des balons enflés d'air,
» ſur des peaux remplies de matieres volu-
» mineuſes & légères, ou avec d'autres in-
» ventions hydrauliques, calculées d'après le
» rapport de peſanteur ſpécifique de l'eau &
» du poids des matieres qu'on vouloit faire
» flotter. Le plus grand nombre ſe ſervit de
» gros paniers d'ozier, recouverts de toile
» cirée, qui étoient d'un tranſport beaucoup
» plus léger que ne ſont les pirogues à l'uſage
» des Sauvages de l'Amérique. Les Cochin-
» chinois, en paſſant le foſſé, traînoient,
» après eux, comme en laiſſe, les échelles
» pour l'eſcalade : elles furent placées ſans
» que ceux de la Fortereſſe, raſſurés par la
» profondeur de l'eau, dans un pays où elle
» ne glace jamais, ſe doutaſſent même de la
» poſſibilité d'une telle manœuvre.

» Au fur & à meſure qu'il paſſoit du mon-
» de, les différentes inventions hydrauliques

» dont on s'étoit ſervi pour le paſſage,
» étoient attirés à l'autre bord par le moyen
» d'une petite corde, pour continuer à faire
» filer du monde. Il paſſa de cette façon, en
» moins d'une demi-heure près de cinq cens
» hommes: une partie, ſans perdre de temps,
» ſe barricada avec les arbres du rempart
» qu'on ſcia par le pied, afin que le paſſage
» pût ſe continuer malgré les efforts de la
» garniſon; l'autre partie des troupes chemi-
» na vers un corps-de-garde du rempart. Il
» étoit fortifié du côté de la Place (prudente
» précaution contre les ſurpriſes); les Sol-
» dats, commis à cette défenſe, firent la plus
» vigoureuſe réſiſtance: leur courage ſem-
» bloit augmenter à proportion que leur nom-
» bre diminuoit; mais les Cochinchinois, à
» l'aide de quelques échelles, ayant gagné le
» toit du bâtiment, plongerent de tous côtés
» dans ce réduit. Il n'échappa pas un ſeul
» homme, & l'on peut dire que ce premier
» combat finit faute de combattans: les chi-
» canes préparées contre le pétard, ayant été
» priſes ainſi de revers; on les détourna, ou on
» les briſa avec les inſtrumens & les pétards

» dont on s'étoit muni, & les portes furent » ouvertes au reſte des Cochinchinois.

» Les coups de fuſil qui avoient été tirés » à cette vive attaque, ayant répandu l'allar- » me dans la Ville, la garniſon ſe raſſembla, » & la mêlée, malgré les horreurs de la nuit, » qui ſembloit encore ajouter aux horreurs » de la ſurpriſe, s'y engagea avec beaucoup » d'acharnement de part & d'autre : on ſon- » geoit plutôt à ſe venger qu'à ſe défen- » dre, à porter des coups qu'à les parer. » Les Cochinchinois, à cauſe du paſſage » étroit de la porte dont ils étoient maîtres, » n'étoient pas encore en forces dans la Pla- » ce, lorſqu'ils furent preſſés par la garniſon ; » l'événement auroit pu ſe tourner contr'eux, » ſi Balagirao n'avoit continué de faire mon- » ter du monde par les échelles ; ſe voyant » à la tête de huit cens hommes, il vint com- » me un foudre par deux rues différentes tom- » ber en flanc ſur les Siamois.

» Les ennemis, à cette nouvelle charge, » prirent la fuite. Le Gouverneur fit tout ce » qu'on pouvoit attendre d'un brave homme » pour les arrêter : Où fuyez-vous malheu-

» reux, leur disoit-il ? Est-ce dans les talons » que vous croyez trouver votre salut, si » vous abandonnez le terrein à l'ennemi ? » Espérez-vous trouver ailleurs des retran- » chemens pour vous dérober à ses coups ? » Mais son exemple, ses discours, ses mena- » ces, furent inutiles.

» Balagirao, toujours prudent, toujours » modéré, retint ses troupes, & les empê- » cha de s'abandonner à la poursuite : il les » fit filer de droite & de gauche sur les rem- » parts pour envelopper la garnison. On » barricada les rues qui y aboutissoient ; on » jetta du monde dans les bâtimens voisins » qui pouvoient servir de flanc ou comman- » der dans les rues, & on attendit dans cette » disposition le point du jour : la Cavalerie » étoit restée en bataille dans les dehors de » la Place, avec ordre de pousser des pa- » trouilles au loin dans la campagne & sur » toutes les avenues par où il pouvoit arriver » du secours.

» Balagirao suspendit l'attaque dans la » double crainte de s'exposer à quelqu'échec » dans des rues étroites au milieu des ténè-

» bres de la nuit, & de plus, il croyoit de
» ſon devoir de dérober au pillage & à tou-
» tes les horreurs de la guerre une Ville fort
» peuplée qui appartenoit à Votre Majeſté.
» Au point du jour, les Siamois attroupées
» ſur la place & dans les rues, ſe voyant in-
» veſtis, dominés de tous côtés & menacés
» d'être foudroyés par le canon des remparts
» que l'on avoit tourné contr'eux, mirent
» bas les armes.

» Balagirao fit renfermer les priſonniers, &
» ne laiſſant dans la Place que mille hom-
» mes, avec un Officier, ſur la vigilance de
» qui on pouvoit compter, il reprit le chemin
» de ſon quartier : il avoit un preſſentiment
» que les Siamois, aux premieres nouvelles
» de ſon expédition, dans l'eſpoir de pren-
» dre leur revanche, pourroient, faire quel-
» ques tentatives contre les troupes qu'il y
» avoit laiſſées. Il s'étoit appliqué avec tant
» de ſoin à fortifier ce poſte, & y avoit
» entaſſé un ſi grand nombre de chicanes,
» qu'il n'avoit aucune inquiétude ſur les
» attaques qu'on pourroit y faire en ſon
» abſence : mais en cas que ſes conjectures

» fuſſent vraies, il vouloit, par ſa diligence,
» être à portée de profiter des fauſſes démar-
» ches de l'ennemi. Il avoit recommandé
» la plus grande activité à ſes Eſpions; tou-
» jours en défiance contre la fidélité de cette
» eſpèce de mercenaires, dont le zèle vénal
» eſt rarement à l'épreuve ou de la crainte
» d'être découvert, ou de l'eſpoir d'un plus
» gros gain. Il détacha un parti de vingt
» Cavaliers pour aller à la découverte.

» De deux Officiers qui ſe préſentoient pour
» faire cette courſe, l'un étoit connu par de
» grands traits de bravoure; l'autre de moin-
» dre réputation, mais d'un eſprit plus raſis
» & plus fin, obtint la préférence.

» Balagirao répondit à ceux qui paroiſ-
» ſoient ſurpris de ſon choix, que l'excès de
» valeur, pour pareille commiſſion, lui étoit
» d'autant plus ſuſpecte, qu'il étoit néceſſaire
» de fuir & non de combattre; c'étoit pour
» qu'on ne pensât qu'à ſe retirer (& qu'on
» le fît d'une façon sûre), qu'il n'envoyoit
» que vingt hommes à la découverte. Il re-
» commanda à l'Officier de fouiller le pays
» au loin, en lui faiſant ſentir que les gens ha-

» biles ne placent les embuſcades qu'à une » grande diſtance des routes par où ils atten- » dent l'ennemi : il lui dit auſſi de laiſſer des » védettes ſur le ſommet des montagnes, pour » découvrir de loin ce qui ſe paſſeroit dans » la plaine avec ordre de venir l'en avertir par » des chemins détournés.

» Les envieux de la gloire de Balagirao, » dans le deſſein de perſuader qu'elle étoit » l'ouvrage de la fortune, publioient par-tout » qu'il réuſſiſſoit, non-ſeulement où il étoit, » mais encore où il n'étoit pas : la paſſion les » aveugloit, en attribuant ainſi au haſard, ce » qui, en tout temps, n'étoit que le prix de la » ſageſſe & de l'art admirable de placer cha- » cun ſuivant ſes talens. Cet art tient plus au » métaphyſique qu'au phyſique; il dépend de » l'étude profonde du cœur humain, de la » trempe du caractère, de la différence des » goûts, du pli de l'habitude & du reſſort des » paſſions.

» Balagirao, poſſédant cette partie ſubli- » me du Général, étoit digne de ſa renom- » mée, autant par ſa propre valeur que par le » choix des Agens & par le ſage milieu qu'il

» obſerva toujours entre une défiance outrée » & une confiance exceſſive. Il proportion- » noit les commiſſions aux talens & au gé- » nie des particuliers : jamais on ne le vit » confier une expédition vive & hardie à un » Officier lent ou timide, ni une opération » qui demandoit d'être mûrement réfléchie » & combinée avec dextérité à un caractère » impétueux : on ne le vit jamais confondre » l'impétuoſité d'un Achille avec la valeur rai- » ſonnée d'un Céſar ; la maturité d'un Neſtor » avec la fineſſe diſſimulée d'un Ulyſſe, ni la » généreuſe fermeté d'un Scipion avec la » farouche auſtérité d'un Caton.

» N'avoit-il pas eu les occaſions d'appro- » fondir la portée des eſprits ! La renommée » ne pouvoit-elle lui ſervir de préjugé ? il s'en » rapportoit alors à l'ordre de la nature ; » regardant la jeuneſſe comme le printems » de la raiſon ; il n'alloit pas, par un renver- » ſement des choſes, eſpérer dans cette ſai- » ſon prématurée une ſageſſe qui n'eſt que le » fruit tardif de l'automne de la vie.

» Pendant la halte des troupes, & en » attendant le retour de ſon parti & de ſes

» eſpions, Balagirao s'étoit jetté par terre. » La fatigue le fit bientôt céder aux beſoins » du ſommeil. A ſon réveil, il apprit que » l'Officier étoit de retour depuis une demi- » heure : Pourquoi, dit-il, ne m'a-t-on pas » éveillé dans le moment ? On s'excuſa ſur » la répugnance de troubler ſon repos..... » Ah ! mes amis, le repos eſt moins cher que » l'honneur : Par combien de diſgraces la » Fortune n'a-t-elle pas fait payer de pareil- » les attentions !

» Ses premieres conjectures ſe réaliſerent ; » il fut informé par le retour de ſes Eſpions » & par le rapport du Partiſan que l'ennemi, » à la premiere nouvelle de la ſortie du gros » détachement Cochinchinois s'étoit tenu » ſous les armes, s'attendant à être attaqué la » nuit même ; mais qu'ayant été inſtruit au » point du jour de l'autre expédition, & ne » pouvant ſe flatter d'arriver à temps au ſe- » cours de la Place menacée, il n'avoit pris » conſeil que de la honte d'avoir donné dans » le panneau : ainſi, au lieu de conſulter la » prudence, qui veut qu'on pourvoie à ſa » ſûreté avant que de ſonger à la vengeance,

» les

» les Siamois, ſans perdre de temps, avoient » pris la route de ſon quartier ; ils le ſuppo- » ſoient hors d'état de défenſe depuis le dé- » part de tant de troupes.

» Balagirao, après avoir confronté le rap- » port de différens Eſpions & celui de » l'Officier envoyé en reconnoiſſance, vou- » lut ſonder la bonne volonté des Soldats : » Chers compagnons, leur dit-il, vous venez » de vous diſtinguer par des actions ſi cou- » rageuſes, que ſi vous n'aviez beſoin de » repos, après une traite auſſi longue, je » rougirois de propoſer, à de braves gens » comme vous, l'enlévement d'un quartier » ſans défenſe, où il y a un butin immenſe à » faire, mais peu de gloire à acquérir. Si » parmi la troupe, il s'en trouve quelqu'un » à qui cette nouvelle courſe ne plaiſe pas, » ou qui aie quelque choſe de mieux à pro- » poſer, il peut parler librement ; car il ne » faut ici que des gens de bonne volonté.

» Marchons, marchons, s'écrièrent les » Soldats à pluſieurs repriſes.

» Je n'ai pas moins attendu de votre zèle, » leur répartit Balagirao, comptez ſur une

» victoire assurée, si vous ne vous débandez » pas pour le pillage. Mais, pourquoi le » craindrois-je ? En combattant avec moi, » vous sçavez que le butin fut toujours le » prix du vainqueur, au-lieu que la mort, la » honte ou l'esclavage, sont réservés aux » vaincus.

» Interrompu par un cri unanime, signal » de l'ardeur qui animoit les troupes, il fit » aussi-tôt les dispositions pour l'attaque ; » l'Infanterie fut rangée sur deux colonnes, » avec ordre, en arrivant près des retranche- » mens ennemis, de se dédoubler pour faire » effort par quatre endroits différens. Il y eut » des pelotons de troupes légères entre les » deux colonnes & sur les flancs, tant pour » la sûreté de la marche, que pour faire au- » tant de fausses attaques. La Cavalerie fut » laissée à l'arriere-garde, avec ordre de pous- » ser des patrouilles au loin dans la campa- » gne pour éviter toute surprise : chaque » Cavalier portoit deux fascines pour les re- » mettre, à l'approche des retranchemens, » aux Travailleurs destinés à combler les » fossés, remplir les puits, abattre es terres

» du parapet, détourner les abattis, briſer » les barrières & faire des paſſages pour la » Cavalerie.

» On fit obſerver un grand ordre & le » plus profond ſilence dans la marche. Bala- » girao, pour partager les fatigues, & don- » ner de l'ardeur même aux plus foibles, » avoit mis pied à terre ; il ne remonta à » cheval que pour céder aux vives inſtances » qu'on lui fit (*a*), & en même temps pour

(*a*) Il eſt ſi important dans une bataille qu'un Général puiſſe, en un clin d'œil, ſe tranſporter d'une aile à l'autre, pour maintenir par tout l'ordre & ſoutenir à propos les parties chancelantes, qu'il eſt aſſez difficile de rendre raiſon de la conduite de Céſar, lorſqu'en préſence des Suiſſes il mit pied à terre, & renvoya au loin tous les chevaux, afin de rendre le péril égal & ôter à un chacun l'eſpoir de la fuite : ce procédé put convenir à Spartacus, Chef des Gladiateurs révoltés, qui fit tuer ſon cheval avant que d'engager l'action, en diſant que s'il étoit vainqueur, il en retrouveroit d'auſſi bons, & que s'il mouroit, il n'en auroit plus beſoin. Rien de plus ſage pour échauffer les eſprits que de ſemblables diſcours, fuſſent même des rodomontades : mais ce que fit Céſar dans le début du combat eſt un modele qu'on ne peut pas propoſer à aucun Gé-

» être en état de ſe porter avec célérité de
» la tête à la queue des colonnes, afin
» d'y maintenir l'ordre par ſa préſence, afin
» d'empêcher les lacunes dans la marche, &
» remédier, ſans retard, aux inconvéniens
» preſque inſéparables des expéditions de
» nuit.

» A deux cens toiſes du quartier ennemi,
» Balagirao fit faire halte, & s'avança à la

---

néral d'une grande armée; ſouvent de ſa conſervation dépend le gain de la bataille, & toujours de ſon activité, l'enſemble & le ſuccès des manœuvres: ainſi il faut qu'il ſoit en tous temps en état d'agir & de voir; qu'il joigne, autant qu'il eſt poſſible, l'agilité d'une aigle à la fineſſe de ſon coup-d'œil. Expoſer ſa perſonne ſans néceſſité, eſt encore un trait peu louable: il faut, diſoient les Grecs, qu'un Général meurt en Général; les efforts de courage ne ſont eſtimables que dans les criſes: auſſi ne voit-on rien que d'héroïque, rien que de magnanime dans la conduite de Céſar aux batailles près de Namur contre deux de Hainault, & contre les fils de Pompée à Munda. Les choſes étant preſque déſeſpérées, ce grand Homme arrache le bouclier à un Soldat, rallie ſes légions, charge à leur tête, rétablit le combat, & remporte la victoire; elle eût eu à rougir de ne pas couronner tant d'intrépidité.

» tête de trente Mouſquetaires, pour aller
» lui-même reconnoître les retranchemens.
» Chargez-nous de cette beſogne, lui dirent
» avec inſtance quelques Officiers, & ména-
» gez-vous pour le ſalut général..... Que je
» me ménage dans une affaire de cette impor-
» tance ! ah ! je ne ſerois pas digne de com-
» mander de braves gens : c'eſt à ceux qui
» ont le plus de part à l'honneur à en pren-
» dre le plus aux dangers. Si vous aviez par-
» couru les faſtes de l'Univers, vous ſçauriez
» que les Guiſes, les Don Juans d'Autriche
» & les Condés ne ſe ſont immortaliſés qu'en
» préparant eux-mêmes les événemens. C'é-
» toit le ſang le plus illuſtre de l'Europe ;
» cependant ces Princes, moins célèbres par
» la naiſſance que par la valeur, croyoient
» lui donner un nouvel éclat chaque fois
» qu'ils l'expoſoient pour le ſervice de leur
» patrie..... « *Ce Cochinchinois qui, par une lecture immenſe, peut paſſer pour contemporain de tous les ſiécles & citoyen de tous les pays, auroit pu prendre des modeles parmi les chefs mêmes des auguſtes Maiſons de Lorraine, d'Autriche & de Bourbon ! Jamais l'éclat du Thrône ne fit évi-*

ter les haſards de la guerre à Godefroi de Bouillon, Roi de Jeruſalem, à l'Empereur Charles-Quint, à Henri le Grand, ni à leurs Succeſſeurs. Ne diroit-on pas qu'il eſt des races où l'héroïſme ſoit comme un droit héréditaire? François, redoublez d'allégreſſe! quel préſage de gloire ne voyez-vous pas dans un hymen fortuné qui va réunir les germes précieux de tant de vertus ſublimes!

» Balagirao pouſſa juſqu'au foſſé des re-
» tranchemens, parce que les ennemis n'a-
» voient aucunes ſentinelles perdues, pour
» éclairer ce qui ſe paſſoit dans la campagne:
» aſſuré par ſes propres yeux qu'il n'y avoit
» à ſurmonter aucunes chicannes, ni puits,
» ni abattis, ni haies vives, ni chauſſes trap-
» pes, ni paliſſades, point d'avant-foſſés,
» point d'inondations, point de piéces déta-
» chées; il retourna ſe mettre à la tête des
» troupes. Un coup de fuſil, échappé par la
» maladreſſe d'un Soldat, donna l'allarme au
» quartier Siamois: dans un inſtant tout fut
» ſous les armes diſpoſé à une vigoureuſe dé-
» fenſe.

» Balagirao attaqua ſans perdre de temps;
» les pelotons d'Infanterie, deſtinés aux fauſ-

» ſes attaques, attirerent par leur feu celui de
» l'ennemi : ces diverſions, comme on s'y
» étoit attendu, lui firent dégarnir les en-
» droits où l'on avoit intention de percer.
» L'Infanterie de Cochinchine, à la faveur
» de cette ruſe, s'avança, dans un profond
» ſilence, ſur quatre colonnes, & n'eſſuya
» dans le trajet que quelques coups de canon
» ſans effet; les foſſés qui n'étoient ni larges
» ni profonds furent bien vîte comblés.

» La partie étoit trop inégale; comment
» les foibles rangs de l'ennemi développé ſur
» un grand front, pour border les parapets,
» euſſent ils pu arrêter l'impulſion de nos co-
» lonnes formidables ? Tandis que les deux
» du centre pouſſoient en avant, & char-
» geoient les réſerves trop peu conſidérables
» pour faire grande réſiſtance, celles de droi-
» te & de gauche ſe replierent ſur les flancs,
» & culbuterent tout ce qui ſe trouva ſur leur
» paſſage.

» Les troupes, occupées juſqu'alors aux
» fauſſes attaques, ne trouvant plus d'enne-
» mis en tête franchirent les foſſés & les para-
» pets. Une partie de la Cavalerie profitant

» des iſſues faites à la hâte, pénétra auſſi, &
» le reſte tourna le camp pour ſabrer les
» fuyards. Le déſordre ſe communiqua de
» proche en proche; les ténèbres de la nuit,
» les cris des mourans, la ſurpriſe, l'igno-
» rance de ce qui ſe paſſoit où l'on n'étoit
» pas, la crainte d'être pris de revers ou d'ê-
» tre coupé, enfin la réflexion accablante
» qu'un chacun faiſoit que ſon ſalut dépen-
» doit de la valeur des autres, répandirent
» de toutes parts la terreur & l'effroi.

» L'aurore commençant à paroître ſervit
» de guide à nos Soldats; on n'en arrêta
» plus la fureur: l'ennemi pouvant à cha-
» que inſtant venir en force de pluſieurs
» quartiers peu éloignés pour nous arracher
» les trophées de la victoire, c'eût été un
» excès d'imprudence à s'embarraſſer d'une
» grande quantité de priſonniers. Les Sia-
» mois dans cette action eurent près de qua-
» tre mille hommes de tués; notre plus gran-
» de perte ne fut que d'environ deux cens
» Soldats; contre la défenſe portée, ils s'é-
» toient débandés pour le pillage, & furent
» les victimes de leur avarice & de leur déſo-

» béiſſance ; car tout ce qui donna en maſſe
» perça ſans eſſuyer preſque aucune réſiſ-
» tance.

» Dès que Balagirao ſe vit maître de ce
» poſte important, il raſſembla ſes troupes,
» & les mit en bataille comme s'il avoit eu
» lui-même un nouvel aſſaut à ſoutenir. Ja-
» mais les avantages préſens ne détournent
» un grand Capitaine des craintes de l'ave-
» nir. Balagirao combinoit dans ſon eſprit
» tout ce qui lui reſtoit à faire, & tout ce
» qu'on pouvoit tenter contre lui dans ſa
» poſition actuelle. Le corps ennemi en
» marche contre les troupes laiſſées dans
» ſon quartier, lui préſentoient de nouveaux
» lauriers ; il pouvoit lui-même être acca-
» blé, s'il laiſſoit le temps aux Généraux
» Siamois de ſe reconnoître, & de raſſem-
» bler des forces. Son parti auroit été bien-
» tôt pris ; ſa deviſe étoit celle d'Alexandre
» le Grand, *ne rien remettre au lendemain :*
» mais ſon détachement avoit un trop grand
» beſoin de repos, après une traite auſſi lon-
» gue.

» Sous les ordres d'un Chef qui jouit de

» l'amitié & de l'eſtime générale, les Sol-
» dats ſemblent être au-deſſus des loix de la
» nature ; ce ne ſont plus des hommes, mais
» des Héros qui prennent de nouvelles for-
» ces dans la victoire. Balagirao donna com-
» miſſion à dix hommes par régimens de ſe
» diſperſer dans les logemens, & de faire ap-
» porter des vivres pour la halte. Cela fut exé-
» cuté dans l'inſtant, parce qu'on ſe contenta
» de ce qu'il falloit pour appaiſer la faim & la
» ſoif, ſans aucun de ces aſſaiſonnemens qui
» ſont les aiguillons de l'intempérance (*a*). On

(*a*) L'intempérance de la table ſe paye tôt ou tard par des infirmités, qui répandent bien de l'amertume ſur le reſte de la vie : Adda, ayant été remiſe ſur le thrône de Carie, cherchoit par mille égards à prouver ſa gratitude à Alexandre ; elle lui fit préparer un jour un repas ſomptueux au retour d'une courſe pénible. Ce Prince, dont l'ame ne reſpiroit alors que la gloire, la remerciant de ſon attention, lui dit que ſon Gouverneur lui avoit indiqué de meilleurs Cuiſiniers que ceux de Carie, en lui enſeignant que pour diner de bon appétit, il falloit ſe lever matin, & ſe donner de l'exercice ; & que pour faire un ſouper délicieux, il ſuffiſoit de diner ſobrement. Il y a des Livres de Morale qui n'en renferment pas autant que cette plaiſanterie du Vainqueur de l'Aſie.

» distribua par compagnie tous les chevaux
» de monture qui étoient dans ce cantonne-
» ment, afin que les Soldats pussent tour-à-
» tour monter dessus, & faire diligence mal-
» gré les fatigues précédentes.

» Il fut ordonné à tous les Esclaves &
» Valets Siamois, sous peine de la vie à ceux
» qui n'obéiroient pas dans le moment, de
» charger les équipages; & sous la conduite
» de quelques escadrons de Cavalerie & pelo-
» tons d'Infanterie, on leur fit aussi-tôt pren-
» dre la route de la Ville dont on s'étoit em-
» paré la même nuit.

» Pendant que les troupes prenoient un
» peu de repos & repaissoient, un Officier,
» par un zèle apparent pour la gloire de Bala-
» girao, mais peut-être par jalousie (car le
» premier motif ne sert souvent que de pré-
» texte à l'autre), vint lui représenter que
» dans un même jour c'étoit trop présumer
» de la fortune, & qu'il lui conseilloit de
» faire un sacrifice pour consulter les entrail-
» les des victimes. Balagirao, pénétré de
» respect pour les Dieux, avoit une horreur
» secrette pour de telles cérémonies: il regar-

» doit comme un attentat énorme de préten-
» dre fouiller dans les décrets impénétrables
» de l'Etre ſuprême. Mais connoiſſant com-
» bien les ſuperſtitions de culte ſont ſacrées
» pour ceux qui ne veulent pas être éclairés;
» convaincu que c'eſt un crime à leurs yeux
» de vouloir diſſiper les erreurs, il ſe con-
» tentoit (avec les ménagemens que l'hom-
» me ſage doit au préjugé du vulgaire,) de
» gémir, dans le fond de ſon cœur, de cet
» excès d'aveuglement: ne voulant pas per-
» dre en augurations profanées par tant d'a-
» bus (*a*) un temps précieux pour de nou-

(*a*) Ce qui eſt inconcevable dans l'aveuglement des Payens, auſſi policés & éclairés qu'étoient les Grecs & les Romains, c'étoit leur confiance dans le vol des Oiſeaux, dans l'inſpection des entrailles des victimes, & les oracles de leurs Sybilles; d'autant plus qu'il étoit de notoriété publique que les Augures & les Prêtreſſes parloient toujours au gré des plus puiſſans ou des plus riches. Frontin met au nombre des ſtratagêmes de guerre l'irréligion du Devin Ariſtandre, qui, pour ſervir l'ambition d'Alexandre, traça, avec une eau préparée, quelques caractères ſur la main dont il devoit empoigner le foie de la victime: les Macédoniens, trompés par cette fourberie, volerent au combat, comme à une victoire aſſurée par les Dieux.

» veaux trophées, il fit raſſembler ſon mon-
» de, & s'adreſſant à cet Officier : La valeur,
» lui dit-il, n'attend de préſage que d'elle-
» même ; nous combattons pour notre dé-
» fenſe légitime, n'eſt-ce pas aſſez pour eſ-
» pérer que les juſtes Dieux ſe déclareront
» pour nous ? Auſſi tôt il donna le ſignal du
» départ.

» Les Cochinchinois reprirent alors la
» route de leur quartier, ne laiſſant dans
» celui de l'ennemi qu'une centaine d'hom-
» mes pour faire accélérer la deſtruction de
» tous les retranchemens par les Pionniers
» que l'ennemi avoit raſſemblés pour les
» mettre en état de défenſe. On avoit qua-
» tre grandes lieues à faire. Balagirao re-
» doubla ici de précautions : trop expéri-
» menté pour ſe diſſimuler qu'on court plus
» de danger dans les marches que ſur le
» champ de bataille, parce qu'en préſence
» de l'ennemi, & au moment d'en venir aux
» mains les Soldats ſont tous préparés aux
» haſards de la guerre, au-lieu qu'en mar-
» che, embarraſſés d'équipages, les colon-
» nes étant alongées, & quelquefois ſépa-

» rées les unes des autres par des ravins, par
» des défilés & des ruiſſeaux, la moindre
» embuſcade, dans ces poſitions critiques,
» eſt capable de troubler les eſprits, & peut
» mettre dans un moment la confuſion par-
» mi les gens les plus braves.

» A peine étoit-on à moitié chemin, qu'un
» Cavalier venant à toute bride : Voici les
» ennemis qui viennent à nous, dit-il tout
» eſſouflé..... Comme nous allons
» à eux, lui répondit Balagirao en riant.
» Cette repartie paſſa de rangs en rangs, &
» ne ſervit qu'à redoubler l'ardeur des trou-
» pes. Je ne me ſuis tant preſſé, répartit le
» Cavalier ſans ſe déconcerter, que pour le
» plaiſir de vous annoncer une bonne nou-
» velle : la fête étant pour moi comme pour
» vous, votre gaieté eſt la meilleure récep-
» tion que vous pouviez me faire. L'homme
» délicat & généreux ne ſe permet aucune
» plaiſanterie déſobligeante ; Balagirao, qui
» en étoit ennemi plus que perſonne, ache-
» va de mettre les Rieurs du côté du Cava-
» lier, en leur diſant : Ne vous êtes-vous pas
» toujours apperçus que dans un repas, c'eſt

» toujours le plus gourmand qui s'empreſſe » d'avertir qu'on a ſervi ! Mes amis, profi- » tons de l'indice, & dans le feſtin qui ſe » prépare diſputons d'appétit avec ce brave » champion !

» Des tourbillons de pouſſière confirmè- » rent à l'inſtant le rapport de l'approche de » l'ennemi : il n'y avoit pas deux heures que » les Siamois avoient appris par un de leurs » Eſpions, que Balagirao s'étoit remis en » campagne auſſi-tôt l'enlévement de leur » Place, & avoit pris la route de leur canton- » nement.

» A cette nouvelle, ils avoient ſuſpendu » l'attaque du quartier, où ils avoient trouvé » dès obſtacles & une réſiſtance ſur laquelle » ils n'avoient pas compté ; ils venoient à » tire d'aîle, au ſecours d'un poſte dont ils » ignoroient encore la cataſtrophe.

» Il y avoit entr'eux & nous un défilé » qu'il falloit néceſſairement paſſer. Balagi- » rao, en étant le plus près, eut pu s'en em- » parer le premier ; mais, à cette vûe, il » étoit à préſumer que l'ennemi eût rebrouſſé » chemin, & par un long détour, ſe fût

» lui dirent-ils, il paroît que ces gens ſça-
» vent leur métier, & ne veulent pas être
» ſurpris..... C'eſt préciſément ces pré-
» cautions que vous allez voir tourner à
» leur perte : ne ſentez-vous pas qu'en
» ſe mettant en bataille comme ils ſont au
» ſortir du défilé, ils nous prêtent le flanc
» dans la poſition où nous nous trouvons,
» au-lieu que s'ils euſſent continué leur route
» au petit pas, & ſans occuper plus de ter-
» rein en marche, qu'il ne leur en falloit
» pour ſe mettre en bataille (*a*), ils nous euſ-

(*a*) Ce principe de Tactique eſt inconteſtable, ſi les troupes, au ſortir du défilé, veulent ne former qu'une ſeule ligne ſur le flanc de la marche ; mais dans le cas où elles devroient ſe mettre en bataille ſur deux lignes, la colonne de marche ne doit alors occuper que la moitié du terrein qu'il lui eut fallu pour être en bataille ſur une ſeule ligne. Dans ce dernier cas, ce n'eſt plus par un à droite ou un à gauche que les troupes ſe mettront en bataille ſur les flancs de la marche : ſuppoſons les diviſions impaires 1, 3, 5, 7, &c. doivent former la premiere ligne, il faut, après qu'elles auront marché en avant, pour dégager le terrein de la colonne de marche, que chacune d'elles exécute un quart de converſion centrale, tandis que les diviſions paires 2,

» ſent, par un ſeul à gauche, oppoſé un front

4, 6, 8, &c. formeront la ſeconde ligne par des quarts de converſion d'aile, &c.

Si les diviſions, dans la marche, ont obſervé chacune entr'elles une diſtance égale à la moitié de leur front, l'exécution de cette diſpoſition ſur deux lignes pleines deviendra auſſi prompte que façile. Pour peu que l'on ſoit au fait des élémens de l'Art Militaire, on ſçait qu'il eſt bien des moyens de changer cette premiere diſpoſition en une infinité d'autres, ſçavoir en échiquier, en portions de phalanges, en un front de colonnes, &c. Le difficile n'eſt que dans le choix de l'ordonnance qui convienne le mieux au terrein, & à l'eſpèce d'armes que l'on doit combattre & oppoſer à l'ennemi: il eſt eſſentiel auſſi de conſulter la nature de l'action offenſive ou défenſive; il faut, quelque ſoit le ſort du combat, être en état de pourſuivre la victoire ou d'aſſurer la retraite. Ce ſont ces conſidérations qui caractériſent l'homme de guerre, & font tourner à ſa gloire ce qui eut fait la honte de l'Officier ſans talens: rien n'eſt indifférent à la guerre, vis-à-vis un Antagoniſte d'une certaine volée, pas même le développement pour ſe mettre en bataille: on a pu voir page 77. de ce premier Volume, l'énoncé de tous les développemens poſſibles.

Si on veut ſoi-même les tracer ſur le papier, ce n'eſt pas en Géomètre le compas à la main qu'on peut les apprécier; car alors ſéduit par le plus de promptitude

» parallèle, & ſe fuſſent trouvés en état de » repouſſer nos efforts. Allons, mes amis, » ne perdons pas l'occaſion favorable : je » juge qu'il leur reſte bien peu de monde à » paſſer ; ce qui eſt engagé dans le défilé, » ne ſervira qu'à leur barrer la fuite. Au même » inſtant, il donna le ſignal de la charge.

» Les Siamois, quoique ſurpris, & dans » une conjoncture des plus embarraſſantes,

---

dans l'exécution, il eſt à craindre qu'on ne donne la préférence à celui où les troupes ont le moins de chemin à parcourir pour ſe mettre en bataille ; au lieu qu'un Tacticien guidé par les principes, ſans ſe laiſſer éblouir par une propriété qui n'eſt précieuſe qu'autant qu'elle ſe concilie avec d'autres encore plus eſſentielles, ne ſacrifie jamais la ſolidité à la viteſſe ; il veut dans tous les inſtans d'un développement quelconque, direct ou oblique, que les troupes ſoient en état d'attaquer & de ſe défendre ; l'importance du ſujet ne peut être diſcuté que dans un Ouvrage didactique ſur l'art de la guerre. On finira cette Note en diſant que quelques bornes qu'on ſe ſoit impoſées dans cette Hiſtoire, il n'y a pas un ſeul axiôme militaire, dont on ne trouve l'application : ſi c'eſt ſouvent d'une façon laconique, cela ſuffit au moins pour mettre ſur la voie de toutes les ſciences qui ont quelque rapport à la guerre.

» chercherent à faire front ſur le flanc : les
» Chefs les animoient à vaincre ou à mou-
» rir, en leur faiſant ſentir que le ſalut dépen-
» doit du courage ; mais notre marche fut ſi
» rapide & notre choc ſi violent, que leurs
» diviſions furent battues en détail, à meſure
» qu'elles cherchoient à ſe développer.

» Notre Cavalerie s'étendit dans la plai-
» ne, & notre avant-garde ſortit auſſi-tôt
» de ſon embuſcade : dans une poſition
» auſſi critique, à quoi auroit pu ſervir la
» valeur ? L'ennemi fut culbuté de toutes
» parts ; notre Cavalerie lui barra le chemin
» de la plaine ; la foule cherchant à fuir
» par le défilé rempli d'autres troupes qui,
» par un effort contraire, ignorant l'évé-
» nement du combat, cherchoient de leur
» côté à déboucher, ne put éviter de tom-
» ber ſous nos coups ; tout ce qui ne périt
» pas dans cette action fut fait priſonnier.
» Balagirao paſſa la nuit ſur le champ de ba-
» taille, tant pour laiſſer prendre aux trou-
» pes un repos qui leur étoit bien néceſſaire,
» que pour faire panſer ſes bleſſés & ceux de
» l'ennemi ; on fit enſuite paſſer le défilé à

» tous les priſonniers, ſous une bonne eſcor-
» te, pour les conduire ſur les derrieres.

» Balagirao détacha la nuit même un Offi-
» cier au quartier ennemi dont il s'étoit em-
» paré la veille, avec charge de ſuſpendre
» la deſtruction des retranchemens: il l'a-
» voit ordonnée à tout événement en par-
» tant, afin d'avoir plus de facilité d'en chaſ-
» ſer le ſecours qui pourroit y arriver. Ayant
» été joint par les deux mille hommes laiſſés
» à la garde de ſon premier quartier, il ſe
» mit en marche à la pointe du jour, à la
» tête de toutes ſes forces, pour aller s'éta-
» blir dans le poſte d'où il avoit chaſſé l'en-
» nemi.

» Le butin qu'on avoit fait dans cette
» expédition brillante, fut diſtribué aux trou-
» pes (*a*). Balagirao ne voulut pour ſa part

(*a*) L'appas du gain fut de tous temps une ſource d'ardeur pour le Soldat; l'intérêt perſonnel eſt un reſſort actif juſqu'aux champs de la gloire: mais ce en quoi on ne peut trop admirer la politique des Romains, c'étoit de faire mettre en dépôt une partie du butin, non-ſeulement pour ſervir à l'entretien des particuliers, à qui il étoit échu, mais encore pour être un garant

» que l'honneur d'avoir étendu & assuré les
» cantonnemens de l'armée. Tant de désin-
» téressement lui attiroit des reproches de
» ceux qui prenoient le plus de part à sa for-
» tune; on le querelloit de ce qu'il ne recevoit
» que pour donner. Que diriez-vous de moi,
» leur répondoit-il, si je faisois servir la gloi-
» re à l'avarice? Ne vous ferois-je pas pitié
» de réserver ces bagatelles, pour me faire
» des amis après ma mort: il m'est bien plus
» doux d'être témoin de la reconnoissance
» de ceux à qui j'abandonne ces dépouilles
» des Siamois. Eh! croyez-vous que je puisse
» jamais former de vains désirs, tant que j'au-
» rai des amis; ce sont mes espérances. Voilà
» les vrais trésors: vous me parlez toujours
» d'ingrats, toujours des regrets que je me pré-
» pare!.... J'ai meilleure opinion des hom-
» mes: mais quand même vos allarmes pour-

---

de leur fidélité. Quel est le Soldat qui déserteroit, si ses économies ou le prix de sa valeur ne devoient lui être remis qu'à la fin de la campagne? César étoit encore plus fin dans la guerre civile; il empruntoit des Officiers de son parti, afin de leur ôter toute idée de passer dans celui de Pompée.

» roient être fondées, pourquoi aurois-je
» des regrets ? ils ſeroient placés, ſi c'étoit
» par l'ennemi que je me fuſſe laiſſé ſur-
» prendre ; mais en amitié, croyez-moi, la
» honte & les regrets, lorſqu'on eſt ſans re-
» proche, ne ſont jamais pour celui qui eſt
» trompé.

» Le nouveau poſte dont on s'étoit ſaiſi,
» étoit autant contre l'ennemi, qu'il nous
» avoit été défavorable, tant qu'il s'y étoit
» maintenu : les Siamois, pouſſés par le déſir
» d'avoir leur revanche, ainſi que par la né-
» ceſſité d'aſſurer leur ſubſiſtance, raſſem-
» blerent près de quarante mille hommes
» pour en débuſquer Balagirao : mais cet
» Officier, par un preſſentiment de ce qui
» devoit arriver, s'étoit occupé jour &
» nuit à ſe fortifier : il avoit employé avec
» intelligence les reſſources de l'art ; il s'é-
» toit ſervi habilement des avantages du lo-
» cal pour proportionner le nombre des
» points d'attaque à celui de ſes troupes.
» Quoique les retranchemens fuſſent d'un
» grand pourtour à cauſe des hauteurs qu'il
» avoit fallu y renfermer, pour dominer dans

» la plaine, & n'être dominé de nulle part ;
» il s'étoit ménagé la liberté de ne porter
» ſes forces que là où elles étoient abſolu-
» ment néceſſaires, ſans pouvoir jamais être
» la dupe d'aucunes fauſſes démonſtrations,
» ni des diverſions multipliées qu'une grande
» armée tente toujours avec ſuccès à la fa-
» veur de la nuit dans des expéditions de
» cette nature.

» Non content d'avoir fixé à l'ennemi les
» points d'attaque, Balagirao, par la nature
» même de ſes fortifications, s'étoit pré-
» paré les moyens de profiter des ma-
» nœuvres que les Siamois croiroient ha-
» ſarder impunément dans la campagne ; il
» étoit en état, par des ſorties ſubites & réi-
» térées, de completter leur déſordre par-
» tout où il les verroit chancelans. Il étoit,
» à ſon choix, de reſter ſur la défenſive, ou
» de recourir à une offenſive vigoureuſe ; il
» étoit le maître de l'eſpece & de la durée de
» l'action ; il pouvoit, ſuivant les conjonc-
» tures, la rendre générale ou de détail, la
» prolonger, ou la faire ceſſer. Mais où ſe
» manifeſtoit le plus la ſageſſe & l'effort du

» génie, c'étoit dans les reſſources que cet
» Officier s'étoit préparées dans l'intérieur
» des retranchemens, pour y arrêter les pro-
» grès de l'ennemi, en cas qu'il pénétrât quel-
» que part; le ſalut général dépendoit ſi peu
» des échecs particuliers, que pluſieurs parties
» de l'enceinte pouvoient être enlevées, ſans
» qu'il s'enſuivît la perte du tout; comme il
» arrive communément dans la défenſe des
» lignes ou retranchemens, dont le tracé s'é-
» loigne de cet eſprit de prévoyance.

» C'eſt vraiment ſe faire illuſion ſur les
» foibleſſes du cœur humain, que d'eſpérer
» contenir des Soldats, lorſqu'ayant l'en-
» nemi en tête, ils voyent que leur ſort dé-
» pend de la bravoure de ceux qui combat-
» tent ailleurs; le mal alors eſt autant &c
» même plus dans l'opinion que dans la réa-
» lité: le danger éloigné fait plus d'effet, que
» celui que l'on a devant les yeux: lorſque
» l'imagination eſt frappée, la moindre ap-
» parition eſt capable de faire ſur l'eſprit une
» impreſſion plus vive, que celle d'une lu-
» miere ſubite que l'on voit briller au milieu
» des ténébres, ou qu'un bruit affreux ſorti

» tout-à coup d'une ſolitude profonde. Les » Généraux, qui ſe conduiſent d'après d'au- » tres maximes, ſeront toujours les triſtes » victimes de leur ſécurité ; puiſſent-ils ſe » pénétrer de cette grande vérité, que c'eſt » courir à ſa perte, que de vouloir braver des » craintes auſſi ſalutaires!

» Balagirao recueillit le fruit de ſes habiles » diſpoſitions. J'étois loin de là lorſqu'il fut » attaqué, mais la Renommée m'inſtruiſit de » ſes triomphes. L'ennemi s'étant opiniâtré » dans différens aſſauts, y eſſuya des pertes » conſidérables, & éprouva, à ſes dépens, » que la force d'un poſte dépend ſouvent » d'un ſeul homme. Après la retraite des » Siamois, tout retentit parmi nous de la » gloire de Balagirao ; les uns, témoins de » ſa valeur, l'appelloient l'Epée des Co- » chinchinois ; les autres, tranquilles dans » leurs quartiers, diſoient qu'il en étoit le » Bouclier.

» Par-tout vainqueur des ennemis de Vo- » tre Majeſté, il ne lui manquoit plus que » d'être le pacificateur de nos diſſenſions ; » c'eſt un honneur que le Deſtin ſembla lui

» réſerver : c'eût été pour un ambitieux le
» moins brillant de ſes trophées ; mais pour
» un cœur auſſi magnanime, ce fut le plus
» précieux. «

» Quels nouveaux prodiges avez-vous
» donc encore à m'apprendre de ce grand
» Homme, interrompit Chenga ? «

» Tandis que ce Héros, continua le vieux
» Militaire, arroſoit nos campagnes du ſang
» des Siamois, les Cochinchinois, par un
» aveuglement funeſte, étoient prêts d'en ve-
» nir aux mains les uns contre les autres : la
» révolte avoit éclaté tout-à-coup ; elle étoit
» d'autant plus à craindre, que les mutins,
» au nombre de près de quinze mille, après
» avoir empriſonné leurs Officiers & en
» avoir maſſacré pluſieurs, s'étoient canton-
» nés dans un poſte bien fortifié, où on
» avoit établi les principaux magaſins de
» l'armée. La multitude, pour l'ordinaire,
» agit ſans ordre, ſans jugement, & reſſem-
» ble à un torrent impétueux à qui on ne
» peut preſcrire de bornes ; mais c'étoit tout
» le contraire ici ; les rébelles, pour éviter
» la confuſion, s'étoient choiſi des Chefs

» qui faiſoient obſerver une exacte diſcipline ;
» & paroiſſoient s'occuper avec intelligence
» de tous les moyens de ſe venger des mau-
» vais traitemens dont ils ſe plaignoient. Se
» flattant de trouver l'impunité dans le grand
» nombre des complices, ils avoient en-
» voyé des émiſſaires dans les autres quar-
» tiers de l'armée, pour groſſir leur parti.

» Balagirao étoit ſi aimé de ſes Soldats,
» qu'eux-mêmes lui livrerent les traîtres
» chargés de les corrompre : l'exécution ve-
» noit de s'en faire, lorſqu'il reçut ordre
» d'accourir à la tête d'une partie des trou-
» pes de ſon quartier, pour aider à punir les
» rébelles. Le détachement fut prêt dans un
» moment.

» Tandis qu'il achevoit les diſpoſitions pour
» la sûreté du poſte en ſon abſence, un
» Officier, emporté par un zéle qu'il eût le
» premier loué ſi on eût marché à l'ennemi,
» vint avec vivacité le trouver : Mon Gé-
» néral, lui dit-il, tout eſt prêt, n'allons-
» nous pas marcher ? Balagirao, dont le
» cœur étoit navré de douleur d'une ſi triſte
» expédition, le regarda avec un air impo-

» ſant, & ſe contenta de lui demander, s'il » avoit peur de ne pas entendre le ſignal du » départ : puis ſe tournant vers celui qu'il » laiſſoit pour commander en ſon abſence, » il lui recommanda la plus grande vigilance, » en lui inſinuant qu'il ne faut qu'un inſtant » de négligence pour perdre le fruit de tren- » te années de gloire. Après lui avoir bien » inculqué que la sûreté d'un poſte eſt d'en » tenir continuellement les troupes en exer- » cice & l'ennemi en allarme : Que vous êtes » heureux, lui dit-il en l'embraſſant, ſi vous » êtes attaqué, & que vous repouſſiez les » Siamois ! Votre cœur & la patrie n'auront » pas à gémir de vos triomphes. Je ſuis bien » éloigné de la même perſpective ; autant » la guerre eſt plus pernicieuſe que la paix, » autant les diviſions inteſtines ſont plus » affreuſes qu'une guerre où l'on n'a que des » étrangers à combattre.

» Balagirao, en arrivant au rendez-vous » de Bomikan, trouva la moitié de l'armée » déja campée autour de la Place occupée » par les rébelles.

» La premiere cauſe de cette révolte ve-

» noit de l'oiſiveté où l'on avoit laiſſé languir
» depuis plus de trois mois, ces quinze mille
» hommes, dans une ſuſpenſion totale de
» tous les exercices militaires; les Soldats,
» comme des vagabonds, ravageoient la
» campagne, & de la vente de leur butin,
» trouvoient à ſatisfaire leurs déſirs effrénés
» & à vivre dans la débauche.

» De-là, étoit né le mépris de la diſcipline
» & des Chefs; mais ce qui aigrit à la longue
» ces eſprits déja portés à la licence, ce fut
» l'avarice & la dureté de leurs Officiers;
» ſous de vains prétextes, ils faiſoient des
» retenues ſur la ſolde, monopoloient ſur
» les vivres, impoſoient, par caprice, des
» corvées inutiles, &, par des traitemens
» violens, injuſtes ou biſarres, rendoient in-
» ſoutenable le poids d'une autorité arbi-
» traire.

» Bomikan, libéral & magnifique juſqu'à
» la profuſion, devoit être à l'abri du ſoup-
» çon de participer aux pilleries & aux con-
» cuſſions; mais les mécontens, dans leurs
» murmures, n'en oſoient pas moins publier
» que ſa négligence à réprimer tant d'excès,

» ne pouvoit être fondée que ſur un inté-
» rêt ſecret de les tolérer. Qu'importe, en
» effet, qu'un Chef ſoit complice ou négli-
» gent, s'il en réſulte le même déſordre ?
» N'eſt-il pas égal à des gens léſés dans leur
» fortune, qu'ils le ſoient par un Comman-
» dant qui les trompe, ou par un autre qui ſe
» laiſſe tromper ?

» Voilà comme avec des intentions pures
» & les mains nettes, un Général d'armée eſt
» ſouvent déteſté, & porte la honte d'une
» confiance accordée à des gens qui en abu-
» ſent.

» Bomikan n'avoit l'art ni de connoître,
» ni de placer les hommes; ce n'étoit jamais
» le plus méritant, mais le plus effronté, le
» plus flatteur ou le plus fanfaron, qui obte-
» noit ſa faveur; il perdoit même ſouvent le
» mérite de ſes bienfaits par la façon de les
» répandre, ou par le retard qu'il y mettoit.
» Le ſoin de ſes largeſſes, preſque toujours
» remis à des gens infideles qui les tournoient
» à leur profit, ou qui les dénaturoient par
» une ſordide économie, le faiſoit paſſer pour
» avare, ou pour manquer à ſes promeſſes;

» enſorte qu'on lui ſçavoit auſſi mauvais gré
» d'une grace tronquée, que d'un injuſte re-
» fus. «

» Quel excès d'aveuglement, s'écria Chen-
» ga ! Peut-on ſe diſſimuler que c'eſt haſar-
» der ſa réputation, que d'avoir des prédilec-
» tions pour ceux qui ne l'ont pas bonne ?
» Les mœurs de nos amis fixent l'opinion du
» Public ; les liaiſons honteuſes ne peuvent
» paſſer que pour les effets de la ſympathie
» du cœur ou de la foibleſſe de l'eſprit. «

» Cette fermentation parmi les mécontens,
» reprit le vieux Militaire, s'échauffoit de-
» jour en jour par des plaintes amères : les
» bons Patriotes, réduits à gémir ſecrette-
» ment, voyoient avec les plus vives allar-
» mes, qu'il ne falloit qu'une étincelle pour
» exciter un embraſement général. La bru-
» talité d'un Officier ſervit enfin de pré-
» texte à la rébellion : un Soldat l'ayant abor-
» dé avec une confiance reſpectueuſe, pour
» obtenir la réparation d'un tort qu'on lui
» avoit fait ſur ſa ſolde ; cet homme violent,
» ſans être touché de la modération avec
» laquelle on imploroit ſa juſtice, tomba

» deſſus

» deſſus à coups de canne, & le mit tout en » ſang : la ſcène ſe paſſoit au milieu de la » place d'armes.

» Ce traitement inhumain excite l'indi- » gnation parmi ceux qui en ſont témoins : » ils veulent arracher leur camarade aux » coups d'un brutal ; celui-ci en fureur met » l'épée à la main, bleſſe pluſieurs Soldats, » & eſt lui-même percé de mille coups : ſa » mort devint dans un inſtant le ſignal d'une » révolte générale. On court aux armes : les » Officiers qui, dans ce premier moment, ſe » préſentent pour appaiſer le tumulte, ſont » maſſacrés ; les rébelles ſe répandent dans » les logemens, & traînent en priſon tous » ceux dont ils peuvent ſe ſaiſir, avec la ferme » réſolution de ſacrifier à leur vengeance ceux » qui ſe trouveroient coupables. Cela auroit » été exécuté avec la derniere cruauté, ſi quel- » ques Soldats ayant une ſecrette horreur de » ces excès, n'euſſent, pour arrêter l'effuſion » de tant de ſang, repréſenté à la multitude, » qu'il falloit conſerver les priſonniers, pour » ſervir de repréſailles, ſi on étoit pouſſé à » bout.

» A la premiere nouvelle de ce déſordre, » Bomikan qui étoit à dix lieues de là, raſ- » ſembla des forces pour réduire les rébelles.

» On faiſoit les préparatifs d'un ſiége en » forme, lorſque Balagirao arriva avec ſes » troupes au rendez-vous. On avoit déja » tenu pluſieurs Conſeils de guerre où, pour » flatter la colère de Bomikan, on ne par- » loit que de gibets & d'échaffauds, ſans » propoſer aucun moyen de douceur, ni de » conciliation. Balagirao, à qui on demanda » ſon avis, s'exprima ainſi :

» Autant la ſévérité eſt néceſſaire contre » un petit nombre de coupables, pour le » maintien de la diſcipline ; autant devient- » elle difficile & périlleuſe dans les cir- » conſtances actuelles. On ne reſpire ici que » vengeance, parce qu'on ne conſulte que » l'énormité de l'attentat. Mais ſi nous con- » ſidérons que l'ennemi eſt à nos frontieres, » ne nous déſiſterons-nous pas du projet de » réduire au déſeſpoir quinze mille hommes ? » La guerre qu'ils nous feront ſera d'autant » plus cruelle, que ce n'eſt que dans la va- » leur qu'ils peuvent trouver leur ſalut :

» attendons-nous à les voir avec le fer & la
» flamme repouſſer nos efforts ; ce ne ſera
» que ſur des corps ſanglans, & à travers
» des ruines embraſées qu'il ſera poſſible de
» nous frayer un chemin juſqu'à eux ; peut-il
» y avoir, pour des Concitoyens, de défaite
» plus déplorable qu'une victoire auſſi affreu-
» ſe ? Donnerons-nous cet avantage aux Sia-
» mois ? Quoiqu'on diſe que la douceur ſoit
» d'une conſéquence dangereuſe, & qu'il
» faut un châtiment d'éclat pour détruire
» un exemple auſſi contagieux ; n'eſt-il pas
» plus ſage de laiſſer une porte ouverte au
» repentir ? Notre propre ſûreté nous y in-
» vite, & jamais le reſſentiment doit-il em-
» porter la balance ſur la politique ? De
» plus, cette impitoyable guerre confon-
» droit l'innocent avec le coupable ; car
» dans ces convulſions d'eſprit, où on ſe laiſſe
» entraîner par le torrent, il ne faut pas
» croire que tout ce qu'on traite de rébelle,
» ait trempé dans la rébellion. Je ſuis aſſuré
» que la plûpart ne ſont retenus que par la
» crainte & l'arrogance des plus mutins : ainſi
» le grand nombre n'ayant point de part à la

» faute, ſeroit-il juſte qu'il en eut au châti-
» ment? «

» Vous avez toujours de grandes ſentences
» à nous débiter, interrompit Bomikan ;
» mais puiſque vous êtes ſi habile, que ne
» nous indiquez-vous donc le moyen de trai-
» ter avec des rébelles que nos préparatifs
» ſemblent rendre encore plus hardis & plus
» opiniâtres? Quand même il ne ſeroit pas
» honteux d'être les premiers à parler d'ac-
» commodement, qui d'entre vous oſeroit
» s'expoſer à la fureur d'une troupe encore
» fumante du ſang de ſes Officiers?...«

» Moi, repartit Balagirao..... Il fut pris
» au mot, & auſſi-tôt s'achemina vers la Pla-
» ce. Pour une ame comme la ſienne, les
» plus grands dangers n'avoient que des char-
» mes, lorſque l'honneur étoit indépendant
» de l'événement, & que la perte de la répu-
» tation n'étoit pas attaché à la mauvaiſe
» fortune.

» Ses amis, vivement pénétrés du péril
» où il alloit s'expoſer, coururent après lui :
» Arrêtez, arrêtez, homme généreux, lui
» dirent-ils la larme à l'œil, où allez-vous?

» Eh ! contre des forcenés, que prétendez-
» vous faire ?... «

» Mon devoir. Si vous êtes mes amis ;
» pourquoi vous oppoſer au ſervice que j'eſ-
» pere rendre à l'Etat ?...

» Juſtes Dieux ! s'écrierent-ils, permettrez-
» vous qu'une tête ſi chère tombe ſous les
» coups des mutins ?... «

» S'ils me donnent la mort, répartit Bala-
» girao en s'éloignant, quel Cochinchinois
» ne ſera jaloux de mon ſort ? Vous m'en-
» vierez tous la gloire d'un ſang verſé pour
» la patrie : ah ! de grand cœur j'en fais le
» ſacrifice, s'il peut cimenter la paix ; oui,
» le coup qui tranchera mes jours ſera moins
» affreux que le ſpectacle odieux de voir mes
» Concitoyens acharnés les uns contre les
» autres. «

» Le Trompette, qui le précédoit, fut tué
» à dix pas de la contreſcarpe. Les Chefs
» de la rébellion avoient formé des projets
» de grandeur ſur la révolution préſente, &
» ne voulant aucun pour-parler, avoient
» donnér l'ordre de tirer ſur tout ce qui pa-
» roîtroit.

» Balagirao, dont la magnanimité eût » affronté mille morts pour détourner les » malheurs d'une guerre inteſtine, continue » de s'avancer le caſque à la main. Ah ! c'eſt » lui, c'eſt lui-même, s'écrie-t-on de toutes » parts. Au nom de Balagirao, il ſe fait une » émeute parmi les Soldats ; quelques-uns » veulent tirer deſſus, mais le plus grand » nombre, pénétré de vénération pour ce » grand Homme, a horreur d'une telle vio- » lence & arrête le coup fatal. Il y eut de » vives conteſtations : on fut même au mo- » ment d'en venir aux mains.

» Aux cris de la diſpute, une partie de la » garniſon accourut ſur le rempart ; il fut » décidé, malgré l'oppoſition des Chefs, » que Balagirao ſeroit écouté. Il a cent fois » expoſé ſes jours pour nous délivrer des » dangers, s'écrioit-on tumultuairement ; au » retour du combat, diſoient ceux-ci, il a » fait panſer nos bleſſures ; il nous a ou- » vert ſa bourſe, diſoient ceux-là, lorſque » nous avons eu recours à lui ; en toutes » occaſions, il a prévenu nos beſoins & par- » tagé nos fatigues : qu'avons-nous donc

» à craindre d'un Officier auſſi magnanime,
» auſſi compatiſſant ? C'eſt un aſtre bienfai-
» ſant qui nous annonce la fin de tous nos
» maux.

» Balagirao, en entrant dans la Place, vit
» la honte & le repentir écrits ſur le front
» d'une partie des Soldats; ils n'oſoient lever
» les yeux ſur lui, de crainte de rencontrer
» les ſiens. En vain les Chefs de la révolte,
» ſoutenus de leurs Partiſans les plus animés,
» cherchoient à échauffer les eſprits; en vain
» ils montroient les meurtriſſures & les coups
» qu'ils avoient reçus de leurs Officiers, la
» préſence de Balagirao empêchoit l'effet de
» leurs propos hardis. Il étoit ſeul, mais ſes
» vertus & ſes victoires lui tenoient lieu
» d'une eſcorte formidable; chacun croyoit
» le voir encore ſur le champ de la gloire,
» répandant par-tout la terreur & l'effroi.

» Malheureux Cochinchinois, leur dit-il
» d'un ton & d'un viſage qui peignoient aſſez
» l'amertume de ſon ame, qu'eſt devenue
» cette fidélité qui a illuſtré vos braves ancê-
» tres ? Que diroient-ils, s'ils voyoient leurs
» enfans rébelles, ne reſpirer que meurtre &

» que carnage? C'étoit le ſang des Siamois ;
» que vous aviez juré de verſer : eh! que vois-
» je?... vos mains teintes de celui de vos Offi-
» ciers! Cruels, verſez encore le mien ſi vous
» ne voulez rentrer dans le devoir ! Quoi !
» vous paroiſſez frémir, & moi, je ne frémis
» que de votre aveuglement & des dangers qui
» menacent vos têtes. Jettez les yeux ſur la
» campagne, vos Compatriotes ſont armés
» pour punir vos attentats. Portez-les ſur
» nos frontières ; vous y verrez nos enne-
» mis communs ſe réjouir de nos diſſenſions,
» & nous préparer à tous des fers honteux :
» regardez, ſi vous oſez, le Ciel ; c'eſt de-là
» d'où ſont prêts à fondre ſur vous les fou-
» dres d'un Dieu vengeur de la rébellion.
» Il doit être d'autant plus courroucé de
» votre attentat que, par une grace ſpéciale,
» il vous avoit dans ſa clémence accordé un
» jeune Roi fait pour les vœux de ſon ſiécle,
» & les regrets de la poſtérité. Quelle doit être
» la ſurpriſe de ſon illuſtre Pere, du haut de
» l'Empirée où ſes vertus l'ont placé, de
» voir tant de Soldats blanchis ſous ſes dra-
» peaux, & comblés de ſes bienfaits, conju-

» rer contre l'Etat ! Ah ! troupe ingrate &
» perfide, ſon Fils, ſon digne Fils, ne ſou-
» pire après la fin de la guerre, que pour
» mieux vous faire goûter les douceurs de la
» paix ! «

» Balagirao voyant l'aſſemblée attendrie
» par ſes diſcours & intimidée par ſes mena-
» ces, hauſſa la voix pour ſe faire entendre
» des plus éloignés : A la douleur peinte
» ſur vos viſages, leur dit-il, je vois bien
» que vos cœurs n'ont pas trempé dans la
» révolte ; le plus grand nombre eſt inno-
» cent. Braves Cochinchinois, c'eſt en me
» livrant vous-même les auteurs de la révol-
» te que vous allez me convaincre de votre
» innocence.

» Il n'eut pas achevé ces paroles, que les
» Chefs autour deſquels s'étoient attroupés
» les plus mutins, furent enveloppés, &
» malgré leur vigoureuſe réſiſtance, paſſés
» au fil de l'épée : il y en eut près de trois
» cens de tués. Pendant cette terrible exécu-
» tion faite ſous les yeux de Balagirao, une
» troupe de Soldats s'étoit détachée pour
» aller rompre les chaînes de près de quatre

» cens Officiers ; au lieu de la liberté, ils » n'attendoient que la mort dont on les » menaçoit à toute heure.

» Balagirao étoit au comble de la joie » d'une ſi heureuſe révolution qui n'avoit » coûté la vie qu'à des miſérables dignes du » dernier ſupplice. Après avoir recommandé » aux Officiers la douceur & la juſtice, » aux Soldats le reſpect & l'obéiſſance, & à » tous une exacte diſcipline, il ſe diſpoſoit » à aller rendre compte à Bomikan de cette » agréable & importante nouvelle ; mais il » fut arrêté & ſupplié par la multitude, de » permettre qu'elle lui ſervît d'eſcorte juſ- » qu'au camp.

» Vous êtes notre Pere & l'Ange de la » paix, pourriez-vous refuſer cette grace à » nos vives inſtances ?«

» Ne voyant dans cette demande que des » preuves d'un repentir général, il y con- » ſentit. A l'inſtant, les portes furent ouver- » tes, & la foule le ſuivit en chantant ſes » louanges.

» A ce ſpectacle imprévu, qui avoit de loin » l'air d'une ſortie de déſeſpérés, Bomikan

» avoit fait prendre les armes à toute l'armée.
» Balagirao s'appercevant de la mépriſe, fit
» faire halte à ſon eſcorte, & s'avança tout
» ſeul vers les troupes du camp déja rangées
» en bataille. Avec quelle joie n'apprirent-elles
» pas qu'au lieu de combattre, il ne falloit
» penſer qu'à ſe réjouir du repentir de leurs
» Compatriotes!

» Les triomphes ſuperbes des Conſuls
» Romains, lorſque vainqueurs & chargés
» des dépouilles de l'Aſie, ils montoient au
» Capitole, ne ſont pas ſi flatteurs que la
» réception qu'on fit à Balagirao.

» Les deux partis, prêts à en venir aux
» mains, étoient liés par le ſang & l'amitié;
» tout retentiſſoit de la gloire qu'il avoit eu
» de ménager un ſang auſſi cher: le pere qui
» avoit un fils parmi les mutins, celui qui
» y avoit un frere, venoient ſe jetter à ſes
» pieds & les arroſer des larmes du ſenti-
» ment. Ce fut au milieu de ces acclama-
» tions, qu'il arriva auprès de Bomikan: il
» lui rendit compte de tout ce qui s'étoit
» paſſé. Vous voyez, lui dit-il, devant vous
» des gens ſans armes, qui vous tendent les

» mains en ſupplians, & vous demandent » grace. «

» Bomikan étoit ravi de la fin d'une ré- » volte auſſi dangereuſe ; mais piqué que » l'honneur en appartînt à un autre, ce ne » fut qu'en rougiſſant de dépit, qu'il adreſſa » quelques foibles remercimens à l'auteur » d'une ſi heureuſe négociation : La Juſtice, » lui dit-il, ne peut ſe contenter du ſup- » plice que les rébelles ont fait eux-mêmes » des plus mutins ; il reſte des coupables à » punir. «

» Oui, ſans doute, il en reſte, reprit Ba- » lagirao avec fermeté, & je vous demande » le châtiment de ces Officiers, traîtres à » l'honneur & à leur Roi ; c'eſt à force de » vexations & de tyrannie, qu'ils ont réduit » au déſeſpoir tant de braves gens. Il s'éleva » alors un cri général d'applaudiſſement.

» Bomikan avoit la penſée de ſévir con- » tre les rébelles ; mais, preſſé par tout ce » qui l'environnoit, & s'appercevant que ces » actes de rigueur faits ſi hors de ſaiſon, pou- » voient devenir une nouvelle ſource de » mutinerie, il ſe fit un mérite de ce qui

» n'étoit qu'un parti de néceſſité: il ſouſ-
» crivit à tout ce que Balagirao avoit fait,
» & le nomma pour commander les trou-
» pes qu'il venoit de ramener à leur de-
» voir.

» Ce brave Cayvate, accompagné de beau-
» coup de ſes amis, fut leur annnoncer l'ou-
» bli du paſſé. Les Aſſiégés & les Aſſiégeans
» ſe confondirent alors, & paſſerent dans
» des réjouiſſances publiques juſqu'au lende-
» main que chaque Corps reprit le chemin
» de ſon cantonnement.

» La premiere occupation de Balagirao,
» lorſqu'il ſe vit tranquille dans ce nouveau
» quartier, fut d'approfondir les cauſes de
» la rébellion à laquelle il avoit ſi heureuſe-
» ment mis fin. Ce fut ſans paſſion, & avec
» la plus grande équité, qu'il fit les informa-
» tions; il écouta les différentes Parties,
» leur donna le temps de préparer leur dé-
» fenſe. Loin d'aggraver les dépoſitions des
» Témoins ou des Accuſateurs, il chercha,
» avec une juſtice impartiale, à en alléger
» les circonſtances, & à diſtinguer ce qu'un
» excès de reſſentiment pouvoit exagérer à

» la charge des accusés. Enfin, dans cette » affaire importante, il eut les égards & les » ménagemens plutôt d'un Avocat que d'un » Juge.

» Ce ne fut qu'après l'évidence des atten- » tats & après avoir soumis le jugement à un » Conseil de guerre, qu'il cassa & chassa » publiquement beaucoup d'Officiers con- » vaincus des griefs dont on les accusoit. » Vous mériteriez la mort, leur dit-il; Néron » fit noyer Rufin, un de ses parens, pour » les mêmes excès; mais, en vous déclarant » infâmes & indignes de servir, je crois vous » faire subir une peine pire que la perte de la » vie.

» Il ne conserva que les Officiers dont la » valeur & l'innocence furent généralement » reconnues: il répara les torts faits à diffé- » rens particuliers soit dans leur fortune, » soit dans leur avancement. Il eut, en tous » ces changemens, égard aux services & au » mérite.

» Puissent ces actes de justice, dit Bala- » girao en s'adressant à tous les Officiers, » ne jamais sortir de votre souvenir! Ne

» croyez pas que pour bien ſervir ſon Roi, » il ſuffiſe d'avoir de la valeur & de l'habi- » leté ; ce ſont des qualités précieuſes & » même ſi eſſentielles, qu'elles ont fait dire » à Chabrias, célèbre Athénien, qu'une ar- » mée de Cerfs, commandée par un Lion, » valoit mieux qu'une armée de Lions, com- » mandée par un Cerf ; mais à quoi ſervent la » valeur & l'habileté ſi elles ne ſont étayées » d'autres vertus morales ! Combien de fois » les plus belles diſpoſitions n'ont-elles pas » échoué par le manque de confiance des » Soldats ?

» Cette confiance eſt fondée ſur l'eſti- » me ; un Officier yvrogne, avare, in- » juſte, ou dépravé, ne peut y prétendre ; en » vain il eſpere de maintenir la diſcipline, » ſi ſes actions ſont en contradiction perpé- » tuelle avec ce qu'il doit exiger des trou- » pes, s'il ſe permet ce qu'il leur défend. Ne » ſeroit-ce pas un phénomène, qu'un Offi- » cier adonné au luxe & à la débauche, fût » déſintéreſſé & incorruptible ? Peut-il eſpé- » rer une obéiſſance reſpectueuſe d'une trou- » pe animée d'une infinité de paſſions diffé-

» rentes, s'il ne met de la modération dans
» le commandement ? Comment réformera-
» t-il des libertins ? Comment changera-t-il
» des lâches ? Comment réprimera-t-il des
» téméraires, ſi lui-même eſt en butte à mille
» déſirs déréglés ? Quand les Chefs ont per-
» du la honte, les Subalternes ne ſentent
» que du mépris ; alors la guerre & la paix
» deviennent un théâtre de cataſtrophes &
» de calamités : la Vertu eſt comme une iſle
» eſcarpée & ſans bord, où il eſt preſque
» impoſſible de rentrer lorſqu'on en eſt ſor-
» ti ; l'on commence par ſe permettre de
» légeres licences ; on les enviſage comme
» des complaiſances pour les uſages reçus ;
» mais peu à peu on devient moins ſévère
» pour ſoi & pour les autres : voilà les com-
» mencemens & les gradations de la corrup-
» tion qui ſe terminent enfin par des atten-
» tats les plus affreux.

» Meſſieurs, continua Balagirao, ſans
» avoir recours à la crainte des Dieux, il
» ſuffit de vous mettre devant les yeux votre
» intérêt perſonnel, votre honneur, la gloire
» de l'Etat & l'amour de la patrie ; ne ſont-ce

» pas

» pas des conſidérations d'un aſſez grand
» poids pour encourager les ſages & rame-
» ner les foibles dans le ſentier de la vertu.

» Balagirao, d'après les informations fai-
» tes contre les abus & les dépravations,
» ſources de la derniere révolte, ne pouvant
» douter que, malgré l'exécution de trois
» cens mutins, il n'y eût pluſieurs des plus
» coupables échappés au ſupplice, fit aſſem-
» bler les troupes. Cochinchinois, leur
» dit-il, combattre pour la Patrie eſt le de-
» voir d'un Citoyen; mais l'obéiſſance &
» la modeſtie n'étant pas moins à déſirer
» dans un Militaire, que la valeur & l'har-
» dieſſe, vous devez ſentir qu'il ne vous
» eſt poſſible d'effacer le ſouvenir du paſſé,
» que par une conduite ſans reproches. Je
» n'ai pas craint d'être auprès de notre Gé-
» néral, la caution de votre fidélité pour
» l'avenir, & j'eſpere que vous ſurpaſſerez
» les aſſurances que je lui en ai données; ma
» confiance eſt telle, que quoique je ſçache
» qu'il ſoit échappé au ſupplice pluſieurs des
» plus mutins, je confirme leur grace en faveur
» du zèle que vous avez tous fait éclater en

» rentrant de vous-mêmes dans le devoir: » je ne les nomme pas, parce que je crois » le remords au fond de leur cœur : vous » les connoiſſez auſſi-bien que moi, ainſi je » vous établis les Argus de leurs actions ; » vous devez aſſez me connoître, pour être » aſſurés que chacun ſera avancé & récom- » penſé en proportion de ſon zèle, de ſes » talens & de ſes mœurs ; avec la même juſti- » ce, je punirai tout délit contre la diſcipli- » ne militaire.

» Ces aſſurances, de la part d'un Chef ſcru- » puleux obſervateur de ſa parole, furent » une ſource d'émulation & d'ardeur univer- » ſelle. Eh ! comment n'eût-on pas eu cette » confiance en *Balagirao*, *puiſque*, pour » remplir ſes promeſſes, on l'avoit quelque- » fois vu vendre ſa vaiſſelle & partie de ſon » équipage, dans la crainte, diſoit-il, en » donnant de fauſſes eſpérances, d'avoir le » ſort d'un menteur qui n'eſt pas cru, même » en diſant la vérité ?

» Balagirao avoit débuté par l'eſſentiel, » en épurant ce corps de troupes : perſuadé » que les mœurs ſont la baſe de la Milice, il

» avoit, comme un habile Médecin, été
» au principe du mal, en l'extirpant par des
» remédes efficaces.

» Après ce régime moral, il porta ſes vues
» ſur la conſtitution phyſique. La précipita-
» tion, avec laquelle on avoit couru aux
» armes contre la levée de boucliers des
» Siamois, pouvoit ſervir d'excuſes dans le
» choix des recrues, de n'avoir pas eu tout
» l'égard poſſible aux climats, aux profeſ-
» ſions, à la taille, au tempérament des nou-
» veaux Soldats, & d'avoir négligé beau-
» coup d'indices qui caractériſent & annon-
» cent des diſpoſitions heureuſes pour le mé-
» tier des armes; mais la négligence & l'ava-
» rice des Officiers y avoient encore plus
» contribué.

» On avoit enrôlé un tas de miſérables
» ſans mœurs, que des particuliers n'euſſent
» pas voulu pour valets. On voyoit parmi
» les troupes un mélange informe de grands
» & de petits hommes, de robuſtes & de foi-
» bles. Quoique les tailles médiocres ne puiſ-
» ſent fournir à des marches accélérées,
» cependant comme il eſt plus avantageux

» d'être brave que grand, on peut ſe relâ-
» cher ſur la taille; il n'en eſt pas de même
» ſur la foibleſſe du tempérament: les Sol-
» dats délicats & fluets étant incapables de
» réſiſter aux fatigues de la guerre, finiſſent
» la campagne dans les Hôpitaux, & ſont
» entierement à la charge des armées.

» Balagirao, convaincu que ce n'eſt pas de
» la multitude, ni d'une ardeur indiſcrette,
» que l'on peut attendre la victoire, licencia
» une partie de ces Soldats enrôlés contre
» leur gré, ou contre celui de la Nature,
» qui, en les formant frêles, ſembloit les
» deſtiner à des occupations moins glorieu-
» ſes.

» Dans cette revue, un boiteux ſe voyant
» déſigné pour être réformé, ne put s'empê-
» cher de dire qu'on auroit raiſon, ſi on le
» ſoupçonnoit capable de fuir: mais qu'il ne
» concevoit pas pourquoi on le mettoit au
» rebut, puiſque, malgré ſon incommodité,
» fruit de la guerre, il étoit encore en état
» & dans la volonté de ſe battre de pied
» ferme. «

» Balagirao fut enchanté de cette repartie,

» & le prenant par la main, il dit à ceux » qui l'entouroient : Ce brave homme ne » peut faire un faux pas qu'il ne nous faſſe » reſſouvenir de ſa valeur ; s'il ne lui reſte » qu'une bonne jambe, avec des ſentimens » généreux, il en fait une colonne inébran- » lable. Non, mon ami, lui dit-il en l'em- » braſſant, non, vous ne quitterez pas le ſer- » vice ; je ſçais que vous n'avez jamais eu le » cœur dans les jambes ; mais comme l'eſ- » poir d'un Guerrier, loin de ſe borner à ne » pas perdre de terrein, eſt d'en gagner ſur » l'ennemi, je vais, autant qu'il eſt en moi, » vous rendre cette agilité qui vous a été » enlevée par le fer de l'ennemi ; vous com- » manderez dans la ſuite la troupe de Cava- » lerie attachée à votre Régiment. «

» Ah ! mon Général, répondit le Soldat, » au-lieu d'une jambe, c'eſt m'en rendre » quatre ; je vous jure de n'en faire uſage que » pour pouſſer plus vivement les Siamois. «

» Balagirao n'eut pas la même complai- » ſance pour les Soldats & Officiers qui » avoient la vue courte : il les plaignit, & » les réforma.

» Je partage bien ſincèrement, dit-il, les » regrets de ces gens pleins d'ardeur ; ils ne » paroiſſent reſpirer que l'honneur d'être aux » priſes avec les Siamois ; mais, par une » pitié mal entendue, irai-je compromettre le » ſervice de l'Etat? C'eſt un dépôt ſacré dont » je dois répondre: ainſi je ne puis expoſer les » troupes à devenir les victimes des bévues » attachées à cette diſgrace de la Nature, la » plus incompatible qu'il y ait avec le mé- » tier des armes. Un Nain peut être brave » comme un Hercule ; un boiteux derrière » un retranchement, peut être ferme comme » un roc & le diſputer au Géant ; ſi le vieil- » lard n'eſt plus *propre à l'action, il eſt bon* » pour le conſeil ; il peut, par la force de » l'eſprit, ſuppléer à la caducité du corps : » ſi les nouvelles levées fourmillent de gens » délicats, nourris dans la molleſſe des Vil- » les & énervés par des occupations effémi- » nées, on peut, dans le Champ de Mars, » par l'habitude aux exercices militaires, » leur former un nouveau tempérament ca- » pable de réſiſter aux fatigues de la guerre : » enfin, ſous quelque climat que ſoit *né le*

» Soldat, ſous la Zone Torride ou près du
» Pôle glacial; quand même il ſeroit vrai,
» ſuivant certains Philoſophes, que le génie
» & la fineſſe ſont le partage des Nations
» voiſines du Soleil: en admettant qu'un ſang
» brûlé par une chaleur exceſſive, leur faſſe
» payer ce premier avantage par moins de
» fermeté dans les combats, comme ſi la
» Nature répugnoit à verſer ce ſang dont elle
» a été avare; en admettant, au contraire,
» que les Septentrionaux, emportés par le
» ſang dont ils abondent, doivent voler aux
» dangers avec plus d'impétuoſité que de ré-
» flexion; il eſt & ſera toujours poſſible, par
» une exacte diſcipline & par une ſage admi-
» niſtration, de fondre ces différens caractè-
» res, en inſpirant aux uns & aux autres, la
» prudence, la modération & une noble
» ardeur: vouloir le conteſter, ce ſeroit avi-
» lir l'humanité, puiſqu'on en pourroit con-
» clure que les perſonnes généreuſes tien-
» nent leurs vertus plus du climat, que de la
» force de l'ame.

» Mais il n'y a aucun reméde, continua
» Balagirao, à l'égard des Militaires qui ont

» la vue baſſe : le Soldat, au milieu de l'ac-
» tion, prenant l'ami pour l'ennemi, devient
» auſſi dangereux pour ceux qu'il doit défen-
» dre, que pour ceux qu'il doit attaquer :
» l'Officier eſt expoſé à des mépriſes encore
» plus funeſtes ; dépourvu des facultés du
» coup-d'œil, eſt-il un ſort plus triſte que
» celui de faire la guerre qu'à tâtons & à
» l'aveuglette ? «

» Balagirao, après ces réformes, où il
» eut égard aux conſidérations phyſiques &
» morales, fit renouveller aux troupes le
» ſerment de ne refuſer aucun danger pour
» le ſervice de Votre Majeſté.

» Cette cérémonie militaire avoit été pré-
» cédée d'une harangue pathétique, dans
» laquelle ce brave Cayvate prouva, qu'un
» Souverain doit, après le grand Tien, être
» l'objet de l'amour & de la vénération des
» Peuples, & que c'eſt ſervir la Divinité
» elle-même, que de ſervir avec fidélité le
» Prince qui ne regne que par ſa grace.

» Chers Camarades, continua-t-il avec une
» expreſſion qui arracha des larmes à une
» partie des Auditeurs, combien ne devons-

» nous pas redoubler de zèle à l'égard de » notre jeune Monarque, qui réunit en ſa per- » ſonne tout ce que les Humains peuvent » déſirer, & tout ce que la Bonté Divine peut » leur accorder. «

L'attendriſſement de Chenga à ce récit, ſe manifeſta par des pleurs, ſignes non ſuſpects d'une vive reconnoiſſance pour l'affection de ſes fideles Sujets.

» Depuis ce jour glorieux pour Balagirao, » continua le vieux Officier avec un ſaiſiſſe- » ment qui, à la vue des pleurs de ſon Roi, » lui laiſſoit à peine la liberté de parler, la » diſcipline reprit vigueur; les exercices, » les fatigues devinrent un plaiſir; enfin tout » changea de face.

» Ce fut par la douceur & par la raiſon, » que Balagirao contint dans le devoir ces » eſprits autrefois portés à la révolte; il en » fit d'autres hommes par l'eſtime qu'il leur » donna de leur état; les intriguans, les » hypocrites, rafinés dans l'art de tromper; » ces caméléons qui maſquent ſans ceſſe leurs » penſées & leurs vices ſous des dehors ſé- » duiſans; ces vils flatteurs, dont les fades

» louanges n'ont pour objet que de ſurpren-
» dre la faveur, voyant la difficulté d'é-
» chapper à la pénétration de Balagirao,
» renoncerent à des manéges inutiles; ils
» rentrerent par néceſſité dans le ſentier de
» l'honneur, lorſqu'ils virent que c'étoit lui
» ſeul qui pouvoit procurer l'avancement
» dont leur ambition étoit flattée. «

» Que ce grand Homme eſt digne d'élo-
» ges & d'admiration, s'écria Chenga! L'hon-
» neur de rendre les armées invincibles n'ap-
» partient qu'aux Généraux de cette trempe:
» la naiſſance donne les Empires, mais il n'y
» a que la vertu qui puiſſe les faire fleurir.
» C'eſt par la ſageſſe & leurs hauts faits, que
» de fideles Sujets, en s'occupant de la gloi-
» re de leur Souverain, peuvent rendre leur
» nom immortel : le vôtre, ô Balagirao,
» échappera à la nuit des temps & à la rapi-
» dité des ſiécles; il ſubſiſtera dans l'éclat le
» plus brillant, tant qu'il reſtera ſur la terre
» du reſpect pour la vertu. «

Fin du premier Volume.

ERRATA du premier Volume.

Page 25, *lig.* 16, préſomptueuſe qui eſt toujours, *eſſ.* qui eſt.
Page 29, *lig.* 9, tint, *liſ.* tinrent.
Page 37, *lig.* 20, *eſſ.* qui étoit.
Page 38, *lig.* 4, contre un ennemi, *eſſ.* contre.
Page 42, *lig.* 1, *eſſ.* qui ſont.
Même page, *lig.* 5, comme Prothée, *liſ.* comme un Prothée.
Même page, *lig.* 11, qui connoiſſoit, *liſ.* connoiſſant.
Page 44, *lig.* 1, ne devez-vous, *liſ.* ne devez-vous pas.
Page 45, *lig.* 20, *eſſ.* finiſſoit Chaou.
Page 46, *lig.* 6, échappé, *liſ.* échappés.
Page 49, *lig.* 2, & que par une, *eſſ.* que.
Page 54, *lig.* 5, *eſſ.* qui.
Page 60, *lig.* 11, ne l'ent dégagé, *liſ.* ne l'eût dégagé.
Page 73, *lig.* 18, parce que dans le cours, *eſſ.* parce que.
Page 75, *lig.* 7, qu'il a mis, *eſſ.* qu'il a.
Page 79, *ligne* 24, ſes hauteurs, *liſ.* les hauteurs.
Page 90, *lig.* 24, n'étoit accordé, *liſ.* n'étoient accordés.
Page 91, *lig.* 7 & 8, *eſſ.* qui avoit été.
Page 104, *lig.* 25, car ſans, *eſſ.* car.
Page 109, *lig.* 18, accorderoit, *liſ.* accordoit.
Page 110, *lig.* 13, de s'être cru, *liſ.* crus.

Page 111, *lig.* 18, leur remettre, *lif.* lui remettre.

Page 112, *ligne* 9, d'être traité, *lif.* traités.

Page 123, *lig.* 8, diſpoſitions, qui, *lif.* diſpoſitions; elles.

Page 125, *lig.* 11, les auroient devancés, *lif.* l'auroient devancée.

Page 143, *lig.* 25, qui, prépoſés pour commander, *lif.* prépoſés pour les commander.

Page 144, *lig.* 20, ce Prince ainſi, *lif.* auſſi.

Même page, *lig.* 21, *eff.* autant.

Page 153, *lig.* 17, *eff.* qui étoient.

Page 164, *lig.* 3, eurent ſuſpendues, *lif.* ſuſpendu.

Page 191, *lig.* 12, ſi vous reprenez, *lif.* prenez.

Page 195, *lig.* 8, à tirer d'aîle, *lif.* à tire d'aîles.

Même page, *lig.* 25, *eff.* qu'il fit.

Page 197, *lig.* 16, en meilleures mains, *lif.* en plus mauvaiſes.

Page 200, *lig.* 8, mais comme il étoit impoſſible, *eff.* mais comme.

Même page, *lig.* 12, l'amour pourtant, *eff.* pourtant.

Page 206, *lig.* 5, pour la détourner de ce deſſein, *lif.* pour l'en détourner.

Page 215, *lig.* 9, de ſes nuages, *lif.* des nuages.

Page 218, *lig.* 17, *eff.* qui étoit.

Page 236, *lig.* 1, quelqu'aſſurée qu'elle fût qu'il, *lif.* quoiqu'aſſurée qu'il.

Page 237, *lig.* 1, avoient rendues, *lif.* rendue.
Page 278, *lig.* 1, recouvra; *lif.* recouvrit.
Même page, *lig.* 22, de ce Prince ſans foi; *lif.* de Prince ſans foi.
Page 283, *lig.* 5, *eff.* que l'on avoit.
Page 287, *lig.* 9, *eff.* qui eſt.
Page 291, *lig.* 19, *eff.* comme.
Page 292, *lig.* 19, une Ville, *lif.* cette Ville.
Page 296, *lig.* 7, *eff.* où il étoit.
Page 299, *ligne* 16, *eff.* dans.
Page 343, *lig.* 26, où tous les côtés, *lif.* où toutes les côtes.
Page 354, *lig.* 12, ſes languiſſans jours. *lif.* ſes jours languiſſans.
Page 372, *ligne* 10, ſeconde aîle, *lif.* ſeconde ligne.
Page 382, *lig.* 22, en faiſant par des trouées, *eff.* par.
Page 398, *lig.* 5, une ſource inépuiſable de reſſources, *lif.* des reſſources inépuiſables.
Page 406, *lig.* 24, tous ces réflexions, *lif.* aucune de ces réflexions.
Page 433, *lig.* 23, il eſt même, *lif.* on eſt même.

*Fin de l'*Errata *du premier Volume.*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Les Militaires au-dela du Gange.* C'eſt un Ouvrage qui ne reſpire que le zèle pour la perfection de l'Art Militaire, & dont les principes tendent en même temps à faire aimer tout ce qui eſt honnête. A Paris ce 7 Avril 1769.

Signé MARIE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur BAILLY, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public l'*Hiſtoire d'une Guerre entre les Rois de Siam & de Cochinchine*, où *les Militaires au-delà du Gange ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement

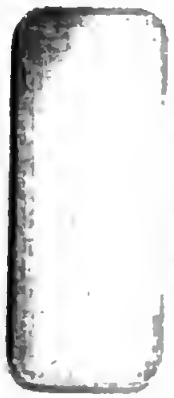
traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera

remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier-Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le douziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé* LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 646. fol. 246. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 6 Octobre 1770.

P. FR. DIDOT le jeune, *Adjoint.*

00566119



Digitized by Google